

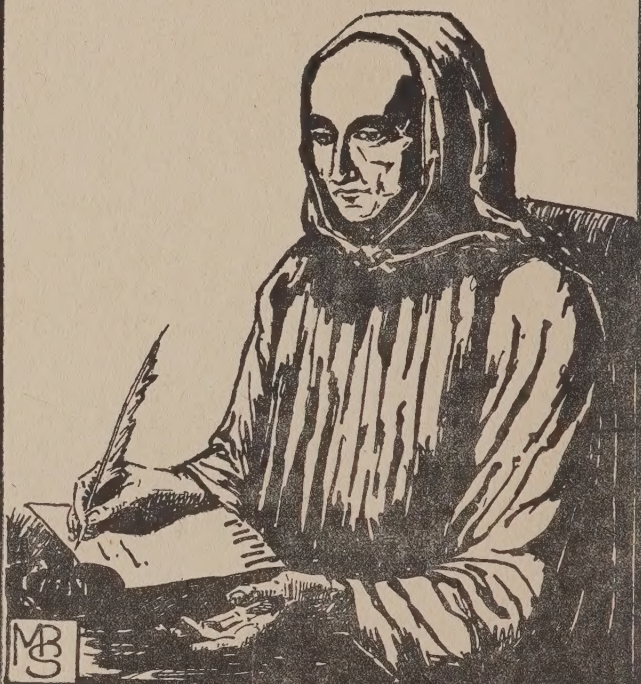
**HISTOIRE
DE LA CONGRÉGATION
DE SAINT-MAUR**

IMPRIMATUR
J. BRAUD, V. G.
PICTAVII, DIE
25 DEC. 1929.

IMPRIMI POTEST
LEOP. GAUGAIN
ABB. S. MARTINI
DIE 20 DEC. 1929.

N^o 261

DE CET OUVRAGE IMPRIMÉ A 520 EXEMPLAIRES PAR
MM. NICOLAS, RENAULT & C^{ie}, A POITIERS, LE 19 DÉ-
CEMBRE 1929, IL A ÉTÉ TIRÉ 300 EXEMPLAIRES AVEC GRA-
VURES, DONT 20 SUR PAPIER ALFA, NUMÉROTÉS DE 1 A 20,
ET 280 SUR PAPIER ORDINAIRE, NUMÉROTÉS DE 21 A 300.



DOM JEAN DE LA CONG
HAREL PAX DE S^t MAUR
2^e SUP. GEN. 1648 - 1660

ARCHIVES DE LA FRANCE MONASTIQUE
VOLUME XXXIII

DOM MARTÈNE

HISTOIRE
DE LA CONGRÉGATION
DE SAINT-MAUR

PUBLIÉE AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES
PAR DOM G. CHARVIN

TOME III

DE LA SÉPARATION DE CLUNY
ET DE SAINT-MAUR A LA
NOUVELLE TENTATIVE
D'UNION SOUS MAZARIN, ABBÉ
DE CLUNY. — 1645-1655.



ABBAYE SAINT-MARTIN, LIGUGÉ (VIENNE)
A. PICARD, 82, RUE BONAPARTE, PARIS-VI.

1929

29709

EN CE XIV^e CENTENAIRE
DE LA FONDATION DU MONT-CASSIN
LA REVUE MABILLON
PUBLIE CET OUVRAGE
A LA GLOIRE DE SAINT BENOIT
DONT L'ESPRIT SUSCITA LES FONDATEURS
ET DONT LA PENSÉE REVIT DANS LES ŒUVRES
DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

Un fait domine la période de cette histoire qui s'étend de la séparation de Cluny et de Saint-Maur à leur nouvelle tentative d'union en 1656 sous l'impulsion de Mazarin, abbé de Cluny : c'est semble-t-il, la mort de Dom Grégoire Tarrisse à qui d'ailleurs Dom Martène a consacré dans son récit une notice assez étendue.

Avec lui s'achève la période de formation et d'organisation définitive de la Congrégation de Saint-Maur, dont il a précisé l'esprit, déterminé l'orientation, mis au point les Constitutions et fixé les lois qui devaient la régir : c'est là vraiment son œuvre et le travail longuement mûri de dix-huit années d'expérience et de gouvernement. Nul mieux que lui n'a marqué la Congrégation d'une empreinte plus personnelle et ne l'a de même davantage maintenue dans le sens de la véritable tradition monastique.

Quand il disparaît, elle est non seulement définitivement établie et fortement organisée, mais en pleine expansion. Elle groupe alors une centaine de monastères réformés ; par ailleurs les remarquables travaux littéraires de plusieurs de ses religieux, tels Dom Luc d'Achery et Dom Hugues Ménard, leurs ouvrages ascétiques, le succès de leurs prédications, l'exemple surtout de leur vie et de leur régularité ont porté au loin le renom des Mauristes.

Cette prospérité sans doute a suscité à la Congrégation certaines jalousies, des hostilités tenaces, des persécutions mêmes de la part de milieux ecclésiastiques religieux ou laïques qui auraient pu compromettre son avenir ; mais elle en a triomphé, elle en est sortie plus affermie encore. Hautement appréciés par ce que la société compte alors de meilleur, demandés par un grand nombre d'évêques et d'abbés commendataires pour réformer leurs abbayes, grandement estimés aussi en Cour de Rome à cause de leur observance, malgré les calomnies dont ils avaient été parfois l'objet, les Mauristes jouis-

sent plus encore peut-être de la faveur et de la protection inlassable de la reine, Anne d'Autriche, à qui ils durent à diverses reprises de sortir indemnes des difficultés les plus graves.

Telle est, dans son ensemble, la situation quand, en 1648, Dom Jean Harel succède à Dom Tarrisse comme supérieur général (1648-1660). Bien que fortement éprouvée en diverses régions par les guerres civiles de la Fronde dans les premières années du généralat de Dom Harel, la Congrégation ne s'en développe pas moins et le nombre de ses monastères s'accroît notablement, au point qu'au chapitre général tenu en juin 1654, à Marmoutier, 115 maisons pouvaient envoyer leur représentant. Or parmi ces dernières venues à la réforme il en était de particulièrement importantes, telles les abbayes de Rebais, Saint-Seine, Moleme, Saint-Crépin-de-Soissons, Saint-Bénigne de Dijon, Saint-Martin d'Autun et Fécamp.

Enfin, il est un fait encore sur lequel il importe d'insister, bien que Dom Martène, généralement très discret sur la question, ne l'ait signalé qu'incidemment : il s'agit de l'attitude prise à cette époque par la Congrégation de Saint-Maur dans l'affaire du Jansénisme alors à ses débuts. En effet, dès 1651, au moment où la controverse commence à passionner les esprits, le Chapitre général trace dans un de ses décrets la ligne de conduite à laquelle la Congrégation demeurera fidèle pendant toute cette seconde moitié du ^{xvii}^e siècle, à quelques rares exceptions individuelles près : abstention dans les polémiques, défiance à l'égard des nouveautés, adhésion à la doctrine traditionnelle de l'Eglise, et, dans l'enseignement de la théologie, acceptation des conclusions du docteur Ysambert sur la grâce (Cf. plus loin, p. 177). Ce décret du chapitre général de 1651 sera rappelé à diverses reprises dans les chapitres suivants et complété notamment par l'obligation faite aux profès de signer le formulaire d'Alexandre VII.

Cette date est donc à retenir, car elle permet de mettre au point l'accusation par trop générale de jansénisme portée plus tard contre la Congrégation de Saint-Maur qui, déjà à cette époque, fut à diverses reprises victime d'un semblable procès de tendance.

Cette ligne de conduite est très nettement marquée et cette attitude initiale de la Congrégation dans les controverses théologiques est explicitement définie, de même dans les *Mémoires de Dom Audebert* qui, pour cette période, constituent pour le récit de Dom Martène une source d'information de premier ordre dont il s'est amplement servi, complétant ainsi, de 1642 à 1654, les *Annales* de Dom Mège qui s'arrêtent à l'année 1651.

Aux ouvrages indiqués pour les deux premiers volumes de l'*Histoire de la Congrégation de Saint-Maur*, il y a lieu d'ajouter pour le tome III les suivants :

A. CHÉRUÉL : *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV.* (Paris, 1879-1880, 4 vol. in-8.)

A. CHÉRUÉL : *Histoire de France sous le ministère de Mazarin.* 1651-1661. (Paris, 1882, 3 vol. in-8.)

A. CHÉRUÉL : *Lettres du Cardinal de Mazarin.* (Coll. des Documents inédits, 9 vol. in-4°.)

De COSNAC : *Mazarin et Colbert.* (Paris, 1892, 2 vol. in-8°.)

..

N. B. — Les gravures qui ornent ce 3^e volume, ainsi que celles du 2^e (sauf le frontispice représentant Dom Tarrisse) dont on admirera la facture vigoureuse et délicate tout ensemble en même temps que le caractère documentaire, sont l'œuvre d'une moniale bénédictine de l'abbaye de Caen.

DOM G. CHARVIN, O. S. B.

HISTOIRE

DE LA

CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR

1645

LES ANCIENS DE MARMOUTIERS S'EFFORCENT DE CHASSER LES RÉFORMÉS (1). — Il semble que tous les démons se déchaînèrent cette année contre la Congrégation, tant ils lui suscitèrent de persécutions ; mais toutes ces persécutions ne servirent qu'à les confondre et à affermir la réforme en la purgeant de quelques méchants sujets dont ils se servirent pour lui faire la guerre et dont Dieu se servit pour sanctifier les autres par l'exercice de leur patience et de leur fidélité. Les anciens de Marmoutiers qui n'avoient osé se plaindre du vivant du Cardinal de Richelieu (2), ne le virent pas plus tost hors d'état d'arrêter leur entreprises [668] qu'ils firent tous leurs efforts pour perdre la réforme. La première chose qu'ils firent et dont on voioit pas assez la conséquence fut l'élection d'un nouveau Grand Prieur. Dom Pierre Bedacier avoit été pourvu de cet office par le Cardinal en 1635 ; mais il y avoit cinq ans, qu'arrêté à Paris pour les affaires de S. E., il ne l'exerçoit point et Dom Bertrand Victor faisoit en son absence les fonctions de sous-prieur par ordre du Cardinal.

(1) Cf. Dom Mège, *Annales*, (ms. lat. 13 861), p. 487-492. Dom Martène reproduit presque intégralement le récit des événements tel qu'il existe dans son *Histoire de l'Abbaye de Marmoutier*, t. II, p. 499 sq., publiée par l'abbé C. CHEVALIER. Voir aussi, Bibl. Nat., ms. lat. 12 789, fol. 174 ^{vo}.

(2) A la mort de Richelieu, le roi avait donné, le 8 décembre 1642, l'abbaye de Marmoutier à un neveu du cardinal, âgé de 9 ans, Amador-Jean-Baptiste de Vignerot. Il n'obtint des bulles que le 15 septembre 1644 et ne prit possession de son bénéfice que le 31 janvier 1646. Il conserva l'abbaye de Marmoutier jusqu'en 1652.

D'ailleurs Dom Bedacier avoit été pourvu des prieurés conventuels de Gigny et de Gassicourt de l'ordre de Cluny. Les anciens crurent que cela les mettoit en droit de procéder à une nouvelle élection supposant faussement qu'il s'étoit volontairement démis de son office de Grand Prieur et qu'il étoit passé de l'ordre de Marmoutiers dans celui de Cluny : sur cela ils élurent Dom Florent Maréchaux (1) docteur de la faculté de Paris, l'un des plus grands ennemis de la réforme, dont l'élection fut confirmée le 23 mars 1644 par arrest du Grand Conseil malgré les efforts de six anciens qui s'y étoient opposez : lequel arrest luy donnoit droit de faire la visite des prieurés et de tenir des chapitres généraux.

Il ne falloit qu'un pareil homme (a) pour donner bien de l'exercice aux réformez. En effet, lorsque * les anciens virent l'élection qu'ils avoient faite confirmée par le Grand Conseil * (b), ils leur déclarèrent une guerre ouverte : ils s'emparèrent du chapitre, leurs enlevèrent quantité de bois de charpente, leur fermèrent l'entrée de la bibliothèque, se saisirent d'un autre bâtiment qui étoit à leur usage et les menacèrent de bien d'autres mauvais traitemens qu'ils n'auroient pas sans doute manqué d'exécuter s'ils n'en avoient été empêchez par M. l'Intendant qui, sur les plaintes que lui firent les reformez, deffendit aux [669] anciens de rien attenter contre les concordats et transactions.

L'an 1645 leur haine contre la réforme éclata bien autrement : elle ne tendoit à rien moins qu'à expulser de Marmoutiers les religieux de la Congrégation de Saint-Maur ; ils crurent que la désunion d'avec Cluny favorisoit leur entreprise parce que l'introduction de la réforme dans Marmoutiers s'étant faite dans le temps de l'union des deux Congrégations ils se persuadoient que cette désunion seroit pour eux un prétexte suffisant d'annuler le concordat d'introduction. Animés de cette espérance ils convoquèrent un chapitre général et y firent venir des prieurs le plus de religieux qu'ils purent pour grossir leur party. Ils tinrent leur assemblée le 12 de mai, y admirèrent plusieurs religieux de dehors qui ne devoient point y assister et en exclurent plusieurs du monastère qui, en vertu de leurs offices, avoient eu voix de tout tems dans les chapitres généraux. Après

(a) Le correcteur F a supprimé la ligne suivante : [animé par ceux qui étoient les plus déclarés contre les Réformés].

(b) Mis par F au lieu de : [lorsqu'ils virent leur élection confirmée].

(1) Dom Florent Maréchaux avoit fait profession à Marmoutier en 1625.

que le Grand Prieur eut fait son exhortation, il obligea tous les capitulans de jurer sur les saints Evangiles qu'ils garderoient le secret sur tout ce qui se passeroit dans l'assemblée et que ce qui seroit réglé à la pluralité des voix seroit signé de tous. Ils mirent ensuite en délibération qui seroient ceux qui auroient voix au chapitre, et ils conclurent que tous les prieurs, les sous prieurs et leurs procureurs et généralement tous ceux qu'ils voudroient y appeler jouiroient de ce privilège. Le prieuré de Renty s'étant trouvé vaquant par la mort du titulaire, ils en pourvurent un des capitulans et ordonnèrent au secrétaire du chapitre de lui en expédier les provisions. Ils confirmèrent l'introduction des Bénédictins anglois au prieuré de la Celle-en-Brie faite en 1633 et firent plusieurs réglemens qui avoient quelque apparence de [670] bien pour donner plus d'autorité à leur assemblée et rendre plus plausible leur dessein d'expulser les religieux de la Congrégation de Saint-Maur.

Comme c'étoit leur principale vue, aussi fut-ce la chose sur laquelle ils s'arrêtèrent davantage. Deux d'entre eux parlèrent avec beaucoup de chaleur contre la réforme : après avoir étalé avec beaucoup d'emphase les privilèges et immunités de l'abbaye de Marmoutiers et exposé tout ce qui contribuoit à sa gloire, ils remontrèrent que c'étoit pour elle une chose honteuse d'être soumise à des étrangers, que son union à la Congrégation de Saint-Maur s'étant faite sans leur participation, et ceux qui y avoient donné leur consentement l'ayant donné plutôt par crainte et par violence que par acquiescement, les concordats, qui avoient été faits ne pouvoient subsister et demandèrent qu'ils fussent déclarés nuls. Cependant, comme ils ne pouvoient pas démentir leurs yeux et ne pas reconnaître le bien que la réforme faisoit dans leur monastère, l'édification que le public en retiroit et la gloire qui en revenoit à Dieu ils déclarèrent qu'ils vouloient bien l'admettre et même retenir les religieux qui y étoient, pourvu qu'ils se stabiliassent dans le monastère et ne reconnussent point les Supérieurs de la Congrégation de Saint-Maur. Ce n'étoit point qu'ils eussent envie de les retenir, mais ils espéroient par cet artifice causer de la division dans la communauté et qu'il y en auroit qui se jetteroient dans leur party ; mais ils se trompèrent dans leur fausse sagesse. Les voix aiant été ensuite recueillies, on conclut à la cassation des concordats et on les déclara nuls. Néant moins [671] comme il falloit pourvoir au rétablissement de l'observance, on ordonna que les religieux réformés qui résidoient pour lors dans l'abbaye seroient cités pour déclarer s'ils vouloient

y faire leur stabilité et se désunir de la Congrégation qu'en cas de refus on feroit une semblable citation à ceux de Cluny ; et que si les uns et les autres refusoient, l'on prendroit dans le corps des sujets pour rétablir l'observance dans le monastère et enfin on établit procureur Dom Gaspard Renoult, obediencier de Saint-Martin-du-Vieux-Bellesme pour faire mettre ce décret à exécution.

Pendant que cette assemblée fabriquoit ce décret, le ciel se couvrit de nuages épais, l'on vit des éclairs perçans et l'on entendit des coups de tonnerre si terribles qu'il sembloit que le monastère en alloit être foudroyé : le tonnerre tomba même sur le petit clocher de l'église mais sans y causer de dommage. Tous ces religieux épouvantés prirent la fuite et mirent fin à leur assemblée. Pour les réformez, ils tirèrent bon augure de cet accident et mettant leur confiance en Dieu ils espérèrent que le décret que l'on venoit de former contre eux se dissiperoit aussi promptement que les éclairs qui avoient paru, et que ce coup de foudre ne leur feroit pas plus de mal que le tonnerre en avoit fait au clocher.

Cependant, en exécution de leur chapitre, le 29 de mai ils firent signifier leur décret par un notaire au P. Dom Joseph Seguin (1), sous prieur de la réforme, lequel gouvernoit le monastère en l'absence du R. P. Prieur qui étoit au Chapitre général à Vendosme [672] Ils lui firent demander de quelle Congrégation il étoit et s'il vouloit renouveler sa stabilité dans Marmoutiers. Il répondit qu'il étoit religieux de la Congrégation de Saint-Maur, qu'il vouloit y vivre et y mourir et qu'il ne reconnoissoit point d'autres supérieurs que ceux qui seroient nommez par le Chapitre général tenu à Vendosme. Il donna en même tems avis aux Supérieurs de ce qui se passoit. Comme il devoit venir un nouveau supérieur à Marmoutiers, * le dessin des anciens * (a) étoit de lui fermer l'entrée du monastère et de faire garder toutes les avenues par lesquelles il pourroit venir.

(a) Mis par F au lieu de [leur dessein].

(1) Dom (Gabriel) Joseph Seguin, originaire de Tours, profès de Saint-Melaine le 30 juillet 1633, sous-prieur de Marmoutier y remplaça comme prieur Dom Dohin en 1645 et fut continué comme tel en 1648. On le trouve ensuite abbé de Saint-Sulpice de Bourges, en 1651 et 1654 ; prieur de Saint-Bénigne de Dijon en 1657 et 1660, puis de nouveau en 1678 et 1681 ; abbé de Limoges en 1663 et 1666 ; visiteur de Chezal-Benoît en 1669 et de Bourgogne en 1672 ; premier assistant du Supérieur général en 1675 ; il mourut à Saint-Bénigne de Dijon le 4 octobre 1682. Cf. DOM MARTÈNE : *Histoire de l'abbaye de Marmoutiers*, t. II, p. 510-513.

Mais le Chapitre rompit toutes leurs mesures en nommant prieur de Marmoutiers Dom Joseph Seguin qui étoit dans le monastère et qui exerçoit l'office de sous-prieur.

Dès l'année précédente, le Roi, pour favoriser l'établissement de la réforme dans son royaume, avoit nommé six commissaires pour terminer et juger toutes les affaires qui la regarderoient. Ces commissaires étoient M. de Lezon, d'Ormesson, Laisné, Segulier, évêque de Meaux, Bignon et de Verthamont (1) conseillers d'Etat, auxquels il en ajouta six autres en 1645, savoir : MM. de Villarceaux, Pinon, de Lamoignon, Marsillac, Chomel et de la Marquerie, maîtres des requestes ; en même tems il deffendit à toutes les cours souveraines de prendre connoissance des causes de la réforme. Les Supérieurs de la Congrégation présentèrent requêtes au Conseil privé pour être renvoiez par devant eux à l'effet de faire passer le prétendu décret du chapitre général des anciens de Marmoutiers. Les anciens de leur côté attirèrent dans leur party les religieux de Cluny ; mais tous leurs efforts [673] furent bientôt dissipés, car dès le 30 du mois de juin, le conseil privé donna un arrêt qui renvoioit les parties devant les commissaires, suspendoit l'exécution du décret du chapitre général de Marmoutiers et deffendoit de rien faire au préjudice des concordats faits sous le cardinal de Richelieu. Cet arrest déconcerta les anciens de Marmoutiers : la plus part rétractèrent tout ce qu'ils avoient fait, désavouèrent par devant notaire le décret de leur chapitre général et ratifièrent les concordats précédents. Il n'y eut que * ceux qui étoient à la tête de toute cette affaire qui ne voulurent pas céder, persuadez que * (a) le prince de Condé dont le fils (b), abbé de Cluny, ne manqueroit point de les favoriser. Ils firent présenter une requête au privé Conseil au nom de cet abbé pour être renvoiez au grand Conseil dont ils se promettoient un heureux succès ; mais comme ils ne s'appuioient que sur le bras de chair pour détruire l'ouvrage de Dieu, ce n'étoit pas le moyen de réussir. Cependant ils tâchèrent d'inspirer la révolte à tous les obédienciers résidens dans les prieurez, et le tems du chapitre général de 1646 étant arrivé, on

(a) Mis par F, au lieu de : [les chefs de la révolte qui s'appuyèrent beaucoup sur l'autorité du]

(b) [le prince de Conty] a été biffé par F.

(1) Il s'agit de M. de Lauson, ou de Lauzon, que nous avons déjà rencontré, ainsi que MM. Bignon, Séguier et de Verthamond. — André d'Ormesson, conseiller au Parlement de Paris, puis conseiller d'Etat, mort le 2 mars 1665, à l'âge de 89 ans.

vit aborder à Marmoutiers tous ceux qu'ils avoient gagnez. Ils commencèrent leur assemblée le 27 d'avril et la première chose qu'ils firent fut de confirmer le decret du chapitre précédent contre la réforme. Ce second décret fabriqué contre les deffenses qui avoient été faites par l'arrest du Conseil privé ne faisoit que rendre leur cause plus mauvaise ; cependant comme s'ils eussent désia remporté la victoire, ils en devinrent plus hardis : ils s'emparèrent du chapitre et du grand réfectoir, brisèrent [674] les portes, prirent plusieurs meubles et ustensiles des réformez ; mais ils furent bien étonnez de voir parroistre M. l'Intendant et M. le Lieutenant général de Tours, accompagnez d'une troupe de gens armez qui venoient arre ter leurs entreprises.

L'autorité néant moins des magistrats ne fut pas suffisante pour retenir dans le devoir les chefs de la rebellion. Le 4^e dimanche d'après Pasques qui se célébroit alors avec beaucoup de solennité et qu'on appelloit le *Beau Dimanche*, le P. Prieur, Dom Seguin, étant dans la sacristie revêtu en aube et en étole, faisant ses prières à genoux pour dire la sainte messe, l'un d'eux lui arracha l'étole, le fit heurter de la tête contre la table sur laquelle étoient les ornemens, le traina par la sacristie, le frappa et vomit contre lui mille injures, la fête de la subvention de saint Martin n'étoit pas éloignée, et comme la communauté va ce jour-là faire l'office à saint Martin avec les chanoines, ils formèrent le dessein d'exécuter eux-mêmes leur décret en fermant les portes aux réformez lorsqu'ils reviendroient de la proces-sion. Mais ils ne furent pas assez secrets. On en fut averty et il demeura un nombre suffisant de religieux et de domestiques pour s'opposer à leur entreprise.

Le procès cependant se poursuivoit devant les commissaires : le nouveau prieur des anciens s'offroit de le gagner comptant sur la protection du prince de Condé. Mais la très pieuse reyne régente, Anne d'Autriche, informée par les religieuses du Val de Grâce de tout ce qui se passoit à Marmoutiers [675], déclara au prince que cette affaire la regardoit. Aussi tost fut rendu un arrest, le 13 de juillet 1646, par lequel le roy étant dans son conseil, sans avoir égard à l'intervention du prince de Conty, déclara nuls les décrets prétendus des chapitres généraux des anciens, leur deffendit d'en célébrer aucun à l'avenir, confirma tous les concordats faits entre le cardinal de Richelieu, les anciens et les religieux de la Congrégation de Saint-Maur, enjoignit à M. l'Intendant de tenir la main à leur exécution, prit les réformez sous sa protection et condamna les anciens aux

dépens. Cet arrest changea leurs dispositions, ils vinrent eux mêmes ratifier par devant notaire tous les concordats et on leur remit les dépens. Il n'y en eut que deux plus obstinez qui inventèrent toutes les chicanes imaginables pour perécuter les réformez et ceux de leurs confrères qui les favorisaient. La mort précipitée de l'un fit faire à l'autre des réflexions qui l'engagèrent à se réconcilier avec les réformez : ceux cy demandèrent le corps du deffunt au curé de Saint-André des Arts, sur la paroisse duquel il étoit mort, et lui firent à Saint-Germain-des-Prez des funérailles magnifiques qui furent suivies d'une aumône générale. Ainsi la paix fut rétablie à Marmoutiers. Les anciens devinrent si affectionnez pour la réforme qu'au chapitre général de la Congrégation tenue à Vendosme en 1648, ils députèrent deux des leurs pour aller supplier les Supérieurs de les tenir à l'avenir à Marmoutiers, ce qui leur fut accordé.

TROUBLE DANS LE POSSESSION DE MONTMAJOUR (1). — La persécution que le cardinal Bichi (2) fit au Montmajour fut encore plus violente et il n'y eut que la main toute puissante de Dieu qui en préserva cette maison. Tous les secours humains manquèrent et il ne se trouva de protection que dans celui qui se joue de tous les desseins des grands de la terre. Ce cardinal fut enfin nommé abbé de Montmajour en 1643. Dès qu'il se vit maître de l'abbaye il prit la résolution d'en chasser les réformez et d'y rétablir les anciens pour se venger de l'affront qu'il croioit avoir reçu par l'introduction de la réforme [676] qui s'étoit faite malgré lui. Il avoit négocié la paix avec les Vénitiens et se promettoit toute sorte d'appui du côté de la Cour (3). Le Roi l'ayant encore envoyé en Italie, il s'arrêta quelque tems à Carpentras où le P. Visiteur et le P. prieur de Montmajour

(1) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13.861), p. 493-496. Voir aussi Bibl. Nat. ms. lat. 12.686, fol. 230-245 ; et ms. lat. 12 789, fol. 177 et fol. 188 ^{vo}.

(2) Alexandre Bichi, évêque de Carpentras en 1630 et nonce en France, avait été nommé cardinal en 1634. Protecteur des églises de France, il avait jeté les yeux sur l'abbaye de Montmajour et vu de mauvaise grâce l'introduction des Mauristes dans cette abbaye sous l'abbé précédent. N'ayant pu alors l'empêcher, il se fit fort, devenu abbé en 1643, de prendre sa revanche, ainsi qu'on va le voir. Le cardinal Bichi mourut en 1657, à Rome.

(3) En septembre 1643, le cardinal Bichi avait été chargé de poursuivre les négociations entreprises par de Lionne en vue de la pacification de l'Italie. Il réussit à faire prévaloir la médiation de la France contre l'influence espagnole et à négocier le traité de Ferrare (31 mars 1644), qui mettait fin à la guerre de Castro entre Urbain VIII et le Duc de Parme. Cf. A. CHÉRUÉL, *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, tome I, p. 233-242.

l'allèrent saluer. Il les receut avec beaucoup de politesse, les assura de sa protection, mais il finit en leur déclarant qu'il falloit sortir de Montmajour. Emploiant pour cela d'abord les prières et ensuite les menaces, il commença par deffendre à ses hommes d'affaires de paier les pensions aux réformez, et, pour empêcher qu'ils n'empruntassent, il fit courir le bruit qu'ils alloient être chassés de l'abbaye. A son instigation les anciens se pourvurent au Parlement d'Aix en cassation du concordat ; mais parce que la chose n'alloit pas assez vite il les exhorta à décider la chose par les armes. Ils assemblèrent pour ce dessein 200 soldats qui, aiant à leur tête le prieur et le sacristain, devoient en venir aux mains le 25 de juin. Le secret fut si bien gardé que l'on en eut connoissance que la veille au soir. Les réformez ne songèrent pas à opposer la force à la violence, ils n'eurent recours qu'à Dieu, qui à l'instant exauça leurs prières, mais d'une manière terrible pour les chefs de la révolte. Cette même nuit le prieur tomba paralitique de tout le corps avec des douleurs insupportables et le sacristain fut attaqué d'une colique violente et devint muet. Tout le monde reconnut la main vengeresse de Dieu ; pour le Cardinal il n'en fut point touché, il travailla à et augmenter à renouer la conjuration et fit tant qu'il regagna ceux que Dieu avoit punis avec tant d'éclat. Ils cherchèrent de tout côtés des témoignages vrais ou faux contre les pères de la réforme : et, ce qui est de plus surprenant, les magistrats de la ville d'Arles qui les avoient introduits eux mêmes, qui leur avoient offert main forte en cas de résistance et, qui avoient horreur de la vie licencieuse des anciens de Montmajour n'eurent pas de honte d'écrire [677] eux mêmes à la reyne Régente que ces nouveaux religieux étoient des intrus et qu'ils y étoient entrés par violence. L'espérance que le cardinal leur donnoit que les réformez étant hors de l'abbaye on la donneroit aux Chartreux et que le revenu seroit transféré à l'église de Saint-Antoine où l'on feroit une collégiale dont leurs enfans, après les anciens, occuperoient les prébendes, les fit passer ainsi sur leurs lumières et les reproches de leur propre conscience.

Cependant le cardinal fut obligé de partir pour Rome, mais avant son départ il répandit partout les bruits les plus désavantageux contre les réformez, sollicita lui-même les messieurs du Parlement et engagea le prince de Condé à en écrire au Gouverneur. La Reyne informée de tout ce qui se passoit lui en écrivit à Rome et il se contenta de lui répondre que lorsqu'il seroit en France, il feroit ce qui seroit à faire. Il vit à Rome le P. Procureur général de la Congrégation

tion et s'efforça de lui persuader d'écrire au P. général qu'il eut à faire sortir ses religieux de Montmajour, s'il ne vouloit pas qu'ils en fussent chassés honteusement ainsi que de plusieurs autres maisons dont les abbés s'étoient adressez à lui. Mais pendant ce tems le Roi rendit un arrêt, le 18 de mars 1644, par lequel il se réserva le jugement de cette affaire, cassa tout ce qui avoit été fait contre la foi des concordats et ordonna que les pensions fussent payées.

Le cardinal de retour à Paris s'empara de l'esprit de la Reyne et du cardinal de Mazarin (1) et leur dit que les Pères de Saint-Maur étoient entrez à Montmajour à main armée, qu'ils en avoient chassés les anciens avec scandale, qu'ils ne faisoient pas les aumônes, que l'on y étoit trop de religieux et que l'office divin n'y étoit pas fait avec la décence convenable (2). Il fit écrire de la même façon à cette pieuse princesse par les consuls d'Arles, d'Aix et de Marseille. Enfin, la Reyne et le cardinal lui laissèrent la liberté d'agir en cette affaire [678] comme il le jugeroit à propos. Aussi tost, il alla trouver le Père Tarrisé qui arrivoit du Chapitre général et tacha de tirer de lui un consentement pour faire sortir les réformez de son abbaye. Le P. Tarrisé, sans le refuser, ne luy accorda rien positivement ; mais il lui fit parler par M. de Verthamont, par un des principaux magistrats de Paris et par M. le prince de Verneuil, évêque de Metz et abbé de Saint-Germain-des-Prés (3), qui, tous, eurent pour réponse de la part du cardinal qu'il s'agissoit de son honneur et de sa réputation. Ainsi l'on mit tout entre les mains de Dieu et l'on prit seulement la résolution de ne rien signer qui put porter préjudice.

Pour exécuter les choses avec moins de bruit, le cardinal demanda au P. général que le P. Brachet l'accompagnât à Montmajour, afin qu'il persuadât aux religieux de sortir sans résistance. Le P. général le lui accorda, mais dans des vues bien contraires et dans l'espérance

(1) Sur le cardinal de Mazarin, cf. DE COSNAC : *Mazarin et Colbert* (Paris, 1892, 2 vol. in-8) ; A. CHÉRUÉL : *Lettres du Cardinal de Mazarin...* (Collection des Documents inédits, 9 vol.).

(2) Toutes allégations qui étoient complètement fausses et ne font guère honneur, pas plus à la diplomatie qu'au caractère du personnage qui n'hésitait pas devant de tels procédés pour prendre sa revanche.

(3) Henri de Bourbon, duc de Verneuil, fils naturel de Henri IV et de Henriette Catherine de Balzac avait été nommé à l'évêché de Metz en 1608 et à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés en 1623. N'étant pas dans les ordres, il se démit de son évêché en 1652 et de cette abbaye en 1669, contracta mariage avec Charlotte Seguier, veuve de Maximilien-François de Béthune, duc de Sully ; il mourut en 1682.

que par sa douceur et ses manières honnêtes il pourroit toucher le cardinal et le faire changer de sentiments. Il écrivit en même tems au P. Dom Antoine L'Espinasse, prieur de la Daurade, lequel étant visiteur de la Province avoit fait le concordat avec les anciens, de se transporter à Montmajour afin de négocier cette affaire avec le cardinal, ne doutant point que ce saint homme, après avoir fléchi le ciel par ses prières et par sa pénitence, ne fléchit aussi le cardinal par sa sagesse et la solidité de ses raisons. Dom L'Espinasse partit de Toulouse avec un cilice sur le dos et une cotte de maille de la pesanteur de 25 livres et fit ce long voyage à pied, l'esprit toujours élevé à Dieu en qui seul il mettoit toute son espérance. Etant arrivé à Montmajour, il conféra avec les religieux et ils convinrent qu'ils ne sortiroient point sans un ordre esprès par écrit du Pape ou du Roy. Avant cela, les religieux se trouvant trop faibles pour résister à un ennemy si puissant et n'attendant [679] aucun secours de la part des hommes, en avoient cherché en Dieu et en ses saints, surtout en saint Joseph dont ils imploroient la protection.

Le P. Brachet ne faisoit le voyage que malgré lui. Arrivé à Avignon il voulut se rendre à Saint-André, mais le cardinal ne voulut pas le lui permettre et l'emmena dîner avec lui au palais. Après le dîner, il sortit sans lui parler et lui fit dire qu'il étoit obligé d'aller à Saint-André et que le lendemain il auroit l'honneur de le voir : il y vint effectivement avec le prieur de Saint-André qui lui fit son compliment et lui parla de l'affaire de Montmajour, mais il n'en eut point de réponse avantageuse. Ce fut alors que le P. Brachet témoigna au prélat qu'il étoit fâché d'être sorti de Paris et qu'il prévoyoit ne ne pouvoir donner à S. E. la satisfaction qu'elle attendoit de lui. Il fallut cependant suivre le cardinal à Carpentras, où le P. prieur de Montmajour, celui de la Daurade et deux anciens se rendirent. On tint plusieurs conférences auxquelles le cardinal assista, mais sans vouloir entendre à aucune proposition et insistant toujours sur une sortie pure et simple. L'article des dettes et des frais qui montoient à plus de 30.000 ll l'embarrassa un peu ; mais enfin, sur la déclaration qui lui fut faite par le P. Brachet qu'on ne voioit pas de dispositions à faire ce qu'il souhaitoit, il s'emporta et dit qu'il étoit prest à retourner en Cour où il obtiendrait la sortie non seulement de Montmajour, mais encore de toutes les abbayes du cardinal de Mazarin.

* Le P. L'Espinasse ne voiant plus d'espérance à aucun accommodement, écrivit une longue lettre (a) au P. général dans laquelle il

(a) Sur un feuillet détaché et collé en marge, le correcteur Dom Fortet a rem-

faisoit voir l'injustice du cardinal et les motifs des religieux pour tenir fermes contre toutes ses violences. Cette lettre est extrêmement vive et montre dans ce saint homme un caractère de fermeté incapable de fléchir devant l'autorité lorsqu'elle va contre le bien et contre

placé par le résumé ci-dessus (entre astérisques) fortement atténué d'ailleurs la lettre que Dom Martène avait citée intégralement et dont nous reproduisons le texte ci-après.

[Le P. L'Espinasse ne voyant plus d'espérance à aucun accommodement écrivit au Père Général la lettre suivante pour prouver l'injustice du cardinal :

Mon Très Révérend Père. Ayant appris que S. E. le cardinal de Bichi nous vouloit tirer du monastère de Saint-Pierre de Montmajour et qu'il faisoit courir le bruit que c'étoit du consentement de [680] la Reyne et de votre Révérence, je me suis rendu dans ce monastère pour sçavoir la vérité et les tenans et les aboutissans de cette affaire, et après avoir eu l'honneur de conférer avec S. E., j'ai trouvé que ses intentions étoient conformes aux bruits communs, mais n'ayant vu aucun commandement du Roi de sortir, j'y ay cru que S. E. avoit plus d'envie de nous faire peur que de mal et qu'il demandoit plus nos humiliations que notre sortie. Toutefois dans la suite des conférences, j'ai reconnu que sa résolution étoit de nous faire l'affront tout du long et que pour donner quelque couleur à son entreprise, il avoit demandé le R. P. assistant afin de faire par nous-mêmes une action qu'il n'ose exécuter pour être condamné par tout le monde en telle sorte que sa seule pensée fait fraieur aux gens de bien et donne de l'étonnement aux plus méchans qui ne peuvent comprendre et moins goûter qu'un Prince de l'Eglise préfère le désordre à l'ordre, le relâchement à la discipline et observance des réglemens monastiques. Pour moi, je ne sçai que dire, ny que penser de ce dessein, si ce n'est que j'estime que personne ne la peut favoriser sans être damné et pour faire voir que c'est avec fondement que je le dis, je pris V. R. de considérer que la manse des religieux du monastère de Montmajour appartient mieux et est acquise à la Congrégation avec plus de raison que la manse abbatiale à S. E. Car sans parler du droit que les enfans légitimes ont à la succession de leurs pères, le Pape nous l'a donnée par le moien de ses bulles, le Roi par le moien de ses patentes, les Seigneurs, abbés et religieux anciens par les concordats qu'ils ont passé avec nous, les Cours souveraines de Provence et du Privé Conseil par les homologations desdits Concordats, le Seigneur archevêque par son [681] consentement. Après quoi, ne se peut imaginer aucune autorité ny raison qui donne droit et domaine sur quelque chose en ce monde, puisque les deux autorités souveraines ecclésiastiques et séculière qui ont tout droit sur les biens ecclésiastiques et séculiers et toutes les personnes intéressées y ont concouru, ce qu'étant en quelle conscience nous peut-on ôter de Montmajour et comment y pourrions-nous consentir, sans faire un très grand tort à la Congrégation ?

Une autre raison pour faire voir que cette entreprise est du tout déraisonnable : quand nous avons été établis audit monastère, pour les ameublemens, frais de l'établissement, nourritures des religieux, améliorations et autres charges, il a fallu emprunter près de 30.000 ll. qui sont dubs, et pour tout remboursement S. E. prescrit 15 ou 16.000 ll. à toute extrémité et veut que les créanciers perdent le surplus ou que la Congrégation le paye, comme si nous n'étions pas possesseurs de bonne foi et si le dit monastère étant à nous par tous droits, nous n'avions pu faire les emprunts pour vivre et porter les charges, payer les dettes, améliorer les fonds : et qui plus est, souffrir la perte de 10.000 ll. qu'il nous doit pour le pain et le vin. Si cela se peut en bonne conscience, je le laisse à penser.

* Que si le temporel blesse la conscience, la ruine du spirituel l'intéresse bien

la volonté de Dieu. Pour le fonds de la chose il dit que cette prétention du cardinal est d'autant plus injuste que la manse des religieux du Montmajour appartient et est acquise à la Congrégation à plus juste titre, que la manse abbatale à ce cardinal, puisque sans parler

d'avantage, puisqu'il y va du salut des âmes : car sur la foi publique, plusieurs enfans de maisons de vertu et de capacité de la province de Provence aiant vu la réformation établie, se sont rendus religieux pour vivre et mourir dans ledit monastère et aujourd'hui on les veut renvoyer le bâton blanc à la main et il faut que sortans de là ils aillent troubler leurs familles, mendier leur pain et [682] chercher parti parmi les hérétiques et sont si malheureux que leur condition est beaucoup pire que celle des anciens encore que leur profession leur est acquise le même droit, car les anciens ont été maintenus dans tous leurs droits, ont de bonnes pensions leur vie durant et l'on veut faire passer comme criminels ces pauvres enfans qui sont vertueux comme des anges ; et ne sert de rien de dire qu'il y a d'autres monastères dans la Congrégation pour ce que les autres n'étans pas plus assurez, il faut enfin venir à cette extrémité, et d'ailleurs leur intention leur dévotion et leur profession les tient là. C'est pourquoi il faut qu'ils y meurent, s'ils ne veulent mourir apostats. Le sang de ces âmes criera vengeance et sera demandé sans aucun doute à tous ceux qui contribueront à leur perte.

« D'abondant qui peut consentir sans offenser Dieu très grièvement que le relâche s'introduise et que la discipline régulière soit exterminée ? Nous croions qu'il n'y a point de paradis pour ceux qui ont part à l'un ou à l'autre, et ce avec grande raison, puisque Dieu est déshonoré par le désordre et honoré par le bon ordre. Nos anciens pères ont bien entendu ceci, puisque, pour réformer les monastères, ils ont employé leurs sueurs et leur sang ; et ceux qui ont souffert pour cette cause sont aujourd'hui heureux comme martyrs et nos confrères de ces quartiers sont dans le même sentiment et se préparent pour souffrir toute extrémité plutôt que de trahir la cause de Dieu. Pour moi qui suis le moindre, j'ay signé l'établissement avec de l'encre, mais je suis prest de répandre mon sang pour ne pas signer la sortie et crois qu'il n'y a religieux dans la Congrégation qui ne soit dans la même résolution, qui veuille survivre à l'honneur de sa bonne mère, au bien de ses frères, et à la gloire de son Dieu. C'est pourquoi on y mettra le tout pour le tout.

« J'estime qu'en cela même nous ne nous éloignerons pas des intentions de la Reyne puisque, pour être fidèles [683] à son service, il suffit d'être fidèles à Dieu et à sa conscience, et il est impossible de concevoir que sa très grande piété veuille être contraire à la piété et pense à détruire ce qu'elle désire établir avec plus d'ardeur que de conquérir tout le monde.

« Il y a aussi apparence que nos desseins seront conformes à ceux de votre Révérence : son zèle nous assure, de plus, que s'il y avoit par malheur quelque différence entre vos pensées et les nôtres, nous conjurons V. R. d'agréer que nous obéissions plutôt à Dieu qu'aux hommes. Nous vous devons la soumission selon les constitutions, lesquelles limitant votre pouvoir en cette rencontre nous dispensent de reconnaître les consentemens que vous pourriez donner pour la désunion : conjurant V. R. de considérer que le chapitre général vous a donné votre charge *ad ædificationem, non ad destructionem* ; que le consentement seroit un couteau de division dans le sein de la Congrégation d'autant que les religieux voiant que celui qui doit édifier, détruit, perdront toute confiance et auront raison de dire ce que les révoltez disent, que les Supérieurs, pour plaire aux grands, gâtent tout. Le R. P. assistant ne trouvera son compte, s'il ne change d'avis et ne prend le parti de ceux qui veulent mourir pour cette cause. Enfin, tous ceux qui souffriront cette persécution la souffriront pour la justice ainsi

du droit que les enfans légitimes ont à la succession de leurs pères, le Pape la leur a donnée par ses bulles, le Roi par ses lettres patentes, l'abbé et les religieux anciens par leurs concordats, les Cours souveraines de Provence et du privé Conseil par l'homologation de ces concordats, l'archevêque par son consentement. Du fond il passe aux inconvénients spirituels et temporels, à l'injustice qu'il y auroit de faire perdre aux créanciers des sommes considérables qu'ils avoient prêtées aux religieux réformés de Montmajour dans leur établissement et pour le paiement desquelles le cardinal n'offroit que la moitié ; mais il appuie principalement sur ce qu'on ne peut, sans offenser Dieu consentir, à ce que le relâchement s'introduise et que la discipline régulière soit exterminée, ce que l'on feroit en consentant à la désunion. Il déclare enfin qu'ayant signé l'établissement avec de l'encre, il est prêt de répandre son sang pour ne pas signer la sortie. Et, pour prévenir tout ce qui pourroit arriver de la part du P. général, il finit sa lettre par une humble et vive remontrance dans laquelle il lui rappelle l'autorité des Constitutions qui limitent son pouvoir et qui, ne l'ayant mis en place que pour édifier et non pour détruire, autorisent ses enfans à ne point reconnoître les ordres et les consentemens qu'il pouvoir donner pour la désunion *.

* La (b) fermeté du P. L'Espinasse ne fut pas moins grande dans les conférences qu'il eut avec le cardinal. Ce prelat avoit conçu de l'es-

qu'il seroit, et par conséquent seront heureux et auront la béatitude, ils seront bienvenus en ces quartiers. Les menaces que l'on fait de nous chasser de partout font que nos confrères attendront toute extrémité, car le pis qu'il leur puisse arriver est de tout perdre. Je prie V. R. de bien considérer les raisons que nous avons de nous roidir, de nous donner ses assistances paternelles et nous lui rendrons nos obéissances filiales et plus que tous V. t. h. fils, et religieux en J. C.

Fr. Antoine Espinace de Saint-André, le 25 novembre 1645. »

(b) Sur le même feuillet Dom Fortet a substitué une autre rédaction à celle de Dom M. rtène que l'on trouve biffée dans le manuscrit.

[Dès le commencement des conférences, le cardinal Bichi avoit conçu de l'estime du P. l'Espinace qui avoit été [684] avocat à Toulouse avant d'être religieux, mais cela n'empêchoit point qu'il ne poursuivit l'affaire avec beaucoup de chaleur, ce qui alla si avant qu'un jour il jura que si les Pères de Saint-Maur ne sortoient point volontairement de Montmajour, il les en feroit sortir de force et de plusieurs autres monastères. Pour lors, le P. L'Espinace d'un ton pathétique lui dit : « Nous voudrions bien, Monseigneur, que vous nous eussiez fait sortir de toutes et que vous nous eussiez mis en paradis pour ne pas voir les violences que les innocens souffrent. Il y a là un Juge qui ne peut être surpris dans ses jugemens, qui jugera les justices et qui sçait s'il y en a dans la conduite que V. E. tient à l'égard de nos religieux. » Ces paroles le firent un peu revenir à lui, mais il ne changea pas de dessein et le Père sortit pour lui faire voir que de telles saillies ôtent à la raison la liberté de se défendre.

Le lendemain dans la conférence que l'on eut avec Son Eminence, le P. l'Espi-

time pour lui et sachant qu'il avoit été avocat au Parlement de Toulouse, il fut bien aise d'entrer en conférence avec lui, espérant que s'il le gaignoit rien ne pouvoit lui résister. Le succès n'en fut pas tel qu'il se l'étoit promis. Il trouva dans le P. L'Espinasse un homme sans respect humain qui n'avoit de confiance qu'en Dieu et qui n'espérant rien du côté des hommes, leur parloit avec liberté et fermeté. Dans la chaleur de la dispute, le cardinal s'emporta un jour jusqu'à jurer que si les Pères de Saint-Maur ne sortoient volontairement de Montmajour, il les en feroit sortir de force et de plusieurs autres monastères. Le père lui représenta avec vigueur le tort qu'il faisoit à sa conscience, à son honneur et à la Congrégation.

nace lui représenta avec vigueur le tort qu'il faisoit à la Congrégation, à sa conscience et à son honneur et lui parla en ces termes « Nous nous étonnons fort, « Monseigneur, que vous vouliez emporter le principal et le nécessaire, sans « avoir égard au tort que vous faites à notre Congrégation. Il vaudroit mieux « que vous eussiez fait pendre nos confrères aux quatre coins du monastère : « ce seroit un mal particulier et une honte personnelle ; mais, dans votre dessein, « notre Congrégation trouve sa ruine et nous notre infamie irréparable. Vous « êtes grand, mais vous ne l'êtes pas assez pour réparer les dommages que seront « faits au corps et aux membres de la Congrégation. » A cela, le cardinal dit que « si les religieux ne vouloient pas sortir de gré de Montmajour, il les en tireroit par force. » — « Nous ne craignons pas cela, répartit le Père, car il faut savoir « si on peut nous chasser quand on le voudroit, et si notre profession est bonne, « afin de ne pas tromper [685] les âmes qui s'y engageroient ; que si elle ne « l'est pas, le Pape et le Roi nous en ordonneront quelque autre, et par ce « moyen, nous ne serons pas contraints de mendier et d'aller prendre parti « chez les huguenots. » — Le cardinal lui dit : « Vous exagérez fort, il faut se « confier en Dieu. » — Le Père lui répondit : « Que la seule main de Dieu les « défendrait, que pour lui qui avoit le bras de l'homme favorable, il n'auroit « pas besoin de ne se confier que dans celui de Dieu. »

Deux jours après, dans une conférence où le cardinal refusoit de payer ce qu'il devoit, il dit qu'il ne vouloit pas payer le bourreau qui l'avoit fouetté. Le P. L'Espinasse lui répondit « : Nous ne sommes pas des bourreaux et vous « n'avez pas été fouettés, mais vous devez craindre de l'être dans l'autre monde. « Vous serez le premier de votre condition dans l'histoire qui aurez persécuté « l'innocence. Vous serez comme un autre Jérôboam qui ferez pécher le peuple « de Dieu. Ce qui fera une tache très noire sur votre pourpre qui est teinte dans « le sang du fils de Dieu pour vous dire que vous devez répandre le vôtre pour « la défense de la vertu et de la justice, et vous employez au contraire votre crédit « pour les ruiner. Au reste, en quelle conscience pouvez-vous nous ôter 15.000 ll. « de revenu qui nous appartiennent mieux qu'à vous la manse abbatiale. Nous « vous déclarons que nous nous opposerons à tout ce que vous prétendez faire, « et nous poursuivrons notre opposition en Cour de France et en Cour de Rome, « devant les Parlemens et partout où nous pourrions obtenir quelque protection « contre votre violence. » Le cardinal écoutoit avec peine tous ces discours et dit au Père que d'une playe d'un doigt, il en faisoit une longue comme la main. Enfin, après bien des réponses de part et d'autre, le P. L'Espinasse lui dit : « Scachez, Monseigneur, que ce que l'autorité a commencé et poursuivi, il faudra que la violence l'achève. »

tion et quelle tache ce seroit pour sa pourpre qui étant teinte dans le sang du Fils de Dieu, lui disoit qu'il devoit répandre le sien pour la défense de la vertu et de la justice, au lieu qu'il employoit son crédit et son autorité pour les ruiner * (1).

Enfin, au mois de décembre 1645, le cardinal envoya le P. Brachet (2) au Montmajour ; mais ce Père lui avoit [686] déjà déclaré qu'il ne pouvoit seconder ses desseins. En effet, bien loin de les exhorter à se rendre il les consola et encouragea. A son retour, il eut une longue conférence avec le cardinal, qui manda les religieux à Avignon pour écouter leurs raisons. Ils y vinrent munis des consultations des plus célèbres avocats du Parlement d'Aix et des plus habiles docteurs et casuistes qui disoient toutes que, sans un ordre et un commandement absolu du Pape ou du Roy, ils ne pouvoient, ny ne devoient quitter le monastère et abandonner les intérêts de la religion.

Dans le même tems les anciens de Montmajour s'assemblèrent capitulairement et résolurent, au nombre de 18, de remercier S. E. de l'honneur de sa protection et des soins qu'elle avoit pris pour les rétablir ; ils députèrent deux d'entre eux vers le cardinal pour lui présenter l'acte de leur délibération. Ils le supplièrent, puisque leur rétablissement ne pouvoit se faire sans casser les concordats précédens et sans une grosse somme de deniers de vouloir bien laisser les choses dans l'état qu'elles étoient. Cette députation, qui lui fut faite le jour de Noël, déconcerta tous ses desseins ; il fit mander au P. Prieur de Montmajour de le venir trouver avec une procuration de sa communauté pour faire un nouveau traité. Ce fut par là que l'affaire fut terminée : il fallut céder au cardinal une

(1) Ainsi qu'on l'a déjà remarqué dans une note précédente (cf. tome II, p. 218), ce passage modifié par Dom Fortet permet de se rendre compte de la nature de ses corrections à la rédaction de Dom Martène.

(2) Dom (Michel)-Benoît Brachet né à Orléans et profès de Saint-Faron de Meaux le 6 juin 1627, passa presque toute sa vie dans les charges et les dignités de la Congrégation. Désigné comme prieur de Saint-Martin-des-Champs en 1636, et de Saint-Germain-des-Prés en 1639 et 1642, il fut nommé en 1645, 1648, 1654, 1660, 1666 deuxième Assistant, puis en 1657 1669 et 1672, premier Assistant du Supérieur général. De nouveau, prieur de Saint-Germain-des-Prés en 1675, il reprit de même les fonctions de premier Assistant en 1678 et 1681 et fut élu Supérieur général de la Congrégation en 1684 jusqu'à sa mort survenue le 7 janvier 1687 à Saint-Germain-des-Prés. Voir sa notice à cette date. — Cf. *Vie des Justes*, t. II, p. 94-100 ; VANEL : *Nécrologe...*, p. 42-45 ; DOM FRANÇOIS : *Bibliothèque générale des écrivains de O. S. B.*, III, p. 502-503 ; UL. ROBERT : *Supplément...*, p. 21-22 ; DOM U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément*, p. 69-70.

partie considérable du revenu des religieux. Résolus de donner leur sang ils n'eurent pas de peine à abandonner les biens temporels. Telle fut la fin d'une persécution qui duroit depuis presque deux ans avec la plus grande violence. Si le P. Lespinace parut quelquefois à l'égard du cardinal s'écarter des termes de respect, il faut considérer que les saints, après avoir employé les prières et les soumissions, sont quelquefois obligés de se servir de termes durs pour les rappeler à leur cœur et à leur conscience. Le cardinal n'en estima que davantage le P. Lespinace et lui dit qu'il vouloit le [687] retenir à son service, qu'il auroit toutes les dispenses nécessaires et lui feroit des avantages considérables. « Ah ! Monseigneur, lui répondit le Père, j'ai fait un 4^e vœu de ne jamais servir de maître qui pût mourir. » A ces paroles, le cardinal l'embrassa et conserva pour lui une estime particulière.

SUITES DE LA SÉPARATION D'AVEC CLUNY (1). — Quelques précautions qu'eût prit le P. Tarrisse en faisant le traité de séparation avec les religieux de Cluny pour conserver la paix et l'union des cœurs entre les deux corps, l'effet ne suivit pas en tout ses pieuses intentions. Dès le commencement du mois de janvier 1645, il envoya à Dijon Dom Antoine Allard qui enseignoit la philosophie à Cluny, avec quelques autres religieux pour saluer M. le Prince, l'assurer des respects de la Congrégation et que l'on étoit prest à se retirer au premier ordre. Ils furent fort bien reçus de Son Altesse qui les assura de sa protection et se plaignit de ce que ceux de l'Observance de Cluny l'avoient assurés qu'ils avoient assez de religieux pour remplir leurs monastères. Le père Rollet s'étoit fait expédier en cour de Rome des provisions de Grand Prieur de Cluny. Au commencement du carême 1645, il fut élu supérieur de l'Observance de Cluny, dans une assemblée qui se tint à la Charité-sur-Loire (2) et on lui donna pour assistans Dom Hugues Bataille et

(1) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 497-501.

(2) On se souvient que déçu dans son attente, Dom Rollet avait abandonné la Congrégation de Saint-Benoît après le chapitre général de 1636 et s'était retiré à Saint-Vanne où il avait été élu président de cette Congrégation pour les années 1637, 1640 et 1642. Sans doute, la situation de l'Étroite Observance de Cluny parut favorable à Dom Rollet pour rentrer en scène. Nous ignorons ses intentions, mais en tout cas il eut tôt fait de rallier à lui les éléments hostiles à Saint-Maur. A ce sujet, Dom Mège (*Annales*, loc. cit.), nous apprend que Dom Tarrisse en exprima à Saint-Vanne sa surprise et sa peine qu'on l'eût laissé revenir. Deux supérieurs vannistes de passage à Paris ayant honte de son attitude

Dom Philippe Dey qu'ils nommèrent aussy Procureur général de l'Ordre de Cluny. Ce dernier étoit actuellement poursuivi au criminel au Grand Conseil par les Supérieurs de Saint-Maur à qui lui avoit fait signifier, lorsqu'il n'en étoit plus tems, qu'il se retiroit dans l'Étroite Observance de Cluny (1) ; mais, au mois d'aoust de la même année, il se fit plusieurs ordonnances au Conseil de M. l'Abbé, entre autres que Dom Hugues Bataille reprendroit la qualité de Procureur général de l'Ordre dans l'Observance, que Dom Philippes Dey ne prendroit point cette qualité et que nul autre supérieur ne feroit aucune fonction de supériorité sans [688] une permission expresse du Prince leur Abbé et sans provisions expédiées par lui. Dom Rollet s'étant présenté à Cluny pour prendre possession du Grand Prieuré fut très mal reçu et, se repentant d'être rentré dans Cluny, résigna son droit à Dom Hugues Bataille et se retira en Lorraine, laissant vaquante la place de supérieur de l'Étroite Observance de Cluny ; un 3^e survint qui prit possession par résignation du Grand Prieuré, ce qui fit trois compétiteurs.

NOUVEAUX TROUBLES DE LA PART DES PÈRES DE CHEZAL-BENOÎT. — A l'exemple des religieux de Marmoutiers, de la Chaise-Dieu et de Cluny, ceux de Chezal Benoist excitèrent de nouveaux troubles, députèrent quelques-uns d'entre eux à l'assemblée de Cluny qui se tenoit à la Charité-sur-Loire afin de s'unir à l'ordre de Cluny. Ils cherchèrent la protection du Prince de Conty à qui il voulurent persuader que leurs abbayes avoient été autrefois de

essayèrent de ramener Dom Rollet, en vain d'ailleurs, car il alla jusqu'à écrire à des Mauristes présents à leur chapitre général des lettres les incitant à la révolte, s'il faut en croire Dom Mège. Et il ajoute qu'après son départ, les religieux de Saint-Vanne écrivirent à Saint-Maur des lettres très affectueuses mais trop intéressées par ailleurs, puisqu'ils demandaient la cession de Rebais, et de quelques autres monastères.

(1) Dom (Antoine) Philippe Dey, profès de Saint-Faron de Meaux en 1622, avait été nommé en 1636 procureur général de la Congrégation à Paris. Songeant à la quitter depuis quelque temps déjà, il était allé en janvier 1645 frapper à la porte du collège de Cluny où Dom Lempérière l'accueillit volontiers. Or, en mai 1644, Dom Ph. Dey s'était fait, au moyen d'un faux, attribuer le prieuré de Saint-Pierre d'Autils, dépendant de l'abbaye de Jumièges ; poursuivi en conséquence par les Supérieurs de Saint-Maur qui lui intentèrent un procès au criminel devant le Grand Conseil, il fut réclamé par Dom Lempérière comme étant au nombre des douze profès de Saint-Maur autorisés à passer dans l'ordre de Cluny, au terme du 3^e des articles de désunion conclus le 22 octobre 1644, il obtint ainsi sa mise en liberté. Dom Ph. Dey fit profession de l'Étroite Observance le 1^{er} mai 1646 au collège de Cluny.

l'ordre de Cluny. Ils s'adressèrent au cardinal Mazarin à qui ils offrirent une pension, mais ils ne trouvèrent aucun accès favorable chez les uns et chez les autres. La Reyne prit en main la protection des affaires de la Congrégation contre ceux de Chezal Benoist qu'elle fit condamner par un arrêt du Conseil privé (1).

CHAPITRE GÉNÉRAL (2). — Tous ces troubles joints aux faux bruits que les esprits mécontents faisoient courir au dedans et au dehors sur la division qu'ils prétendoient faire dans la Congrégation obligèrent le P. Général d'assembler les sénéurs assistans avec quelques autres assistans supérieurs pour voir si l'on tiendrait le chapitre à Paris ou à Vendôme, où il avoit été indiqué (3). Il fut délibéré qu'il se tiendrait à Vendôme. On le commença le 18 du mois de may. Avant que de procéder à l'élection des définiteurs, le R. P. Dom Grégoire Tarris exposa plusieurs raisons et surtout ses infirmités pour lesquelles il demandoit l'exclusion de la voix passive [689] dans l'élection des définiteurs et du président du chapitre, mais tous unanimement le refusèrent et l'élurent définiteur et président. On élut ensuite à la pluralité des voix pour définiteurs : Dom Jean Harel, Dom Placide de Sarcus, Dom Anselme des Rousseaux, Dom Bernard Audebert, Dom Ignace Philibert, Dom Michel Piron, Dom Pierre Beziat et Dom Bède de Fiesques. Ils eurent la consolation d'y recevoir le Bref d'Innocent X dont il a été parlé, datté du 12 de mai, par lequel Sa Sainteté déclare

(1) Un premier arrêt sur requête, en date du 1^{er} juillet 1645, maintenait l'union avec défense aux anciens religieux de Chezal-Benoît de la troubler. Sur opposition de ces derniers, un second arrêt contradictoire en date du 4 mai 1646 confirmait le premier, spécifiant « que les abbayes et monastères, ci-devant composant la Congrégation de Chesal-Benoît, demeureroient unis à la Congrégation de Saint-Maur, avec tous les droits et privilèges appartenans à celle de Chesal-Benoît, en la même forme et manière, que si l'union avoit été faite sous le seul nom de la Congrégation de Saint-Maur ». Des lettres patentes approuvant et confirmant l'union furent encore accordées à Saint-Maur en mai 1650 et enregistrées en septembre à la Cour et au Grand Conseil. Enfin l'union fut en outre confirmée par une bulle d'Alexandre VII en date du 30 décembre 1659. (Cf. CL. MEY : *Mémoire* (déjà cité), p. 91-93.)

(2) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13 861), p. 505-507. Voir Arch. Nat. LL 991, fol. 79 : *Decreta Capitulum generalium praecedentium confirmata in capitulo* 1645 ; ainsi que L. 814, n° 9 et 10 : *Ex decretis capitulum generalium praecedentium ; et decreta nova*.

(3) C'est la diète de 1644 qui avait décidé la tenue de ce chapitre à Vendôme « ayant esgard aux incommoditez qui sont survenues au monastère de Marmoutier depuis le chapitre général dernier... ». (Cf. Bibl. Nat. ms. f. 24 151.) C'est une allusion aux troubles dont il a été question page 2 sq.

tous les chapitres généraux tenus pendant l'union valides et toutes les élections canoniques et permet de continuer à tenir de semblables assemblées (1). On y reçut aussi les réponses aux consultations que l'on avoit faites à Rome (2) sur la validité des professions faites pendant l'union, et les docteurs de Rome se trouvèrent en tout conformes à ceux de Paris pour les approuver (3).

SOCIÉTÉ DE PRIÈRES AVEC LES PÈRES DE L'ORATOIRE (4). — Le Père Bourgoïn, Général de l'Oratoire, écrivit à ce chapitre une lettre très honorable à la Congrégation, par laquelle il demanda une communication mutuelle de prières et de bonnes œuvres entre les deux corps : ce qui lui fut accordé

Le Duc de Verneuil, abbé de Saint-Germain-des-Prez et qui y avoit établi la réforme, et le P. Cotton, ancien prieur de Saint-Germain-des-Prez demandèrent la continuation de Dom Brachet en qualité de prieur de Saint-Germain ; mais les définiteurs, peu accoutumés à se gouverner par des recommandations, nommèrent un autre prieur et, pour ne pas tout à fait refuser le Prince, ils firent Dom Brachet assistant du R. P. Général.

Ce fut dans ce chapitre qu'on donna la dernière approbation aux Constitutions et aux Déclarations sur lesquelles la Congrégation se gouverne (5) et qui étoient dressées [690] sur la pratique de plus

(1) « *Injunctum nobis desuper...* » Voir tome II, p. 277 sq.

(2) *Consultatio facta Romae circa validitatem capitulorum generalium Congregationis Sancti Benedicti, alias Cluniacensis et Sancti Mauri in Gallia, Electionis Superiorum et receptionis novitiorum ad habitum et solemnem professionem sub eadem Congregatione.* — Signé : Gratianus Ubertus Caesenas et Carolus, Antonius Caissoltus, avocats en la Curie romaine. Avril 1645. (Imprimé de 4 pages in-4°.)

(3) Consultation touchant la validité des chapitres généraux, élections des supérieurs et professions des novices, faites en la Congrégation de Saint-Benoist, durant l'union de Cluny et de Saint-Maur. Et résolution de MM. les docteurs de Sorbonne du 6 may 1645. — Signé : J. Charton, A. du Val, M. Grandin. (Imprimé de 4 pages, in-4°.)

(4) Sur cet institut on peut consulter le cardinal AD. PERRAUD : *L'Oratoire de France au XVII^e et au XIX^e siècle* (Paris, 1866, in-12) ; LOUIS BATTEREL : *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire* (Paris, 1902-1905, 4 vol. in-8°).

(5) *Regula sanctissimi Patris Benedicti cum declarationibus Congregationis Sancti Mauri jussu et auctoritate capituli generalis ejusdem congregationis*, imprimée pour la première fois en 1646. Le manuscrit original signé par les membres du chapitre de 1645 existe encore aux Archives Nationales, LL. 989. Il est intéressant de donner le début de l'*Approbatio Capituli generalis. Declarationes in Regulam S. P. Benedicti superius descriptae, in praecedenti Capitulo appro-*

de vingt ans. On approuva aussi le Cérémonial monastique (1) et l'on fit plusieurs décrets salutaires. On renouvela, entre autres, le 5^e décret du chapitre général de 1636 qui porte que lorsque la Congrégation sera un peu à son aise on élèvera gratuitement dans quelques monastères désignez un nombre d'enfants de pauvres gentilshommes dans les lettres et dans la piété jusques à ce qu'ils soient en état de prendre un party. On y ordonna de faire pour les Pères de Saint-Vanne décédez les mêmes prières que pour les religieux de la Congrégation. On y approuva la séparation d'avec Cluny et l'on ordonna de garder exactement tous les articles du concordat (2).

COMMANDEMENT FAIT AU PÈRE DOM TARISSE D'ACCEPTER LA SUPÉRIORITÉ. — Lorsqu'on vint à l'élection des Supérieurs, le R. P. Dom Grégoire Tarisse qui, depuis 15 ans, faisoit les fonctions de Supérieur général et qui étoit devenu infirme, pria les définiteurs d'en élire un autre en sa place. On n'eut aucun égard à sa prière et, du 1^{er} scrutin, il fut élu Général. Il en fut si pénétré de douleur qu'il sortit du Définitoire et se retira dans sa chambre. Un peu après, on lui députa deux définiteurs pour le supplier de venir faire ses fonctions de Président du Chapitre. Les Supérieurs le supplièrent de subir le joug que la religion lui imposoit. Il persista dans son refus et, pour les fléchir, il se prosterna à leurs pieds les suppliant d'avoir égard à sa vieillesse et à ses infirmités. L'unique moyen qui restoit pour le réduire étoit un commandement dans toutes les formes d'accepter la charge de Général. On le lui fit et alors, regardant le commandement des Supérieurs comme un ordre de [691] Dieu, il obéit et se rendit à leur volonté. On lui donna pour

batae, rursus in praesenti relectae, examinatae et approbatae sunt cum nunnulis correctionibus, additionibus, mutationibus et modificationibus, primo ad duas tertias partes Diffinitorum, deinde ad duas etiam tertias partes deputatorum, et cura demandata R. P. Superiori generali, ut quantocyus praelo committantur, sub titulo declarationum in Regulam S. P. N. Benedicti... »

Quant aux constitutions, elles ne furent imprimées qu'en 1648 : *Constitutiones pro directione regiminis Congr. S. Mauri ord. S. Benedicti, jussu et auctoritate capituli generalis ejusd. Congr. 1648* (in-8). Voir ce que Dom Tassin dit de leur rédaction, *Hist. littér.*..., p. 55-56.

(1) *Caeremoniale monasticum, jussu et auctoritate capituli generalis Congr. s. Mauri editum*. (Paris, Billaine 1663, in-8.) Une deuxième édition, *eadem auctoritate emendata*, parut en 1680, chez le même libraire.

(2) La ratification du traité de désunion par le chapitre général fut signifiée le 7 septembre suivant. De son côté le prince de Conti faisoit confirmer la désunion par lettres patentes du 14 juin enregistrées le 24 et portant évocation au Grand-Conseil de toutes les affaires de l'Ordre.

assistans Dom Placide de Sarcus et Dom Benoist Brachet. Les Visiteurs furent en Bourgogne et en Champagne Dom Placide Roussel ; en Gascogne, Dom Pierre Beziat ; en France, Dom Bède de Fiesques, en Normandie Dom Martial des Forges (1), en Chezal Benoist, Dom Marc Bastide (2) ; en Bretagne Dom Joachim le Comtat ; Dom Firmin Rainsant, qui revenoit de Rome, fut fait prieur de Saint-Germain-des-Prez. Il apportoit avec lui un Bref de translation en la Congrégation de Saint-Maur, tant pour lui que pour ses autres confrères de Saint-Vanne stabiliez à Cluny (3).

(1) Dom (François) Martial de Forge (ou des Forges) originaire de Lillet (com. de Buxeuil, Vienne), profès de Saint-Augustin de Limoges le 21 avril 1626, dont il fut nommé abbé en 1636. On le trouve ensuite prieur de N.-D. de Bonne-Nouvelle de Rouen en 1639 et 1642, visiteur de Normandie en 1645, prieur de Jumièges en 1648 ; il prend possession le 31 décembre 1649 de l'abbaye de Fécamp et en est le premier grand prieur ; nommé abbé de Saint-Allyre de Clermont en 1651 et 1654, il est prieur de Saint-Melaine de Rennes en 1657 et des Blancs-Manteaux en 1660, où il meurt le 1^{er} mars 1663.

(2) Dom (Léonard) Marc Bastide, né à Saint-Benoît-du-Sault (Indre), il fit profession à Saint-Augustin de Limoges le 21 avril 1626. D'abord administrateur de Brantôme en 1636, il est ensuite nommé abbé de Saint-Augustin de Limoges de 1639 à 1645, puis visiteur de Chezal-Benoît en 1645 et de Normandie en 1648 ; prieur de Fécamp de 1651 à 1654 et visiteur de France en 1675, il devient prieur de Saint-Remy de Reims de 1660 à 1663 ; désigné comme premier assistant du Supérieur général en 1666, il meurt à Saint-Denys le 7 mai 1668. Voir sa notice à cette date. Cf. *Vie des Justes*, t. I, p. 118-121 ; DOM FRANÇOIS, I, pp. 97-98 ; DOM TASSIN : *Histoire littér...*, p. 775.

(3) Dom Rainsant qui était du nombre des 18 religieux venus de Saint-Vanne à Cluny sous la conduite de Dom Rollet en 1630, avait demandé après l'union de Cluny à Saint-Maur à se stabiliser dans la Congrégation de Saint-Benoît le 1^{er} septembre 1636. Nommé prieur de Saint-Martin-des-Champs, il remplaça Dom Rollet comme assistant ; désigné comme visiteur de France en 1639 et supérieur du collège de Cluny en 1642, il était très attaché à Saint-Maur. Or après la désunion une question entre autres se posait assez délicate, celle des professions. (Cf. Journal de Dom Cl. de Vic, ms. lat. 12790, fol. 214.) C'est ainsi qu'un certain nombre de Pères de Saint-Vanne transférés à Cluny, excellents religieux pour la plupart désiraient rester avec les Mauristes ; d'un autre côté, les Supérieurs vannistes voulaient les rappeler en Lorraine. Pour résoudre les difficultés on envoya à Rome Dom F. Rainsant (ms. lat. 12788, fol. 180). Il « peut —, écrivait Dom Tarrisse à son Procureur Dom Placide Le Simon, — mieux répondre de tout ce qui a été fait qu'aucun autre, à cause de la connaissance qu'il a de longue main de toutes les affaires qui se sont passées en Lorraine et en France... » (ib. ms. lat. 12790, fol. 217^{vo}). Entre temps, les pourparlers se poursuivaient pénibles et lents à Rome en vue d'une confirmation par le Pape de ce qui avait été fait pendant l'union ; la chose était pourtant urgente pour calmer les scrupules des uns et couper court aux intrigues et aux tentatives de division des autres (ms. lat. 12789, fol. 181^{vo} et 187). Aussi les lettres de Dom Tarrisse se font plus pressantes ; il rédige une longue supplique au Pape (ms. lat. 12789, fol. 180-181 ; et ms. lat. 12790, fol. 142-143) constituant un exposé historique précis et détaillé de la question (Cf. *Revue Mabillon* janv. 1930). Aussitôt

Le prieur de Saint-Denys fut Dom Bernard Audebert (1).

* On nomma dans ce chapitre des Prieurs aux Abbaïes de Saint-Valery, de Saint-Guillem du Désert, de Flavigny et de Saint-Germer dont on avoit pris possession l'année précédente *(a).

NOUVEAUX TROUBLES DE LA PART DE D. FARON DE CHALUS (2).

— Pendant qu'on voioit un si bel exemple d'humilité dans le P. Tarrisse, on vit de nouveaux remuemens de la part de Dom Faron de Chalus et de ses adhérens. Dom Hildefonse le Velin (3), alors Procureur général de la Congrégation et auparavant prieur du Bec, se retira avec une grosse somme d'argent et un bénéfice au collège de Cluny, d'où il fit signifier à Saint-Germain-des-Prez une opposition au Chapitre général et un appel comme d'abus de tout ce qui s'y feroit.

(a) Ajouté par F.

après le chapitre, Dom Tarrisse adressa une lettre circulaire donnant pouvoir aux supérieurs de recevoir le vœu de stabilité dans la Congrégation de Saint-Maur des religieux ayant fait profession dans la Congrégation de Saint-Benoît ou de Cluny. — Au sujet de ces professions Dom Mège (*loc. cit.*, p. 501 sq.), nous apprend qu'on envisagea diverses solutions et entre autres, soit de laisser à chacun le choix de la Congrégation à laquelle il préfère appartenir, soit de rattacher le religieux à la Congrégation dont faisait partie son monastère de profession. Pour avoir la paix, Dom Tarrisse demanda à tous ceux de sa dépendance de déclarer par écrit la Congrégation de leur choix ; à quoi Dom Lempérière répondit qu'on avoit usé de violence par arracher un sentiment favorable. Quant aux religieux de Cluny désireux, ajoute-t-il, d'une vie sérieuse, ils passèrent à Saint-Maur ; il y eut de même une douzaine de moines vannistes qui, ayant occupé diverses charges dans la Congrégation de Saint-Benoît demandèrent à se fixer dans celle de Saint-Maur.

(1) Le secrétaire du chapitre étoit Dom Jean Harel auquel on adjoignit comme témoins Dom Bernard Jévardac, Dom Gabriel Théroude et Dom Philibert Cotelle. Furent désignés comme dépositaires de la Congrégation, Dom Etienne Pradines et des monastères Dom Sébastien du Busc.

(2) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 507-515 ; Bibl. Nat., ms. lat. 12789, fol. 160-166 v°, 172, 175 v°, 181-184.

Signalons à ce sujet un factum sur les constitutions de l'année 1643 (Bibl. Nat., Ld 16 206), ainsi qu'un autre factum pour Dom Faron de l'année 1645 (ib. Ld 16 208). On trouve dans le même recueil (Ld 16 211) une réponse à certains libelles diffamatoires. Voir sur cette affaire la liste des factums donnée par Dom Besse : *Abbayes et Prieurés*. Introduction, p. 104-106, et l'exposé de Dom CL. MAUR JOURDAIN : *Défense du R. P. Dom Grégoire Tarrisse, supérieur général de la Congrégation de Saint-Maur, contre les fausses imputations des Faronites*. (Paris, 1766, in-4° de 55 p.)

(3) Dom (Pierre) Ildephonse le Velain profès de Saint-Faron le 22 mars 1622, administrateur du Bec en 1636. D'après Dom Mège (*loc. cit.*), il avoit longtemps enseigné la théologie, notamment au collège de Cluny en 1643, et étoit très estimé en Sorbonne. Abandonné plus tard dans sa rébellion, il alla occuper un bénéfice dans le Midi où il passait son temps à la chasse. Il seroit mort fou.

Il fit signifier la même chose au Chapitre général à Vendôme dans l'espérance qu'il avoit d'y trouver des partisans ; mais personne ne s'ébranla et le chapitre se continua avec la même tranquillité. Dom Faron de Chalus, qui avoit promis par un écrit signé de lui, de M. l'Evêque de Saintes, son parent, et de M. son frère, qui s'étoient rendus caution pour lui de ne plus troubler, sortit de Saint-Faron où il s'étoit retiré et vint joindre Dom Ildefonse au collège de Cluny et appella au Pape de tout ce quis'étoit [692] fait au chapitre. Ils attirèrent à leur party six ou sept religieux qui se joignirent à eux et sortirent de la Congrégation. Ils firent imprimer des libelle injurieux contre la Congrégation et particulièrement contre le P. Tarisse, et peu s'en fallut que les communautz de Compiègne (1) et de Saint-Vincent de Laon ne se laissassent prévenir par les calomnies qui y étoient répandues, mais Dom Bède de Fiesques, Visiteur de France, dissipa ce premier esprit de révolte. Quelques religieux des Blancs-Manteaux vouloient livrer le monastère à Dom Faron et à ses partisans et quelqu'uns de Saint-Germain-des-Prez sollicitèrent les anciens à se rétablir et à mettre dehors les religieux de la Congrégation, mais le P. Daminois, prieur des Anciens, les empêcha de s'assembler et dissipa par là leurs mauvais desseins.

DOM FARON DE CHALUS ET SES PARTISANS VEULENT SE RENDRE MAITRES DU MONASTÈRE DE S. FARON. — Le 4 du mois d'aoust, les Supérieurs reçurent un Bref pour arrêter les poursuites des brouillons ; mais comme il étoit obtenu depuis l'appel comme d'abus de l'élection des Supérieurs au chapitre Général, le conseil de la Congrégation jugea qu'il falloit vider l'affaire par devant des commissaires. Pendant ce tems là, Dom Faron et ses adhérens formèrent le dessein de s'emparer du monastère de Saint-Faron pour avoir une retraite pendant le cours de la procédure. Ils choisirent pour exécuter leur dessein le jour de Saint-Fiacre, jour auquel plusieurs religieux se trouvèrent à la fête. Ils se rendirent à l'abbaye à six heures du matin, se saisirent des portes et des clefs qu'ils arrachèrent par force des mains du portier et se rendirent maîtres de quelques cellules. Le P. Prieur, qui étoit resté à Saint-Faron, présenta requête aux juges de Meaux et, à la réquisition le Lieutenant général, le

(1) Le chef des partisans de Dom Faron étoit, à Compiègne, Dom Philippe Noury, professeur de philosophie (cf. Dom Mège, *loc. cit.*), qui passa dans la suite au Collège de Cluny.

Procureur du Roi et quelques autres officiers se rendirent à l'abbaye ou après avoir entendu les nouveaux venus ils rendirent une sentence qui les obligea de se retirer dans la journée. On leur donna seulement de quoy s'en retourner à Paris, et l'on paia la dépense qu'ils avoient faite dans l'auberge à Meaux. Ils changèrent leur [693] appel au Saint-Siège en une requête au Parlement à qui ils s'adressèrent pour connoître de tous leurs différens comme aiant omologué les Bulles de la Congrégation. Cependant ils s'adressèrent aux Pères Célestins et ensuite aux Pères Minimes pour avoir retraite chez eux ; mais * aiant été refusés des uns et des autres * (a) ils furent obligez de se retirer à Saint-Martin-des-Champs.

Peu de tems après il fut rendu au Conseil privé un arrest qui les renvoioit à leurs Supérieurs et leur différent au Parlement. On n'avoit pas voulu se servir du bref du mois d'aoust. Ils en firent lever un *transsumptum* (1) et le présentèrent à M. l'Archevêque de Sens (2) qui donna un mandement pour faire assigner le P. Général : ce qui fut cause que les Supérieurs demandèrent au Roi des évêques et des Conseillers d'Etat pour vuidier généralement tous les différens de Dom Faron et de Dom Ildefonse et, par *interim*, le 15 de décembre le Parlement rendit un arrêt pour les obliger à déclarer dans trois jours s'ils prétendoient se servir de l'article de la désunion qui permettoit à 12, de se retirer à Cluny, après lequel tems ils seroient déchus du droit qu'ils auroient de se servir de cet article. Huit jours après M. le Chancelier, avant de donner des commissaires déclara qu'il falloit auparavant laisser juger par le Parlement auquel ils s'étoient adressez, s'ils étoient parties capables d'agir contre leurs Supérieurs et contre toute la Congrégation.

RÉFORME DE BRETEUIL (3). — Malgré tous les efforts de ceux qui cherchoient à perdre la Congrégation, elle prenoit de nouveaux

(a) Mis par F: au de [il fut refusé]:

(1) C'est-à-dire une copie (transcriptum).

(2) Mgr Octave de Saint-Lary de Bellegarde archevêque de Sens depuis 1621, mourut le 26 juillet 1646 ; il avait pour coadjuteur depuis le 16 août 1644 Louis-Henri Pardaillan de Gondrin, mort 1674. — Par ailleurs, le 8 juillet 1645, Innocent X donnait commission à l'archevêque de Sens, aux évêques de Senlis et de Chartres pour connaître de *falsitate et suppositione falsa litterarum apostolicarum* que Dom Faron prétendait avoir obtenu et dont il avait d'ailleurs déjà reconnu la fausseté dans sa requête du 24 août 1644, ce qui ne l'empêchait pas en dépit de sa « promesse de vivre désormais en bon religieux » de continuer ses intrigues.

(3) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 496. Voir aussi Bibl. Nat.,

accroissements. Cette année la réforme fut établie au monastère de Notre-Dame de Breteuil (1), la veille de l'Assomption de la Vierge. Depuis long tems les religieux de cette abbaye la souhaitoient et, dès l'an 1623 ils donnèrent commission aux deux des plus anciens de la communauté pour aller à Corbie en conférer avec Dom Anselme Rolle qui y étoit prieur. Cette résolution fut prise incontinent après la mort de Dom François de Villers, prieur claustral, à cause de la difficulté qu'ils eurent à lui donner un successeur [694]. En conséquence de cette conférence ils s'assemblèrent capitulairement et passèrent un acte de consentement par devant notaire ; mais M. André Frémot (2), archevêque de Bourges, qui étoit abbé commandataire, n'y voulut point entendre et y envoya Dom Pierre Caron, religieux de Montdidier, pour y être prieur claustral pendant trois ans. Il y eut de l'opposition et en la poursuivant on fit entrer au procès la demande de la réforme. La chose traîna en longueur et pendant ce tems là on ne recevoit plus de novices, l'office divin étoit abandonné et à peine y avoit il une grande messe les fêtes et dimanches. En 1627, M. Augustin Potier, évêque de Beauvais (3), dans le diocèse duquel l'abbaye étoit située, fit des tentatives pour y faire entrer la réforme. Mais ce fut sans succès. Deux ans après, les religieux donnèrent procuration à l'un d'entre eux pour agir en leur nom et en former la demande. Le seigneur abbé en aiant eu avis, se rendit à son abbaye et les obligea de révoquer leur procuration. En 1633, l'évêque de Beauvais étant venu faire sa visite à Breteuil et voiant le triste état de la régularité, il persuada aux religieux d'unir leur

ms. lat. 12663, fol. 162-322, dont : a) fol. 162-219 *Epitome Coenobii Brithulii collecta ex integra historia a me scripta an. 1670*, par Dom Robert Wiard ; — b) fol. 221-249, « Remarques des choses plus notables arrivées en l'abbaye de Notre-Dame de Bretheuil » jusqu'à l'année 1646 ; — c) fol. 254-273, autre notice jusqu'en 1668 ; Voir aussi, ms. lat. 13816, fol. 207 sq.

(1) Breteuil-sur-Noye, chef-lieu de canton, arr. Clermont, Oise. — L'abbaye de N.-D. de Breteuil établie par Gilduin, comte de Breteuil (vers 1040) sur l'emplacement d'un ancien monastère, eut pour premier abbé Evrard, disciple du Bienheureux Richard de Saint-Vanne. D'abord ravagée par les Anglais en 1419, elle eut entre autre beaucoup à souffrir pendant les guerres de religion. — Arch. départ. de l'Oise, série H, 1718-1919 ; *Gallia Christiana* IX, 799-807 ; Dom Rob. WYART : *Abrégé de l'histoire de l'abbaye de Breteuil écrite... en 1670, complétée et annotée... de 1670 à 1710.* (Amiens, 1883, in-8° de 178 pages.)

(2) Nommé archevêque de Bourges en 1603, donna sa démission en 1622 et mourut en 1641. Il fut remplacé à Bourges par Rolland Hébert (1622-1638). Son neveu, Jacques de Nuchèze, évêque de Châlon-sur-Saône (1624-1658), lui succéda comme abbé de Breteuil de 1641 à 1658.

(3) De 1617 à 1650.

maison à la Congrégation de Saint-Maur, dans l'espérance qu'il avoit d'y faire consentir M. l'abbé. Ils n'étoient plus que 8 religieux, desquels même il y en avoit un qui étoit allé à Vendôme prendre l'habit de la réforme. L'abbé, pour empêcher qu'elle ne s'introduisit dans la maison faute de sujets, pressoit ses religieux de recevoir des novices ; l'évêque, d'un autre côté, de concert avec eux, leur fit signifier par un sergent, le 22 juillet 1639, une deffense d'en recevoir. Les choses demeurèrent quelque tems dans cet état ; mais comme les anciens pressoient les Supérieurs de la Congrégation de s'établir à Breteuil, Dom Firmin Rainsant, visiteur de France, fit avec eux un concordat dont il donna lui-même avis à l'abbé, le suppliant de vouloir bien le ratifier. Le prélat en fut très courroucé et, loin [695] d'admirer la droiture du Père visiteur, il en alla porter les plaintes au P. Général qui lui donna une nouvelle preuve de désintéressement en lui remettant entre les mains le concordat. Il y avoit quelque ressort d'intérêt de la part des receveurs de l'abbé qui l'indisposoient contre la réforme, car, de sa part, il aimoit le bien et avoit réformé son abbaye de Ferrières, où il avoit eu pour prieur Dom Firmin Rainsant qu'il estimoit beaucoup. Les Pères Feuillans firent quelques démarches pour s'établir à Breteuil, voiant que l'abbé refusoit la Congrégation de Saint-Maur, mais les religieux ne voulurent pas y donner les mains. Enfin, M. Frémiot étant mort à Paris d'apoplexie en 1643, son neveu Jacques de Neucheze, évêque de Chalon-sur-Saône, qui lui succéda dans l'abbaye, vit la nécessité de la remettre en état de régularité. Pour cet effet, il passa un concordat, le 15 juillet 1644, avec le P. Dom Jean Harel, assistant du P. Général, ou plus tost il ratifia celui qui avoit été fait par Dom Firmin Rainsant et, dix jours après, Dom Cyprien le Clerc envoyé par le Père Tarisse vint à Breteuil et le fit confirmer par les anciens ; mais on différa un an entier à prendre possession pour mettre les lieux réguliers en état d'être habitez. Les ornemens qui servoient à l'office divin étoient tous déchirez, les chaires du chœur brisées, les nappes d'autel d'une malpropreté étonnante ; il y avoit deux calices, mais il n'y avoit point d'aubes, point de saintes huiles, ny de vases pour les mettre, pas même de saint ciboire pour conserver le saint Sacrement, mais seulement une petite boîte. Les saintes Reliques étoient à l'abandon, les animaux venoient paître dans le cloître, le préau étoit plein de ronces et de chardons ; il n'y avoit aucune cellule habitable, le dortoir étoit déparé, presque tout découvert et sans vitres, le réfectoire plein d'ordures : toute la maison, en un mot, étoit dans une désola-

tion [696] affreuse. Il fallut un an pour la nettoyer, la réparer et la meubler, et encore l'on emploia pour cette dépense les dernières pensions vacantes qui étoient entre les mains du fermier. Le 14 d'aoust 1645, veille de l'Assomption de la Vierge, patronne du monastère, le P. Dom Mathieu Goneau (1), prieur de Corbie, accompagné de 8 religieux qui devoient former la communauté, vint en prendre possession avec les cérémonies ordinaires. Dom Toussaint de Sermans (2) en fut le premier prieur, et l'année suivante, 1646, il eut l'honneur d'y recevoir le Roi et la Reyne Régente qui revenoient d'Amiens et qui témoignèrent être fort contents de la réception religieuse qu'il leur fit.

INTRODUCTION A SAINT POURÇAIN (3). — Cette mesme année, l'abbé de Moutier Saint-Jean, neveu du deffunt cardinal de la Rochefoucauld, fit entrer la Congrégation dans son prieuré conventuel de Saint-Pourçain (4), dans le diocèse de Clermont-en-Auvergne, lequel est deppendant de l'abbaye de Tournus. On y voit un prieur nommé dans le chapitre de 1648, de même qu'aux deux maisons suivantes (5).

(1) Il s'agit de Dom Mathieu Jouault, qui était, en effet, à cette date prieur de Corbie. Profès à Jumièges le 27 septembre 1633, à l'âge de 36 ans, Dom Jouault avait d'abord été nommé administrateur en 1636, puis prieur en 1639 de Saint-Melaine de Rennes. On le trouve ensuite Supérieur de Chelles en 1642, prieur de Corbie en 1645 et 1648 ; visiteur de France en 1651, de Bretagne en 1654, prieur de Saint-Denis en 1657, visiteur de Normandie en 1660, prieur de Saint-Wandrille en 1663 où il mourut le 15 février 1666. Voir sa notice à cette date. Cf. DOM FRANÇOIS : *Bibliothèque...*, IV, 127 ; DOM TASSIN : *Histoire littér...*, p. 66-67 ; DOM U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément*, p. 298.

(2) Dom (Louis) Toussaint de Hermant (alias de Souville), profès de Saint-Faron le 9 novembre 1625 ; nommé prieur de N.-D. de Breteuil en 1645 et 1648 ; de Saint-Jean-de-Laon en 1651 et 1654 ; il mourut à l'abbaye de Saint-Denys le 14 octobre 1666.

(3) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 496. Voir Bibl. Nat. ms. lat. 12700, fol. 124 ; ms. lat. 12691, fol. 284-299 : « Abrégé de l'histoire du monastère de Saint-Pourçain » allant jusqu'en 1674. Cette rédaction par Dom Pierre Laurent est accompagnée de cette note intéressante pour la rédaction de l'Histoire de la Congrégation : « pour le R. P. Dom Joseph Mège ». Cette notice a été publiée (Moulins, 1893, in-8).

(4) Saint-Pourçain, chef-lieu canton, arr. Gannat, Allier. — Monastère fondé au vi^e siècle par saint Portien ou Pourçain (Portianus), ruiné par les Sarrazins et les Normands, il fut, après sa restauration, donné par Charles le Chauve en 871 à l'abbaye de Tournus dont il fut dès lors un prieuré dépendant. Après avoir été réformé par les Mauristes en 1645, il fut cédé en 1666 aux prêtres de la Mission. — Arch. départ., série H ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. Y, p. 139-140.

(5) Avec la mention : *providebit R. P. Generalis*. A Saint-Jean-de-Laon, on désigna Dom Maur Benetot.

A BONNEVAL (1). — Le 3 d'octobre, M. Charles Prévost, chanoine de Notre-Dame de Paris, passa un concordat avec les Supérieurs au sujet de son abbaye de Bonneval, au diocèse de Chartres, lequel fut suivi peu après d'un autre traité avec les anciens. Dès l'année 1634, il y avoit eu des propositions faites à ce sujet, mais la maison étoit en un état si pitoiable qu'on la refusa. Sur ce refus, d'autres religieux demandèrent à s'y établir, mais la chose ne réussit pas. C'est ce qui se voit par une lettre d'un ancien de Bonneval qui proposoit aux Supérieurs de la Congrégation en attendant qu'ils pussent prendre possession de la maison, d'y mettre trois prêtres séculiers pour y faire l'office, à chacun desquels on donneroit 200 ll. par an et promettoit de se joindre à eux pour faire le quatrième [697].

A SAINT-JEAN DE LAON (2). — L'abbaye de Saint-Jean de Laon étoit une de celles du royaume qui avoit le plus besoin de réforme. Elle avoit été fondée dès le VII^e siècle par sainte Salaberge pour des religieuses ; mais on avoit été obligé 500 ans après de les chasser et d'y mettre des religieux qui réparassent le scandale qu'elles donnoient à toute la ville ; peu à peu les religieux oublièrent aussi leurs obligations et, bien loin de vivre en bons religieux, ils s'en falloit beaucoup qu'ils ne vécussent en bons chrétiens. M. de Châteauneuf, garde des sceaux, qui en étoit abbé (3), voulant y apporter quelque remède, traita en 1644 avec les Supérieurs de la Congrégation pour y remettre l'observance. Il n'y avoit pas de tems à perdre, et la Cour étoit très sollicitée d'y mettre le collège. Pour sauver cette maison à l'ordre de Saint-Benoist l'on fit peu d'attention à l'état où elle se trouvoit et, dès la même année, après qu'on en eût pris possession, le P. Général envoya commission au prieur de Saint-Vincent pour avoir la direction et le maniement de tout le revenu de la maison de Saint-Jean et l'employer à l'acquit des charges, pensions et entretien du monastère. En 1645, il y envoya Dom Maur Benetot (4) en qualité

(1) Voir *Hist. de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I, p. 78-79. — Cf. Arch. départ. d'Eure-et-Loir, série H, 604-1268 ; *Histoire abrégée de l'abbaye de Saint-Florentin-de-Bonneval*, des RR. PP. DOM JEAN THIROUX et DOM LAMBERT, continuée par l'abbé BEAUPÈRE et M. LEJEUNE, publiée... par le D^r BIGOT. (Châteaudun, 1875, in-8, CLXXI-253 pages.)

(2) Voir *Hist. de la Congrég. de Saint-Maur*, t. II, p. 287. Cf. Bibl. Nat., ms. lat., 12676, fol. 125-220.

(3) De 1629 à 1653.

(4) Dom (Jacques) Maur Benetot, originaire de Rouen, profès au Bec le 26 septembre 1632, prieur de Saint-Jean-de-Laon en 1647, mourut à Saint-Allyre de

de prieur avec trois religieux qui composèrent cette nouvelle communauté. Il est difficile d'exprimer les maux que ces premiers pères réformez eurent à y souffrir. Ils furent obligés pendant un long tems de se loger sur la voûte du tour des chapelles et, huit ans après l'introduction, il n'y avoit pas encore de lieux réguliers ; ils n'avoient pas même de quoi vivre. Dans cette extrémité, Dom Jean Harel qui était alors Supérieur Général de la Congrégation, leur demanda d'abandonner la maison : ils ne purent s'y résoudre et Dieu bénit tellement leurs travaux que peu à peu ils rebâtirent de fond en comble tout le monastère et y sont [698] aujourd'hui un nombre suffisant de religieux.

COLLÈGES OFFERTS A LA CONGRÉGATION (1). — Lorsqu'on entra à Saint-Jean, l'évêque et la ville offrirent à la Congrégation d'y transférer le collège aux conditions qu'on y enseigneroit les humanitez et la philosophie. Mais les chanoines de la cathédrale s'y opposèrent à cause d'une prébende qui étoit unie au collège ; ils firent même intervenir l'université. La Congrégation ne prit aucune part au procès qui fut terminé par un arrêt en faveur des chanoines et de l'Université (2). Dans le même tems, MM. les échevins de Compiègne offrirent le collège aux religieux de Saint-Corneille ; la proposition ne fut pas acceptée, mais l'on ouvrit à Saint-Corneille une école de philosophie pour les jeunes religieux à laquelle on admit les enfans de la ville.

MORT ET ELOGE DE DOM MAUR TASSIN. — Sur la fin de cette année 1645, Dieu appela à lui un des plus grands Supérieurs qu'ait eus la Congrégation, ce fut Dom Maur Tassin (3). Sa vie pouvoit passer pour merveilleuse si elle étoit écrite, mais ce ne seroit que pour ceux qui savent goûter les dons de Dieu. On y verroit peu de fait,

Clermont, le 17 juillet 1664. Il est l'auteur d'une courte histoire de l'abbaye de Saint-Jean-de-Laon imprimée à la suite des œuvres de Guibert de Nogent, publiées par Dom Luc d'Achery. (Paris, Billaine, 1651, in-fol.). Cf. DOM TASSIN : *Histoire littéraire*, p. 65-66 ; DOM U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément*, p. 37.

(1) Voir pour celui de Laon l'article de DOM THIERRY RÉJALOT : *Le Collège bénédictin de l'abbaye Saint-Jean-de-Laon* (*Revue Mabillon*, année 1929, p. 324 sq.). Voir aussi, Archives départ. de l'Aisne, série H 5 et série G 93.

(2) En date du 2 janvier 1646. Toutefois, en 1781 la direction du collège établi dans les bâtimens de l'abbaye fut confié aux Bénédictins qui le gardèrent jusqu'à la Révolution.

(3) Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. 1^{er}, p. 10, note 1.

mais beaucoup de vertus, un homme tout en Dieu dont l'esprit d'oraison faisoit le caractère, qui ne trouvoit de délices que dans la pénitence et qui ne regardoit la vie que comme un supplice, dans la sainte impatience où il étoit d'aller posséder son Dieu dans l'éternité.

Il naquit à Soissons, et dans son bas âge il prit l'habit religieux à Saint-Crépin-le-Grand (5), d'où il fut envoyé à Paris pour y faire ses études. Ce fut là qu'après avoir pris le degré de bachelier, il conçut avec quelques autres le dessein de vivre conformément aux vœux qu'ils avoient faits et d'embrasser la réforme. Dans cette vûe, il s'en alla au monastère de Saint-Vanne, à Verdun, où il reçut l'habit de la réforme des [699] mains de Dom Didier de la Cour et y fit profession, le 25 mars 1614, âgé de 28 ans. Il se distingua tellement par sa vertu que, dès 1616, on le nomma prieur de Saint-Augustin de Limoges. Il se reprocha toute sa vie d'avoir demandé de son propre mouvement à quitter la Lorraine et à revenir en France et en fit pénitence le reste de ses jours. Il fut envoyé, en 1616, avec Dom Anselme Rolle, visiteur des monastères réformez de France, à l'abbaye de Jumières pour y jeter des semences de réforme et l'on peut dire que c'est aux exhortations de ces deux grands serviteurs de Dieu que ce monastère est redevable du rétablissement de la régularité. Il se trouva, en 1618, au 1^{er} chapitre général qui se tint aux Blancs-Manteaux pour l'érection de la Congrégation et y fut deffiniteur, poste qu'il occupe dans presque tous les chapitres suivans, jusqu'à sa mort * (a). On l'envoia en qualité de maître des novices à Jumièges perfectionner l'ouvrage qu'il y avoit si heureusement commencé. Il fut souvent choisi pour aller établir la réforme ; et ce fut où il se porta avec plus d'inclination à cause des peines qu'il y avoit à souffrir et de l'extrême pauvreté où il se trouvoit dans ces introductions : il n'en fut

(a) Ajouté par F.

(1) L'abbaye de Saint-Crépin-le-Grand, à Soissons, semble remonter au VII^e siècle ; occupée par des chanoines en 864, puis par des moines en 898, ravagée en 948, elle fut restaurée dans le milieu du XI^e siècle. Après avoir eu beaucoup à souffrir pendant la guerre de Cent ans et les luttes religieuses du XVI^e siècle, de nouveau pillée par les troupes du duc de Mayence en 1629, elle fut offerte aux Mauristes qui s'y établirent en 1646. Rien ne subsiste de cette abbaye dont l'histoire d'ailleurs serait aussi à faire. — Cf. Archives départ. de l'Aisne, série H 455-476 ; Bibliothèque de Soissons, ms. 259. « Recueil des choses mémorables, tiré des titres qui restent en l'abbaye de Saint-Crespin-le-Grand. » par F. A. Lefort, 1662 ; — ms. 277, « Histoire de l'abbaye royale de Saint-Crépin-le-Grand de Soissons, de l'ordre de Saint-Benoît, composée par D. Jean Elie, religieux de la Congrégation de Saint-Maur, 1689 ». *Gallia Christiana*, IX, 394-405.

pas de même de la dignité de visiteur dont on le revêtit en 1624. Les voyages n'étoient pas de son goût et, quoique toujours appliqué à Dieu, il se sentoit obligé de combattre sans cesse contre les impressions que forme la multiplicité d'objets.

Dieu lui avoit donné un talent particulier pour convertir les personnes sujettes aux plaisirs sensuels ; on ne pouvoit résister à ses exhortations et moins encore à ses prières. Dieu permit qu'il fut souvent tenté lui-même, mais ferme dans la maxime de l'Evangile que ce démon ne se chasse que par le jeûne et la prière, sa vie n'étoit qu'une alternative de prières [700] et de mortifications. Il passoit la plus grande partie des nuits en oraison devant le Saint-Sacrement et, lorsqu'après un peu de sommeil il se réveilloit, aussitôt ils retournoit à l'église se prosterner devant le Seigneur. C'étoit pour lui, comme pour ses religieux, le trésor des grâces, et l'un d'eux étant venu l'y trouver un jour pour lui découvrir quelque peine d'esprit, il le fit mettre en prières auprès de lui et bientôt ce religieux se retrouva calme et tranquille.

Pendant qu'il fut prieur à Solignac, son zèle pour le salut des âmes le faisoit gémir sur le peu d'instruction de ce pauvre peuple. Les fêtes et les dimanches il prêchoit deux fois, l'une dans une paroisse de campagne, l'autre dans la grande église de Solignac. Il confessoit les séculiers et choisit trois religieux pour les associer avec lui au saint ministère.

Sur la fin de sa vie, ses yeux ne pouvant plus suffire à la lecture, ses oraisons en devinrent encore plus fréquentes. La psalmodie étoit un délassement pour lui et la sainte habitude qu'il s'étoit formée d'adorer les trois Personnes divines pendant le verset consacré en leur honneur le remplissoit de consolation : il croioit être alors parmi les chœurs des anges et que ces grandes lumières lui faisoient part de leurs hauts sentimens de la grandeur de Dieu et du néant de la créature. Ces sentiments lui rendoient la vie insupportable et il auroit souhaité avec ardeur de se voir séparé du corps pour jouir de lui.

Sa mortification étoit extrême. Il ne mangeoit que des légumes, et l'eau faisoit toute sa boisson. Il étoit ingénieux à se procurer des pénitences inconnues [701], loin de négliger les plus communes, mais il les faisoit avec une rigueur qui les lui rendoient particulières ; les disciplines de fer, les cilices et les autres instrumens de pénitence lui étoient familiers, mais il s'en servoit si secrètement qu'on ne le scût qu'après sa mort.

Etant à Jumièges, il fut attaqué d'une maladie violente qui ne lui

fut sensible que parce qu'elle l'empêchoit de tenir son esprit appliqué à Dieu. Il reçut les derniers sacrements avec beaucoup de piété et, sentant la mort s'approcher, il fit le signe de la croix en disant : *adoremus te Chrisle*, etc., et fort peu après il expira paisiblement le 7 de décembre.

Nous n'avons dit que très peu de choses de sa vie intérieure, étant impossible d'exprimer qu'elle étoit son union avec Dieu, quelles étoient les douceurs et les consolations qu'il y goûtoit, à moins d'être animé du même esprit. Il en fut quelquefois privé, ou pour éprouver sa patience, ou pour punir ses négligences, et ce fut pour lui un tems d'aridité et de sécheresse qu'on pouvoit comparer à celles de sainte Thérèse ; mais Dieu y mit fin et, sur la fin de sa vie, il reçut tant de grâces intérieures que les précédentes lui paroisoient fort petites en comparaison.

RÉPARATIONS A L'ÉGLISE DE SAINT-GERMAIN-DES-PREZ. — Lorsqu'on mit la réforme à Saint-Germain-des-Prez, l'on trouva l'église dans un état pitoiable : un des premiers soins que l'on eut, fut de lui rendre son premier lustre. Voici ce qu'en dit l'historien (1) de ce monastère, Livre V, ch. xli. « On doit mettre encore entre les choses « remarquables arrivées cette année la réédification de l'église à « laquelle on commença de travailler le 6 d'avril et qui ne fut achevée « que deux ans après. La nef étoit sans voûte, mal lambrissée et « couverte de thuiles, les fenêtres à moitié bouchées, les chapiteaux des « piliers sans sculptures et sans ornemens, la voûte de la croisée [702] « sans proportion et en danger de tomber, les murailles extrêmement « noires, mal polies et sans ciment. La chapelle de Sainte-Marguerite « étoit plus petite de la moitié qu'elle n'est maintenant, et son mur « du côté du midi n'étoit que de plâtre. Le mur opposé dans la cha- « pelle de Saint-Placide (aujourd'hui Saint-Casimir) menaçoit ruine « et toute la nef étoit très mal pavée. L'on y descendoit même par « plusieurs degrés, de sorte que le bord de l'ancien puits qui subsiste « encore aujourd'hui sous la chaire abbatiale étoit de niveau avec « les chaires du chœur. Tout ceci fut rétabli pendant le cours de la « première année et de la suivante par les soins et aux despens des

(1) DOM J. BOUILLART : *Histoire de l'Abbaye royale de Saint-Germain-des-Prés*, p. 237. Cette citation permet de préciser quelque peu la date à laquelle Dom Martène écrivait ces lignes, postérieure donc à l'année 1724, année de la publication de l'ouvrage de Dom Bouillart.

« religieux. On fit à la nef et à la croisée une voûte de pierre de taille
 « fort légère, dont les piliers qui la soutiennent en dedans sont ornez
 « de chapiteaux d'ordre composite ; les fenêtres furent agrandies, les
 « murs enduits de mortier et ragrés au marteau, les deux gros murs
 « de la croisée rebâties de pierres de taille avec de grands vitraux qui
 « donnent beaucoup de clarté à l'église, la nef et la croisée couverte
 « d'ardoises, le portail méridional bâti à neuf. On changea aussi
 « l'ancienne disposition du chœur en plaçant le grand autel entre
 « les deux piliers qui soutiennent la croisée du côté de l'orient : les
 « chaires du chœur qu'on avoit dessein de faire devoient être posées
 « dans l'abside, ou rond point de l'église, selon l'usage observé dans
 « la plupart des anciennes églises de Rome. Enfin les tombeaux de
 « Childebert, fondateur de l'abbaye, et de la reine Ultrogothe, sa
 « femme, qui étoient proche le 3^e pilier du rond point du côté du
 « midy, furent placés au milieu du chœur. »

DÉCOUVERTE DU CORPS DE L'ABBÉ GUILLAUME (1). — Lorsqu'on
 repavoit la nef en 1645, on leva le 9 de décembre la tombe de Guil-
 laume III, abbé de Saint-Germain, décédé en 1418. On trouva avec
 étonnement son corps tout [703] entier dans un cercueil de bois,
 soutenu de deux barres de fer scellées dans le mur, une desquelles
 étoit rompue par la rouille : ce qui faisoit pencher le cercueil par un
 bout jusques à terre. L'on n'y toucha pas néant moins pour lors ;
 mais sur le soir, tous les religieux étant assemblés dans l'église, on
 fit quelques prières devant le Saint-Sacrement, puis le cercueil fut
 tiré du caveau en présence de M. Philippe Cospeau, évêque de
 Lizieux (2), qui demuroit dans l'abbaye. Le corps parut tout entier
 et sans corruption, quoique ses habits religieux d'une étoffe noire
 assez grossière et ses habits pontificaux faits à la manière ancienne
 fussent pourris, aussi bien qu'une partie du cercueil ; toutefois la
 mitre qu'il avoit sur la tête se trouva entière : elle se conserve encore
 aujourd'hui dans la sacristie. Il avoit le visage tourné vers l'orient,
 les yeux fermez, la barbe comme celle d'un homme qui n'a été rasé
 depuis 15 jours, l'œsophage entier et dur comme du bois, le coussin
 qu'il avoit sur la tête aiant été ôté, la bouche s'ouvrit et les dents

(1) Dom Martène a emprunté de même ce paragraphe à Dom Boullart (*op. cil.*, p. 237-238).

(2) Mgr Philippe Cospeau, sacré évêque d'Aire en 1606, nommé en 1621 à l'évêché de Nantes, puis transféré en 1636, mourut en 1646. (Cf. H. DE FORME-VILLE : *Histoire de l'ancien évêché-comté de Lisieux*, t. II, p. 255-267.)

parurent fort blanches. On trouva sur sa poitrine un morceau de vélin pourry sur lequel étoit écrit le symbole, mais on ne put lire de suite que ces mots *tertia die resurrexit a mortuis*. Après que chacun eut considéré avec attention le pieux abbé, on le remit avec son cercueil dans le caveau, non pas sur des barres de fer, parce qu'il n'en restoit qu'une entière, mais à platte terre, où il est demeuré jusques en 1656 : ce qui nous donnera encore occasion d'en parler. Cette découverte augmenta de beaucoup l'idée qu'on avoit toujours eue de la vertu et de la sainteté de l'abbé Guillaume. L'on remarque par son épitaphe qu'on croit avoir été composée par lui-même [704] qu'il regardoit son corps comme un ver de terre, comme un sujet d'horreur et de puanteur, d'infection et de pourriture ; mais Dieu voulut récompenser son humilité en le préservant de la corruption. La restauration de l'église fut achevée le 11 de juillet 1646.

PRIEURÉ DE LA CHAISE-DIEU UNI A LA GRANDE CHARTREUSE. — En considération de l'union qui a toujours été entre la Chartreuse et les religieux de la Chaise Dieu qui avoient autrefois donné à saint Bruno le fonds de la Grande Chartreuse (1), les mêmes religieux de la Chaise-Dieu, cette année 1645, consentirent à l'incorporation faite à la Grande Chartreuse du prieuré de Saint-Maurice-de-Miribel (2) au diocèse de Grenoble, lequel avoit été résigné aux Chartreux par M. Laurent de Simiane de Surnos (3), archidiacre et comte de l'église de Lyon, prieur commandataire de ce prieuré et à laquelle incorporation le Pape et l'abbé de la Chaise-Dieu avoient consenti.

(1) Voir à ce sujet DOM FR. GARDON : *Histoire de l'abbaye de la Chaise-Dieu* (1912), p. 24-25 ; et F. A. LEFEBVRE : *Saint Bruno et l'Ordre des Chartreux* (1883-2. vol.), t. I, p. 60 ; 98-101.

Dans une lettre adressée (vers septembre 1090) à Seguin, abbé de la Chaise-Dieu, le pape Urbain II lui demande de rendre à saint Bruno l'ermitage que celui-ci lui avait cédé en se rendant à Rome, appelé par le pape. L'acte de rétrocession par l'abbé Seguin du « territoire des Chartreux » est du 15 des calendes d'octobre 1090. Seguin qui avait connu saint Bruno à Reims, lui aurait conseillé de s'établir dans les montagnes du Dauphiné où la Chaise-Dieu avait des prieurés et l'aurait de même recommandé à l'évêque de Grenoble, saint Hugues.

(2) En 1639, le sieur du Bellier, seigneur de la Buisse, avait vendu aux Chartreux la Seigneurie de Miribel pour 55.000 livres ; c'est sans doute à la suite de cette acquisition que, en 1641, le prieuré de Saint-Maurice de Miribel fut cédé dans les conditions indiquées ci-dessus. (Cf. LEFEBVRE : *op. cit.*, t. II, p. 208.) — Prieuré de Miribel (Miribelle-les-Echelles, cant. Saint-Laurent-du-Pont, arr. Grenoble, Isère).

(3) L'abbé AD. VACHET : *Les anciens chanoines-comtes de Lyon* (Lyon, 1897, in-8), signale (p. 251) un Laurent de Simianes, en 1592, qui fut maître de chœur et archidiacre.

ARRÊT DU PARLEMENT CONTRE DOM FARON ET SES PARTISANS (1).

A — Le 17 février 1646, le Parlement, suivant les conclusions de M. le Procureur Général, rendit un arrêt par lequel Dom Faron et ses adhérents furent déboutez des fins de leur requête et déclarez parties incapables d'agir contre leurs Supérieurs et contre la Congrégation ; par le même arrêt ils furent renvoyez par devant leurs Supérieurs pour être punis de leur fuite et de leur évasion (2). Le privé Conseil décerna même une prise de corps contre Dom Ildephonse le Vêlin (3). Mais tous ces revers, loin de les faire rentrer en

(1) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 517-520. Voir aussi, Bibl. Nat.; ms. lat. 12789, fol. 193 où il est question d'une lettre écrite par la reine Anne d'Autriche aux cardinaux d'Este, Spada et Grimaldi, en faveur de Dom Tarrisse contre les calomnies propagées par quelques religieux Mauristes. Dom Claude de Vic nous a transmis de même la défense en neuf articles présentée par le procureur général, Dom Placide le Simon, pour montrer la fausseté des divers chefs d'accusation portés contre Dom Tarrisse à qui on reprochait notamment d'avoir abrogé le régime du Cassin, usurpé le pouvoir et introduit des innovations dans la Congrégation de Saint-Maur.

(2) Ils s'étaient pour la plupart, retirés au collège de Cluny où Dom Lemprière savait utiliser leur présence et leurs dispositions, ou à Saint-Martin-des-Champs.

(3) Citons, une fois pour toutes, les principaux partisans de Dom Faron ; c'étaient avec Dom Ildephonse le Vêlain, Dom Placide du Chemin, Dom Barthélemy Corbelin, Dom Philippe Dey, Dom Anselme Le Michel, Dom Philippe Nourry, Dom Joseph Bontet, Dom Noël Soudan, qui, dans la suite finit par apostasier complètement. Ces hommes, qui par leurs menées, devaient attrister si péniblement les dernières années de Dom Tarrisse et jeter pour l'avenir un ferment de trouble dans la Congrégation, étaient pour la plupart fort intelligents et d'une remarquable persévérance ; ils avaient par-dessus tout le génie de l'intrigue. Habiles à se créer des relations, à profiter de toutes les occasions pour se mettre en vue et se faire confier des missions extérieures, sachant aussi faire leur cour aux procureurs du Parlement, aux juges du Grand Conseil, aux consultants des Congrégations romaines, et aux dignitaires ecclésiastiques ; rompus par ailleurs aux subtilités de la procédure et toujours prêts à en appeler d'une juridiction à une autre, ces hommes à l'ambition dépitée, à l'humeur

eux-mêmes, ne fit qu'augmenter leur obstination ; ils députèrent à Rome deux d'entre eux qui, après y avoir resté pendant près de deux mois en habit séculier, reprirent enfin leur habit religieux et ne purent obtenir autre chose que de sortir de la Congrégation, et d'aller s'ils vouloient en Allemagne travailler [705] à la réforme de quelques monastères qui demandoient du secours (1). En France, Dom Faron s'adressa au Nonce (2) qui, après s'être fait instruire de l'affaire, déclara que sa conduite étoit digne de répréhension.

RÉFORME DU PRIEURÉ D'ARGENTEUIL (3). — Il est surprenant de voir combien peu d'impression firent, dans les publications [*sic*], les écrits calomnieux que Dom Faron repandoit de tous cotés. Tous les jours, un grand nombre de jeunes gens d'esprit et d'espérance se présentoient pour prendre l'habit et les évêques et abbés supplièrent plus que jamais les Supérieurs de la Congrégation de réformer les monastères de leurs diocèses. Au mois de janvier et de février 1646, moururent deux anciens du prieuré conventuel d'Argenteuil (4). M. le Chancelier, dont le petit-fils, l'abbé de Coaslin (5), étoit prieur commendataire d'Argenteuil, fit dire au P. Général

vagabonde, aux prétentions injustifiées et inavouables, furent ainsi pendant plusieurs années en révolte ouverte contre leurs supérieurs légitimes et parvinrent même à se maintenir jusqu'à la fin de leur vie dans des situations considérables, trouvant d'ailleurs auprès du pouvoir séculier et souvent aussi auprès des prélats de la Cour romaine un appui pour le moins regrettable.

(1) Il s'agit de Dom Placide du Chemin et Dom Corbelin.

(2) Alors Nicolo di Bagni, accrédité le 7 mai 1644 ; il demeura en fonctions jusqu'en novembre 1656.

(3) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13.861), p. 525-527. Voir aussi Bibl. Nat., ms. lat. 12 661, fol. 78-109, dont un « Mémoire qui regarde le prieuré de Notre-Dame d'Argenteuil », (fol. 78-103).

(4) Argenteuil, chef-lieu cant., arr. Versailles. — Primitivement monastère des femmes sous la dépendance de l'abbaye de Saint-Denis (665) qui s'érigea en abbaye indépendante. Ravagé par les Normands et restauré par Robert le Pieux, le monastère fut occupé par les moines qui en 1129 remplacèrent les moniales, il devint définitivement alors un prieuré de Saint-Denis. — Cf. Arch. départ. de Seine-et-Oise, série H, 36 reg. et 37 cartons ; *Gallia Christiana*, VII, 507-515 ; instrum. 8, 52, 71, 86 ; Dom BESSE : *Abbayes et Prieurés*, I, p. 135-137 ; Dom G. GERBERON : *L'histoire de la robe dans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est vénérée dans l'église des religieux bénédictins d'Argenteuil, avec un abrégé de l'histoire de ce monastère*. (Paris, 1677, in-12, de 117 pages.) ; L.-F. GUÉRIN : *Notre-Dame d'Humilité à Argenteuil*. (Orléans, 1869, in-12, 48 pages.) Voir aussi *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, au mot *Argenteuil* (13 col.), par André Lesort.

(5) René de Coislin, petit-fils du chancelier Séguier, prieur commendataire de 1646 à 1706.

d'envoyer quelques religieux visiter les lieux réguliers, parce qu'il désiroit y mettre la réforme. Le 22 février, Dom Placide de Sarcus, Dom Benoist Brachet et le P. prieur de Saint-Denys (1) s'y transportèrent et y furent reçus à bras ouverts par le sous-prieur qui avoit été autrefois novice à Jumièges d'où il étoit sorti pour ses infirmités. Cependant plusieurs personnes s'efforcèrent de détourner M. le Chancelier de cet établissement, mais son amour et son estime pour la Congrégation l'emportèrent sur leurs persuasions : il fit faire le concordat le 19 de juillet de la même année et le signa, de même que M. l'abbé de Coaslin. Après avoir disposé les lieux réguliers pour cinq religieux, l'introduction se fit le 11 de novembre. Le grand prieur de Saint-Denys et le sous-prieur d'Argenteuil reçurent les religieux envoyés par le R. P. Général. La cérémonie se fit avec beaucoup d'édification et fut honorée de la présence des deux petits fils de M. [706] le Chancelier. On y mit quatre religieux que les trois anciens promirent d'assister de leur présence au chœur, en attendant qu'on en put mettre davantage.

DE LYRE (2). — La même année, l'évêque d'Angoulesme (3), neveu du cardinal du Perron demanda l'introduction de la Congrégation dans son abbaye de Lyre (4), au diocèse d'Evreux, comme il avoit déjà fait quelques années auparavant à Saint-Taurin dans la même ville. Il passa un concordat (5) auquel les anciens s'opposèrent et playdèrent au privé Conseil et, craignant d'être condamnés,

(1) Le prieur de Saint-Denis, dont dépendait Argenteuil était alors Dom Audebert ; quant au sous-prieur dont il est ici question, Dom Mège (*Annales*, loc. cit.), le nomme Dom Andreas Mancellus.

(2) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13.861), p. 524.

(3) Jacques le Noël du Perron, évêque d'Angoulême de 1637 à 1646, puis d'Evreux de 1646 à 1649, était abbé de Notre-Dame-de-Lyre depuis 1622 ; il mourut en 1649.

(4) L'Abbaye de Notre-Dame-de-Lyre (com. La Vieille-Lyre, cant. Rugles, arr. Evreux, Eure), fondée vers 1046 sous la dépendance de Saint-Evroult d'Ouche, fut détruite par un incendie en 1188 ; elle eut aussi dans la suite à souffrir des ravages des Calvinistes. Après avoir fait partie de la Congrégation des Exempts, elle fut enfin agrégée à celle de Saint-Maur en 1646. Il n'en reste plus que des ruines. — Cf. Arch. départ. de l'Eure, série H, 438-589 ; *Gallia Christiana*, XI, 644-651 ; instrum. 123-125, 142 ; Dom BESSE : *Abbayes et prieurés*, t. VII, p. 176-177 ; CH. GUÉRY : *Histoire de l'Abbaye de Lyre* (Evreux, 1917, in-8).

(5) Ce concordat, en date du 27 février 1646, a été publié par M. le chanoine CH. GUÉRY, *op. cit.*, p. 572-579.

ils en firent un eux-mêmes et le jour de la saint Jean 1646 se fit l'établissement (1).

DU MAS GARNIER (2). — Le Mas-Garnier, ancienne abbaye à six lieues de Toulouse, scituée dans un lieu champêtre sur la Garonne aiant été ruinée par les hérétiques, les religieux se retirèrent au Mas-de-Verdun, petite ville qui n'en est pas éloignée, où ils firent plusieurs années l'Office dans la paroisse. Après que la réforme fut établie à Toulouse, on parla d'en unir le revenu au séminaire de Saint-Louis. Enfin, les religieux de cette abbaye, après avoir travaillé inutilement à se séculariser, demandèrent la réforme et passèrent un concordat avec les pères de la Congrégation de Saint-Maur, qui s'établirent au Mas-de-Verdun ; mais deux ou trois ans après ils en furent chassés par l'abbé (3). L'affaire fut portée au Parlement de Toulouse et au privé Conseil où les reformes obtinrent un arrêt, en 1645, favorable qui les renvoia au Parlement de Toulouse ; enfin, après plusieurs conférences, le différent fut terminé par un concordat, vers la fête de Pâques de l'année suivante. On trouve le Mas Garnier dans la liste des [707] monastères de la Congrégation de l'an 1645.

SAINT-MAUR-DES-FOSSÉZ (4). — Après la désunion des deux congrégations de Saint-Maur et de Cluny, M. de la Saussaye, officiel de Paris et vicaire général de M. l'archevêque (5), songea à faire entrer ceux de Saint-Maur dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés (6). M. l'archevêque y consentoit, M. le Coadjuteur l'approuvoit

(1) Voir le récit de l'introduction des Mauristes à l'abbaye de Lyre dans CH. GUÉRY, *op. cit.*, p. 236-241.

(2) Voir *Histoire de la Congrégation de Saint-Maur*, t. I, p. 186, 258.

(3) Guillaume de Guilhermin de 1634 à 1660. Voir G. DAUX : *Les Bénédictins de Saint-Maur au Mas-Grenier* (1628-1790), dans *Bulletin Soc. archéol. Tarn-et-Garonne*, t. X (1882), p. 49-62.

(4) Cf. Doin Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 524. Bibl. Nat. ms. lat. 12.789, fol. 208 et 211 ^{vo} ; ms. lat. 12.790, fol. 251 sq.

(5) L'archevêque de Paris était alors Jean-François, cardinal de Gondy, de 1622 à 1654, le siège épiscopal de Paris venait d'être érigé en archevêché le 20 octobre 1622.

(6) Chef-lieu cant., arr. Sceaux, Seine. — Fondé vers 640 sous le vocable de Notre-Dame et des saints Pierre et Paul, ce monastère prit dans la suite le nom de Saint-Maur à cause des reliques de ce saint transportées là pendant les invasions normandes (868). Au XI^e siècle, l'abbaye accepta la réforme clunisienne. En 1533. par contre elle fut sécularisée et transformée en chapitre séculier dont

et les chanoines le désiroient : cette affaire fut agitée trois fois cette année 1646. D'abord, au mois de février, deux chanoines députés de leur chapitre vinrent trouver le P. Général pour ce sujet et lui déclarèrent les intentions de M. l'archevêque qui lui donna ordre, vers le même temps de dresser les concordats nécessaires. Quelques mois après, on renoua l'affaire, tous les chanoines en souhaitoient l'accomplissement, à l'exception de deux ou trois qui parurent fort indifférents ; mais on ne voulut rien conclure sans le consentement par écrit de M. le prince de Condé. Par une aliénation, ou un échange fait entre l'évêque de Paris, abbé et doyen de Saint-Maur et la reine Catherine de Médicis, le Prince prétendoit que sa justice s'étendoit dans la clôture de l'abbaye, à la réserve du logis du doyen ; et depuis 3 ou 4 ans il avoit eu un arrêt contre les chanoines. On fit assurer son Altesse qu'on conserveroit ses droits, et il répondit qu'il ne vouloit pas empêcher les desseins de M. l'archevêque et des chanoines. Le P. Brachet, pour s'assurer de son consentement, lui présenta une requête au bas de laquelle le Prince écrivit de sa propre main que, quand il verroit le consentement de tous les chanoines et non de quelques-uns et de M. l'archevêque, il aviseroit ce qu'il auroit à faire. Cette réponse fit assés [708] connoître ses intentions ; quelque tems après, le P. Brachet eut l'honneur de le voir et le pria de s'expliquer sur sa réponse, mais il n'en put rien tirer davantage. On y travailla encore sur la fin de l'année, il y eut des conférences de part et d'autre ; mais l'absence de M. le Prince qui étoit en Bourgogne empêcha de rien conclure.

SAINT-GILDAS DES BOIS (1). — Au commencement de cette

la dignité de doyen étoit unie à l'évêché de Paris. Les négociations diverses en vue d'introduire les Mauristes à Saint-Maur-des-Fossés ne purent aboutir. — Cf. *Gallia Christiana*, VII, 282-301 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. I, p. 41-45 ; P.-J. du BREUIL : *Supplementum antiquitatum urbis Parisiacae, quoad sanctorum germani a Pratis et Mauri Fossatensis cenobia* (Paris, 1614, in-4) ; PRÉBART : *Histoire de Saint-Maur-des-Fossés, de son abbaye, de sa péninsule et des communes des cantons de Charenton, Vincennes et Boissy Saint-Léger* (Paris, 1876, 2 vol. in-8°).

(1) Chef-lieu cant. arr. Saint-Nazaire (Loire-Inférieure). — Pricuré fondé en 1020, par Simon, seigneur de la Roche-Bernard, sous la dépendance de Redon, fut érigé peu après en abbaye, agrégée en 1646 à la Congrégation de Saint-Maur. L'église (xiii^e-xv^e siècles) est devenue paroissiale ; les bâtiments du xviii^e siècle étoient occupés depuis 1828 par les sœurs de l'Instruction chrétienne. — Cf. Arch. départ., série H, 83-85. *Gallia christiana*, XIV, 847-851 ; DOM BESSE ; *Abbayes et Prieurés*, t. VIII, p. 248.

année, on passa un concordat avec M. de Ponchateau et son fils (1), abbé de Saint-Gildas des Bois, à trois lieues de Redon, et neveu de l'abbesse du Val-de-Grâce, pour entrer dans son abbaye.

SAINT-TIBERY (2). — On travailla aussi pour l'introduction dans l'abbaye de Saint-Tiberi-en-Languedoc, près de Pezenas, en exécution du concordat qui avoit été fait trois ans auparavant.

REBAIS (3). — Vers le tems de la Pentecôte, le prieur et les religieux de l'abbaye de Rebais, dans le diocèse de Meaux, transigèrent pour le même sujet. L'abbé de Lenoncourt (4), qui en étoit abbé commendataire en parut mécontent, mais il s'apaisa et devint lui même favorable à la réforme.

NOGENT (5). — L'abbé de Notre-Dame de Nogent-sous-Coucy (6),

(1) Sébastien Joseph du Cambon de Pontchâteau de 1642 à 1670. — L'abbesse du Val de Grâce étoit alors Marie de Burges (Mère de saint Benoît) de 1637 à 1650.

(2) Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I, p. 138 ; Cf. Bibl. Nat. ms. lat. 12.699, fol. 178-187, « Specimen historiae abbatiae Sancti Tiberii, O. S. B., diocesis Agathensis », jusqu'en 1690, par Dom Dulaura. Cette notice se retrouve en double dans le ms. lat. 12 700, fol. 1-65 ; les fol. 61-65^{vo} concernent la réforme mauriste.

(3) Chef-lieu cant., arr. Coulommiers, Seine-et-Marne. — Cette abbaye, fondée en 635 avoit eu beaucoup à souffrir des guerres et de la commende. Agrégée à la Congrégation de Saint-Maur en 1661, ses religieux furent chargés en 1776 de la direction d'une école militaire qui compta jusqu'à 200 élèves. — Cf. Arch. départ. de Seine-et-Marne, H. 361-382 ; Arch. Nat., L 815, n° 20. *Gallia Christiana*, VIII, 1679-1688 ; Dom BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. I, p. 306-308 D^r LEBLON : *L'abbaye de Rebais-en-Brie. Sommaire chronologique de 635 à 1800*. (Beauvais, 1898, in-8) ; T. L'HUILLIER : *L'école militaire de Rebais*. (Meaux, 1873, in-8.)

(4) Philippe de Lenoncourt, de 1622 à 1661 ; *monasterii sui reformatio, cui semper obstitit, iniquissimus*, dit au contraire de lui la *Gallia* (VIII, col. 1687).

(5) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 536.

(6) Com. d'Auffrique-et-Nogent, cant. Coucy-le-Château, arr. Laon, Aisne. — Fondée vers 1076 par Albéric, seigneur de Coucy, pour une colonie de moines venus de Saint-Remy de Reims, l'abbaye de Notre-Dame de Nogent eut particulièrement à souffrir d'un de ses abbés commendataires, Charles de Longueval, passé au calvinisme. Elle fut agrégée en 1647 à la Congrégation de Saint-Maur. — Cf. Arch. départ. de l'Aisne, série H, 11 art. dont le *Chronicon Ecclesiae ac monasterii beatae Mariae de Nogenito subitus Cociacum opera et studio domni Victoris Colron...*, 1665 ; Bibl. Nat. ms. lat. 12681, fol. 83-109, dont une notice jusqu'en 1705 ; ms. lat. 17775 ; *Gallia christiana*, IX, 602-610. Il n'existe aucune étude générale sur cette abbaye. — L'abbé commendataire en étoit alors Antoine de Longueval (1624-1649).

dans le diocèse de Laon et à 3 ou 4 lieues de Soissons, fit de grandes instances pour que l'on réformat son abbaye. On envoya des religieux sur les lieux pour examiner l'état de la maison et, après plusieurs conférences, on passa le concordat, le 21 d'octobre 1646.

SAINT-JACUT (1). — Au mois de juillet de la même année, le Père visiteur de la province de Bretagne traita avec M. de Francheville, chantre et chanoine de Saint-Brieuc, pour son abbaye de Saint-Jacut, scituée proche la mer au diocèse de Dol.

SAINT-SEVER DE RUSTAN, etc. — Cette année, les abbayes de Saint-Sever de Rustan (2), au diocèse de Tarbes, de Saint-Crépin-le-Grand à Soissons [709] ; de Saint-Gildas de Ruys (3), au diocèse de Vannes ; de Blanche-Couronne (4), dans celui de Nantes ; de Ville-

(1) Voir *Hist. de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I, p. 249, notes 6 et 7.

(2) Saint-Sever-de-Rustang, cant. Rabastens, Arr. Tarbes, Hautes-Pyrénées. — Fondée au x^e siècle auprès du tombeau de saint Sever, ravagée par les Sarrasins, l'abbaye devint, en 1087, une dépendance de Saint-Victor de Marseille. Après avoir eu beaucoup à souffrir des calvinistes, en 1573, elle fut agrégée à la Congrégation de Saint-Maur. L'église est devenue paroissiale. — Cf. Arch. départ. II, 118-178 ; 387-393 ; Bibl. Nat., ms. lat. 12697, fol. 3-53, dont : a) fol. 3-40 « *Historia monasterii Sancti Severi de Rastagno, congregationis sancti Mauri, O. S. Benedicti* jusqu'en 1668, par Dom Dulaura, donne des précisions sur l'introduction de la réforme mauriste ; b) fol. 42-47, « Histoire du monastère de Saint-Sever de Rostaing », jusqu'en 1677. *Gallia Christiana*, I, 1243-1246 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. III, p. 80-81. Il n'existe aucune monographie d'ensemble sur cette abbaye.

(3) Saint-Gildas de Ruys, cant. Sarzeau, arr. Vannes, Morbihan. — Fondée vers le milieu du vi^e siècle par un moine écossais, saint Gildas le Sage, ravagée par les Normands l'abbaye fut restaurée au début du x^e siècle par Gauzlin, abbé de Fleury. Après avoir fait partie de la Congrégation des Exempts, elle fut agrégée en 1649 à celle de Saint-Maur. L'église est devenue paroissiale et les bâtiments conventuels qui subsistent sont occupés par les sœurs de la Charité de Saint-Louis. — Cf. Arch. départ. du Morbihan, série II, 10 reg., et 42 lias. ; Bibl. Nat. ms. lat. 12674, fol. 334-345, courte notice suivie (fol. 338) d'un mémoire imprimé contre les prêtres de la Mission du Séminaire de Vannes (xviii^e siècle) ; ms. fr. 16822 : « Vie de Saint Gildas et histoire du monastère de Saint-Gildas de Ruys, au diocèse de Vannes, » jusqu'en l'année 1668 environ. — *Gallia Christiana*, XIV, 958-965 ; instrum. 215 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VIII, 325-327 ; LE MENÉ : *Abbaye de Ruys* (dans *Bull. soc. polym. du Morbihan*, an. 1902, p. 26-119) ; LUÇO : *Histoire de saint Gildas de Ruys*. (Vannes, 1906, in-12.)

(4) Com. La Chapelle-Launay, cant. Savenay, arr. Saint-Nazaire, Loire-Inférieure. — Abbaye fondée au xii^e siècle sous le vocable de Saint-Benoît, agrégée à la Congrégation de Saint-Maur en 1657. La communauté fut unie en 1767 à celle de Pirmil. Les bâtiments claustraux (xv^e-xvi^e siècles) servent d'habitation.

magne (1), dans le Languedoc, à 4 lieues de Beziers et de Saint-Martin d'Autun (2) furent offertes à la Congrégation. On entra dans quelques-unes, on prit des arrangements pour les autres et partout on fit des traites pour l'introduction.

TUFFÉ. — L'abbaye de Saint-Vincent-du-Mans fit entrer la réforme dans le prieuré conventuel de Tuffé qui dépendoit de son monastère. On ne put entrer si tost dans les abbayes de Saint-Sauve de Montreuil (3) et de Saint-Fuscien-aux-Bois (4), à deux lieues d'Amiens, parce que ces maisons étoient tout à fait ruinées.

particulière. — Cf. Arch. départ. Loire-Inférieure, série H, 1-28 ; *Gallia Christiana*, XIV, 853-855 ; DOM BESSE : *Abbayes et prieurés*, t. VIII, p. 247. Il n'existe aucune notice sur cet établissement.

(1) Villemagne, cant. Saint-Gervais, arr. Béziers, Hérault. — Fondée à l'époque carolingienne sous le vocable de Saint-Martin, auquel fut joint à la fin du x^e siècle celui de Saint-Majan, cette abbaye était un des centres monastiques les plus importants de la région. Elle fut agrégée en 1661 à la Congrégation de Saint-Maur. Cf. Arch. départ. série H, 1 portef. ; Bibl. Nat., ms. lat. 12683, fol. 112-137, par Dom Dulaura « Tabula chronologica abbatiae SS. Martini et Majani de Villamagna », fol. 112-131 ; ms. lat. 12699, fol. 202-220, où l'on trouve (fol. 202-212) une compilation du Dom Dulaura allant jusqu'à l'année 1655 et faite en 1696. *Gallia Christiana*, VI, 403-414 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, IV, 159 ; RENOUVIER : *Histoire, antiquités et architecture de l'abbaye de Villemagne* (Montpellier, 1840, in-4).

(2) L'abbaye Saint-Martin d'Autun fut fondée par la reine Brunehaut ; détruite par les Normands en 732, sa reconstruction était achevée en 870. Elle eut beaucoup à souffrir des guerres féodales et des guerres de religion. Les Mauristes qui y furent introduits en 1655, reconstruisirent le monastère et l'église (de 1741 à 1752). — Cf. Arch. départ., série H, 1 art., 15 reg. 11 paquets de registres, 103 liasses ; Bibl. Nat., ms. lat. 12682, fol. 177-204, dont « Abrégé des Mémoires du monastère de Saint-Martin d'Autun », (fol. 177-187), par Dom Hugues Lanthenas (1678). — *Gallia Christiana*, IV, 448-454 ; J. GABR. BULLIOT : *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Martin d'Autun de l'Ordre de Saint-Benoît*. (Autun, 1849, 2 vol. in-8.)

(3) L'abbaye de Saint-Saulve à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), dont la fondation certaine ne remonte pas au delà de l'année 878, fut agrégée en 1708 à la Congrégation de Saint-Maur. — Cf. Arch. départ. du Pas-de-Calais, série H, 6 reg., 7 liasses ; Bibl. Nat., ms. lat. 12695, fol. 225-272, où l'on trouve fol. 269-272 un « Mémoire des choses les plus remarquables qui se sont passées dans l'abbaye de Saint-Sauve de Montreuil-sur-Mer, pendant que les réformés y ont esté », de l'année 1677. — *Gallia Christiana*, X, 1296-1302. L'histoire de l'abbaye est à faire.

(4) Saint-Fuscien-aux-Bois, cant. Sains, arr. Amiens, Somme. — Abbaye fondée à la fin du vi^e siècle, restaurée à la fin du x^e siècle ; elle fut incorporée à la Congrégation de Saint-Maur en 1648. — Cf. Arch. départ. de la Somme, série H, 1 reg., 4 cartons ; Bibl. Nat., ms. lat. 12671, fol. 275-283. *Gallia Christiana*, X, 1302-1307 ; SALMON : *Notice historique sur l'ancienne abbaye et le village de Saint-Fuscien-au-Bois* (Amiens, 1857, in-8).

MOLÈME, SAINT-SEINE, CORBIGNY. — M. le prince de Condé déclara aussi qu'il vouloit faire entrer la Congrégation dans trois abbayes de son fils, le prince de Conty, sçavoir Molème, Saint-Seine et Corbigny (1) ; mais comme on se disposoit à aller sur les lieux par son ordre pour faire les informations nécessaires, le prince mourut à Paris, le 26 de décembre, et il n'en fut pas parlé davantage pour lors.

SAINT-MAUR-DES-FOSSEZ ET SAINT-MARTIN-DE-PONTOISE. — Sur la fin de cette année, M. l'archevêque de Paris fit de nouvelles tentatives pour Saint-Maur des Fosseze et, pour preuve de ses bonnes intentions, il offrit en attendant son abbaye de Saint-Martin de Pontoise (2).

(1) L'abbaye de Molesme (cant. Laignes, arr. de Châtillon, Côte-d'Or), dont la fondation remonte aux années 1066-1075, fut unie à la Congrégation de Saint-Maur en 1648. — Arch. départ. de la Côte-d'Or, série H, 400 art. ; Bibl. Nat., ms. lat. 12680, fol. 419-462, dont (fol. 419-427) : « *Historiæ celebris abbatiæ beatæ Mariæ Molismensis compendium* », jusqu'en 1654. — *Gallia Christiana*, IV, 729-741 ; JACQ. LAURENT : *Cartulaires de l'abbaye de Molesme, ancien diocèse de Langres*, 916-1250 (Paris, 1907-1911, 2 vol. in-4).

Saint-Seine l'abbaye, chef-lieu cant., arr. Dijon, Côte-d'Or. — Fondée vers 534, elle fut incorporée en 1647 à la Congrégation de Saint-Maur. — Cf. Arch. départ. de la Côte-d'Or, série H, 85 art. ; Bibl. Nat., ms. lat. 12696, fol. 90-173 v°, dont : a) fol. 100-106, « Remarques sur nostre établissement dans l'abbaye de Saint-Seyne et ce qui a suivi selon l'ordre des temps », jusqu'à l'année 1659 ; — b) fol. 112-119, « Choses remarquables arrivées dans l'abbaye de Saint-Seyne depuis le 6 juillet 1660 » suite de la notice a) jusqu'à l'année 1664. On trouve encore d'autres rédactions partielles toujours de la même main jusqu'en 1666 (fol. 120-129). — c) fol. 142-173 v°, « Mémoire pour faire la chronique du monastère de Saint-Seine... », par Dom Nicolas de la Salle, jusqu'en 1647. *Gallia Christiana*, IV, 695-703 ; ROSSIGNOL : *Saint-Seine l'Abbaye, croquis historique et archéologique...* (dans *Mémoires de la com. Antiquités de la Côte-d'Or*, 1847, II, p. 193-286 ; 315-330) ; H. CHABEUF : *Monographie histor. et descriptive de l'église bénédictine de Saint-Seine l'abbaye* (ibidem). Il n'existe point de monographie au point de cette abbaye.

L'Abbaye de Corbigny (chef-lieu de cant., arr. de Clamecy, Nièvre), fondée en 867, fut agrégée à la Congrégation de Saint-Maur en 1647. — Cf. Bibl. Nat., ms. lat., 12678, fol. 165-193, dont « *Monasterii S. Leonardi de Corbiniaco historia* » jusqu'en 1710, (fol. 163-174). *Gallia Christiana*, IV, 475-479 ; CROSNIER : *Les Congrégations religieuses dans le diocèse de Nevers*, t. I, p. 289-322. Une bonne monographie fait encore défaut.

(2) L'abbaye Saint-Martin de Pontoise (Seine-et-Oise) avait d'abord eu saint Germain pour titulaire à sa fondation vers 1051. Les Mauristes n'y furent introduits qu'en 1655. — Cf. Arch. départ., Seine-et-Oise, série H, 26 reg. et 69 cart. ; Bibliothèque de Pontoise, ms. 16-18 « *Historia regalis monasterii Sancti Martini supra, Vionam prope et extra muros Pontis Isaræ in Vilcassino Franciæ* » par Dom ESTIENNOT ; Bibl. Mazarine, ms. 3368, Histoire de l'Abbaye

USERCHE, SAINT-HILAIRE DE CARCASSONNE. — Deux autres abbayes furent offertes à la Congrégation Userche, au diocèse de Limoges, et Saint-Hilaire de Carcassonne (1). Les concordats furent passés et les articles envoyés au P. Général, mais différentes difficultés survenues en empêchèrent l'exécution.

LE COLLÈGE DE TOURNON. — Lorsqu'on mit la réforme à la Chaise-Dieu, les Jésuites étoient obligés d'entretenir et d'enseigner six jeunes religieux de cette abbaye dans leur collège de Tournon (2) auquel on avoit uni deux prieurez dépendans de la Chaise-Dieu. Comme il n'y avoit plus d'anciens que l'on y put envoyer, les Pères de Saint-Maur voulurent s'accorder avec les Pères Jésuites et tirer d'eux quelque somme pour entretenir un plus grand nombre de religieux dans l'abbaye, mais on ne put parvenir à cet accommodement [710]. C'est pourquoi les supérieurs prirent le party d'envoyer au collège de Tournon quatre jeunes religieux avec un 5^e qui devoit être leur supérieur. Ils y arrivèrent le 3 d'octobre 1646 et y furent reçus par les RR. Pères qui leur donnèrent deux chambres pour les loger comme ils avoient fait aux anciens.

SECULARISATION DE MAILLEZAIS (3). — M. de Béthune, évêque de Maillezais (4), étant à Paris vers le tems de la Pentecôte, il pour-

de Pontoise par Dom Racine. *Gallia Christiana*, XI, 253-261 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, VII, p. 47-49 ; J. DEPOIN : *Cariulaire de Saint-Martin de Pontoise* (Pontoise, 1895-1901, in-4) ; LE CHARPENTIER et DEPOIN : *Saint-Martin de Pontoise, l'abbaye et le château* (Pontoise, s. d. in-8).

(1) Saint-Hilaire, chef-lieu cant., arr. Limoux, Aude. — Cette abbaye qui aurait été fondée au vi^e siècle par saint Hilaire, évêque de Carcassonne, fut sécularisée en 1478. Les propositions faites aux Mauristes n'eurent pas de suite et les offices claustraux furent supprimés au xviii^e siècle et unis au séminaire diocésain. L'église et les bâtimens subsistent encore. — Cf. Arch. départ. de l'Aude, série H, 201-203. *Gallia Christiana*, VI, 1007-1017 ; DE LALANDES : *Notice sur l'abbaye de Saint-Hilaire* (dans *Bull. monumental*, XLII (1876), p. 289-309).

(2) Le collège de Tournon avait été confié aux Jésuites en 1560 par le cardinal François de Tournon (+ 1562) qui était abbé commendataire de la Chaise-Dieu.

(3) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 521 ; Bibl. Nat., ms. fr. 17668. Voir DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés* t. II, p. 150, bibliographie concernant la procès de sécularisation.

(4) L'abbaye de Maillezais avait été fondée en 1010 ; quant elle fut érigée en évêché par Jean XXII, en 1317, les moines formèrent le chapitre qui ne fut sécularisé qu'en 1666.

Henri de Béthune était évêque de Maillezais de 1629 à 1646, d'où il fut transféré à Bordeaux.

suivit au Parlement la sécularisation de son chapitre qui étoit demeuré régulier. Dom Michel Baudry, qui en étoit grand prieur, et quelques autres religieux formèrent opposition, les Supérieurs même de la Congrégation intervinrent au procès, mais il n'y eut pas moien de le faire changer du dessein qu'il vint à bout d'exécuter.

Peut-être regardera-t-on comme une punition divine la mort terrible du nommé Daniel Bursal, principal auteur de ce changement, lequel mourut dans le même tems sans avoir reçu aucun sacrement de l'Eglise, après avoir perdu l'esprit. Celui qui l'avoit aidé dans l'exécution de ce projet fut si frappé de cette mort qu'il se fit Augustin. Les religieux sécularisez furent eux mêmes la victime de leur changement et l'évêque eut avec eux beaucoup d'altercations.

INVASION DE L'ABBAYE DE SAINT-MEEN PAR LES PÈRES MISSIONNAIRES (1). — L'affaire de l'abbaye de Saint-Meen en Bretagne, au diocèse de Saint-Malo fit beaucoup plus d'éclat. Dès l'an 1626, M. de Cornulier, évêque de Rennes, qui en étoit abbé, avoit traité avec les Pères de la Société de Bretagne pour les y établir ; mais comme le concordat qui avoit été fait avec eux n'étoit pas à leur avantage, ils ne se pressèrent pas d'en prendre possession. La Société de Bretagne aiant été unie et incorporée à la Congrégation de Saint-Maur, M. de Cornulier traita de [711] nouveau avec la Congrégation, arrêta les articles du concordat et, pour marque de sa bienveillance, donna les provisions de deux offices claustraux à deux religieux de la Congrégation. Les choses étoient en cet état lorsque M. de Cornulier mourut. Il eut pour successeur dans l'abbaye de Saint-Méen M. Achilles de Harlais (2), évêque de Saint-Malo, dont les intentions étoient bien différentes. Aussitôt qu'il fut nommé, quelques religieux allèrent le saluer au nom de la Congrégation et lui témoigner leur joie de l'avoir pour abbé : il les reçut avec politesse, mais à l'égard du titre qu'ils lui donnoient de leur abbé il leur demanda s'ils avoient fait quelque concordat avec son prédécesseur. Ils lui répondirent qu'à la vérité il n'y avoit point de concordat par devant notaire, mais seulement des articles signez

(1) Voir, *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I^{er}, p. 249 t. II, p. 3. Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 521-524 ; Bibl. Nat., ms. lat. 12685, fol. 1-16 ; ms. lat. 12789, fol. 189 ; ms. lat. 12790, fol. 261 sq. ; Bibliothèque de Tours, ms. 1175 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 44 sq.

(2) Achille de Harlay de Sancy (1639-1646).

de part et d'autre et une collation des offices de sacristain et d'infirmier que M. de Cornulier avoit conferez à deux religieux de la réforme pour prouver la réalité des conventions. Le prélat demanda à les voir et les religieux les lui mirent entre les mains ; mais dès qu'il s'en vit le maître, il leur dit sans hésiter que s'ils vouloient entrer dans on abbaye il faudroit qu'au lieu de 8.000 ll qui leur étoient accordez ils se contentassent de 800 écus : à quoi ils répondirent qu'ils ne pouvoient pas accepter cette proposition. Aussitôt le prélat prit la résolution de séculariser son abbaye ; il appella pour cet effet les Pères de l'Oratoire qu'il mit en possession de la maison, mais étant informez de ce qui se passoit ils prirent le party de se retirer (1).

A leur défaut, le prélat fit venir en leur place les Pères de la Mission qui bientoit prirent possession de la maison sans autre formalité (2). Pour colorer une entreprise si hardie, l'évêque de Saint-Malo présenta une requête au Roi par laquelle il demandoit la suppression de la manse conventuelle de Saint-Méen [712] et des offices claustraux pour en faire un séminaire. La chose lui fut bientoit accordée et les lettres du Roi furent adressées au Parlement de Bretagne pour y être enregistrées (3) ; mais ce Parlement aiant vu l'opposition des Pères de Saint-Maur refusa l'enregistrement et ordonna qu'ils seroient rétablis dans l'abbaye de Saint-Méen.

Le prélat en obtint de nouvelles adressées au Grand Conseil auquel il fit entendre que l'Ordre consentoit à la suppression de la régularité ; mais le Parlement de Bretagne donna un nouvel arrêt qui déclara nulle les nouvelles lettres et leur enregistrement et ordonnoit l'expulsion des missionnaires. Après des démarches si éclatantes et qui avoient eu si peu d'effet, l'évêque eut recours aux

(1) Le 13 novembre 1643 l'évêque obtint des deux religieux anciens qui demeuraient seuls à l'abbaye, Dom Pierre Bouessel prieur et Dom Pierre Robinault, aumônier, un consentement à l'extinction de l'abbaye ; c'est alors qu'il établit les prêtres de l'Oratoire dans le monastère ; ceux-ci n'y demeurèrent qu'un an.

(2) Le traité entre saint Vincent de Paul lui-même et l'évêque de Saint-Malo fut passé le 15 juillet 1645 et la prise de possession eut lieu au mois d'août suivant.

(3) Mgr de Harlay avait obtenu du roi, le 20 octobre 1643, l'autorisation d'établir un séminaire à Saint-Méen ; cette autorisation fut confirmée par lettres patentes en mars 1646, portant union de la manse conventuelle des offices claustraux et des bâtiments de l'abbaye au séminaire. (Cf. GUILLOTIN DE CORSON : *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes*, t. II, p. 127.)

voyes de fait. Il s'adressa au Maréchal de la Meilleraie (1) à qui il exposa l'affaire comme il voulut et le pria en qualité de lieutenant du Roi dans la province de lui donner main forte pour chasser les religieux de Saint-Maur de son abbaye et y rétablir les missionnaires. Le Maréchal donna la commission au Sr. de Bemeau, capitaine de ses gardes, qui s'en excusa et, à son refus, au Sr. de Grandmaison qui partit incontinent du château de Nantes accompagné de 15 cavaliers. Ils arrivèrent à Saint-Méen pendant que les religieux chantoient l'office de prime, entrèrent à cheval et tout armés dans l'église où ils causèrent d'abord tant d'irrévérrences et de profanations par leurs cris et leurs paroles qui ne respiroient que le meurtre et la violence, que tous ceux qui étoient dans l'église prirent la fuite. Se voyant maîtres de l'église, ils entrèrent tumultueusement dans le chœur, interrompirent l'office divin, se saisirent des religieux, les arrachèrent des chaises et les trainèrent avec emportement hors de l'église. Un seul échappa [713] de leurs mains et alla donner avis de ce qui se passoit à Dom Germain Morel (2), prieur de Saint-Melaine, qui étoit pour lors dans le monastère et qui s'étoit donné beaucoup de peines et de mouvemens dans toute cette affaire. Mais bientôt il se vit assailli lui-même, avec celui qui étoit venu l'avertir, par cette troupe d'hommes furieux qui enfoncèrent les portes et commirent à son égard beaucoup d'insolences ; il leur demanda leur commission, mais n'en ayant point d'autre à lui montrer que leurs violences ils le saisirent et l'obligèrent de les suivre. En sortant ils passèrent par l'église et là, Dom Germain fit à Dieu son sacrifice de soumission à ses adorables jugemens. Le Parlement de Bretagne informé de toutes ces violences donna un arrest, le 28 d'aoust 1646, portant un décret de prise de corps contre les auteurs de cette tragédie et ordonnant au prévôt des maréchaux, à ses lieutenans, archers, huissiers et autres de tenir la main à son exécution. En conséquence de cet arrest, le père Beaumont, prêtre

(1) Charles de la Porte, duc de la Meilleraie, nommé maréchal en 1639, mort en 1664. — Je crois qu'il faut lire plus loin, le sieur de Berneau.

(2) Dom (Vincent) Germain Morel, né à Fine (Ille-et-Vilaine) et profès à Redon le 11 avril 1631, après avoir été prieur de Saint-Faron de Meaux en 1639, avait été nommé prieur de Saint-Melaine de Rennes en 1642 et maintenu en 1645 ; il fut ensuite désigné comme visiteur de Bretagne en 1648, prieur de Marmoutier en 1651, visiteur de Chezal-Benoît en 1660, il mourut l'année même le 8 novembre, à Saint-Sulpice de Bourges. — Voir la notice à cette date, Cf. DOM MARTÈNE : *Histoire... de Marmoutier*, t. II, p. 514-522 ; DOM FRANÇOIS : *Bibliothèque...*, t. II, p. 306 ; DOM TASSIN : *Histoire littéraire*, p. 773.

de la Mission, plus hardi que tous ses confrères et que la garnison même qui étoit restée dans l'abbaye et qui avait pris la fuite, fut fait prisonnier ; mais Dom Germain Morel ne donna point de relâche au Président qu'il n'eut obtenu sa liberté et se contenta de voir les religieux de Saint-Maur rétablis à Saint-Méen sans autre réparation n'y dédomagement.

Cet avantage ne fut pas de longue durée. L'évêque de Saint-Malo obtint un nouvel arrêt du Conseil privé qui ordonnoit le rétablissement des Pères de la Mission et deffendoit au Parlement de Bretagne de prendre connoissance de cette affaire. Ce Parlement qui connoissoit le faible de cet arrêt en rendit un [714] autre pour en deffendre l'exécution, mais Dom Morel, qui jusqu'alors n'avoit donné que des marques de douceur et de charité, même jusques à se faire admirer de ses adversaires, voulut encore dans cette occasion en donner de sa modération. Aiant sçu l'intention des supérieurs, il se désista de ses poursuites et déclara qu'il ne vouloit plus se mêler de cette affaire. Il fit seulement un ouvrage excellent contre l'intrusion des missionnaires dans Saint-Méen (1). Il est divisé en deux parties : la 1^{re} contient un récit fidèle et sans passion de tout ce qui se passa dans cette intrusion ; la 2^e fait voir qu'elle est contraire aux décrets des Souverains Pontifes, aux sacrés canons des conciles, aux sentimens des docteurs, aux édits et ordonnances des princes, aux coutumes et privilèges de la Bretagne, aux arrêts des Cours souveraines. Il ajoute, sur la fin, que l'évêque de Saint-Malo étant au lit de la mort fit dire à son neveu qui devoit lui succéder dans l'abbaye (2) qu'il ne l'obligeoit point de continuer ce qu'il avoit commencé ; mais celui ci voyant l'affaire consommée et croiant l'honneur de son oncle intéressé à la soutenir, maintint les Pères de la Mission à l'abbaye de Saint-Méen dont on auroit voulu se dispenser de parler pour leur épargner le souvenir d'une entrée également odieuse et injuste à laquelle, peut-être, le corps à moins trempé que quelques particuliers.

(1) Dom G. Morel nous a laissé une *Histoire de la sécularisation de l'abbaye de Saint-Méen*, qui a été publiée par M. Ropartz dans *Mémoires Soc. archéol. Côtes-du-Nord*, III, p. 177-204.

(2) Ferdinand de Veuville, abbé de Saint-Méen en 1646, ainsi qu'évêque de Saint-Malo dont il étoit coadjuteur depuis 1644 ; transféré à Chartres en 1657, résigne l'abbaye en 1675 et mourut en 1690.

MORT ET ÉLOGE DE D. CYPRIEN LE CLERC (1). — Cette année mourut à Saint-Germain-des-Prez Dom Cyprien le Clerc à qui les abbayes de Saint-Germain-des-Prez et de Saint-Denys en France doivent l'établissement de la réforme. Il étoit né à Corbie de très basse extraction, mais avec des vertus nobles et héroïques qui reçurent un lustre de la bassesse même de sa [715] naissance. Etant encore jeune, il vint à Paris et prit l'habit religieux en l'abbaye de Saint-Germain-des-Prez où il fit profession l'an 1606, étant âgé d'environ 20 ans. Il ne fut pas long tems à s'apercevoir que l'observance n'étoit pas telle qu'il se l'étoit imaginée et que la régularité s'affaiblissoit de jour en jour. C'est pourquoi il fut l'un des premiers qui demandèrent la réforme à la Reine régente vers l'an 1614. L'affaire aiant manqué comme il a été dit (2), il arriva que l'abbé de Landevenec demanda quelques religieux, de la Congrégation de Chezal Benoist pour réformer son monastère. On saisit avec plaisir cette occasion d'éloigner Dom Cyprien le Clerc, qui se nommoit alors Philipès, et tous ceux qui avec lui avoient paru s'ériger en réformateurs. On les envoya tous à Landevenec, mais Dom Le Clerc étant sorti de Paris se rendit à Saint-Augustin de Limoges où il prit l'habit de la réforme et le nom de Cyprien. Il y prononça ses vœux, le 22 d'octobre 1616, avec une joye qui ne se peut exprimer. Il trouvoit dans les pratiques les plus austères une douceur que les enfans du siècle ne trouvent point dans leurs plaisirs. On ne tarda pas à mettre à profit un homme si capable de gouverner. Dès l'an 1620, il fut fait prieur de Saint-Faron, d'où il ne sortit que pour remplir les premiers postes de la Congrégation. On le nomma, en 1622, visiteur de la province de France et procureur Général, de la Congrégation. Ensuite assistant du R. P. Général, prieur des Blancs Manteaux, premier prieur de la réforme à Saint-Germain-des-Prez, son ancienne maison, et à Saint-Denys-en-France, grand prieur de Clunyen 1639, et enfin prieur de Saint-Faron pour la seconde fois en 1642. Sa conduite douce et complaisante le [716] firent aimer au dedans et au dehors : il avoit un talent particulier pour traiter avec les abbés et ce fut lui qui négocia la plus grande partye des introductions qui se firent de son tems. Ses grands emplois ne lui enflèrent jamais le cœur et son humilité n'en parut qu'avec plus d'éclat.

(1) Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I^{er}, p. 27 ; *Vie des Justes*, I, p. 50-51.

(2) Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I^{er}, p. 22-27.

Loin de cacher sa naissance, il étoit le premier à la faire connoître ; ce fut par son humilité qu'il appaisa le Chapitre de Paris qui étoit irrité contre les Pères de Saint-Martin-des-Champs et qui conçut de lui une estime extraordinaire (1). Enfin, ce fut son humilité qui l'engagea à demander, en 1645, avec instances sa décharge de toute supériorité pour se disposer à la mort qu'il apprehendoit beaucoup. Dieu lui en sauva les fraieurs, car, le 25 avril 1646, se portant très bien, après avoir assisté à tout l'office, tant de jour que de nuit, il se confessa sur les dix heures et ensuite célébra la sainte messe, vint au réfectoire à l'ordinaire avec la communauté, et vers une heure après midy il se retira au son de la cloche dans sa chambre où s'étant jetté sur son oratoire pour faire quelque prière il se trouva mal. Comme il ne sçavoit d'où cela pouvoit provenir il s'en alla à l'infirmerie, et ne pouvant se soutenir il se jetta sur un lit où il expira au même moment. Sa mort *peut être regardée comme *(a) une des marques les plus signalées de la protection du Seigneur à son égard.

MORT ET ÉLOGE DE D. NICOLAS DU PUY (2). — Quelques mois après mourut Dom Nicolas Dupuy, natif de Dommary (3) au diocèse de Soissons. Il avoit embrassé la vie religieuse étant encore jeune, dans l'abbaye de Saint-Faron, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à y introduire la réforme. Après y avoir vécu 2 ou 3 ans avec son habit d'ancien parmi les réformez [717] il se retira aux Blancs Manteaux où il prit l'habit et fit profession le 6 d'avril 1619, âgé de 34 ans. Pénétré de cette maxime de saint Jérôme qu'un moine doit pleurer continuellement pour ses péchés et pour ceux des autres, surtout de ces pécheurs endurcis qui ne songent point à faire pénitence, il passa toute sa vie dans les exercices continuels de la mortification. Il étoit infatigable et ne passa jamais un moment de sa vie sans pratiquer quelque austérité qu'il offroit à Dieu pour l'expiation de ses péchez et pour les pécheurs impénitens. Il vécut ainsi dans la pénitence jusques au dernier soupir. Etant tombé malade, après avoir reçu les derniers sacremens avec une piété

(a) Mis par F, au lieu de [fut subite mais elle ne fut pas imprévue et elle fut].

(1) Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. II, p. 81 sq.

(2) Voir *ibid.*, t. I^{er}, p. 37.

(3) Dommary, C. Signy-l'Abbaye, Ardennes.

exemplaire, il pria son supérieur de le mettre sur la cendre et de l'y laisser expirer les armes à la main, comme un bon soldat de Jésus-Christ. Il mourut ainsi de la mort des justes, le 26 de septembre 1646, dans l'abbaye de Saint-Faron.

TRANSLATION DU CORPS DE SAINT REMY (1). — Nous finirons cette année par la cérémonie remarquable de la translation qui se fit, le 20 septembre, du corps de saint Remi, de son ancienne châsse dans la nouvelle que les religieux de cette abbaye assistez des libéralitez du Sr. Oudard Bourgeois, grand prieur des Anciens, avoient fait faire pour cet effet. Quelques jours auparavant, M. Parent, grand Vicaire de M. l'archevêque (2) et chanoine de la cathédrale, M. Bernard grand-archidiacre, M. Parent doien et théologal de Reims et M. Pinguenet secrétaire, députez de M. l'archevêque, se rendirent en l'abbaye et là, en leur présence, Dom Anselme Dohin, prieur de Saint-Remi et Dom Antoine Allard, revêtus d'aubes et d'étoles firent l'ouverture de la châsse, toute la communauté avec Dom Marlot, prieur des Anciens, de Saint-Nicaise et Dom Paul de Rivery (3), prieur des réformez étant autour du [718] tombeau en prières. On dévelopa le corps saint qui étoit couvert de trois suaires anciens, dont le 1^{er} étoit de satin rouge, le 2^e de tafetas blanc et le 3^e de coton, avec un autre assez ancien d'une couleur rougeâtre, lequel couvroit immédiatement le corps ; un autre voile de satin violet couvroit son visage et l'on y lisoit tout autour ces paroles : « *Sancte Remigi, confessor preliose cum pietate memento mei Hincmari nomine non merito episcopi indigni quoque sed devoli servi tui* ».

Le corps du saint évêque fut trouvé tout entier, exhalant une odeur très suave. Son visage aiant été découvert, *on en vit tous les traits et on lui remarqua de la barbe au menton ; le reste du corps ne fut point découvert parce qu'il *(a) étoit facile de distinguer tous

(a) Ajouté par F.

(1) Louis PARIS, *Histoire de l'Abbaye d'Avenay*, t. II, p. 315-317. a publié la lettre écrite de Reims par Dom Allard, le 20 novembre 1646, à Dom Anselme Le Michel relative à l'ouverture de la châsse de saint Remy (d'après ms. lat. 12779, fol. 357-358.)

(2) Léonor d'Etampes de Valençay de 1642 à 1651.

(3) Dom (Antoine) Paul de Rivery, profès de Jumièges en 1626, est nommé administrateur de Saint-Wandrille en 1636, prieur de Vendôme en 1639, de Tiron en 1642, de Saint-Nicaise de Reims en 1645, de Flavigny en 1648, de Noaillé en 1651, de Saint-Julien de Tours en 1654 et en 1657 ; il mourut à Mar-moutier le 22 juillet 1658.

les membres à travers du dernier suaire qui étoit très fin et que l'on appréhendoit d'en démembrer quelque partie. Après que chacun eut satisfait sa dévotion, la châsse fut refermée comme auparavant et scellée du sceau de M. l'archevêque et de celui de la communauté. Quelques jours après, on le mit tout entier dans la nouvelle châsse qui est un des plus riches reliquaires et des mieux travaillés qui se puisse voir : elle est toute d'argent, longue de 7 pieds et demy, haute de 5 pieds et large à proportion et ornée d'une infinité de pierres précieuses.

FIN DE L'AFFAIRE DE DOM FARON (1). — Ce fut cette année 1647 que fut terminée l'affaire de Dom Faron de Chalus qui troubloit depuis si long tems la Congrégation. Les Supérieurs firent imprimer une consultation des plus habiles docteurs en droit qui déclaroient unanimement que la Congrégation de Saint-Maur n'étoit pas obligée au régime du Mont Cassin et ils y ajoutèrent un petit narré de tout ce qui s'étoit passé dans les premiers chapitres généraux et des raisons que l'on avoit eues de quitter le régime du Mont Cassin [719] pour le changer en mieux (2). Cependant Dom Faron et ses adhérens se pourvurent au Parlement de Rouën pour que la Congrégation leur fournit de l'argent afin de poursuivre le procès en France et à Rome, mais ils furent déboutez de leur demande.

Les deux religieux qui étoient allez à Rome s'y donnoient des mouvemens inconcevables (3). Le P. Tarrisse, pour les contrebalancer, y envoya Dom Callixte Adam (4), son secrétaire, mais étant tombé

(1) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 517-520 ; 537-539 ; Bibl. Nat., ms. lat. 12789, fol. 196 ; 200-206 ; 209 ; ms. lat. 12790, fol. 155-156 ; 229 ; 231 ; 236 ; 238 ; 244 ; 253 sq. ; 263.

(2) Réponses à certains libellés diffamatoires et faux bref, publiés par un religieux anonyme, sur des prétendus changements faits en la Congrégation de Saint-Maur, contenant le récit véritable de ce qui s'est passé jusqu'à présent touchant le régime d'icelle. (S. l. n. d., in-4°.) — Seconde partie, concernant la faculté et pouvoir que la Congrégation de Saint-Maur a de faire des statuts et des réglemens pour son gouvernement (s. l. n. d., in-4°).

(3) Sur les menées de Dom Barthélemy Corbelin et de Dom Placide du Chemin, à Rome, voir Bibl. Nat., ms. lat. 12789, fol. 181^{vo}, 193^{vo}-195.

(4) Dom (Jacques) Callixte Adam, profès à Saint-Remy de Reims, le 19 octobre 1634, secrétaire de Dom Tarrisse pendant plusieurs années, compagnon du procureur général à Rome en 1649 ; administrateur du Mas Grenier en 1654 ; dépositaire des monastères en 1657 ; mort à Bonne Nouvelle de Rouen le 29 juin 1662. — Cf. U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément...*, p. 8.

malade à Marseille, Dom Benoist Brachet, l'un des deux assistans, fut chargé de cette commission (1) ; il y arriva le 27 d'avril, et dès le 29 de même mois, il obtint de la Congrégation des Réguliers une lettre pour M. le Nonce en France (2) qui lui marquoit de faire rentrer Dom Faron de Chalus dans l'obéissance à ses Supérieurs et de lui faire subir la punition due à ses excès, sinon de le citer à comparoître personnellement devant Sa Sainteté. Le jeudi 23 mai, il se tint une Congrégation chez le cardinal Spada, où se trouvèrent les cardinaux de Saint-Clément, de Frachetti et Farnèse (3), dans laquelle il fut résolu, que les deux religieux donneroient leurs raisons par écrit. Il s'en tint une nouvelle trois jours après, dans laquelle on ne put rien conclure parce qu'ils n'apportèrent que dans ce moment leurs productions. Après en avoir donné communication à Dom Brachet et avoir entendu les parties en présence les uns des autres les cardinaux objectèrent à Dom Brachet que la Congrégation de Saint-Vanne dans laquelle celle de Saint-Maur avoit pris naissance n'avoit jamais eu d'autre régime que celui du Mont-Cassin. Pour réponse il produisit les constitutions de Saint-Vanne imprimées à Toul en 1926 et en fit voir la différence ; il ajouta même que dans la Congrégation du Mont-Cassin [720] il n'y avoit jamais eu d'uniformité dans le régime et qu'ils y avoient fait plusieurs changements, en vertu des bulles du Pape Eugène IV : sur quoi, le cardinal Spada aiant dit à l'un des deux religieux que les Pères de la Congrégation de Saint-Maur avoient pu par la même raison, en vertu de la bulle d'Urbain VIII changer leurs constitutions, ce religieux perdant le respect lui répondit qu'il faisoit le personnage d'avocat et non celui de juge. Enfin les cardinaux conclurent en faveur des Supérieurs et le cardinal Spada fût chargé d'en faire son rapport au Pape. Sa Sainteté approuva ce qui avoit

(1) Sur la mission de Dom Brachet à Rome, voir Bibl. Nat., ms. lat. 12789, fol. 200-206 ; ms. lat. 12790, fol. 154 sq.

(2) Cf. Bibl. Nat., ms. lat. 12789, fol. 196 : sentence du préfet de la S. Congrégation (cardinal Ginetti) contre Dom Faron.

(3) Bernardin Spada, créé cardinal en 1626 et mort en 1660.

César Fachinetti, après avoir été secrétaire de la Congrégation des évêques et des réguliers, fut nommé cardinal le 13 juillet 1643 ; il mourut en 1683.

François-Marie Farnèse, cardinal depuis décembre 1645, mourut le 21 juillet 1647.

Quant au cardinal de Saint-Clément, il s'agit du cardinal Vincent Maculano de l'Ordre des Frères Prêcheurs, maître du sacré-palais, créé cardinal en 1641, mort en 1667.

été résolu par la Congrégation des cardinaux. Ils dressèrent un projet de décret qu'ils délivrèrent au P. Brachet le 17 d'octobre. Celui ci le mit le lendemain entre les mains de Mr. Menaldus pour avoir là dessus un Bref. Le Pape aiant donné l'ordre d'expédier le Bref, il fut signé le 8 de novembre par Sa Sainteté et envoié en France le 11. Il étoit conçu en forme de déclaration et disoit simplement que les Supérieurs avoient pû faire ce qu'ils avoient fait (1). Les deux religieux présentèrent au Pape et à la Congrégation des Réguliers une nouvelle requete qui fut sans effet, et il fut même conclu par les cardinaux qu'il ne falloit plus les entendre, mais les forcer de rentrer dans l'obéissance. Mr. Menaldus dit seulement au P. Brachet qu'on leur laissoit la liberté de passer dans un autre religieux corps. Les deux rebelles avoient demeuré dans le monastère de Saint-Paul (1) où l'abbé les avoit reçus à la sollicitation du cardinal Farnese ; mais s'apercevant du venin qu'ils répandoient parmy ses religieux il les pria d'aller loger ailleurs. Enfin ils causèrent tant de scandale dans Rome que le Pape [721] les fit arrêter et les renvoya en France les fers aux mains et aux pieds. On leur rendit la liberté à Marseille, et ils se retirèrent de même que la plupart des partisans de Dom Faron de Chalus au prieuré de Saint-Pierre le Moutier qu'ils trouvèrent le moien de détacher de la Congrégation et qui depuis ce tems là est resté à Cluny. Dom Placide du Chemin, l'un des deux qui avoient été à Rome, homme d'esprit et intrigant, fit si bien qu'il devint évêque de Babylone (3). Il

(1) Bref du 9 novembre 1647 confirmatif du droit des chapitres et supérieurs de la Congrégation de Saint-Maur contre les oppositions de Dom Placide Duchemin, Dom Barthélemy Corbelin et Dom Faron de Challus (s. l. n. d. in-4°).

Decretum S. Congregationis Regularium pro Congregatione Sancti Mauri (novembre 1647), s. l. n. d. in-4°.

(2) Il s'agit de l'abbaye de Saint-Paul-hors-les-Murs.

(3) Au sujet de Dom Placide du Chemin et de sa désignation à l'évêché de Babylone il existe (Bibl. Nat., ms. lat. 12791, fol. 364-365) un rapport détaillé adressé au Très Révérend Père Michel à la Transpontine, par le Procureur général de la Congrégation de Saint-Maur. Ce dernier, pour faire échouer cette nomination, donne un aperçu de la vie de ce religieux et de ses menées à Rome et ailleurs. Nous y apprenons qu'arrivés à Marseille, après leur emprisonnement à Rome en 1648, Dom du Chemin et Dom Corbelin, au lieu de se rendre comme ils en avoient l'obéissance à Saint-André-lès-Avignon passèrent en Catalogne où M. Pierre de Marca, alors intendant pour la justice, les fit recevoir à l'abbaye de Montserrat. Expulsés de l'abbaye pour y avoir jeté le trouble et la division, ils se firent admettre comme chapelains de l'armée royale en Catalogne. Quand M. de Marca nommé depuis 1648 à l'évêché de Conserans fut consacré en 1648, il se rendit à son évêché, Dom Placide du Chemin le supplia de l'emmener

vécût à Paris jusques à l'âge de 80 ans, rongé des remords de la conscience et, environ un mois avant sa mort, aiant rencontré un religieux de Saint-Denys et lui montrant sa croix pectorale : « ah ! mon Père, lui dit-il, voilà une croix qui me pèse bien : quand on est sur le point d'aller rendre compte à Dieu on voit les choses d'un œil bien différent. » Pour ce qui est de Dom Faron, après s'être vu condamner lui et ses adhérens au Parlement, au Grand conseil, au Privé Conseil, en Cour de Rome et par ses propres parens, il continua de brouiller autant qu'il put ; le R. P. Général, comme un bon père, l'invita à rentrer dans la Congrégation et, sur son refus, il prononça contre lui une sentence d'excommunication dans toutes les formes. Enfin Dom Faronse retira à Saint-Martin des Champs (1) où il fit profession dans l'Étroite Observance de Cluny et y mourut le 8 de novembre 1653. Il avoit dans son party un autre religieux qui n'étoit pas moins dangereux que lui, Dom Anselme Michel (2), homme très scavant et de beaucoup d'esprit, mais inquiet et brouillon. [722] Le P. Général tâcha de toutes les façons de le gagner, le fit enseigner la philosophie, l'envoia parcourir les monastères de l'ordre pour recueillir des mémoires pour l'histoire de l'Eglise et de la Congrégation ; mais il fut obligé de le retirer de ces deux emplois

avec lui comme « domestique ». Il vécut ainsi plusieurs années, puis réussit, par l'entremise de Mgr de Marca à se faire recommander au pape par Hugues de Lionne et le roi lui-même (Aff. Etrang. *Rome*, 119, fol. 391 et 406 ; 204, fol. 46). Nommé coadjuteur à l'évêché de Babylone, consacré en 1661 sous le titre d'évêque de Néocésarée, puis évêque titulaire de Babylone en 1669 ; il n'alla jamais résider dans son évêché à Ispahan, malgré les ordres réitérés de la Propagande. Il mourut à Paris le 7 novembre 1682.

(1) A l'excommunication portée contre lui, Dom Faron répondit par un appel comme d'abus au Grand Conseil. Retiré à Saint-Martin-des-Champs, il ne cessa jusqu'à sa mort d'intriguer contre la Congrégation.

(2) Dom (Jérôme) Anselme Le Michel, originaire de Bernay (Eure), profès à Corbie le 13 septembre 1621, aurait pu rendre de très grands services à la Congrégation, sans son esprit inquiet et son caractère difficile qui le prédisposait à subir l'influence d'un Dom Faron de Challus. Sa mort est certainement postérieure à la date de 1644 que donne Dom Tassin. Au sujet de ce religieux et de ses travaux manuscrits dont la plupart sont conservés à la Bibl. Nat., ms. lat., 12441 ; 12785 ; 13812-13820, on peut voir D. TASSIN : *Histoire littéraire*, p. 35-36 ; DOM U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément*, p. 364-366 qui donne des indications détaillées. H. STEIN : *Le premier Supérieur général de la Congrégation de Saint-Maur. Dom Grégoire Tarrisse* (1575-1848), dans *Mélanges et documents publiés à l'occasion du 2^e centenaire de la mort de Mabillon*, p. 51-89, a publié le mémoire de Dom Luc d'Achery sur Dom Tarrisse (1649) où il est question (p. 61-66) des efforts faits par Dom Tarrisse pour utiliser les talents de Dom Anselme Le Michel et des difficultés occasionnées par celui-ci.

et le prit auprès de lui. Ce fut là qu'il fit plus de mal que ceux qui étaient sortis de la Congrégation, composa des libelles contre le P. Général et les fit imprimer. Il reçut l'ordre de sortir de Saint-Germain-des-Prez et d'aller à Saint-Faron, ce qu'il refusa. Sur quoi, après les sommations ordinaires, on fut obligé de procéder juridiquement contre lui et sur les dépositions et ses propres aveux, les juges l'envoierent à Landevenec, en Basse-Bretagne, pour y être enfermé pendant quelque tems. Il se sauva, et après avoir été repris et rempli le tems de sa pénitence, il se retira dans l'abbaye de Nant (1) d'anciens religieux de l'ordre de Saint-Benoist où il passa le reste de ses jours. De tous les Farronnistes il n'y eut que Dom Eusèbe de Rely (2) qui recourut à la clémence des Supérieurs de qui il fut reçu avec joye et charité.

LES ÉVÊQUES ENTREPRENNENT DE FAIRE LA VISITE DES MONASTÈRES (3). — Sur la fin de cette affaire on en eut une autre à soutenir très fâcheuse par rapport à la dignité de ceux qui l'entreprirent. Ce furent les évêques de France qui résolurent dans leur assemblée de 1645 de se remettre en possession de visiter les monastères et même de faire l'exhortation au chapitre, de procéder au scrutin de la vie et des mœurs des religieux, L'affaire avoit été, entamée et décidée du tems du cardinal de Richelieu par [723] un jugement très sage qui laissoit aux évêques le pouvoir de visiter les maisons des anciens non exemtes, et le Saint-Sacrement seulement dans celles des réformez qui seroient en Congrégation et non exems. En conséquence de la nouvelle délibération du clergé, l'évêque de Chartres (4) entreprit cette année l'abbaye de Vendôme et celui d'Avranches (5) celle du Mont-Saint-Michel. Le premier se rendit

(1) L'abbaye de Nant (chef-lieu cant., arr. Millau, Aveyron), de fondation antérieure à 877, date de sa restauration, fut soumise à l'abbaye de Vabres en 1082, puis placée en 1317 sous la dépendance de celle de Saint-Victor de Marseille. L'église du XII^e siècle est devenue paroissiale. — Cf. Archives départ. de l'Aveyron, série H, 3 registres ; *Gallia Christiana*, I, col. 283-286 ; Dom BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. IV, p. 108 ; EM. ESPÉRANDIEU : *Notice sur l'église de Saint-Pierre de Nant (Aveyron)*, dans *Bulletin Monumental*, vol. 53^e (1887), p. 343-357 ; ELIE MAZEL : *Monographie sur Nant d'Aveyron et son ancienne abbaye depuis son origine jusqu'à la Révolution française*. (Rodez, 1913, in-16 de VII-291 p.,

(2) Dom (François) Eusèbe de Rely, profès à Jumièges le 16 décembre 1636) mourut à Saint-Vincent du Mans le 16 mars 1688.

(3) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 532-535.

(4) Joachim d'Estaing de 1615 à 1650.

(5) Roger d'Aumont de 1644 à 1651, mort en 1653.

à Vendôme qui, depuis sa fondation, avoit été exemte de la visite de l'évêque et immédiate au Saint-Siège et logea au logis abbatial. On lui avoit déjà fait voir le titre de fondation, les bulles des Papes et les lettres des évêques de Chartres qui avoient reconnu l'exemption ; on lui fit de nouvelles instances : mais comme il persistoit toujours dans sa résolution de visiter l'église, on fut obligé de lui en refuser l'entrée. Il fit quelques procédures, mais voyant le droit de l'abbaye bien établi il fit proposer un accommodement auquel on se prêta bien volontiers en conservant l'exemption saine et entière. L'évêque d'Avranches alla plus loin (1). Il fit avertir les Supérieurs de sa résolution et les pria d'aplanir les difficultez qui pourroient survenir. On manda pour ce sujet le prieur du Mont-Saint-Michel (2), qui se rendit à Paris, on choisit des arbitres de part et d'autre, mais l'évêque aiant scû qu'il étoit en danger de perdre sa cause fit rompre le compromis. Le 2 de mai, il envoya son secrétaire à l'abbaye pour avertir qu'il vouloit faire la visite, tant au monastère que dans la paroisse, et y arriva lui même le 24 du même mois. Il envoya demander aux religieux s'ils n'étoient pas résolus de le recevoir : on lui répondit qu'on le recevrait pour la visite de l'église et du Saint-Sacrement et que celle de l'église de la paroisse lui seroit aussy [724] permise, à condition que le prieur de l'abbaye seroit reconnu pour son archidiacre perpétuel et irrévocable au Mont. L'évêque dit qu'il vouloit entrer au chapitre, faire le scrutin et avoir une pleine connoissance de la vie et des mœurs des religieux et, sur cela, il monta à l'abbaye. Il trouva la communauté qui venoit au devant de lui revêtue en chapes et le curé avec les prêtres derrière les religieux, les cloches sonnantes et ce avec les cérémonies ordinaires en pareil cas. Alors, s'étant fait revêtir de ses habits pontificaux et après avoir baisé la croix il entra dans l'église avec les religieux chantans à l'ordinaire, alla au grand autel où on lui ouvrit le tabernacle pour la visite du Saint-Sacrement. De là, il alla aux reliques qu'il visita pareillement,

(1) Cf. DESROCHES : *Histoire du Mont Saint-Michel et de l'ancien diocèse d'Avranches*, t. II, p. 270 sq.

(2) Dom Dominique Huillard étoit prieur depuis 1645. Né à Rouen et profès de Vendôme le 5 mars 1630, après avoir été administrateur de Saint-Magloire de Léhon en 1639, il avait été nommé prieur au Mont Saint-Michel en 1642 et 1645 ; envoyé de là à Redon en 1648, il revint au Mont en 1651 ; puis toujours comme prieur on le trouve en 1654 à Saint-Florent-le-Vieil, en 1657 et 1660 à Saint-Gildas de Rhuys ; il mourut le 3 janvier 1665 au Mont Saint-Michel.

comme aussi toutes les chapelles qui sont dans le circuit. Cela fait, sans dire autre chose il voulut aller dans la nef et passant par devant les confessionaux il demanda qui avoit donné la permission de confesser et approuvé les confesseurs. On lui répondit que les religieux du Mont-Saint-Michel avoient pouvoir de confesser par un privilège spécial dont ils avoient toujours jouy du consentement des évêques d'Avranches avec lesquels ils avoient fait à ce sujet des transactions qu'on étoit prêt à lui faire voir. Alors l'évêque interdit les confesseurs et deffendit au père prieur de leur permettre d'entendre les confessions des externes dans son église. Le P. prieur et les religieux appellerent de son ordonnance au Saint-Siège, ce qui n'empêcha pas l'évêque de reysterer sa deffence sous peine d'excommunication *ipso facto* dont les religieux appellerent [725] comme d'abus et prirent acte de leur appel de deux notaires qui étoient présens. Il ordonna ensuite, sous peine d'excommunication, qu'on eût à sonner la cloche pour avertir les religieux de venir au scrutin : ils luy répondirent qu'étant de la Congrégation de Saint-Maur ils avoient un visiteur régulier envoyé par leurs supérieurs canoniquement élus selon les bulles et privilèges des Souverains Pontifes homologués au Grand et au Privé Conseil du Roi et dans toutes les cours souveraines du royaume et qu'ils applloient de son excommunication. De là il descendit à la paroisse, dont il trouva la porte fermée : il fit lever les serrures, administra la communion et la confirmation à quelque personnes, interdit le curé et nomma un prêtre de la paroisse pour y administrer les sacremens. Le Père prieur qui l'y avoit suivi se porta de rechef appellant et nonobstant ses censures on continua de dire la messe dans l'église de l'abbaye, d'y confesser et d'y chanter l'office divin, et le curé continua ses fonctions curiales. L'affaire fut portée au Grand Conseil, qui porta un arrêt, le 3 de février 1648, par lequel il fut dit que l'évêque d'Avranches pourroit visiter l'église de l'abbaye et de la paroisse avec deffences à lui de visiter les lieux réguliers, n'y d'appeller les religieux au scrutin et que *ad cautelam* les censures seroient levées par l'official de Paris. La même année, le P. Dom Charles Rateau (1) aiant été nommé prieur du Mont-Saint-Michel alla saluer le Prélat

(1) Dom (François) Charles Rasteau, originaire de Vendôme, profès à Saint-Melaine le 28 mai 1633, fut nommé au chapitre de 1648 prieur du Mont Saint-Michel et en 1651 de Saint-Benoît-sur-Loire. Il mourut le 24 juillet 1674 à Saint-Melaine.

qui le reçut avec toutes les marques de bonté possibles, lui témoigna que dans toutes les occasions il se feroit un plaisir de rendre service à la Congrégation, qu'il étoit fâché du procez qu'il avoit intenté au sujet de la visite, l'assurant qu'il ne prétendrait [726] jamais un tel droit et qu'il vouloit vivre en bonne intelligence avec eux.

RÉFORME DE S. CREPIN DE SOISSONS (1). — L'évêque de Soissons (2) en usa avec bien plus de modération avec l'abbaye de Saint-Crépin-le-Grand de Soissons. Cette abbaye étoit dans un état pitoiable. Il n'y restoit de l'église qui avoit autrefois été très belle que le chœur qui n'étoit ny vouté ny pavé, le jour n'y pouvoit pénétrer les fenêtres étant bouchées avec du plâtre : on n'y voioit le jour que par une lucarne qui étoit au-dessus de la porte, toutes les chapelles étoient à peu près de même il n'y avoit que celle de la Vierge, dans laquelle on put faire l'office. La sacristie étoit très mal fournie de vases sacrez et d'ornemens. Il n'y avoit ny cloître ny clôture, tous les lieux réguliers étoient entièrement ruinés. Il ne restoit qu'un petit bâtiment qui servoit de demeure aux premiers réformés de cette abbaye. Les anciens religieux étoient dispersés dans des maisons séparées ou ils vivoient en particulier sans communauté et sans régularité. Dieu leur avoit donné pour abbé M. François Perrochet (3), prêtre de l'église de Paris et bachelier en théologie, lequel fut fait évêque de Babylone (4) quelques années après. Le pieux abbé fut pénétré de douleur en voyant la vie licentieuse de ses religieux : il s'efforça, mais en vain, de les ramener à une vie au moins honnête. Pour remettre le bon ordre dans son abbaye, il ne trouva point de meilleur moyen que de l'unir à la Congrégation de Saint-Maur. Il en parla aux Supérieurs ; mais deux difficultés y faisoient obstacle. La 1^{re} étoit le revenu modique qui ne suffisoit pas pour entretenir une communauté la plus part des biens aiant été aliénés ; l'autre venoit de M. Simon le Gras [727]

(1) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 535. Voir *Histoire de la Cong. de Saint-Maur*, t. III, p. 30.

(2) Simon Le Gras de 1624 à 1656:

(3) François Perrochet nommé à l'abbaye de Saint-Crépin en 1637, résigna son bénéfice en 1677 semble-t-il à son neveu Auguste-Charles Perrochet; et mourut en 1682. Il avait été nommé en 1644 évêque de Boulogne et non de Babylone ainsi qu'il est indiqué à tort quelques lignes plus loin.

(4) Il faut lire Boulogne.

évêque de Soissons, qui refusoit de donner son consentement à cette union, à moins que l'on ne lui conservât son droit de visite et sa juridiction sur les religieux : c'est pourquoi il songeoit lui même à y mettre les Pères de la Mission ou à en faire un séminaire. Mais Dieu en disposa autrement et inspira à l'abbé et aux religieux des sentiments tout opposez. L'abbé attendoit en patience que Dieu levât ces difficultez, comme il ne doutoit point qu'il ne fit un jour ; les religieux de leur coté appréhendant qu'on ne demembrât leur maison de l'Ordre s'adressèrent à Dom Mayeul Hazon (1), prieur de Saint-Médard, et conférèrent avec lui des moiens de la conserver. Dieu en fit naître un auquel on ne s'attendoit pas, tirant du bien, d'un scandale qui arriva au commencement de l'an 1646.

Dom Mayeul Hazon voyant que l'évêque étoit touché de ce qui venoit d'arriver et qu'il avoit du regret de n'avoir pas consenti au dessein de l'abbé de Saint-Crépin se servit de ce moment pour lui présenter une requête dans laquelle il exposoit le désir qu'avoient l'abbé et les religieux d'unir leur maison à la Congrégation de Saint-Maur et lui demanda permission de traiter avec eux. Le prélat accorda à ce qu'on lui demandoit à condition que les concordats lui seroient apportez et que l'introduction ne se feroit qu'après qu'il en auroit donné la permission. L'on traita donc avec les religieux, le 13 de septembre 1646, et le traité fut suivy d'une prise de possession qui se fit le 2 du mois suivant. Le 28 janvier 1647, le S. Jean de la Tour, archidiacre et chanoine de l'église de Soissons, fondé en procuration de M. l'abbé, dressa les articles et les conditions avec lesquelles se feroit l'introduction. Dom Grégoire Tарisse les ratifia le cinq d'aoust et M. l'évêque [728] de Soissons qui avoit toujours insisté à conserver son droit de visite et qui demandoit des reliques pour sa cathédrale, se relacha enfin, se contentant seulement de la visite du Saint-Sacrement et des reliques, de faire une exhortation dans l'église aux religieux et prendre une parcelle des saintes Reliques. Sur cette promesse, il se rendit lui même à Saint-Crépin avec ses chanoines, le 1^{er} d'octobre, où étant devant la grande porte de l'église, le prieur des anciens accompagné de la plus grande

(1) Dom (Bonaventure) Mayeul Hazon, originaire d'Orléans, profès à Saint-Faron le 16 mai 1626 fut en 1642 administrateur, puis en 1645 prieur de Saint-Médard de Soissons ; des Blancs-Manteaux en 1648 et 1651 ; visiteur de Bourgoigne en 1654 ; prieur de la Chaise-Dieu en 1657 et 1660 ; de Marmoutier en 1663 ; du Mont Saint-Michel en 1666 et 1669 ; il mourut à Redon le 5 juillet 1671.

— Cf. DOM MARTÈNE : *Histoire de Marmoutier*, t. II, p. 530-153.

partie de ses religieux lui présenta Dom Maïeul Hazon et cinq religieux prêtres de la Congrégation, le suppliant de les mettre en possession du monastère : ce qu'il fit, les introduisant dans le chœur et les installant dans les chaises avec les prières ordinaires. Il fit en même tems la visite du Saint-Sacrement et prit une très petite portion des reliques ; depuis ce jour on ne cessa de travailler à rétablir la maison. On commença par l'église qu'on fit paver et vouter, on déboucha les fenêtres que l'on fit vitrer. On fit de très belles chaises pour le chœur et l'on acheta des ornemens. Les travaux de l'église étant achevez en 1664, on jetta les fondemens du dortoir et des lieux réguliers et insensiblement on en a fait une maison toute neuve des plus agréables de la Congrégation.

INTRODUCTION A NOGENT-SOUS-BOUCY (1). — Le même jour, 1^{er} d'octobre, l'évêque de Laon (2) envia à Nogent-sous-Boucy un de ses officiers qui, en exécution du concordat passé avec les Pères de Saint-Maur, les mit en possession de l'abbaye avec les cérémonies ordinaires. On fut bientôt troublé dans cette possession par le Sr. de Longueval de Crécy [729] frère de l'abbé de Nogent (3) et puissant seigneur dans le pays, lequel entra la nuit suivante dans le monastère avec une troupe de gens armez, en chassa par violence les religieux qui y étoient entrez la veille ; il étoit intéressé dans cette démarche en ce que lui et les siens avoient usurpé une bonne partye des biens de l'abbaye, retenoient les titres et ne vouloient pas les rendre. On trouva cependant le moien de l'appaiser et, peu de tems après, on rentra dans la maison que l'on a pareillement rebatie tout à neuf.

CONCORDAT POUR MOLESME, ST-SEINE ET CORBIGNY. — Cette même année, la princesse de Condé, douairière, et son fils le prince de Conty, abbé de Molesme, de Saint-Seine et de Corbigny, résolurent d'exécuter les intentions du feu prince de Condé qui étoit mort dans le tems qu'il vouloit réformer ces trois abbayes. On tint plusieurs conférences à ce sujet et comme on faisoit quelques

(1) Voir *Histoire de la Congr. de Saint-Maur*, t. III, p. 40. Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 536.

(2) Philibert de Brichanteau de 1620 à 1652.

(3) L'abbé étoit alors Antoine de Longueval fils du seigneur de Crécy, de 1624 à 1649.

difficultez pour Corbigny à cause du peu de revenu, la princesse l'offrit aux Bénédictins anglois qui ne demandoient au prince, son fils que quelques prieurez de l'Ordre de Cluny pour s'y établir. Les conséquences d'une pareille introduction firent résoudre les Supérieurs de la Congrégation à traiter pour les trois abbayes. On ne fit qu'un même concordat, le 14 de septembre, par lequel le seigneur abbé consentit que les réformez jouissent des mêmes choses dont jouissoient les anciens avant eux, que les offices claustraux fussent réunis à la manse conventuelle et que les cottes mortes (1) des anciens après leur décès appartinssent aux réformez et s'obligea à rétablir les lieux réguliers et à toutes les réparations, au moien de quoy on s'engagea à y établir communauté dans trois mois. Les anciens traitèrent en particulier et le concordat fut omologué au Parlement de Paris [730] et de Dijon selon le ressort dans lequel ces abbayes sont scituées.

CONCORDAT POUR SAINT-MAUR DES FOSSEZ (2). — L'affaire de Saint-Maur-des-Fossez fut remise cette année sur le tapis. Au mois, de mai quelques uns des chanoines députez par leur chapitre et deux religieux de la Congrégation s'assemblèrent avec trois célèbres avocats, sçavoir le S^r. Dessitat pour M. l'archevêque, le S^r. Brodeau pour les chanoines et le S^r. de Massac pour la Congrégation. On agita premièrement s'il étoit nécessaire d'avoir recours à Rome, veu qu'il s'agissoit de remettre les choses dans leur premier état, et ensuite de quelle manière il faudroit traiter. Quant au premier point, on conclut que les lettres patentes du Roi et leur omologation au Parlement ne suffiroit pas pour assurer l'union de la manse abbatiale à l'archevêché et que, de plus, si l'on ne s'adessoit pas à Rome que chacun des chanoines pourroit se faire pourvoir en Cour de Rome. A l'égard du second article on proposa plusieurs moiens de traiter sur lesquels les chanoines formèrent beaucoup de difficultez. On partagea le traité en deux concordats, dont le 1^{er} seroit envoyé à Rome au sujet des prieurez qu'on devoit céder aux chanoines pour leurs canonicats : ils voulurent absolument qu'on fit passer à Rome ces bénéfices pour la clause

(1) Cotte morte se disait de la « succession d'un religieux en fait d'habits, de meubles, d'épargnes ». Cf. LITTRÉ : *Dictionnaire de la langue française*.

(2) Voir *Histoire de la Congr. de Saint-Maur*, t. III, p. 38. Cf. Bibl. Nat., ms. lat. 12789, fol. 208, 211 ; Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 539.

sine decreto reversionis in regulam. A quoi l'on consentit, quoiqu'on prévît bien que cela ne passerait jamais. Les difficultez que formoient tous les jours Mr. les chanoines pour leurs propres intérêts dégoûtèrent enfin les Supérieurs et il fut résolu dans la diète tenue à Saint-Denys de leur déclarer que leurs difficultez rendoient la chose impraticable, qu'ainsi il n'y falloit plus penser [731]. Dom Sébastien Dubusc (1), dépositaire des monastères de la Congrégation, fut chargé de cette commission, le 2^e de juillet, et s'en acquitta le même jour. Cette résolution étonna les chanoines qui prièrent le P. Général d'envoyer quelques religieux pour vider et terminer toutes leurs difficultez. Le même Dom Sébastien du Busc et Dom Laumer, le grand procureur de Saint-Denys, furent envoyez à cet effet : enfin après plusieurs autres conférences Dom Bernard Audebert, prieur de Saint-Denys, et Dom Sébastien Du Busc se transportèrent à Saint-Maur où, le 17 de décembre de cette même année, ils firent avec Mrs. les chanoines un concordat qui fût signé de part et d'autre, laissant la place à Mr. l'archevêque pour signer comme il l'avait promis, aiant agréé que les chanoines signassent avant lui. En même tems les chanoines et les vicaires donnèrent procuration *ad resignandum* pour réunir leurs canonicats et leurs vicaireries à la manse conventuelle des religieux de la Congrégation de Saint-Maur *ad effectum unionis*.

MONASTÈRES OFFERTS. — On offrit cette même année à la Congrégation l'abbaye de BEAULIEU en Limosin (2) et l'archevêque de Paris fit de nouvelles instances pour l'introduction dans son abbaye de SAINT-MARTIN DE PONTOISE (3) : mais l'on rompit les conférences qu'on avoit eues avec l'évêque d'Avranches pour son abbaye d'USERCHE (4). L'abbé de SAINT-FUSCIEN AUX BOIS (5) désirant sincèrement de faire entrer la Congrégation dans son monas-

(1) Dom (Marin) Sébastien du Busc, né à Caudebec, profès à Saint-Augustin de Limoges le 4 février 1630, prieur de Saint-Martin de Séez en 1636, puis en 1643 ; dépositaire des monastères de la Congrégation en 1645 et 1648 ; administrateur en 1660 de Saint-Florentin de Bonneval puis prieur en 1663 ; il mourut le 14 février 1672 à Saint-Martin de Séez.

(2) Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I^{er}, p. 257. En 1647 l'abbé de Beaulieu était Géraud de Castajoux.

(3) Voir *ibidem*, t. III, p. 43.

(4) Voir *ibidem*, t. II, p. 146-147.

(5) Voir *ibidem*, t. III, p. 42. L'abbé en était Charles d'Ailly (+ 1668).

tère en fit faire les réparations et quelques chambres dans le dortoir et pour accélérer la conclusion il donna un bénéfice considérable à un religieux de la Congrégation ; on se hâta de répondre à ses bonnes intentions et Dom Mathieu Jouaux, prieur de Corbie, reçut commission pour traiter avec lui. [732] L'abbé Goulas qui avoit l'abbaye de Notre-Dame de COULOMBES (1), au diocèse de Chartres, étoit animé du même zèle et avoit déjà dressé un concordat qui n'étoit pas encore signé lorsque quelques personnes indisposées contre la Congrégation en empêchèrent l'effet. Les religieux de REBAIS (2), au diocèse de Meaux, demandoient eux mêmes la réforme et menaçoient, en cas de refus, de se donner à Cluny ou à Saint-Vanne ; mais M. de Lenoncourt, leur abbé, n'y vouloit pas donner son consentement. Au mois d'octobre, le Grand Prieur de SAINT-MARTIN D'AUTUN (3) et quelques anciens prièrent les Supérieurs de la Congrégation d'accepter leur monastère. On offrit dans le même tems, MOLOME, SOUILLAC, SAINT-LÉGER D'EBREUIL (4)

(1) Voir *ibidem*, t. I^{er}, p. 142. L'abbé en étoit Léonard Goulas (+ 1661).

(2) Rebaïs étoit alors entre les mains du lamentable Philippe de Lenoncourt (1622-1661) qui persista dans son opposition à la réforme de son abbaye.

(3) Voir *ibidem*, t. III, p. 42.

(4) Molosme (cant. et arr. Tonnerre, Yonne), dont la fondation remonte au début du vi^e siècle. L'abbaye, sous le vocable de Saint-Pierre, fut réformée en 1004 par le Bh.-Guillaume de Dijon et de nouveau au commencement du xvi^e siècle. Les Mauristes en prirent possession en 1667. L'église du xvi^e siècle subsiste encore. — Cf. Arch. départ. de l'Yonne, série H, 2098-2125 ; Biblioth. Nat., ms. lat. 12684, fol. 300-305 ; ms. lat. 11.818, fol. 206-220, dont a) fol. 206-212 : « *Historiæ regaliæ abbatiæ Sancti Petri Molosmensis compendium* » jusqu'à l'abbatiate de François de Clermont-Tonnerre (1648-1701) ; b) fol. 213-220 : autre notice ; *Gallia Christiana*, IV, col. 720-723. Aucune monographie n'existe, semble-t-il, sur cette abbaye.

Souillac (chef-lieu arr. de Gourdon, Lot). Sa fondation sous le vocable de Notre-Dame remonte à Saint-Géraud d'Aurillac (vers 962) ; d'abord doyenné dépendant de l'abbaye d'Aurillac, Souillac fit dans la suite partie de la Congrégation de Chezal-Benoît. Les Mauristes en prirent possession en 1660. L'église du xii^e siècle subsiste encore. — Cf. Bibl. Nat., ms. lat. 12698, fol. 1-8, dont (fol. 1-4), « Mémoires pour l'histoire de l'abbaye de Souillac », jusqu'en 1684 ; ms. lat. 11.819, fol. 322-326, notice depuis 1684. *Gallia Christiana*, I, col. 179-182 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. IV, p. 27-28. PONS : *Histoire, archéologie, tourisme. Souillac et ses environs*. (Aurillac, 1923, in-8 de 223 p.) Malgré ses mérites ce n'est pas encore la monographie qu'on pourrait désirer sur cet établissement.

Ebreuil (chef-lieu cant., arr. Gannat, Allier). Abbaye fondée sous le vocable de Saint-Léger en 971. Supprimée en 1668. — Cf. Arch. départ. de l'Allier, série H, 11 liasses ; Bibl. Nat., ms. lat. 12669, fol. 1 sq. *Gallia Christiana*, II, col. 369-372 ; instrum. 121-122. DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. V, p. 99-

au diocèse de Clermont, MEULANT, LE TRÉPORT (1), que les Pères Feuillans et les Minimes avoient demandé et M. le Commandeur de Souvray qui en étoit abbé ; MONTOLIOU (2), dans le diocèse de Carcassonne, dont l'abbé M. Jean de Saint-Jean (3) passa un concordat avec la Congrégation le 11 de septembre ; SAINT-LUCIEN DE BEAUVAIS (4) où tous les religieux d'un commun consentement

100 ; JOS. VIPLE : *L'Abbaye de Saint-Léger d'Ebreuil*, dans Bulletin Soc. d'Emulation du Bourbonnais (an. 1914-1919), P. 41-51 ; 152-165 ; 175-182 ; 211-219 ; 248-261 ; 308-316 ; ANDRÉ RHEIN : notice sur l'église d'Ebreuil dans *Congrès archéologique de France*, 80^e session (1916), p. 100-124.

(1) Meulan (chef-lieu cant., arr. Versailles (Seine-et-Oise). Fondé en 1062, Saint-Nicaise de Meulan devint en 1077 un prieuré dépendant de l'abbaye du Bec. Il eut beaucoup à souffrir des Anglais et des Calvinistes. Les Mauristes y furent introduits en 1648 par le prieur commendataire Nicolas Davanne. — Cf. Arch. départ. Seine-et-Oise, 7 reg. et 15 cartons ; *Ibid.*, ms. 41 *Chronicon monasterii Sancti-Nicasii Melletensis a prima sui fundatione ad annum 1672* par Dom Victor Cottion ; Bibl. Nat., ms. lat. 13818, fol. 283-297. *Gallia Christiana*, VIII, col. 1285-1289 ; Dom BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. I^{er}, p. 280 ; *Briève description du prieuré Saint-Nicaise de Meulan* (1656, in-4^o) ; EM. HOUTH : *Recueil des chartes de Saint-Nicaise de Meulan, prieuré de l'ordre du Bec* (Paris, 1924, in-8.)

Le Tréport. Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I^{er}, p. 256, note 6. Les Mauristes n'y entrèrent qu'en 1660. L'abbé en était Jacques de Souvray (1631-1670). Cf. *Histoire de l'abbaye de Saint-Michel du Tréport* par Dom F.-B. COQUELIN, publiée par C. LORMIER (Rouen, 2 vol. in-8^o, 1879-1888), p. 200-204.

(2) Montolieu (cant. Alzonne, arr. Carcassonne, Aude). Sa fondation remonte vers l'année 800, sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste (de Mallast). Après avoir été détruite en 1170 par les Albigeois, l'abbaye fut rétablie en 1209 ; les Mauristes en prirent possession en 1649. — Arch. départ. de l'Aude, série H 192-196 ; Bibl. Nat., ms. lat. 12664, fol. 268-271 ; ms. lat. 12686, fol. 303-337^{vo} : « *Epilome historica monasterii sancti Joannis-Baptistæ Montisolivi, diocesis Carcassonnensis*. Cette notice, qui va jusqu'à l'année 1647, est adressée à Dom Mège. — Ms. lat. 12687, fol. 1-74, dont a) fol. 8-83 « *Synopsis rerum memorabilium abbatiae sancti Joannis-Baptistæ Montisolivi Carcassonnensis diocesis O.S.B., Congregationis Sancti-Mauri*, jusqu'en 1696, par Dom Dulaura (31 janvier 1696) ; — b) fol. 88-174, « Montisolivi », reprise au net de la notice précédente. — Ms. lat. 12779, fol. 114-119. *Gallia Christiana*, VI, col. 970-1009 ; instrum. 412, 415, 419, 421, 422, 426, 429, 437, 445-448, 458-459 ; Dom BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. IV, p. 172 ; MAHUL : *Cartulaire et archives des communes de l'ancien diocèse et de l'arrondissement administratif de Carcassonne* (Paris, 1857-1889, 7 vol. in-4), t. I^{er}, p. 69-124.

(3) Jean de Saint-Jean de Moussolens, abbé de 1632 à 1682.

(4) L'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais a pour origine un oratoire élevé sur le tombeau de ce saint ; il fut remplacé par une église en 582, confiée à des moines. Cette abbaye eut à plusieurs reprises beaucoup à souffrir des invasions et des guerres, en 845, en 1346, en 1472 et enfin des Calvinistes. Les Mauristes en prirent possession en 1665. — Cf. Arch. départ. de l'Oise, série H, 946-1312. Bibl. Nat. ms. lat. 12678, fol. 263-273 ; ms. fr. 19843, « Histoire de l'abbaye royale de Saint, Lucien, près la ville de Beauvais », par Dom Placide Porcheron, 1881. — *Gallia*

demandaient que l'on entrât chez eux, à l'exception du Grand Prieur qui pourtant ne s'y opposoit pas; en fin SAINT-NICOLAS-DES-PREZ (1) sous Ribemont, dont l'abbé, M. Nicolas Chasson (2), passa un concordat à Laon pour faire l'introduction le 2 de décembre de la même année.

SAINT-EUTROPE DE SAINTES (3). — Le Père Dom Benoist Bugny (4), religieux de la Congrégation étant prieur de Saint-Eutrope de Xaintes, on y avoit mis la réforme et le Père Dom Mommoles Geoffroi y avoit pris l'habit et fait profession. Après la désunion les Supérieurs de Saint-Maurexhortèrent et pressèrent les Pères de l'Observance de Cluny d'y entrer [733], mais on ne put jamais les y résoudre, peut être parce qu'ils ne voulurent pas avoir affaire à un titulaire qui n'étoit pas de leur corps. Mais Dom Hugues Bataille, dont il a déjà été parlé, crut pouvoir s'en rendre maître d'une autre manière : il jeta un dévolu sur plusieurs bénéfices, et

Christiana, IX, col. 778-787 ; DELADREUC et MATHON : *Histoire de l'abbaye, royale de Saint-Lucien*, dans *Mémoires Soc. Acad. de l'Oise*, 1872-1873, tome VIII p. 257-385 ; 541-704 (et Beauvais, 1874, in-8 de 296 p.).

(1) Ribemont (chef-lieu cant., arr. Saint-Quentin, Aisne). La fondation de l'abbaye de Saint-Nicolas remonte à l'année 1083 ; elle eut beaucoup à souffrir des guerres des xiv-xv^e siècles. Les Mauristes en prirent possession en 1647. — Cf. Arch. départ. de l'Aisne, série H, 433-450, où se trouve une notice historique sur l'abbaye, contenant un inventaire très sommaire des titres de 1083 à 1706 (H. 433) ; Bibl. Nat., ms. lat. 12688, fol. 176-294, dont a) fol. 177-183^{vo}, « Mémoires de ce qui s'est passé de plus considérable depuis la fondation de l'abbaye de Saint-Nicolas sous Ribemont » ; — b) fol. 183 bis-197^{vo}, « Abrégé de l'histoire de l'abbaye royale de Saint-Nicolas fondée par Anselme second, comte de Ribemont, en l'an 1083 » (inachevé) ; — c) fol. 198-221, Autre « Abrégé de l'histoire de Ribemont et de ses comtes descendus de Charlemagne », par Dom Fursy Beaurain, en 1682 ; d) fol. 228-266 ; autre « Abrégé » ; — ms. fr. 19847, « Abrégé des histoires des comtes de Ribemont descendus de Charlemagne, de la vie d'Anselme II et de l'abbaye royale de Saint-Nicolas de Ribemont ; envoyé au R. P. Dom Michel Germain..., par F. Fursy Beaurain, le 30 juillet 1677, de Rethel ». *Gallia Christiana*, IX, col. 614-620 ; H. STEIN : *Cartulaire de l'ancienne abbaye de Saint-Nicolas-de-Prés-sous-Ribemont (diocèse de Laon) publié d'après le manuscrit original des Archives Nationales* (Saint-Quentin, 1884, in-8 de 231 pages. Extrait des *Mémoires de la Soc. Acad. de Saint-Quentin*, 1881-1883.)

(2) La *Gallia Christiana* l'appelle Guillaume Charon (+ 1675).

(3) Voir *Histoire de la Congr. de Saint-Maur*, t. II, p. 285.

(4) Dom (Charles) Benoît Bugny, originaire de Compiègne, profès à Saint-Remy de Reims le 8 août 1632, fut nommé en 1654 prieur de Saint-Thierry de Reims ; en 1657 et 1660 de Saint-Nicaise ; en 1663, 1666 et 1672, de Saint-Père de Chartres ; en 1669 de Fécamp ; en 1678 de Saint-Jean de Réome ; il mourut à Saint-Rémy le 2 octobre 1686. — Voir sa notice à cette date. Cf. DOM U. BÉRIÈRE : *Nouveau Supplément*, p. 86.

entre autres sur le prieuré de Saint-Eutrope de Saintes. La cause fut plaidée au Grand Conseil cette année et Dom Hugues Bataille fut debouté de ses prétentions.

MORT ET ÉLOGE DE DOM THOMAS DUFOUR (1). — Pendant que Dieu favorisoit ainsi la Congrégation, il lui enlevait plusieurs de ses plus excellents sujets pour les couronner d'une gloire immortelle. Le 2 de février de cette présente année mourut, à Jumièges, Dom Thomas Dufour, dont on peut dire qu'en peu d'années il remplit un long espace de tems. Il naquit à Fécamp le 27 de janvier 1613. Trois mois après la mort de son père, Gédéon, vicomte de Fécamp, qui, étant né dans l'hérésie et rentré dans le sein de l'Eglise, fut un très zélé catholique, amateur des pauvres et des orfelins, versé dans la lecture des SS. Pères, bon canoniste et excellent controversiste. Sa mère Anne Vimars, fille de Sr. Vimars, contrôleur au grenier à sel de la ville du Havre, étoit douée des vertus les plus recommandables à son sexe. Elle demeura veuve à l'âge de 23 ans, chargée de cinq enfants auxquels son mary avoit laissé peu de biens, beaucoup de dettes et de grandes affaires à démêler ; mais comme elle étoit riche de son côté, elle ne voulut point lui faire l'affront de renoncer à sa succession, elle fit honneur à tous ses engagements, débrouilla ses [734] affaires et vécut avec ses enfants dans une grande économie, renonçant aux pompes et aux vanitez du siècle et ne songeant qu'à leur donner une pieuse éducation.

Thomas, le plus jeune de tous, profita de telle sorte de ses instructions qu'il ne lui donna jamais aucune occasion de le reprendre. Lorsqu'il fut en état d'étudier, sa mère qui l'aimoit particulièrement le confia à un saint prêtre, habile et sçavant dans les sciences humaines. Sa docilité, la vivacité de son esprit et sa grande mémoire firent juger dès lors qu'il feroit un jour l'honneur de sa famille. Aiant achevé ses humanitez, il fut envoyé à Paris où il employa la 1^{re} année à l'étude de la langue hébraïque et des autres langues orien-

(1) Dom (Louis) Thomas du Four, né à Fécamp, profès à Jumièges le 10 août 1637, où il revint mourir le 2 février 1647. — Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 540 ; Dom François : *Bibliothèque*, t. I^{er}, p. 263 ; t. IV, p. 43-46 ; *Vie des Justes*, t. I^{er}, p. 51-53 ; Dom Tassin : *Histoire littéraire...*, p. 30-34. Dom Martène reproduit ici à peu de choses près la notice qui se trouve dans l'*Histoire de l'abbaye... de Jumièges* (publiée par J. Loth), t. III, p. 80-87. Pour les compléments bibliographiques, voir Dom. U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément*, p. 184-185.

tales dans lesquelles il fit un progrès merveilleux. Il apprit l'hébreu sous un ancien et sçavant professeur qui, dans une occasion publique, fit son éloge comme du plus excellent écolier qu'il eût eu jusques alors et d'un enfant né pour les langues orientales ; à l'égard du syriaque et du chaldéen il l'apprit lui même et sans le secours d'aucun maître. L'année suivante, il commença sa philosophie dans l'université de Paris, n'étant encore âgé que de 16 à 17 ans, et, en même tems, du consentement du principal de son collège, il enseigna la langue hébraïque, ce qu'il continua pendant sa 2^e année de philosophie, au bout de laquelle il étoit difficile de distinguer lequel étoit le plus habile philosophe du maître ou du disciple. Il composa des thèses en hébreu sur toute la philosophie pour les soutenir en cette langue sans avoir de président. Il composa un [735] petit lexicon hébreu de tous les termes dont on se sert en philosophie. Il régloit toutes ses heures hors de la classe en exercices de piété et dans l'étude des langues.

Il étudia ensuite deux ans la théologie et devint si profond en cette science qu'un jour, disputant sur une question qui venoit d'être expliquée, il poussa ses argumens avec tant de force que le maître avoua que l'objection étoit plus forte que sa réponse. Ce fut après la 2^e année qu'il prit la résolution de se faire Chartreux, à l'âge de près de 21 ans. Il fut envoyé à la Chartreuse de Mont Renaud (1), près de Noyon, où il fut reçu avec joye et admiré de tous les religieux pour son zèle et sa ferveur. Il y demeura six semaines avant que de prendre l'habit, mais lorsqu'on fut sur le point de le lui donner, le médecin, homme habile et expérimenté, jugea que les longues veilles jointes au jeune et l'abstinence le rendroient poulmonique et qu'il deviendrait inutile et à charge à l'Ordre : c'est pourquoi ils le prièrent de se retirer. Il quitta sa chère solitude et toutes les douceurs spirituelles qu'il y goutoit, dans un esprit de soumission à l'ordre de Dieu, sans rien perdre de sa sérénité de son âme et sans honte de reparoitre dans le monde. Sa mère qui, étoit inconsolable de sa retraite, eut une joye extrême de le revoir, espérant qu'étant prêtre séculier elle auroit la consolation de vivre avec lui. Mais son attrait pour la solitude lui inspiroit d'autres desseins : il résolut d'aller étudier à Harfleur, pendant deux ans,

(1) Chartreuse de Notre-Dame du Mont-Renaud, ou Mont Saint-Louis (comm. de Passel, cant. et arr. de Noyon, Oise), fut fondée en 1308 et supprimée à la Révolution.

pour donner à son tempérament le tems de se fortifier ; après quoi il se proposoit de quitter le monde [736] et de se présenter pour être reçu dans quelque corps religieux, jusques à ce qu'un refus marqué lui fît connoître que ce n'étoit pas la volonté de Dieu ; auquel cas il entreroit dans l'état ecclésiastique séculier pour y vivre séparé du monde, sans bénéfices, dont le fardeau lui étoit insupportable : ce qui étoit cause qu'il en avoit désia refusé un pendant ses études de théologie.

Il n'eut point d'autres exercices à Harfleur que l'étude et l'oraison. Il passoit les jours et bien souvent les nuits entières sans se coucher ni se deshabiller, se contentant, lorsque le sommeil l'accabloit, de s'assoupir dans sa chaise et de s'accouder sur sa table pendant une heure ou environ. Il reprenoit ensuite l'étude avec autant d'ardeur qu'auparavant. Sa grande lecture, ses collections, un abrégé de toute la théologie et plusieurs autres écrits qu'il fit en si peu de tems surpassent toute créance. Lorsqu'il se couchoit sur les deux ou trois heures après minuit, c'étoit sur des nattes : il jeunoit les vendredis et le reste du tems il étoit très sobre.

Comme Dieu lui avoit donné le don d'oraison, il passoit tous les jours deux heures à l'église dans cet exercice, sans parler de celle qu'il faisoit dans la retraite et dans sa chambre. Il communioit tous les jours et se confessoit deux ou trois fois la semaine de fautes si légères qu'on avoit peine à trouver en lui matière d'absolution. Souvent il alloit visiter les pauvres malades pour les consoler, les instruire et les assister du peu qu'il avoit. Il étoit fort réservé dans ses discours et ne parloit pas [737] même des défauts publics de personne : s'il arrivoit qu'en sa présence, il échapât à quelqu'un de dire du mal de quelqu'autre, à l'heure même il le reprenoit ou prenoit le deffense de l'accusé, soit en l'excusant, soit en diminuant la faute. Jamais il ne voulut étudier le traité de la virginité, de peur de souiller la pureté de son cœur par une connoissance quoique théologique des vices contraires.

Enfin ne pouvant plus souffrir le séjour du monde, il alla se présenter au noviciat de Jumièges où il fut admis, étant âgé d'environ 23 ans et consommé en toutes sortes de sciences et de vertus. Un sçavant théologien de ce tems là et son ami intime, lui voiant prendre l'habit, s'écria : « Oh ! que de lumières et de sciences renfermées
« dans le cloître et cachées sous un habit religieux. Si de 400 que
« nous étions étudiants en Sorbonne, on eût fait choix des six meil-
« leurs esprits pour les fondre en un seul il n'eût pas égalé M. Dufour ».

Il passa l'année de son noviciat, non comme un novice, mais comme un ancien profez accompli dans la pratique de toutes les vertus. Il fit profession le 10 d'aoust 1637, et le supérieur dit alors à un de ses frères qui s'y étoit rendu : « Votre frère est un ange et non pas un homme. Il est entré chez nous plus religieux que nous le sommes nous mêmes. »

Quelque tems après, le P. Dom Grégoire Tarisse qui désiroit appliquer ses religieux à l'étude de l'Ecriture Sainte, persuadé qu'on ne pouvoit l'apprendre à fonds que par l'intelligence des langues grecque et hébraïque, fit venir à Saint-Germain Dom Thomas Dufour ; et, pour scavoir au juste jusqu'où alloit sa science touchant l'hébreu, il invita un jour à dîner M. de Muys (1), le plus habile professeur de langue [738] hébraïque qui fût à Paris. Après le repas, il le conduisit à la bibliothèque et le pria de conférer avec Dom Thomas. M. de Muys lui fit d'abord quelques interrogations comme à un écolier, puis le fit interpréter quelques chapitres aisez de la Bible et, voyant qu'il repondoit à tout pertinemment, il le mit sur les plus grandes difficultez. Dom Thomas aiant pleinement satisfait à tout, M. de Muys prit le P. Tarisse en particulier et lui dit que ce religieux étoit un maître, qu'il ne croioit pas qu'il y eût dans Paris de personne si capable que lui et qu'il pouvoit hardiment le faire enseigner les langues. Sur ce témoignage, on lui donna 10 ou 12 religieux qu'il enseigna si parfaitement qu'ils devinrent eux mêmes en état d'enseigner les autres. Quelques années après, il composa une grammaire hébraïque (2) qu'il fit imprimer par un ordre exprès du P. Général qui, pour le perfectionner encore davantage dans l'hébreu, l'envoia demeurer en Avignon, afin qu'il pût conférer avec les Juifs.

En ce tems là, on songeoit à imprimer la polyglotte de Lejeay et l'on avoit cherché tous les plus habiles gens pour travailler à cet ouvrage (3). Ces Mrs. prièrent Dom Thomas de les aider : comme il s'agissoit de la gloire de Dieu et de l'utilité du public, il y consentit avec l'agrément du R. P. Général ; mais voyant qu'on n'appor-

(1) Siméon Marotte de Muis, savant hébraïsant né en 1587 à Orléans, chanoine et archidiacre de Soissons, nommé en 1604 à la chaire d'hébreu au Collège royal, mort en 1644. (Cf. ABEL LEFRANC : *Histoire du Collège de France* (1893), t. 1^{er}, p. 383 ; GOUGET : *Mémoires historiques et littéraires sur le Collège de France*, t. 1^{er}, p. 113-117.)

(2) Imprimée à Paris en 1642, in-8.

(3) Voir à ce sujet, U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément*, p. 185.

toit pas tout le soin nécessaire à corriger cet ouvrage pour le mettre dans sa perfection (1), il ne voulut pas assister davantage aux conférences pour éviter les contestations de ceux qui s'opposaient à ses sentimens et s'excusa avec autant d'humilité que de prudence.

Sa religion et son humilité ne souffrirent point de ses études et de sa grande réputation. Il se regardoit comme le plus grand pécheur qui fut sur la terre et croioit que le monde ne seroit jamais assés tost débarrassé d'un fardeau inutile comme lui. Après les matines il restoit à l'église en oraison jusques à prime qui se disoit à six heures. Après cet office, il alloit dire la Sainte Messe et pendant le reste de la journée il avoit encore des heures destinées à la prière. Les dernières années de sa vie il réduisit toutes ses lectures à l'Ecriture Sainte, aux ouvrages de sainte Thérèse, sainte Gertrude et sainte Catherine de Genes.

Il demanda la permission de s'en retourner en Normandie, à Jumiège, sa maison de profession. Lorsqu'il partit, le R. P. Général l'exhorta de faire un commentaire sur les Psaumes : il l'entreprit par obéissance, mais comme il ne vouloit rien relâcher de ses exercices de piété et de la Règle, il ne put continuer cet ouvrage. A peine étoit-il au Xe psaume qu'il fut attaqué, en 1646, du poulmon avec tant de violence qu'il ne fit plus que trainer. Le médecin lui annonça que cette maladie le conduiroit à la mort et cette nouvelle, loin de l'attrister, excita sa reconnoissance pour Notre-Seigneur qui lui tenoit les portes de la mort fermées jusques à ce qu'il fut parfaitement converti. Enfin sentant approcher son heureux trépas, il se muni de tous les sacremens qu'il reçut avec la piété qu'on devoit attendre d'un homme qui avoit mené une si sainte vie. Dieu pour achever de le purifier et le sanctifier lui donna une agonie qui dura huit jours durant laquelle il ne cessa de [740] témoigner son désir ardent de jouir de Dieu. Il mourut à l'âge de 34 ans. Son supérieur qui reçut ses derniers soupirs écrivit de lui en ces termes. « Il est mort si saintement qu'on ne sauroit rien souhaiter de plus pour bien mourir. » Le nécrologe de Jumiège parle ainsi de lui : « Dom « Thomas Dufour, mourut l'an 1647 ; le grand dégoût qu'il avoit « de la vie présente, l'aversion des remèdes qui la pouvoient pro- « longer, le fervent désir de voir Dieu, alléguant qu'un pauvre

(1) L'impression de la Polyglotte de Le Jay comprenant 9 tomes en 10 volumes, commencée en 1628, fut terminée en 1645.

« chien meurt d'envie de voir son maître marquant ce qu'il étoit, « un fort bon religieux, fort intérieur et vertueux. Il étoit grandement versé dans la connoissance des langues orientales, comme « on peut voir dans la grammaire hébraïque qu'il a composée ; et « lorsqu'il fut surpris de la maladie dont il mourut, il faisoit une « exposition des Psaumes où l'on voit sa piété et sa doctrine. »

MORT ET ÉLOGE DE DOM GÉRARD DES ALLEUX (1). — Dom Gérard des Alleux, prieur de Bonne Nouvelle de Rouën, ne lui survéquit que de quelques mois. Quand il n'auroit rendu d'autre service à la Congrégation que d'avoir procuré l'introduction de la réforme dans l'abbaye de Corbie, sa mémoire devoit y être en vénération ; mais il l'a encore édifiée par ses vertus, aidée par ses conseils et honorée par les différents postes qui lui furent confiés. Il étoit né à Corbie, et dans sa jeunesse il avoit pris l'habit dans la célèbre abbaye qui fait l'ornement de cette petite ville. La droiture de son cœur lui fit bientôt connoître combien on y étoit éloigné de la perfection de l'état religieux. Excité par les prédications d'un père Capucin, il résolut, pour mettre son salut en sûreté, de passer dans cet Ordre et s'en ouvrit au prédicateur qui lui dit que Dieu avoit sur lui d'autres vues et qu'il devoit prendre des mesures pour réformer son abbaye. En ce tems là, la nouvelle [741] réforme de Saint-Vanne commençoit à se répandre dans les monastères de France. Le P. des Alleux et le P. de Sarcus, animés du même zèle, songèrent sérieusement aux moyens de l'introduire à Corbie et travaillèrent conjointement à ce grand ouvrage. Ils étoient très jeunes tous les deux et il s'agissoit de gagner toute une communauté, jeunes et anciens, inférieurs et supérieurs, particuliers et officiers. Animés de la grace de Dieu et poussés par son esprit, ils eurent la consolation de voir l'accomplissement de leurs vœux. On a vu cy devant ce qui se passa et ce qu'ils eurent à souffrir dans une si pénible entreprise (2).

La réforme ayant été établie à Corbie, l'an 1619, on y mit un noviciat dont le P. Des Alleux fut une des pierres fondamentales. Il y fit profession, le 23 d'avril 1620. Dieu lui avoit donné un riche naturel, un esprit doux et une humeur agréable qui, joints à ses

(1) Voir *Histoire de la Congr. de Saint-Maur*, t. I^{er}, p. 62 note 1.

(2) Voir, *Ibidem*, t. I^{er}, p. 61-69.

vertus religieuses, le rendoient aimable à tout le monde. Il ne tarda pas à être élevé à la supériorité et, dès l'an 1622, il fut nommé prieur de Saint-Faron de Meaux, d'où il passa dans la même qualité à Saint-Jean d'Angeli. Il fut ensuite visiteur d'Aquitaine, prieur de la Daurade à Toulouse, abbé de Limoges, de Saint-Alire de Clermont, prieur de Saint-Remi de Reims des Blancs Manteaux et ensuite de Bonne Nouvelle de Rouen. Il s'acquitta de toutes ces fonctions avec un applaudissement universel. Etant abbé de Limoges, l'évêque conçut une si grande estime pour lui qu'il le fit son Grand Vicaire. Le R. P. D. Grégoire qui vouloit que les supérieurs s'éloignassent de la communication avec le monde l'en reprit et lui donna ordre de s'en excuser auprès du prélat de l'honneur qu'il lui faisoit. Il se défit sans peine d'une place qu'il n'avoit acceptée que malgré lui et ne l'ayant ny désirée, ny recherchée, il fit agréer à [742] l'évêque ses humbles excuses (1).

Sous un extérieur aisé, il cachoit un amour extrême de la pénitence. On seroit étonné si l'on voioit icy le détail de ses pénitences que l'on n'a scu qu'après la mort d'un de ses religieux qui étoit son confident. Ceux qui ne connoissent cette vertu que de nom en feroient des sujets de raillerie et ceux qui n'ont pas le courage de le suivre le taxeroient peut être d'indiscrétion. Mais les saints pensent autrement et regardent le corps dont ils sont revêtus comme un amas de corruption, ils ne peuvent trop le châtier et l'humilier pour en empêcher les révoltes. C'est dans cet esprit que se représentant sa cellule comme une grande ville, il y faisoit amende honorable à Dieu, la corde au col, comme s'il eût été le plus grand des pécheurs. Il mourut à Bonne Nouvelle de Rouen, le 11 aoust 1647.

MORT DE DOM PLACIDE VALLÉE ET DE F. BERNARD RAIMOND (2).

— Au mois d'octobre suivant moururent à Saint-André d'Avignon, à huit jours l'un de l'autre, dans la fleur de leur âge, mais déia meurs pour le ciel, deux religieux également sages et vertueux. Le 1^{er} fut Dom Placide Vallée, mort le 14. Il étoit natif de Saint-Maiscent en Poitou et, dès ses plus tendres années, il avoit embrassé la vie religieuse dans l'abbaye de ce lieu et, à l'âge de 19 ans, il fit profes-

(1) Voir *Ibidem*, t. II, p. 8.

(2) Dom (Etienne) Placide Vallée, originaire de Saint-Maixent, profès à Saint-Augustin de Limoges le 1^{er} novembre 1634, mourut à Saint-André d'Avignon le 14 octobre 1647.

sion dans la réforme à Saint-Augustin de Limoges le 1^{er} novembre 1634. Etant à Saint-André d'Avignon, il entendit parler des maladies du tems qui affligeoient le monastère de Montmajour : la charité ardente qui dévorait son cœur lui inspiroit le désir d'aller soulager ses confrères. Il en demanda la permission qui lui fut accordée ; mais au bout de huit jours il y fut lui même attaqué d'une dissenterie violente qui l'obligea de retourner dans son monastère pour y avoir du soulagement et qui le [743] conduisit au tombeau. On a cru que Dieu lui avoit fait connoître l'heure de sa mort, parce qu'il marqua distinctement à son supérieur l'heure à laquelle on devoit lui administrer tous les sacremens, quoique le médecin fut d'un avis contraire et le tems même auquel il falloit faire pour lui les prières des agonisans. Il laissa à tous ses confrères autant de regrets de sa mort que d'estime de ses vertus.

L'autre fut frère Bernard Raimond, natif de Bordeaux, qui à l'âge de 25 ans avoit fait profession à Toulouse le 31 de mai 1644. Il fut envoyé à Saint-André d'Avignon, où, aiant passé quelque tems dans les exercices de la pénitence et de la mortification, il fut attaqué d'une fièvre de langueur qui dura trois mois. Sentant ses forces diminuées, il demanda qu'on lui permit de faire une confession générale et il ne l'eût pas plutost achevée qu'il tomba dans un délire qui surprit tout le monde. Le supérieur attentif à profiter des moindres momens pour lui donner le saint Viatique s'approcha de lui et lui dit qu'il devoit bien ménager ce qui lui restoit de tems à vivre. A ces mots, le malade se réveillant comme d'un profond sommeil et reprenant ses esprits lui répondit. « Mon R. Père que faut il que je fasse, je suis disposé à tout ce que vous désirerez de moi. » On saisit cet intervalle et il regut le Saint-Viatique avec des sentimens d'une grande dévotion. Après quelques heures d'un nouveau transport, Dieu lui rendit pour quelque momens son bon sens, afin qu'il pût recevoir l'extrême-onction. * Il répondit lui même à chaque onction * (a), confessant qu'il avoit beaucoup péché par ses sens. Après la dernière il remercia Dieu de l'avoir appelé à la vie religieuse, prononça trois fois d'une voix ferme ces paroles : *In te* [744] *Domine speravi non confundar in æternum* et rendit aussi tost son âme à Dieu le 21 d'octobre.

MÉDITATIONS DU P. RAINSAINT (1). — Ce fut cette année que le
(a) Ajouté par F.

(1) Voici le titre de cet ouvrage : *Méditations pour tous les jours de l'année,*

R. P. Dom Firmin Rainsaint fit imprimer ses méditations sur les évangiles pour tous les jours de l'année et pour tous les mystères et les principales fêtes. Elles ont été si bien reçues qu'on en a fait trois éditions et qu'encore aujourd'hui elles sont encore estimées de tout le monde.

tirées des Evangiles qui se lisent à la Messe, et pour les principales fêtes des saints, avec leurs octaves. En réalité la première édition parut en 1633 (in-12) dédiée à Richelieu ; la 2^e en 1647 (in-4^e), il y en eut d'autres encore en 1679, 1683 et 1699. (Cf. DOM TASSIN : *Histoire littéraire*, p. 61.)

RÉFORME DE MOLESME (1). — Cette année est recommandable par l'établissement de la réforme dans plusieurs monastères, dont le plus illustre est l'abbaye de Molême, au diocèse de Langres, fondée par saint Robert, qui en tira 22 religieux pour aller fonder celle de Cîteaux, la mère de l'ordre le plus saint qui ait été dans l'église. La discipline régulière se conserva long tems dans l'abbaye de Molesme, mais elle tomba enfin dans un état qui faisoit oublier la sainteté de son origine. Le tems de sa résurrection pour ainsi dire étoit venu. En conséquence des concordats passez l'année précédente avec le prince de Conty, abbé, et avec les anciens, l'introduction se fit le 2 février 1648. L'on y trouva tous les lieux réguliers dans un grand désordre, l'église qui est une des plus belles du royaume étoit sans voûte et sans nef, remplie de ronces et d'épines ; le lieu sacré où est le tombeau du saint fondateur étoit ouvert aux bêtes. Le dortoir ressembloit à un vaste grenier dans lequel il n'y avoit que deux petites chambres. Il fallut prendre alors en différens endroits de la maison des logemens dont il y en avoit de très éloignez de l'église, jusques à ce que le chambrier céda aux réformez celui de la chambrerie qui étoit fort à leur bienséance. Le P. Dom Fulgence Alexandre (2), grand serviteur [745] de Dieu, y fut établi supérieur, et, en moins de trois ans, il rendit le dortoir habitable pour 12 religieux, fit au-dessous un réfectoire et une cuisine et ménagea un logement pour les hôtes et pour les infirmes. Dieu le récompensa de ses travaux par une précieuse mort qui arriva à Molême, le 12 d'octobre 1650, après l'avoir éprouvé par une

(1) Cf. Dom Mège *Annales* (ms. lat. 13861), p. 542. Voir plus haut, t. III, p. 43.

(2) Dom (Philippe) Fulgence Alexandre, originaire de Bainville (Meuse), profès à Saint-Hydulphe le 29 août 1627, vint à Cluny et opta pour la Congrégation de Saint-Maur. On le trouve en 1639 administrateur de Saint-Pierre-le-Moutier, puis prieur de Saint-Jean de Réôme en 1642 et 1645 ; de Molesme en 1648 où il mourut le 10 octobre 1650.

longue et douloureuse maladie. Quinze jours après l'introduction, arriva à Molême Dom Gérard Pichon (1) pour y faire l'office de sous-prieur et de prédicateur : ses paroles, soutenues par son exemple, firent un effet merveilleux dans le pays et l'on ne peut dire le bien que produisirent ses instructions.

SAINT-SEINE ET CORBIGNY. — La réforme de Molême fut suivie de celles de Saint-Seine (2) et de Corbigny, en vertu des mêmes concordats. Dans ce dernier monastère on ne trouva qu'une chasuble de laine pour tout ornement dans la sacristie et le reste de la maison manquoit pareillement des choses les plus nécessaires.

Au mois d'octobre 1648, on envoya deux religieux à Saint-Fuscien, en vertu du concordat fait avec M. Dally (3) qui en étoit abbé, afin d'aider les anciens qui n'étoient plus que deux, en attendant qu'on pût y mettre une communauté.

SAINT-NICAISE DE MEULANT. — Dans le même tems la Congrégation fut établie au prieuré conventuel de Saint-Nicaise de Meulant (4), dépendant de l'abbaye du Bec. On est entièrement redevable de cet établissement à la piété de M. D'Avanne, prêtre du diocèse de Chartres, qui possédoit ce bénéfice en commande. La vie peu réglée qu'il avoit remarquée dans les religieux de ce monastère lui avoit inspiré une si grande aversion d'eux qu'il s'étoit appliqué à ruiner dans le prieuré tout ce qui [746] ressentait le monachisme. Mais depuis qu'il eut vu de ses propres yeux la vie édifiante des religieux de Saint-Maur, qu'il avoit lui-même établis à Bonne-Nouvelle de Rouen qu'il possédoit pareillement et dont il leur avoit resigné le titre, il résolut de les introduire aussi à Meulant. Il fit bâtir deux dortoirs, un réfectoire, des infirmeries, des chambres d'hôtes qu'il meubla, mit à l'église et à la sacristie des ornemens et des vases sacrez, orna les chasses et acheta des maisons pour avoir une plus grande étendue. Lorsque tout fut en état, le 3 d'octobre 1648, un des assistans, au nom de la Congrégation et Dom Joseph Taillandeau (5), prieur du Bec,

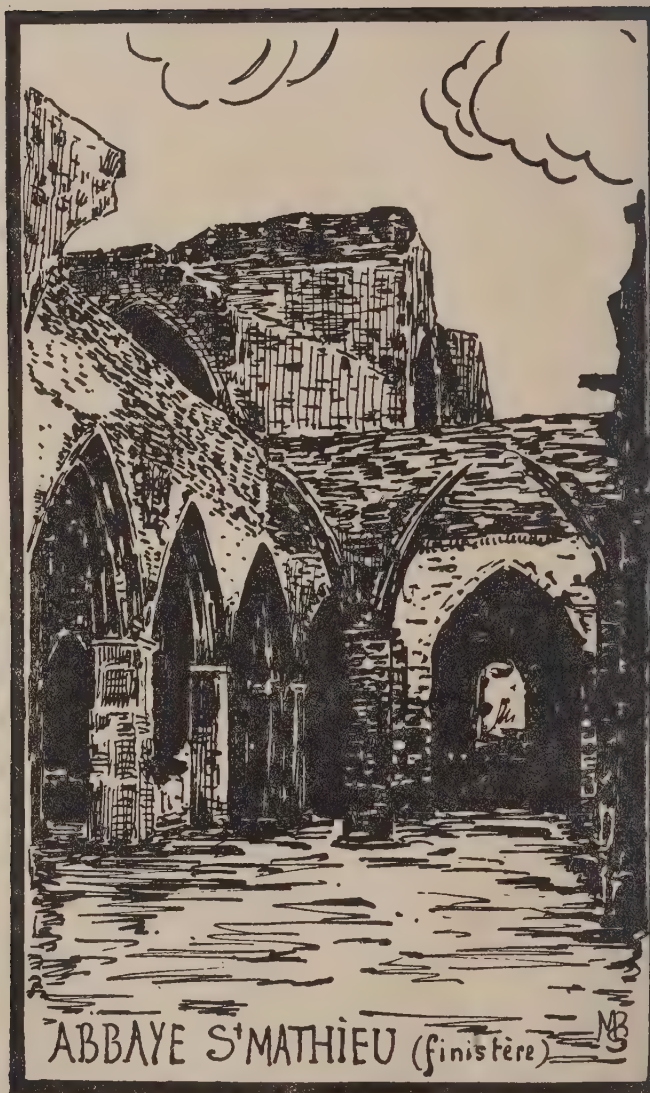
(1) Dom (Jacques) Gérard Pichon, né à Paris, profès de Redon le 22 octobre 1629, mort à Saint-Germain d'Auxerre en 1680.

(2) Voir *Histoire de la Congr. de Saint-Maur*, t. III, p. 43 pour Saint-Seine ; tome III, p. 43 pour Corbigny ; et tome III, p. 42 pour Saint-Fuscien-aux-Bois.

(3) Il s'agit de Charles d'Ailly (1623-1668).

(4) Voir plus haut, p. 66 note 1. Cf. *Les Mémoires de Dom Audebert*, p. 112.

(5) Dom Joseph Taillandeau, originaire de l'Anjou, ancien profès de la Société



faisant pour sa communauté prirent possession du prieuré scitué dans le fort de Meulant. Le lieutenant général du lieu les mit en possession, en vertu du concordat passé entre les prieurs et religieux du Bec et les Supérieurs de la Congrégation d'une part et M. d'Avanne, prieur titulaire du prieuré de Saint-Nicaise, ratifiés par le chapitre du Bec et par le chapitre général et omologué au parlement de Paris. On mit à Meulant 8 religieux et un frère convers qui n'avoient d'autre soin que de louer et de prier Dieu. M. d'Avanne se chargeant de celui de leur subsistance et de l'économie de leur temporel.

ARREST DU PARLEMENT DE BRETAGNE AU SUJET DE L'ABBAYE DE SAINT-MAHÉ (1). — On parla cette année de séculariser l'abbaye de Saint-Mahé, ou Mathieu, (2) au diocèse de Léon, en Bretagne. Un seul religieux de la maison s'y opposa, et sur les calomnies dont on le chargeoit pour l'obliger à révoquer son opposition, il se pourvut au Parlement de Bretagne, le 18 juin. Il y fut rendu un arrêt par lequel ce religieux fut mis en la protection et sauvegarde du Roi, et ordonné qu'à la requête [747] du Procureur général du Roi il serait fait état et procez verbal de l'église de Saint-Mahé, maison, clôture et lieu réguliers pour M. N. Conseiller et que le supérieur de la réforme de la Congrégation de Saint-Maur seroit assigné pour assister au procez verbal par lui ou par procureur dûment fondé, pour ce fait, pourvoir à la réformation et l'union de ladite abbaye à ladite Congrégation de Saint-Maur, aux conditions de droit, avec deffense à l'abbé et évêque diocésain et tous autres d'y établir aucun prêtre séculiers ou

de Bretagne où il étoit prieur du Tronchet en 1626 et 1627, fit profession de la réforme de Mauriste le 24 janvier 1626 à Redon. En 1633 il est prieur de Conches ; en 1636 et 1639 de Saint-Evroult ; en 1642 de Bernay ; en 1648 et 1651 du Bec ; en 1654 et 1657 de Bernay ; il mourut au Bec le 10 février 1674.

(1) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 546 ; *Les Mémoires de Dom Audebert*..., p. 97-99.

(2) La fondation de l'abbaye Saint-Mathieu-de-Fin-de-Terre (com. Plougonvelin, cant. Saint-Renan, arr. Brest, Finistère), remonterait au ^{vi}^e siècle. Elle fut unie à la Congrégation de Saint-Maur en 1655. — Arch. départ. du Finistère, série H, 6 reg. et 47 cartons ; Bibl. de Brest, ms. 40 ; Bibl. Nat., ms. lat. 12683, fol. 139-156, dont : a) fol. 139-142, « Compendium historiae Sancti-Matthaei-in-fini-bus-terrae », va jusqu'en 1658 par Dom Simon le Tort (1861) ; b) fol. 143-146, « Histoire de l'abbaye de Saint-Mathieu, vulgairement de Saint-Mahé, au diocèse de Léon, en Basse-Bretagne », jusqu'en 1630. — *Gallia Christiana*, XIV, col. 987-990 ; instrum. 225, 227 ; Dom Besse : *Abbayes et Prieurés*, t. VIII, p. 290-291 ; LEVOT : *L'abbaye de Saint-Mathieu-de-Fine-Terre* (Brest, 1884, in-8).

réguliers autres que de ladite Congrégation. En conséquence de cet arrest, le R. P. Général envoya procuration au P. Visiteur de Bretagne pour, en son nom, assister à la descente que devoit faire le commissaire député par le Parlement. Il y trouva les religieux très disposés à recevoir la Congrégation dans leur monastère et la noblesse du pays portée d'inclination pour cet établissement ; un gentilhomme lui offrit même de lui remettre entre les mains des titres de biens aliénez et usurpez pour plus de 3000 ou 4000 ll. de revenu (1).

CHAPITRE GÉNÉRAL (2). — Le chapitre général de cette année se tint à Vendôme. Le P. général étant malade et ne pouvant plus se transporter si loin, on vouloit lui persuader de le tenir à Paris ; mais quoique sa présence fût fort nécessaire, aiant consulté ses assistans, il conclut que le chapitre se tiendrait au lieu où il avoit été indiqué. Il commença le 14 de may par la messe du Saint-Esprit et la déposition des Supérieurs. Les neuf définiteurs furent Dom Firmin Rainant, Dom Jean Harel, Dom Placide de Sarcus, Dom Bernard Audebert, Dom Ignace Philibert, Dom Michel Piron, Dom Pierre Béziat, Dom Antoine Espinasse et Dom Benoist Brachet, qui eurent pour président Dom Bernard [748] Audebert (3). Aussi tost qu'il fut commencé, le P. Dom Grégoire Tarisse quitta son rang de général, comme n'ayant plus aucune charge, et reprit son rang de profession avec une joye et une humilité qui édifièrent tout le monde. Il pria un des députés de lui obtenir du chapitre la permission d'écrire et de recevoir des lettres sans être obligé de les montrer et de supplier de sa part les définiteurs de rendre la liberté à * un religieux * (a) qui avoit fait des

(a) Mis par F. au lieu de [D. Anselme Le Michel dont il a été parlé].

(1) On remarque très nettement que le rédacteur s'est ici, comme dans différents endroits depuis l'année 1645 servi des *Mémoires de Dom Audebert*. Cf. p. 97-99.

(2) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 547 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 96-102. — Sur ce chapitre général, cf. Arch. Nat. LL 991, fol. 80 et L 814, n° 11 : Décrets du chapitre général de 1645 confirmés par le chapitre de 1648 ; fol. 80 v° et 81 *Decreta nova* (4 art.) ; — LL 991, fol. 87, Réglemens de 1645 confirmés et 1648 (5 art.) ; — L. 814, n° 8, Réglemens de 1645 confirmés en 1648 pour le commun (9 art.) ; — L. 814, n° 12, Réglemens confirmés en 1648 (8 art., dont 7 se trouvent dans L. 814, n° 8) ; L. 814, n° 13, Réglemens faits en 1648 (27 art.) ; — Bibl. Nat., ms. fr. 24150, fol. 104, Ordonnance du chapitre général de l'an 1648 touchant les diettes provinciales et chapitre général ; — ms. fr. 17673, fol. 1, Réglemens confirmés en 1648 (8 art.).

(3) Le secrétaire du chapitre général fut Dom Harel ; les témoins furent : Dom Gabriel Théroutte, Dom Placide Roussel, Dom Grégoire de Verthamont.

libelles diffamatoires contre lui et avoit exercé sa patience avec excès. On lui accorda la première demande, mais pour la deuxième on la lui refusa, parce que * cet esprit brouillon auroit pu * (b) encore en abuser contre la Congrégation (1).

Tout ce passa dans ce chapitre avec paix et union. Les Constitutions et Déclarations qui avoient été arrêtées au chapitre général de 1645 furent de nouveau lues, examinées et approuvées par tous les capitulans qui en signèrent deux exemplaires, l'un pour être gardé dans le coffre du dépôt de la Congrégation et l'autre pour être mis dans les archives (2).

PROJET D'UN ÉTABLISSEMENT A ORLÉANS (3).— On y agita le projet de faire un établissement à Orléans qui, étant une grande ville et un très grand passage, seroit d'une très grande utilité à la Congrégation. L'abbaye de Saint-Aignan (4) aiant été sécularisée depuis long tems, il n'y avoit aucun monastère de l'ordre de saint Benoist dans cette ville. Saint-Mesmin (5), à une lieue et demye d'Orléans, avoit été donnée aux Pères Feuillans : il ne restoit dans la ville qu'une maison

(b) Mis par F. au lieu de [un esprit brouillon comme D. Anselme pourrait].

(1) Dom Anselme Le Michel avait été interné à Landevenec, condamné « à tenir quatre ans durant prison close, et deux autres années suivantes d'avoir le monastère pour prison ». (Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 77.) Il réussit à s'évader, mais reprit il dut purger sa peine.

(2) Voici l'article du chapitre général à ce sujet : « Declarationes quoque in Regulam, nec non Constitutiones primae et secundae parlis pro directione Regiminis nostrae Congregationis, cum nonnullis correctionibus, additionibus et modificationibus in dicto capitulo generali anni 1645 examinatae et confirmatae, ac ejusdem Capituli jussu typis mandatae, rursus que in praesenti Capitulo examinatae confirmatae sunt, per totam Congregationem in perpetuum (Deo juvante), pariformiter observandae ».

(3) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 200.

(4) La fondation de l'abbaye de Saint-Aignan remonte à la première moitié du VII^e siècle ; elle fut sécularisée au IX^e. — Cf. *Gallia Christiana*, VIII, col. 1518-1526 ; R. BRÉMONT : *Le collégiale de Saint-Aignan d'Orléans* (Orléans, 1877, in-12 de 43 p.).

(5) L'abbaye Saint-Mesmin de Micy (com. de Saint-Hilaire-Saint-Mesmin, cant., d'Orléans, Loiret), fondée au début du VI^e siècle, reçut la règle bénédictine à la fin du VII^e siècle. Ravagée par les Normands, célèbre et prospère au Moyen âge, elle eut encore beaucoup à souffrir pendant la guerre de Cent ans et les guerres de religion. Les Feuillants en prirent possession en 1608. — Cf. *Gallia Christiana*, VIII, vol. 1526-1538 ; Dom Besse : *Abbayes et Prieurés*, t. 1^{er}, p. 353-356 ; EUG. JAROSSAY : *Histoire de l'abbaye de Micy-Saint-Mesmin-lez-Orléans* (502-1790), son influence religieuse et sociale, d'après les archives et les documents originaux, pièces justificatives et gravures. (Orléans, 1902, in-8 ; Extr. de *Mémoires de l'Acad. de Sainte-Croix*, IX.)

qu'on appelloit la chambrerie de Saint-Benoist-sur-Loire (1) avec une petite cour et un jardin joignant la cure de Saint-Benoist du Retour, ainsi appelée à cause du miracle arrivé quand les reliques de saint Benoist qui avoient été [749] apportées à Orléans pour éviter la fureur des Normans furent reportées à Fleuri. Les assistans du R. P. Général en passant par Orléans pour aller au chapitre s'étoient abouchés avec le curé de Saint-Benoist-du-Retour qui offrit de céder sa cure moiennant une pension, et l'évêque d'Orléans (2) consentit de l'éteindre à cause du petit nombre de paroissiens ; ils avoient aussi remarqué qu'on pouvoit s'étendre en achetant des maisons voisines. Ils firent sur tout cela leur rapport au chapitre. On proposa d'abord d'y unir le revenu du collège de Marmoutiers, mais on craignit quelque opposition de la part de l'université. Enfin on conclut qu'on s'établirait à Orléans dans la chambrerie de Saint-Benoist-sur-Loire lorsqu'on auroit trouvé les moyens d'en venir à bout.

Sur la fin du chapitre on procéda aux élections, et pour donner quelque contentement à ceux qui se plaignoient que les supérieurs se continuoient dans les charges, on affecta de décharger plusieurs des anciens supérieurs qui avoient rempli depuis long tems avec une approbation universelle les principales dignitez (3). De ce nombre furent trois définiteurs, Dom Firmin Rainsant, Dom Placide de Sarcus, Dom Michel Piron et plusieurs autres, dont les uns avoient été assistans, d'autres visiteurs, abbés, et avoient occupé les principales maisons : lesquels reprirent avec joye et édification le rang de simples particuliers. On élut pour supérieur général, le R. P. Dom Jean Harel (4) qui regrettoit de n'être pas du nombre de ceux que l'on avoit déchargé et à qui il fallut faire un commandement d'accepter le gouvernement de la Congrégation. Ses assistans furent Dom Bernard Audebert et Dom Benoist Brachet. On élut visiteur de la province de [750] Chezal Benoist, Dom Albert Marchant ; de

(1) Cf. ROCHER : *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Benoît-sur-Loire*, p. 95.

(2) Alphonse Delbène nommé le 4 mai 1646 à l'évêché d'Orléans, mort en 1665.

(3) Cette mesure était une réponse aux prétentions et aux plaintes de Dom Faron et de ses partisans et Dom Audebert (*Mém.*, p. 102) écrit : « Outre le bien que cela a porté au dedans de la Congrégation, cela a été de très bonne odeur au dehors et ce d'autant plus, que les brouilleries précédentes avoient éclaté au dehors, dont le principal fondement estoit que les Supérieurs vouloient demeurer, qu'ils se maintenoient et perpétuoient dans leurs charges. »

(4) Le supériorat général de Dom Harel va de 1648 à 1660.

celle de Toulouse, Dom Antoine l'Espinasse ; de Normandie, Dom Marc Bastide ; de France, Dom Joachim le Comtat (1) ; de Bourgogne et de Champagne, Dom Lucien Frion (2) ; de Bretagne, Dom Germain Moré ; prieur de Saint-Germain-des-Prez, Dom Placide Roussel et de Saint-Denys, Dom Gabriel Thérouté (3).

Plusieurs religieuses écrivirent au chapitre général pour avoir des confesseurs ou des visiteurs de la Congrégation. Il n'y eut que l'abbaye de Chelles et la Trinité de Poitiers auxquelles on les continua. Les bourgeois d'Argenteuil présentèrent aussi requête aux Supérieurs pour avoir des confesseurs qui leur furent refusés à cause du peu de religieux qui étoient dans la maison (4).

Pendant le chapitre, M. de Verneuil, abbé de Saint-Germain et

(1) Dom (Jérôme) Joachim Le Contat, né à Eclaron (Haute-Marne), profès de Saint-Remy de Reims le 22 novembre 1628, fut en 1636 prieur de Fleury-sur-Loire ; des Blancs-Manteaux en 1637 ; de Saint-Arnoul de Crépy en 1639 ; de Saint-Remy de Reims en 1642 ; visiteur de Bretagne en 1645 ; de France en 1648 ; prieur de Saint-Melaine de Rennes en 1651 ; de Marmoutier en 1654 et 1657 ; de Redon en 1660 ; visiteur de Bretagne en 1663 ; prieur de Marmoutier en 1666 et 1669 ; de Saint-Aubin d'Angers en 1672 ; abbé de Saint-Vincent du Mans en 1675 et 1678 ; prieur de Saint-Pierre de Bourgueil en 1681 et 1684, où il mourut le 14 novembre 1690. Voir sa notice à cette date. — Cf. DOM MARTÈNE : *Histoire de l'abbaye de Marmoutier*, t. II, p. 523-526, reproduite par DOM HEURTEBIZE dans l'édition de la *Vie des Justes*, t. II, p. 165-168 ; DOM PROLIN : *Dom Jérôme-Joachim Le Contat* (1607-1690) dans *Revue de l'Anjou*, t. XVII (1888), p. 257-268 ; DOM FRANÇOIS : *Bibliothèque...*, I, p. 115 ; III, p. 533-536 ; DOM TASSIN : *Histoire littéraire*, p. 127-131 ; DOM U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément*, p. 353-354. Parmi ses ouvrages demeurés manuscrits et qui subsistent encore signalons : *Méthode propre aux religieux bénédictins pour s'acquitter méritoirement de leurs exercices*. Bibl. de Tours, ms. 997, et Bibl. Nat., ms. fr. 17665 ; *Seconde partie de la méthode* (855 p.) *ibid.*, ms. fr. 19627 ; *Paraenèses ascétiques sur les fêtes et dimanches et aux diverses matières de la vie spirituelle* (500 p.), *ibid.*, ms. fr. 19634. Dans le ms. fr. 17676, fol. 16^{vo} 20 se trouve une notice sur Dom J. Le Contat adressée à Dom Martène.

(2) Dom (Georges) Lucien Frion, profès aux Blancs-Manteaux le 21 octobre 1630, fut nommé en 1636 administrateur de Vendôme, puis prieur de Saint-Martin-des-Champs en 1639 et 1642 ; de Saint-Valéry en 1645 ; visiteur de Bourgogne et de Champagne en 1648 ; prieur de Saint-Jean de Réôme en 1651 ; de Saint-Valéry en 1654 ; de Saint-Martin d'Autun en 1657 et 1666 ; de Pontlevoy en 1660 et 1663. Il mourut à Saint-Martin d'Autun le 16 juin 1667.

(3) Dom Gabriel Thérouté, originaire de Torcy (Seine-Inférieure), profès à Jumièges le 18 décembre 1618, fut prieur du Bec de 1626 à 1633 ; de Bonnes Nouvelle de Rouen en 1633 ; visiteur de France en 1636 ; de Normandie et prieur du Bec en 1639 ; prieur de Vendôme en 1642 et 1645 ; de Saint-Denis en 1648 ; visiteur en 1638 et supérieur en 1657 de Chelles ; il mourut à Jumièges le 18 décembre 1656. Voir sa notice à cette date. — Cf. *Vie des Justes*, t. 1^{er}, p. 84-85.

(4) Les Mauristes étoient établis dans le prieuré de Notre-Dame d'Argenteuil depuis le début de 1648.

de Fécamp (1), déclara aux religieux de Saint-Germain l'intention qu'il avoit d'introduire la Congrégation dans son abbaye de Fécamp (2), la plus riche, la plus seigneuriale et la plus privilégiée de la Normandie. Il offrit en même temps de donner sur sa manse abbatiale un revenu de 6000 ll. pour en faire un séminaire de noblesse, afin de faciliter l'introduction et d'obliger la noblesse à n'y point apporter d'empêchement. Peu de tems après, le prieur de Bonne-Nouvelle (3) de Rouen donna avis au R. P. Général que le chambrier de l'abbaye de Fécamp l'étoit venu trouver avec quelques autres religieux pour sçavoir si l'on voudroit traiter avec eux pour l'établissement de la réforme, que de 25 capitulans qu'ils étoient il y en avoit 20 qui y donnoient les mains ; que si l'on vouloit entendre à cette proposition ils offroient dès l'entrée de donner 6000 ll. pour la subsistance des réformez avec liberté de [751] continuer la musique ou de la retrancher (4) : qu'en ce cas ils députeroient vers M. leur abbé pour le prier d'agréer leur dessein. Le nouveau général crut qu'il ne falloit pas refuser une offre si avantageuse, mais aussi qu'il ne falloit pas se presser de l'admettre et qu'il étoit de la prudence d'attendre. Ce retardement donna occasion au Grand prieur (5),

(1) Henri de Bourbon, duc de Verneuil, abbé de Fécamp de 1642 à 1668.

(2) L'abbaye de la Trinité de Fécamp (chef-lieu cant., arr. Le Havre, Seine-Inférieure), fondée vers 660 pour des moniales, détruite par les Normands, fut rétablie par Guillaume Longue-Epée (932) qui la donna à des prêtres séculiers. La consécration de son église eut lieu en 990. Richard II y appela des moines (1001) venus de Saint-Bénigne de Dijon qui y apportèrent les usages de Cluny. Abbaye d'une importance considérable, centre d'un territoire nullius, elle eut une très grande influence au moyen âge, mais eut beaucoup à souffrir des guerres de Cent ans et de religion. Les Mauristes en prirent possession en 1650. L'église des XII^e, XIII^e siècle est devenue paroissiale ; ce qui subsiste des bâtimens claustraux est occupé par des services publics. — La bibliographie sur l'abbaye de Fécamp est très abondante (cf. DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VII, p. 34-40). Dans le récit de Dom Martène on voit tout de suite ce qu'il doit aux *Mémoires de Dom Audebert*, p. 105. Signalons en outre DOM GUILLAUME LE HULÉ : *Le trésor ou abrégé de l'histoire de la noble et royalle abbaye de Fécamp...* (1684), publiée par ALEXANDRE (Fécamp, 1893, in-16). Il existe un certain nombre de monographies sur Fécamp, mais qui ne suppléent pas à l'absence d'une bonne histoire générale digne de cette importante abbaye. Du point de vue archéologique, plusieurs études ont été publiées.

(3) Dom Colomban Le Fay. Cet avis est du 27 juillet, ainsi que le notent *Les Mémoires de Dom Audebert*, p. 105.

(4) Voir à ce sujet : *Mémoire sur la musique à l'abbaye de Fécamp. Reproduction d'un manuscrit inédit de DOM GUILLAUME FILLASTRE, avec une introduction par J. LOTTE* (Rouen, 1879, in-4°).

(5) Dom Aymard Fontaine.

ennemy de la réforme, de se réconcilier avec ses religieux et de leur faire abandonner leur bonne résolution.

VIE DU P. DOM GRÉGOIRE TARRISSE (1). — Le P. Dom Grégoire Tarrisse ne survéquit pas long tems au chapitre général. Le 25 de septembre la Congrégation perdit cette brillante lumière. Il la gouverna pendant 18 ans et fut le premier qui porta le titre (a) de Supérieur Général, les grands services qu'il lui rendit méritent qu'on s'étende un peu sur ses vertus et sur les travaux qu'il eut à soutenir pour son avancement. C'est un miroir de perfection (2) dans lequel ses enfants doivent considérer ce qu'il leur manque pour devenir ce qu'ils doivent être.

SA NAISSANCE. — Pierre Tarrisse son père, et sa mère Marguerite Pellier, tous deux de la ville de Cessenon (3) en Languedoc, étoient de condition médiocre quoique assés bien alliez, mais ils étoient riches et nobles en vertus chrétiennes, retirés dans leur maison, comme des solitaires dans leur cloître, d'où ils ne sortoient que pour rendre quelque service au prochain. Leur vie irrépréhensible servoit de modèle à tous leurs voisins et dans toute la contrée on ne cherchoit point d'autre arbitre pour vider les differens que Pierre Tarrisse, dont les conseils étoient très utiles à ceux qui les écoutoient. Les troubles de la Ligue les aiant obligés de quitter Cessenon, ils se retirèrent à une lieue de là, dans un lieu appelé Pierre-rüe, où [752] le

(a) Note ajoutée en marge du manuscrit : Dom Maur Dupont l'avoit pris avant lui.

(1) Voir, *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I^{er}, p. 134. — Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 548-551 ; ms. lat. 12368, fol. 1-3 ; 271-275 de Dom Marcellin Ferey (1652) ; ms. fr. 17675, 149-202 ; ms. fr. 19622 ; fol. 1-30^{vo} et 213-220 ; *Gazette de France* du 26 septembre 1648 ; *Vie des Justes*, t. I^{er}, p. 57-69 ; DOM FRANÇOIS : *Bibliothèque...*, t. III, p. 92-107 ; DOM TASSIN : *Histoire littéraire...*, p. 37-57 ; HENRI STEIN : *Le premier Supérieur général de la Congrégation de Saint-Maur. Dom Grégoire Tarrisse (1575-1648)*, dans *Mélanges et documents publiés à l'occasion du 2^e centenaire de la mort de Mabillon* (Ligugé, 1908, in-8), p. 51-89), L'auteur y publie les « Remarques faictes de quelques actions et parolles du R. P. Dom Grégoire Tarrisse par Dom Luc d'Achery (1649) », p. 60-89 d'après le ms. des Archives Nationales L 816, n° 7. Signalons enfin l'ouvrage de M. FRANÇOIS ROUSSEAU : *Un promoteur de l'érudition française bénédictine. Dom Grégoire Tarrisse premier supérieur général de la Congrégation de Saint-Maur 1575-1648* (Paris, 1924, in-12).

(2) C'est sous ce titre de « Miroir Bénédictin représenté dans la vie de Dom Grégoire Tarrisse » que Dom Marcellin Ferey avait conçu un plan de notice biographique.

(3) Cessenon, cant. de Saint-Chinian, Hérault.

capitaine Bacon (1), leur parent, étoit gouverneur du château. Ce fut là, qu'en 1575, ils mirent au monde celui dont nous faisons l'éloge auquel ils donnèrent le nom de Jean au baptême. Il eut pour perein le capitaine Garnier, homme de courage et considéré à la Cour pour les services qu'il rendit à Henri IV et ensuite à Louis XIII.

SON EDUCATION. — Ses parens eurent un grand soin à lui donner une bonne éducation et de cultiver en lui les dons de la nature et de la grâce. Ils lui inspirèrent la crainte de Dieu et ils n'eurent pas de peines à former en lui les mœurs les plus chrétiennes. A l'âge de 4 ans, où à peine pouvait-il prononcer quelques mots, il goutoit les choses de Dieu avec une dévotion presque incroyable et pressoit sa mère avec une sainte importunité de lui faire souvent réciter l'oraison dominicale et d'autres prières : ce qu'il faisoit avec attention, les mains jointes, la tête découverte et toujours à genoux. Il s'étoit tellement accoutumé à faire le signe de la croix qu'à tout moment on le voioit la main au front pour le faire ; s'il appercevoit quelqu'un qui le fit avec négligence il le reprenoit en lui disant ce qu'il avoit entendu dire à sa mère que ce signe sacré nous met à couvert des insultes du démon et nous distingue des hérétiques. Dès son enfance il fréquentoit avec assiduité l'église de sa paroisse, se séparoit des autres enfans pour assister à la sainte messe avec plus de dévotion, écoutoit avec attention les prônes et les sermons, répétant exactement ce qu'il avoit entendu. On admira dès lors une si heureuse mémoire et tant de belles qualitez dans cet enfant à mesure qu'il croissoit en âge. Son esprit se formoit, il recevoit. [753] de nouvelles lumières et tâchoit toujours d'apprendre quelques veritez de nos mystères, faisant diverses questions à ses parens, à des religieux et à d'autres personnes de bon sens, sur ce qu'il avoit entendu au catéchisme et à la prédication. Il les interrogeoit aussi quelquefois sur ce qui regarde les bonnes mœurs, des moiens d'éviter le péché et de plaire à Dieu en toutes ses actions.

A l'âge de sept ans, son père lui donna un maître pour apprendre à lire et à écrire, avec les premiers élémens de la grammaire ; mais parce que le tumulte de la guerre interrompoit souvent l'école de

(1) Ce Bacon n'en étoit pas moins un chef de bandes protestantes (Cf. LAVISSE : *Histoire de France*, t. VI¹, p. 195, 197.) Le ms. fr. 19622 fol. 213 sq. donne quelques indications sur la famille, de Dom Tarrisse qui avait un frère, Marc, et deux sœurs.

Cessenon, il prit la résolution de le mener à Alby (1) pour continuer ses études sans interruption. Il le mit en pension chez un de ses amis auquel il fit entendre que son intention était qu'il allât au collège et qu'il se rendit capable d'entrer dans l'état ecclésiastique parce qu'il l'avoit consacré au Seigneur. Le jeune Tarrisse fut l'exemple et le modèle de tous les écoliers par sa piété, sa modestie, son esprit de retraite qui le séparaient des compagnies et des divertissements ordinaires à la jeunesse. Outre le tems de l'étude, il trouvoit des heures pour vacquer à la lecture des bons livres à laquelle il prenoit beaucoup de plaisir, s'en servant pour régler ses mœurs et augmenter sa dévotion. Ce fut pour lors qu'il mit sa conscience entre les mains d'un saint religieux qui le disposa à faire sa première communion.

IL ENTRE DANS L'ÉTUDE DE LA PRATIQUE PUIS PREND LE PARTY DES ARMES. — Son père qui avoit encore trois enfans à élever et que la misère du tems incommodoit beaucoup se trouva obligé de le retirer d'Alby après deux ans et demy d'études et de lui faire apprendre la [754] pratique et le style du palais, afin qu'étant parvenu à un âge plus avancé il put subvenir à leurs besoins. Il servit quelque tems de clerc au lieutenant de Cessenon, de là il fut mis à Béziers sous un procureur où il passa quelques années, quoiqu'il n'y eut point de goût et qu'il ne fit en cela que se conformer à la volonté de son père. Dieu vouloit aussi le faire passer par différens états pour le disposer aux grands emplois auxquels il le destinoit et qui demandoient un esprit universel. Ce dégoût fut cause qu'il n'eut pas de peine à se laisser persuader par un de ses camarades de prendre le parti des armes et il fut mené au siège de Castanet. (a). Cette nouvelle profession si dangereuse pour l'innocence des mœurs ne diminua rien de sa piété et de ses pratiques de dévotion qu'il n'oublia jamais et il fit voir dans sa personne qu'on peut se sanctifier dans les armes aussi bien que dans toute autre profession. Content de sa solde, il ne fit jamais aucun tort à ses hôtes ; bien loin de leur être à charge il empêchoit les autres de commettre aucuns désordres : les vices qui règnent parmi les soldats n'eurent pour lui aucun agrément, il n'en

(a) Mis par F. au lieu de [Tarrisse cependant s'ennuie d'un métier si contraire à son inclination ; il prit le parti des armes et fut mené au siège de Castanet].

(1) Le jeune Tarrisse fut mis en pension chez un boulanger et y demeura environ deux ans, nous apprend le ms. fr. 19622.

avoit que de l'indignation, et lorsqu'il pouvoit profiter que quelques momens de liberté il se retiroit à l'écart * pour nourrir son âme par de pieuses lectures * (b). Cependant il donna des marques de bravoure, et dans une occasion il s'attira de tous les officiers les louanges dues à son courage et à sa fidélité. Sitost le que siège fut fini, il revint à Cessenon où il fut reçu avec une joye inconcevable. Il reprit ses premières [755] occupations conformément aux desseins de son père et travailla avec tant d'assiduité et de jugement qu'il servit de conseil à beaucoup de personnes.

IL DEVIENT INTENDANT DE LA MAISON DU GOUVERNEUR DE CESSENON. — Le Gouverneur de Cessenon (1), charmé de ses vertus et des talens que Dieu lui avoit donné pour les affaires, le pria de prendre sa maison pour demeure, espérant que par sa vertu il seroit d'un grand exemple à ses enfans et à toute sa famille et le chargea du soin de ses affaires qui étoient assez épineuses et en assés mauvais ordre. Sous ce nouveau Joseph la maison du Gouverneur changea entièrement de face. Dieu versa une bénédiction abondante sur toute sa famille et, de jour en jour, il voioit son revenu temporel s'augmenter par l'industrie de son intendant. Ce fidèle économe mit en ordre les titres et les papiers de la maison, fit de grands mémoires de tout ce qui étoit à faire pour la conservation du domaine, des droits et des privilèges de la seigneurie. Il étoit tout à tous dans cette maison. Il avoit l'esprit noble avec les nobles, humble et doux avec les domestiques, affable et familier avec tous ceux qui avoient affaire à lui. Comme il avoit été bon soldat, il fit voir qu'il n'étoit pas moins propre aux exercices de la noblesse : il apprit avec les enfans de son maître les mêmes exercices qu'eux et fit voir que son cœur et ses inclinations étoient au dessus de sa naissance. Au milieu de ses occupations, il se retirait pour prier en secret, faire de saintes lectures, et chatier son corps par diverses macérations. S'il prenoit quelque amusement c'étoit à lire les vies des grands hommes et les poètes françois : il composa lui même assez bien des vers et les faisoit déclamer par les enfans. Le gouverneur auroit bien souhaité le conserver toujours à son service ; mais [756] il étoit tems qu'il

(a) Mis par F. au lieu de [avec quelques livres de dévotion dont il nourrissait son âme et souvent on le trouvoit endormi avec un livre à la main].

(1) Le sieur de Tessac (cf. ms. fr. 19622, fol. 213 sq.)

choisit une vocation permanente dans laquelle il pût pourvoir à ses propres affaires pour l'avenir et secourir son père dont la vieillesse demandoit sa présence. Il en demanda la permission à son maître qui, jugeant sa demande raisonnable, le remercia des services qu'il lui avoit rendus et lui promit par reconnaissance de contribuer à l'achat de quelque office qui lui conviendrait.

IL ACHÈTE UNE CHARGE DE NOTAIRE. — Tarrisse, âgé d'environ 23 ans, acheta une charge de notaire royal, partie de ses propres deniers, partie de ceux du gouverneur et, en même tems, le Lieutenant de Cessenon l'obligea de se charger de l'office de greffier. Il s'acquitta de ces deux charges avec honneur et probité et, se regardant comme une personne publique, il cherchoit beaucoup plus les intérêts d'autrui que les siens propres, prenant sur son sommeil et sur l'heure de ses repas le tems nécessaires pour expédier promptement ceux qui s'adressoient à luy. Il exerça pendant 4 ans l'office de notaire (1) et durant ce tems il perdit son père auquel il rendit tous les services d'un fils tendre et pieux, en lui procurant tous les services possibles pour l'âme et pour le corps, luy faisant recevoir les derniers sacrements et luy faisant lui même des exhortations pleines d'onction.

SA CHARITÉ POUR LES PAUVRES. — Quoique son père ne lui eût pas laissé grands biens et que son désintéressement ne lui en eût pas fait acquérir, le peu qu'il avoit n'étoit plus à lui lorsqu'il s'agissoit de soulager les membres de Jésus-Christ. Allant un jour à l'église pour tenir un enfant sur les fonts du baptême, il n'avoit sur lui qu'un écu d'or qu'il avoit emprunté de sa sœur pour donner au prêtre ; [757] un pauvre en chemin lui demanda l'aumône et sur le champ Mr. Tarrisse lui donna cet écu d'or. Il retourna sur ses pas pour en demander un autre à sa sœur qui lui représenta qu'il n'étoit pas en état de faire de si grandes libéralitez. Le Seigneur, lui dit-il, ma sœur, nous en donnera d'autres et nous recompensera au centuple. On l'a vu plusieurs fois se dépouiller pour revêtir les pauvres et jamais il ne les refusa lorsqu'il eut le moien de leur faire du bien. Mais ce n'étoit là que les prémices de ce qu'il devoit faire un jour.

(1) Le ms. fr. 19622, fol. 213 sq. précise que « le premier contract qu'il receust est du second décembre mil cinq cent nonante huit, et le dernier, du troisième décembre mil six cent deux ».

IL PENSE A S'ÉTABLIR. — Après la mort de son père il gouverna sagement la maison paternelle servant de protecteur à sa mère et à ses sœurs qui le regardoient comme leur ange tutélaire. Sur ces entrefaites, il crut devoir prendre un établissement et jeta les yeux sur une * personne * (a) en qui il avoit remarqué beaucoup de sagesse. Mais Dieu lui fit connoître * par un événement singulier qu'il avoit sur lui d'autres desseins (1). Ce qui lui fit encore beaucoup d'impression fut le discours de sa mère lorsqu'il lui demanda son consentement. Elle le pria de ne point prendre de party qu'après lui avoir fermé les yeux et de bien examiner sa conscience à loisir pour mieux connoître si Dieu l'appelloit [758] à cet état. Cette remontrance fut un ordre pour lui, il regarda les paroles de sa mère comme un oracle du Saint-Esprit * (b). Le bruit s'étant répandu de son changement et le monde jugeant de ses résolutions par les maximes chrétiennes dans lesquelles il avoit vécu jusques alors, on publia qu'il alloit se faire capucin. Sa mère en fut alarmée, mais il l'assura qu'en cas qu'il prît ce party, ce ne seroit qu'après lui avoir rendu ses devoirs jusques à sa mort. Alors délivré des pièges qu'il s'étoit tendu à lui même, il éleva son cœur à Dieu, lui demanda pardon de ne l'avoir pas assez consulté, lui fit un sacrifice de lui même et ne songea plus qu'à vivre dans les exercices de piété. Ses lectures devinrent plus fréquentes, son oraison plus assidue, ses mortifications plus grandes, et dès lors on fut persuadé que sous un habit séculier il menoit une vie religieuse. Quoi qu'il fit la plupart de ses bonnes

(a) Mis par F. au lieu de [demoiselle qui était au service de Mademoiselle la Gouvernante de Cessenon et].

(b) Mis par F. au lieu de [de deux manières qu'il avait sur lui d'autres desseins. D'abord un de ses intimes amis qui recherchait la même personne la lui disputa : le différend fut sur le point de se terminer par les armes, mais ils furent arrêtés par un de leurs amis qui travailla à le reconcilier ; le second obstacle mais qui lui fit plus d'impression fut le discours de sa mère lorsqu'il lui demanda son consentement. Elle lui représenta qu'elle ne pouvait approuver ce mariage par rapport aux biens et à la qualité mais qu'au surplus elle le prioit de ne point prendre de parti qu'après lui avoir fermé les yeux et qu'il examina sa conscience à loisir pour mieux connaître si Dieu l'appelait à cet état. Cette remontrance fut un ordre pour lui, il regarda les paroles de sa mère comme un oracle du Saint Esprit et fit savoir son désistement à son ami, à la demoiselle, à Madame la Gouvernante qui connaissant leur sagesse, souhaitait fort cet établissement].

(1) Le ms. fr. 19622, fol. 213 sq. donne le même récit que Dom Martène et que Dom Fortet a cru devoir expurger. Il précise même que l'adversaire de Tarrisse était M. Rosel avec qui il se lia bientôt d'amitié lui cédant et la jeune fille et quand il quitta Cessenon son office de notaire.

œuvres en secret, n'ayant de témoin que Dieu, sa mère et sa sœur le surprirent quelquefois, elles en furent effriées ; et dans l'aprehension que l'excez ne nuisit à sa santé, elles lui enlevèrent une nuit tous les instrumens de pénitence.

IL ÉTABLIT UNE ÉCOLE A CESSENON. — Un coup de la Providence changea peu après les occupations du pieux Tarrisse et le fit entrer dans la carrière où il devoit un jour se signaler avec tant d'éclat. Un jeune homme de la ville de Laval [759], dans le Maine, nommé Chabert, revenant d'Espagne où il avoit étudié, passa par Cessenon. Tarrisse l'ayant conversé pendant quelques jours reconnut en lui de grands talens pour l'instruction de la jeunesse et, après l'avoir fait voir à ceux qui étoient capables d'en juger, il le pria de s'arrêter à Cessenon pour instruire les enfans, lui promit de l'aider, le loger, le nourir, le meubler et lui fournir les autres commodités de la vie nécessaires dans ces commencemens, en attendant une meilleure fortune. Ainsi, il se trouva comme le fondateur d'une école à Cessenon. Dieu récompensa sa charité : Tarrisse et Chabert contractèrent une amitié très intime. Celui-ci à force de fréquenter son ami remarquait en lui de plus en plus un grand fonds d'esprit et se persuada qu'il ne lui manquoit que du latin pour rendre un jour de grands services à l'Eglise. Il luy en ouvrit sa pensée et enfin le résolut à se rendre enfant avec les enfans. Il falloit aller au collège et se séparer d'une mère qu'il aimoit tendrement et dont il étoit tendrement aimé. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint son consentement, et enfin il partit pour Rhodéz. La veille de son départ il fit planter deux croix de bois sur les deux grands chemins de Cessenon dont l'un va à Beziers et l'autre à Castres, afin d'exciter les passans par la vue de ces croix à penser aux souffrances du Sauveur. La divine Providence l'adressa dans une maison de Rhodéz où demouroit Jean d'Artis (1), qui fut depuis si fameux dans l'université de Paris, dont il devint le premier professeur en droit canon. D'Artis étoit déjà fort avancé dans les humanitez, et comme il [760] étoit de bonnes mœurs, honnête, obligeant, ils se lièrent tous les deux d'une amitié qui ne finit qu'avec la vie.

(1) Jean d'Artis, né à Cahors en 1572, professeur de droit canonique à la Faculté de Paris en 1618, puis en 1622 au collège royal ; il mourut en 1651. Ses œuvres ont été publiées à Paris, 1656, in fol. par son successeur au collège royal Doujat. (Cf. MICHAUD : *Biographie universelle* ; et DOM TASSIN : *Histoire littéraire...*, p. 52, note 1.)

IL VA AU COLLÈGE, PUIS IL ÉTUDIE LE DROIT. — Tarisse, alors âgé d'environ 30 ans, s'étant présenté au collège ne fut jugé capable que de la dernière classe. Le peu qu'il avoit appris de latinité dans sa plus tendre jeunesse à Alby ne lui laissoit qu'une légère teinture des premiers principes. Mais il fit des progrès si prodigieux que dans l'espace de deux ans il se rendit bon réthoricien et en état d'étudier la philosophie. Son régent voiant son humilité le traita toujours avec respect et distinction et cependant qu'il lui donnoit des leçons de grammaire, il recevoit de lui des instructions sur les vertus chrétiennes. Au bout de deux ans, il revint à Cessenon avec son ami d'Artis qui sans doute avoit beaucoup contribué à son avancement. Après y avoir demeuré quelque tems, ils allèrent voir le prieur de Roque Brune (1), leur ami, qui les retint chez lui et en prit occasion de faire avec eux une académie de Droit canon, science dans laquelle d'Artis étoit déjà très versé et dont il donna des leçons aux deux autres. Ce fut par ce moien que Tarisse se rendit fort habile dans les matières de droit et que, dans la suite, étant élevé aux premières charges, il le fit admirer. Il passa de la sorte plus d'un an et aiant témoigné qu'il desiroit continuer ses études, il prit congé de l'un et de l'autre et se rendit à Toulouse pour cet effet.

IL FAIT SA PHILOSOPHIE. — Il fit son cours de philosophie dans cette grande ville avec un heureux succez. Dieu l'y avoit conduit pour le faire connoître. Ses belles qualitez le firent aimer, sa sagesse lui attira l'estime [761] des personnes de distinction et son esprit donna dès lors à connoître qu'il devoit être un jour utile à l'Eglise.

* Ce fut là qu'il commença à se consacrer au Seigneur d'une manière particulière par la réception de la tonsure cléricale* (a). Le prieuré cure de Cessenon, bénéfice d'un revenu considérable, dépendant de l'église de Saint-Pons de Tomières vint à vacquer dans ce tems là. Plusieurs personnes de qualité le poursuivoient, et leur droit étoit si embrouillé qu'on ne pouvoit discerner à qui il devoit appartenir. Le procez qui avoit été porté à Tours faisoit la matière des conversations d'un chacun. Quelques amis de notre philosophe connoissant les grands talens que Dieu lui avoit donnez et le fruit

(a) Ajouté par F.

(1) Roquebrun (cant. Olargues, arr. Saint-Pons, Hérault), Saint-André dépendant du prieuré de Cassan.

qu'il seroit capable de faire dans un grand troupeau qui avoit été négligé par un pasteur mercenaire et qui étoit en danger d'en avoir encore un pareil, jettèrent les yeux sur Mr. Tarrisse et lui conseillèrent de requérir ce bénéfice.

Le serviteur de Dieu qui avoit de très bas sentimens de luy même fut surpris au delà de ce qu'on peut imaginer d'une telle proposition, et après être un peu revenu de son étonnement, il leur remontra que cette entreprise étoit au dessus de ses forces, qu'il étoit très content dans l'état médiocre où Dieu l'avoit mis, que ce seroit une témérité à luy et une ambition insupportable d'aspirer à un bénéfice de cette conséquence, au préjudice de tant de personnes de distinction, que d'ailleurs il lui seroit impossible de subvenir aux frais du procès et qu'il y trouvoit tant de difficultez qu'il n'osoit pas même y penser. Comme ces personnes n'agissoient que dans la vue de Dieu et n'étoient animées que de son esprit, toutes ces raisons ne les [762] rebutèrent point : ils firent de nouvelles instances, lui représentèrent que, dans une affaire qui regardoit la gloire de Dieu, il falloit passer par dessus toutes les répugnances, qu'ils lui offroient leurs services, leur crédit, leur bourse, leurs moiens et qu'ils avanceroient tous les frais du procez. Alors le saint homme élevant les yeux au ciel pria Dieu de le déterminer et, un moment après, il répondit ainsi à ses amis. « Mrs. je ne scaurois assez reconnoître les
« bontés que vous avez pour moi : votre zèle anime mon courage
« et votre charité augmente la confinace que j'ai en Dieu. Votre
« conseil me servira de guide dans une affaire si épineuse que j'em-
« brasse avec d'autant plus de résolution qu'en cela je n'agis que
« par votre avis. Ce n'est ny ambition, ny le désir de parroistre
« avec éclat dans le monde qui m'y portent, mais le seul bon plai-
« sir de Dieu qui m'est notifié par vos sollicitations. »

Ses amis assurez de son consentement lui protestèrent de nouveau qu'ils luy rendroient toute l'assistance possible. L'un d'eux étoit Mr. Chanard, ancien religieux de Saint-Tiberi. Ce fut lui qui donna la première entrée dans cette affaire à Mr. Tarrisse en lui résignant ses prétentions sur le bénéfice de Cessenon. On fut surpris de voir alors paroître ce nouvel impétrant qui présenta requête à la Cour pour que la possession du bénéfice luy fût adjugée. Le feu se ralluma plus qu'auparavant et ses adversaires voiant combien sa vertu étoit connue et respectée dans la ville de Toulouse et la réputation qu'il s'y étoit acquise, évoquèrent l'affaire à Paris au Grand [763] Conseil, persuadéz qu'il ne pourroit résister à leur credit et à la lon-

gueur des procédures. En effet, ils étoient puissans selon le monde, mais il avoit Dieu pour lui. Ils aspiraient tous au même but et cherchoient à se supplanter les uns les autres, mais ils se réunissoient tous ensemble pour exclure le nouveau prétendant. Il fit plus d'une fois le voiage de Toulouse à Paris à pied, il eut à souffrir des affronts et des menaces et n'opposa à tout cela qu'une grande tranquillité d'esprit, beaucoup de courage, une extrême attention à n'offencer personne, une modestie et une humilité profonde. Il exposoit son droit aux juges avec tant de grâce, de droiture et de solidité qu'après l'avoir entendu ils restoient persuadez de la bonté de sa cause. Il obtint plusieurs arrest en sa faveur, mais à peine étoient ils rendus que ses adversaires formoient de nouveaux incidens ; c'étoient tous les jours de nouvelles pièces, de nouvelles productions par lesquelles ils espéroient fatiguer la patience d'un homme qui étoit seul contre tant de personnes puissantes ; mais Dieu lui envoya un secours auquel il ne s'attendoit pas.

IL ÉTUDIE EN SORBONNE. — Profitant de son séjour à Paris, il résolut d'étudier en théologie. Il fit connoissance avec quelques gens de bien qui demeuroient au collège de Narbonne où ils lui procurèrent une bourse. Il ne manquoit aucun jour d'aller en Sorbonne prendre les leçons et devint en peu de tems habile théologien. Pendant qu'il se faisoit connoître en Sorbonne, sa vertu le faisoit considérer dans son collège. La charité qu'il exerça envers l'official de [764] Rieux ne contribua pas peu à lui attirer l'estime de tout le monde. Cet ecclésiastique qui demeuroit dans le même collège étant tombé dans une longue et dangereuse maladie qui dura 4 mois, notre charitable boursier, malgré les embarras de son procès et son assiduité en Sorbonne, se consacra entièrement à son service et ménagea si bien ses heures et son tems qu'il en trouva assés pour rendre au malade tous les services dont il avoit besoin. C'étoit lui qui faisoit venir tous les remèdes nécessaires, qui le levait, qui le couchoit, qui l'essuioit : il étoit pour ainsi dire collé à son lit de jour et de nuit, toujours prêt à le servir et prévenant en tout ce qu'il pouvoit les domestiques. L'évêque de Rieux (1) qui venoit de tems en tems voir son official admiroit la charité de Tariesse et, sachant qu'il avoit un procez, il se chargea d'en avoir soin et de

(1) Mgr Charles de Saint-Sixt étoit évêque de Rieux de 1599 à 1614.

solliciter lui même les juges, qui rendirent enfin un arrêt contradictoire par lequel il fut déclaré légitime prieur de Cessenon et ses adversaires condamnés aux dépens.

IL PREND POSSESSION DU PRIEURÉ DE CESSENON ET PREND L'HABIT RELIGIEUX. — Le procez qui dura 5 ou 6 ans étant gagné, le nouveau prieur revient à Cessenon pour prendre possession du bénéfice. Il croioit n'avoir plus rien à faire, mais lorsqu'il se présenta il trouva un nouveau dévolutaire. Ce dernier fut arrêté par une cure assés modique que Mr. Dartis, l'ancien ami de notre prieur, lui résigna. Celui qui avait suscité cette dernière affaire et qui avoit été une des parties dans le procès ne trouvant point d'autre moien de sortir de l'embarras où il se trouvoit [765] par la condamnation aux dépens eut recours à la générosité de M. Tarrisse ; il vint se jeter à ses pieds, le pria d'oublier le passé et d'avoir égard aux frais immenses faits et à ceux auxquels il étoit condamné par l'arrêt. Le saint homme lui pardonna tout, lui remit tous les frais et dépens et tous les arrérages des fruits du prieuré dont il avoit joui durant les contestations : ainsi d'un ennemi il s'en fit un ami très sincère. Il avoit 40 ans lorsqu'il prit possession de son prieuré (1) : il se présenta ensuite à son évêque (2) pour recevoir par l'imposition de ses mains et l'onction sacrée l'ordre de la prêtrise. Comme son bénéfice étoit régulier, il prit l'habit de l'Ordre de Saint-Benoist des mains de Dom Tarbourier, son amy, capistol de Saint-Chignan dont nous avons parlé ailleurs (3) et provincial des Bénédictins de la Congrégation des Exempts.

SA VIE RELIGIEUSE. — Le règle de Saint-Benoist étoit alors presque inconnue dans les monastères de France : on n'y voioit presque aucun vestige de ce qu'elle prescrit. Dieu qui avoit suscité Dom Tarrisse pour ressusciter le 1^{er} esprit de Saint-Benoist, lui inspira en même tems un désir ardent de pratiquer ce que la règle

(1) Etant donné l'âge de Dom Tarrisse indiqué par Dom Martène, cette entrée de possession du prieuré de Cessenon nous reporte à l'année 1615.

(2) L'évêché de Saint-Pons de Thomières dans lequel se trouvoit Cessenon avait alors pour titulaire Pierre de Fleyres (1587-1633).

(3) Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I, p. 137 ; t. II, p. 190 sq. Le capistol étoit suivant les cas, soit le doyen du chapitre, soit l'écolâtre qui présidait aux écoles (caput scholae).

ordonne. Les occupations d'une grande cure ne furent jamais un prétexte de l'en dispenser. Il commença par s'abstenir de viande, rarement usoit il du poisson : des légumes, des fruits de son jardin, et du pain des pauvres faisoient sa nourriture ordinaire ; il gardoit exactement tous les jeûnes prescrits par la règle, les jours même qu'il ne jeûnoit pas il étoit souvent deux heures après midi lorsqu'il prenoit son premier repas. Il ne portoit point de linge et sous ses habits il étoit ordinairement revêtu d'un cilice. Son lit étoit composé de trois petites planches [766] sur lesquelles étoit une pailleasse piquée en forme de matelas. Il passoit quelquefois les nuits entières en prières et en lectures et mortifioit son corps par toutes sortes de macérations. Lorsqu'il tomboit malade, il lui falloit un commandement de Dom Tarbourier, son directeur, pour qu'il changeât quelque chose à son genre de vie, s'estimant trop heureux se souffrir pour Jésus-Christ. Ses habits étoient d'une étoffe vile et grossière, mais propre, ne pouvant souffrir rien d'indécent. Il avoit ménagé au bout de sa chambre un petit cabinet où il avoit son oratoire et c'étoit pour lui un cabinet de délices.

SON SOIN POUR SA CURE. — Il ne pouvoit voir sans douleur l'état déplorable où étoit son église : les hérétiques qui l'avoient pillée n'avoient pas épargné les bâtimens. De quelque côté qu'il tournât les yeux, il voioit des ruines et des marques de leur fureur ; la voûte du chœur étoit rompue, le clocher sur le point de tomber, quelques arcades de la nef brisée, la charpente et la couverture manquoient en plusieurs endroits, il y avoit des chapelles ensevelies sous leurs ruines. Les églises dépendantes de celle de Cessenon étoient encore plus désolées par la négligence des vicaires et des marguilliers. Pour remédier à tous ces maux, il partagea en trois parties le revenu de son bénéfice, une pour les pauvres, l'autre pour les réparations de son église et la troisième qui étoit la plus petite pour son entretien. Il fit revoûter le chœur, réparer les arcades de la nef et les chapelles, recouvrir, blanchir l'église et y mettre des vitraux, exhausser le sanctuaire qu'il fit paver de nouveau, rebâtir le clocher et fonder des cloches, relever [767] le parvis de devant le portail et clore le cimetière. Tout le monde fut surpris qu'au bout de quelques années son église changea entièrement de face, de même que celles qui en dépendoient. Dieu luy envoya deux habiles sculpteurs qui se consacrèrent au service de son église et qui pour tout salaire se contentèrent de prendre chez lui leur nourriture.

Il découvrirent une carrière de marbre à une lieue de Cessenon, dans la paroisse de Roquebrune (1), d'où il tira des pierres d'une beauté admirable qu'il employa à la décoration de son église. Après avoir achevé le rétablissement, le premier ouvrage qu'il entrepris fut la structure du grand autel pour lequel il n'épargna rien : aussi passoit-il pour le plus bel autel qui fût dans le Languedoc. Il l'accompagna de deux beaux candélabres dans le sanctuaire et de six grands chandeliers de cuivre ; il en mit quatre sur chacun des deux autels voisins et deux sur tous les autres ; les chaises du chœur, les confessionnaux, la chaire pour prêcher son peuple furent refaits à neuf d'un très beau travail, le vase pour contenir l'eau bénite et les fonds baptismaux étoient de marbre : tout enfin, les ornemens, les calices, les aubes et autres choses concernant l'office divin furent l'effet de ses soins et de son attention. Il augmenta son clergé d'un prêtre surnuméraire, d'un clerc et de six enfans de chœur qu'il fit instruire dans le chant et les cérémonies et à qui surtout il recommandait une extrême modestie dans l'église et au service divin. Le bel ordre qu'il faisoit observer dans la célébration des Saints Mystères et le grand nombre d'officiers que l'on y voioit aux grandes solennités, joint à cette [768] modestie que l'on y remarquoit, faisoit dire aux étrangers que l'on faisoit l'office à Cessenon avec autant de gravité et de majesté que dans une église cathédrale. Pour exciter le zèle et la dévotion de ses paroissiens, il institua plusieurs confréries et renouvela celles qui avoient été abolies ou négligées. Telles furent celles du Saint-Sacrement, à laquelle furent consacrés les 3^e dimanches de chaque mois et tous les jeudis de l'année, et celle du Rosaire qu'il établit avec toutes les permissions convenables. Lorsqu'on portoit le Saint-Sacrement aux malades, les confrères étant avertis devoient l'accompagner ; et lorsqu'on le portoit en procession, quatre des plus honorables après avoir communiqué le même jour portoient le dais.

LE FRUIT QU'IL FAIT DANS SA PAROISSE. — L'instruction et le salut de ses ouailles ne fut pas moins l'objet de son zèle : il faisoit assidument aux personnes instruites des prédications solides et aux simples et aux enfans des catéchismes. Il avoit des jours et des tems

(1) Les carrières de marbre noir et de couleurs variées à Roquebrun (Hérault) sont encore en exploitation.

destinez pour l'un et pour l'autre et afin que personne n'y manquât, il envoioit des enfans avertir un chacun au son d'une clochette de s'y rendre. Personne n'osoit s'arrêter dans les rues pendant ce tems là, et le Parlement de Toulouse rendit à sa sollicitation un arret par lequel il étoit deffendu aux habitants de Cessenon d'être ny aux jeux, ny aux cabarets, ny même dans les rues durant le service divin et la doctrine chrétienne aux jours du dimanche et des fêtes ; outre ces instructions publiques, il en faisoit de particulières, donnant à chacun des avis secrets et des conseils charitables et animoit [769] tout son zèle contre les libertins qui n'en vouloient pas profiter. En peu de tems on vit la ville de Cessenon toute changée : les vices grossiers cessèrent, les confessions et les communions devinrent fréquentes, et quelquefois Dieu bénit son zèle par des effets miraculeux. Un de ses paroissiens lui aiant un jour déclaré qu'il avoit toujours douté de la présence réelle du Corps et du Sang de Jésus-Christ au sacrement de l'autel, le saint homme lui parla avec tant d'éloquence et d'élévation que ce néophyte crut entendre parler le Saint-Esprit par sa bouche. Mais ce qui acheva de le convaincre fut un rayon de lumière, semblable à un soleil, qui parut dans le lieu où ils s'entrenoient ; l'homme de Dieu congédia son disciple aussi tost et se mit en prières pour remercier la divine bonté d'avoir confirmé par cette merveille la vérité d'un si grand mystère.

SA CHARITÉ. — Sa charité rendoit sa maison un hospice pour les étrangers, un hôpital pour les malades et un lieu d'aumône pour les pauvres. Les religieux surtout étoient reçus chez lui avec respect comme des personnes consacrées à Dieu et des ministres de sa parole. Il leur donnoit des provisions, ne se bornant pas à les aider pendant leurs travaux évangéliques, mais envoyant même à leur couvent de quoi soulager leur disette. Plusieurs fois de pauvres malades étrangers venant se présenter chez luy y furent reçus et traités jusques à ce qu'ils fussent en état de continuer leur route, et jamais il ne les renvoya sans leur donner quelque aumône considérable. Une occasion éclatante [770] fit voir l'étendue de sa charité. Le roi Louis XIII aiant passé à Béziers, en 1622, après le siège de Montauban, le comte de Buvisy (1) fut logé avec tout son régiment dans la ville de Cesse-

(1) D'après le ms. 19622, fol. 213 sq. il s'agit du comte * de Bucy, logé à Cessenon avec son régiment en temps d'esté lors du siège de Bedérieux ...

non où il séjourna quelque tems ; mais en sortant il laissa un grand nombre de soldats malades, donnant ordre aux consuls de la ville de veiller à leur traitement. Le comte party, ses ordres furent très mal exécutés, et les soldats négligés gémissaient accablés des blessures qu'ils avoient reçues au siège : le mauvais air se répandit parmi eux et se communiqua bientôt aux habitants. Le saint pasteur, après avoir fait des reproches en public aux consuls sur leur négligence, fit de sa maison priorale un hôpital où il rangea des lits, loua des logis et des hommes à ses frais pour servir et soulager les soldats et autres malades. Il sacrifia tout ce qu'il avoit, ses commodités, ses biens, son propre corps et sa vie qu'il exposa mille fois en se mêlant parmi ces malades, les visitant assiduellement les uns après les autres, les servant lui-même, les consolant et les encourageant à souffrir avec patience : il ne négligea rien pour leur soulagement et leur propreté. Dieu lui donna la consolation de les voir presque tous recouvrer la santé : ce ne fut de la part de ces pauvres convalescents qu'actions de grâces à la divine Providence de leur avoir donné un ange tutélaire qui les avoit retirés des ombres de la mort. Sa maison n'étoit pas seulement ouverte aux hôtes et aux malades : elle étoit l'azile de tous les pauvres. Toutes les semaines [771] il faisoit 4 ou 5 fois une aumône générale et, tous les jours, les pauvres passans et les plus incommodes de la ville trouvoient une ressource dans sa charité. Souvent ce qu'il avoit fait préparer pour luy leur étoit donné et luy se contentoit du pain des pauvres, s'estimant trop heureux de pouvoir les soulager et les regardant comme ses frères et les membres de Jésus-Christ. Lorsque ses domestiques lui représentoient que le bled manquoit et que ses revenus ne suffisoient pas à tant de pauvres, il leur recommandoit de donner toujours et leur répétoit souvent ces belles paroles dignes d'être écrites en lettres d'or : « Quand vous faites l'aumône, regardez toujours la nécessité du pauvre, ne regardez jamais du côté du grenier ; préférez leur indigence à vos intérêts, remettez-vous entre les mains de Dieu dont la Providence vous rendra ce que vous aurez donné au centuple. » Les pauvres honteux surtout étoient l'objet de sa tendresse et de sa compassion : il alloit les chercher jusques dans leur retraite, leur portoit de la nourriture et des soulagemens dans leurs maladies, leur fournissoit du linge et avoit soin de pourvoir à tous leurs besoins.

IL MÉDITE DE FAIRE REVIVRE LA RÈGLE DE SAINT BENOIST. — Il faisoit à Cessenon deux personnages à la fois : il étoit religieux et

curé et il se montra parfait dans l'un et l'autre de ces deux états. On ne peut assés admirer qu'un homme qui n'avoit point passé par les épreuves du noviciat, qui n'avoit point eu d'autre guide que luy même [772] et qui se gouvernoit ainsi seul au milieu des embarras du monde, se soit néant moins conduit avec la sagesse et l'expérience des plus anciens et des plus parfaits religieux, ait aimé la retraite, gardé le silence, observé les jeûnes, l'abstinence, les veilles, les mortifications et tout ce que prescrit la règle de saint Benoist avec la dernière exactitude. Plus il lisoit cette règle sainte, plus il l'admiroit, plus il sentoit en lui le désir de l'observer et de la voir observée dans sa perfection. Persuadé qu'elle avoit été dictée par le Saint-Esprit, il la regardoit comme un ouvrage venu du ciel, il l'apprenoit par cœur et en remarquoit toutes les beautés avec une si grande tendresse que les larmes lui couloient des yeux. Mais pendant qu'il admiroit la perfection et la beauté de cette règle, il gémissoit dans le fond de son cœur de voir cette règle qui a donné tant de grands hommes à l'Eglise qui a peuplé le ciel de tant de saints, fut négligée au point qu'elle l'étoit de son tems dans les monastères. Il y en avoit où elle étoit inconnue et où les religieux qui en avoient fait profession ne l'avoit jamais lue. Ce zélé disciple de saint Benoist gémissoit à la vue de ses désordres et songeoit aux moïens d'y remédier ; la chose luy paroissoit difficile, mais l'espérance qu'il avoit en Dieu animoit son courage. Pour exciter ses confrères à la lecture de leur règle, il se servit d'un stratagème ingénieux : il en acheta un très grand nombre d'exemplaires qu'il fit relire avec toute la propreté possible, et lorsque ses confrères l'alloient voir, ou lorsqu'il leur rendoit visite, il leur en faisoit présent. D'abord ils admiroient la reliure, ils l'ouvroient ensuite par curiosité ; alors le saint homme saisissant ce moment : « Voilà, leur disoit-il, le testament de notre Père, voilà [773] ce que nous avons promis d'accomplir : c'est notre règle, ne vous contentez pas d'en regarder la couverture, ouvrez-le, lisez-le, vous y trouverez des douceurs que Dieu vous fera la grâce d'y goûter ; vous y apprendrez vos obligations et à quel point de perfection nous devons aspirer, les vœux auxquels nous nous sommes engagés ; comme nous ne devons rien avoir en propre, non pas même nos corps, nos sens et nos facultés, comme nous devons garder une abstinence perpétuelle, des jeûnes très longs, une pénitence toujours constante », etc. Il leur en lisoit quelquefois les chapitres les plus importants et leur expliquoit. On ne scauroit dire le fruit qu'il fit : il eut la consolation d'en

voir plusieurs changer de vie et devenir zélés observateurs d'une règle qu'à peine connoissoient-ils auparavant.

Non content de ces premiers succès, il résolut de tenter tous les moyens possibles pour rétablir l'observance. Il visita d'abord les monastères les plus voisins pour sonder l'inclination des religieux et pressentir leurs dispositions et le faisoit avec beaucoup de grâces, traitant indifféremment avec les uns et les autres et se conformant à leur génie. Il gaignoit les plus indisciplinables par la douceur, il agissoit avec les autres en ami ; mais il se consacroit entièrement au service des plus zélés, les priant de conspirer avec lui à la réforme de leurs monastères et leur offrant pour ce sujet son bien, ses moyens, ses amis et tous les secours possibles. Il voioit avec une peine extraordinaire plusieurs congrégations religieuses qui ne sont point de l'ordre, s'emparer des abbayes et des prieurez sous prétexte de relâchement ; et quand on luy représentoit qu'il y avoit trop d'abus, il répondoit qu'il [774] y avoit encore plus de remèdes et qu'un seul suffisoit qui étoit la réforme et le rétablissement de la discipline régulière. Lorsqu'il parloit à ses confrères de l'injure que l'on faisoit à l'ordre d'abandonner ainsi à des étrangers l'héritage de saint Benoist, son visage paroissoit enflammé, les uns admiroient son zèle, les autres louoient sa fermeté, presque tous se rangèrent de son party. Plusieurs luy promirent que non seulement ils ne consentiroient jamais à l'invasion de leurs monastères par des étrangers, mais qu'ils se joindroient à luy pour s'y opposer de toutes leurs forces. Pour lors, profitant de leur bonne volonté, il dressa son opposition contre quelques religieux qui vouloient s'établir dans une abbaye de la province, alléguant surtout au Parlement de Toulouse et à la Cour de Rome que plusieurs religieux étoient prêts d'embrasser la réforme et en particulier ceux de l'abbaye dont il s'agissoit.

Assuré d'un nombre d'anciens dévoués à la réforme, il fit un voyage à Paris pour voir et consulter les religieux les plus zélés pour l'observance de la règle. Il trouva au collège de Cluny Dom Laurent Besnard qui, animé du même esprit que luy, formoit de jeunes religieux dans la pratique de la règle et tâchoit de les mettre en état de rendre un jour à l'ordre son ancienne splendeur. Ils s'encouragèrent l'un et l'autre à travailler au rétablissement de l'observance. Dom Besnard l'exhorta de continuer à gagner des ouvriers capables de travailler dans la vigne du Seigneur, le priant d'attendre qu'il eût formé des sujets en assés grand nombre pour les envoyer dans les maisons où on les appelleroit. Dom Tarrisse vit encore au col-

lège [775] de Cluny d'autres anciens religieux respectables par leur zèle et leurs bonnes dispositions, surtout Dom Michel Baudry qui, sous l'habit d'ancien, fut toujours attaché à la Congrégation de Saint-Maur. Il contracta une amitié si étroite avec lui qu'il voulut dès lors lui résigner son prieuré de Cessenon. Mais Dom Baudry le refusa.

Le P. Tарisse étant revenu en Languedoc redoubla ses prières espérant que Dieu les exauceroit ; il visita les autres monastères de la province et même de la Gascogne gagnant partout des prosélytes. Il alla aussi à Toulouse pour s'assurer des plus considérables du Parlement et de la ville. M. le Premier Président qui l'estimait beaucoup aiant appris son dessein et regardant cette entreprise comme l'œuvre de Dieu, lui promit toute l'assistance qu'il pourrait lui procurer. Un fait miraculeux arrivé dans sa maison par l'intercession du serviteur de Dieu augmenta encore le respect du magistrat et redoubla son zèle pour le servir. Le feu aiant pris à son hôtel avoit déjà gagné le faite de l'édifice et menaçoit de consumer non seulement tout l'hôtel, mais encore toutes les maisons voisines. Pendant que tout le monde se met en œuvre pour l'éteindre, M. Tарisse étoit en prières pour demander la cessation de cet incendie ; il approche de la cheminée par où avoit commencé le feu, se prosterne devant le Seigneur, demande du sel, le bénit, le jette dans le feu et aussi tost les flammes s'abaissèrent et le feu s'éteignit. Le Parlement ne tarda pas à lui donner des marques de sa considération et le députa avec le P. D. Tarbourier pour aller à Cruas (1), au diocèse de Viviers, faire des règlements et réformer les religieux de cet abbaye. Ils se mirent en chemin avec toute la joye imaginable : Dieu récompensa leur zèle par la rencontre qu'ils firent à Avignon du P. Dupont célestin (2), qui leur dit qu'avec la permission de son général il alloit [776] changer son habit en celui de la réforme nouvellement érigée en France sous le nom de Congrégation de Saint-Maur. Cette nouvelle les surprit à un point qui ne se peut exprimer. Ils louèrent et remercièrent Dieu d'avoir ainsi secondé leurs vœux et, cherchant à s'instruire plus en détail d'une chose si intéressante, ils apprirent que Dieu aiant jeté les yeux de sa miséricorde sur les monastères de France avoit inspiré à quelques jeunes religieux du collège de Cluny d'aller en

(1) Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I, p. 70.

(2) Il s'agit de Dom Maur Dupont (cf. *Ibidem*, p. 35).

Lorraine prendre la réforme de Saint-Vanne, d'où après avoir fait profession ils avoient été envoyez en France pour y réformer les monastères de ce royaume ; que l'abbaye de Saint-Augustin de Limoges les avoit reçus et que d'autres étoient sur le point d'embrasser la même réforme. Le P. Tarrisse fit connoître au P. Dupont qu'ils aspiraient au même but, qu'il avoit amassé en son particulier des sujets pour cette conquête, que le Languedoc en fourniroit qui n'auroient pas moins de courage que les autres, qu'ils alloient au monastère de Cruas pour le réformer, ou du moins pour y faire des réglemens et qu'ils tâcheroient de l'unir à la Congrégation de Saint-Maur. Ils s'y rendirent effectivement, mais ils y trouvèrent la division si grande qu'il fut impossible d'y faire aucun bien.

IL QUITTE SA CURE POUR ENTRER DANS LA CONGRÉGATION. — Depuis cette heureuse rencontre, le saint homme sentit en son cœur un si grand désir de dilater la Congrégation de Saint-Maur dans le Languedoc qu'il ne se donna plus aucun repos. Le tems assigné pour l'arrivée des premiers Pères réformez à Toulouse étant arrivé (a), ils y furent reçus par l'archevêque, le premier Président, le Clergé et le Parlement comme des anges venus du ciel (1). Le saint homme (b) * s'y rendit avec empressement * [777] et après les avoir embrassez il les supplia de le recevoir dans la Congrégation et de lui faire la grâce d'être un des novices qui jetteroient les fondemens du séminaire de Saint-Louis. On lui accorda de recevoir en sa compagnie ceux qu'il jugeroit propres à embrasser la réforme et de les amener avec lui.

Avant de partir de son prieuré, il assembla les prêtres et les principaux de sa paroisse, leur déclara sa résolution, et après leur avoir demandé pardon des fautes qu'il avoit pu commettre dans les fonctions de son ministère, il les exhorta à la paix et à la pratique de ce qu'il leur avoit enseigné. Ils ne répondirent à cet adieu que par leurs larmes. Mais il eut à soutenir un autre assaut bien plus de conséquence, de la part de son évêque, auquel il alla demander sa bénédic-

(a) [ils y vinrent au nombre de trois et] a été supprimé par F.

(b) Mis par F. au lieu de [qui se trouva à Toulouse lorsqu'ils arrivèrent ne put contenir sa joie].

(1) Ceci se passait en 1623. Sur l'établissement des Mauristes à Toulouse, voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I, p. 133 sq.

tion. Ce prélat le prit par des raisons de conscience, par l'intérêt de son église à laquelle il avoit été appelé par la voix de Dieu, et enfin, voyant qu'il ne pouvoit rien sur son esprit il le quitta sans lui dire adieu. Dom Tarris partit de Cessenon * pour se rendre à Toulouse * (a) vers le milieu du mois de mars * avec trois * (b) de ses confrères, Dom Tarbourier, capistol de Saint-Chinian, Dom Blanquière, sacristain d'Aniane, Dom Léotard, religieux de Saint-Tiberi auxquels Dom Chalmeau, religieux de Caunes, * se joignit * (c). * Ces quatre derniers * (d) ne furent pas long tems sans prendre l'habit ; mais il survint une difficulté à l'égard de Dom Tarris, parce qu'il se trouva endetté de mil écus qu'il avoit emprunté en 1622 pour soulager les soldats malades restez à Cessenon. On en écrivit au R. P. Président de la Congrégation qui fit réponse qu'on lui donnât l'habit et que la Congrégation se chargeoit de ses dettes quand elles seroient même encore plus grandes. Il prit donc l'habit de la réforme sur la fin de mois de [778] juin 1623, avec trois autres de ses confrères qu'il avoit gagnez à Dieu, sçavoir Dom Odon de la Mothe, Dom Antoine Rocque et Dom Barnabé du Casse et son nom fut changé en celui de Grégoire (1).

SON HUMILITÉ. — Pendant son noviciat on le chargea du soin d'instruire trois frères convers novices et faire le catéchisme aux serviteurs de la maison. L'un de ces trois religieux étoit F. Placide le Riche (2), qui l'ayant servy long tems à Cessenon l'avoit suivy. Se trouvant dans l'occasion de rendre à son ancien maître beaucoup de petits services et de lui parler souvent, il ne pouvoit s'empêcher de lui rendre des respects particuliers ; sur quoi le P. Tarris lui * dit humblement * (e) qu'il n'étoit plus ce qu'il avoit été, qu'ils étoient frères dans la religion et qu'il le prioit d'agir avec lui comme avec les autres sans aucune distinction. Etant un jour avec lui dans la ville pour quelques affaires, le frère voulut par respect lui donner le haut du pavé, mais l'humble novice le refusa, disant que cette déférence

(a) Ajouté par F.

(b) Mis par F. au lieu de [mais avec quatre].

(c) Mis par F. au lieu de [pour se rendre à Toulouse].

(d) Mis par F. au lieu de [Ils].

(e) Mis par F. au lieu de [témoignait beaucoup de mécontentement lui disant].

(1) Cf. *Ibidem*, t. I, p. 137 sq. où ces événements sont rapportés en détail.

(2) Le Frère (Jean) Placide Riche, originaire de Cessenon, fit profession à Saint-Louis de Toulouse le 1^{er} mai 1626 ; il mourut le 19 novembre 1676 à l'abbaye d'Aniane.

pouvoit être bonne à l'égard d'un autre, mais qu'à son égard il devoit laisser cette cérémonie puisqu'il n'étoit encore qu'un simple novice. Il fut attaqué pendant son noviciat de deux tentations violentes qui le chagrinerent beaucoup : la première fut une crainte excessive d'être renvoyé à cause de ses infirmités ; la deuxième l'appréhension d'être inutile à la religion. Ne se croiant ni digne, ni capable des emplois et des offices considérables il tâchoit au moins de compenser son peu de capacité en recherchant les offices les plus vils et les plus simples.

SA MORTIFICATION. — Ces sentiments que son humilité lui donnoit de lui-même faisoient qu'il passoit tous les autres en ferveur, croiant toujours être en dessous. Malgré [779] son âge et ses infirmités, il étoit le plus ardent au travail des mains : les épines étoient des roses pour lui. L'amour de Dieu lui donnoit des forces et du courage que la nature sembloit lui refuser ; rien n'étoit trop dur pour lui, toujours il choisissoit ce qu'il y avait de plus pénible. L'exces du froid ou de la chaleur ne ralentissoit en rien son zèle. Continuellement attentif sur lui-même, il avoit des inventions inconnues à tout autre pour mortifier tous ses sens. La table étoit pour lui un supplice, les viandes les plus grossières étoient sa nourriture, il ne faisoit point de repas qu'il ne fit quelque abstinence, buvant très peu de vin et toujours si mêlé d'eau que souvent il en perdoit la forme et la couleur. Il étoit parvenu à un tel point de mortification que les viandes pour lesquelles il avoit autrefois quelque répugnance étoient devenues ses plus chères délices : quand il se souvenoit de ce que le Fils de l'homme avoit enduré pendant sa Passion, les choses les plus insipides lui paroissoient les plus délicieuses. Je ne parle point icy de ses autres pénitences corporelles, de ses veilles, de ses jeûnes, des instrumens de pénitence qu'il avoit coutume de porter et de la patience avec laquelle il supportoit la disette des choses les plus nécessaires.

SON VOIAGE A MONTSERRAT. — Pendant son noviciat, il accompagna Dom Anselme Rolle son prieur dans un pèlerinage qu'il fit au Montserrat. Dans la route, il tomba malade d'une fièvre violente et, voyant que sa maladie inquiétoit Dom Anselme, qui voulut retourner sur ses pas, il se mit en prières et demanda au Seigneur qu'il voulût bien lui rendre la santé. Dieu exauça la prière de son serviteur, qui fut guéri à l'instant et rendit à son prieur pendant son voyage les services les plus humilians.

IL FAIT PROFESSION. — Le tems de sa profession étant arrivé, il s'y prépara [780] suivant l'usage, par une retraite de dix jours, au bout desquels il prononça ses vœux avec une ferveur admirable, le 29 de juin 1624, âgé de 49 ans. Mr. d'Artis, son ancien ami, arrivé la veille de Paris à Toulouse, où il avoit des affaires, assista à la cérémonie avec beaucoup de personnes qui ne purent voir ce spectacle sans en être touchés. Le bruit s'en étant répandu dans les monastères voisins, plusieurs anciens religieux touchés d'une action si édifiante vinrent demander l'habit de la réforme et à être admis au Séminaire de Toulouse. Peu de jours après sa profession, il fut envoyé à Cessenon avec Dom Michel Baudri, auquel il avoit résigné son bénéfice, afin de le mettre en possession et le recommander à ses anciens paroissiens. De là, il alla, de la part des Supérieurs, saluer l'évêque de Béziers (1) qui lui témoigna une estime singulière de la Congrégation, l'assurant qu'à l'exemple de M. de la Valette, il vouloit établir à Béziers un second séminaire de la Congrégation sous le nom de Saint-Charles. Mais la mort ne lui donna pas le tems d'exécuter une œuvre si pieuse. Enfin il fut chargé par les Supérieurs d'aller visiter les monastères d'anciens qui étoient dans le voisinage et de les exhorter avec son zèle ordinaire d'embrasser la réforme. Il en gagna plusieurs, et entre autres, Dom Esprit du Marché, qui, à l'âge de 70 ans, entra dans la Congrégation et y vécut encore 20 ans avec beaucoup de fruit et d'édification.

ON LE NOMME MAÎTRE DES NOVICES ET ENSUITE PRIEUR. — On n'attendoit que la profession de Dom Tarrisse pour lui donner des emplois conformes aux talens dont Dieu l'avoit favorisé. Il fut presque aussitôt chargé de l'instruction des novices du Séminaire de Saint-Louis, emploi qu'il exerça avec tout le fruit [781] possible, formant ses novices autant par ses exemples que par ses exhortations. On lui donna en même temps le soin de faire subsister le Séminaire qui étoit sans biens et sans revenus et d'introduire la réforme à la Daurade. Il vint à bout de l'un et de l'autre et fut élu prieur de la Daurade en 1627. Il gouverna cette maison avec toute la prudence d'un homme consommé dans la conduite des âmes et s'attira l'amour et le respect des religieux par sa douceur et l'estime des Supérieurs majeurs par son obéissance. Au bout de 18 mois, le

(1) Thomas de Bonzi, 1621-1628.

chapitre général, tenu à Vendôme au mois d'octobre de l'année suivante, le nomma prieur de Noaillé, moins pour le besoin que l'on en avoit pour le gouvernement de ce monastère, que parce que l'on s'étoit engagé de commettre au prieur de Noaillé la conduite spirituelle des religieuses de la Trinité de Poitiers qui étoient environ 80, et pour lesquelles il falloit un directeur sage, expérimenté, d'un grand discernement, homme d'oraison et dégagé de toutes passions.

IL EST FAIT DIRECTEUR DES RELIGIEUSES. — On ne pouvoit mieux le choisir que dans la personne du P. Tarrisse, mais cela ne put se faire qu'au préjudice de la ville de Toulouse et du monastère de la Daurade. On auroit pu même le regarder comme nécessaire à la Congrégation dans cette ville, à cause du nouvel établissement de deux maisons de Saint-Louis et de la Daurade qu'il maintenoit par son crédit et par sa prudence ; mais le besoin que l'on avoit d'un homme comme lui pour la direction des religieuses de Poitiers l'emporta sur toute autre considération. Lui seul en fut extrêmement affligé : la retraite de Noaillé étoit fort de son goût, mais l'obligation de paroître souvent dans la ville de Poitiers et d'aller confesser, exhorter, diriger un grand [782] monastère de Filles consacrées à Dieu lui causoit une sensible douleur qu'il ne pouvoit dissimuler. Il partit de Toulouse, au grand regret de toute la ville qui le regardoit comme un homme apostolique, et vint se rendre dans sa solitude où il ne fut pas plus tost arrivé qu'il commença par une retraite à demander à Dieu la grâce de s'acquitter dignement des emplois auxquels il étoit destiné.

Sa communauté de Noaillé étoit composée de 3 ou 4 anciens prêtres qui l'aïdoient dans la conduite des religieuses et de plusieurs religieux qui étudioient les sciences humaines sous un maître et la science du salut sous le saint homme. C'étoit un charme de voir la modestie de ces jeunes religieux, leur conversation, leurs exercices de dévotion et de pénitence, leur assiduité à se trouver les premiers aux exercices de communauté. Partout, dans l'église et dans tous les lieux réguliers on voioit régner une grande propreté, tout inspiroit le recueillement ; aussi cette communauté fut-elle proposée dans la suite comme un modèle de régularité. Pour lui, ses veilles étoient plus longues et ses oraisons plus ferventes et plus continuelles. Persuadé que le principal soin d'un supérieur est d'instruire ses religieux de parole et d'exemple et que c'est la plus importante de ses affaires, il se retiroit pour se remplir lui-même et répandre ensuite sur les autres de sa plénitude. Il lisoit continuellement les traités des Pères

sur la vie religieuse et, joignant à ses lectures une grande expérience, il consolait, excitait, animait ses religieux, dont souvent il connoissoit le fonds de la conscience sans qu'ils eussent besoin de le lui découvrir.

Les religieuses de la Trinité de Poitiers ne furent pas moins satisfaites de sa conduite : elles ont avoué depuis qu'elles n'avoient jamais connu de personne plus éclairée et plus remplie de Dieu. Ses paroles étoient autant de flèches enflammées qui perçoient les cœurs [783] et les embrasoient du saint amour. Lorsqu'il leur parloit, il étoit grave, modeste, honnête, religieux. M^{de}. de Bourbon (1), abbesse de la Trinité, aiant fait ses exercices spirituels sous sa direction, déclara qu'elle avoit eu une satisfaction non commune des bons avis qu'il lui avoit donnez.

IL EST ÉLU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL. — Dans les deux années qu'il passa en qualité de prieur de Noaillé, le R. P. Dom Maur Dupont assembla deux diettes dans ce monastère. Dom Tarrisse y fit connoître l'étendue et la solidité de son esprit et les grands talens que Dieu lui avoit donnez pour le gouvernement. C'est pourquoi au chapitre général tenu à Vendôme, le 22 d'avril 1630, il fut d'abord élu définiteur et ensuite, d'une voix unanime, Supérieur Général de la Congrégation, quoiqu'il y en eut d'autres qui l'eussent déjà gouvernée en qualité de Présidens. Il fut si frappé de sa nomination qu'il se prosterna sur le champ aux pieds des supérieurs pour leur demander miséricorde. Mais n'ayant rien pu obtenir et voyant qu'il fallait plier sous le joug de l'obéissance, il s'éleva au-dessus de ses fraieurs et, plein de confiance dans la protection du Seigneur, il entra dans cette carrière qui lui fut depuis si honorable (2).

Il commença par visiter tous les monastères afin de connoître tous les religieux, d'éprouver leurs capacitez, de sonder leurs inclinations et de voir avec quelle ferveur ils se portoient à l'observance des règles. Il se comporta si saintement dans cette visite et donna des marques si éclatantes de vertu, qu'il se fit aimer et admirer de tous les religieux. Dès qu'il étoit arrivé dans un monastère, sa dou-

(1) Jeanne Guichard de Bourbon, abbesse de 1598 à 1631.

(2) Dom Luc d'Achéry nous a conservé les confidences faites par Dom Tarrisse sur ses sentimens au moment de son élection, dans les *Remarques faictes de quelques actions et paroles du R. P. dom Grégoire Tarrisse*, publiées par H. STEIN dans *Mémoires et Documents... Mabillon*, p. 85-86.

ceur et sa modestie lui gagnoient les cœurs et, après avoir donné à ses frères le baiser de paix et sa bénédiction, il se mettoit sur un oratoire pour demander à Dieu [784] la grâce que sa visite leur fût utile et profitable. Tous ses entretiens ne tendoient qu'à leur inspirer l'esprit de dévotion, l'amour de leurs obligations, la fidélité dans les plus petites observances ; il les conjuroit de servir Dieu purement, de vivre selon l'esprit intérieur et de penser souvent à l'excellente qualité d'un religieux et d'un religieux bénédictin. Il étoit mort à tout ce qui flattoit ses sens et refusoit tous les petits soulagemens qu'on a coutume de donner aux hôtes, soit pour les repas, soit pour le coucher ; malgré ses occupations, il regardoit comme son premier devoir d'assister à l'office divin de nuit et de jour et à tous les exercices de régularité dont il ne se dispensa jamais sans une nécessité absolue.

Il eut la consolation de voir que la Congrégation étoit dans sa ferveur et donnoit de grandes espérances de subsister long tems, que l'austérité, la retraite, l'oraison mentale, la célébration des divins mystères, l'abstinence, le jeûne, le silence, la douceur, la concorde et la paix (a) la faisoient estimer ; que les Cours souveraines et les ministres d'Etat la protégeoient, que les abbés commendataires et les anciens religieux, mesurans leur affection sur les bons sentimens qu'il en avoit, la demandoient en plusieurs lieux avec instance. Mais comme elle étoit encore au berceau, elle avoit besoin d'être affermie par des lois stables et par un régime uniforme partout.

SES AVIS AUX SUPÉRIEURS. — C'est pourquoi pour disposer les Supérieurs à cette uniformité il crut qu'il devoit les prévenir par des avis utiles et nécessaires pour la conduite de leurs religieux. Il fit imprimer pour cet effet son petit ouvrage intitulé *Avis aux Supérieurs de la Congrégation de Saint-Maur* (1) qu'il distribua dans tous les [785] monastères de la Congrégation. Une des choses qu'il leur recommande le plus, c'est d'être bien persuadez que leur principale obligation est de préférer le bien spirituel des âmes à tous les avantages temporels : il exhorte à bien étudier le génie d'un chacun et de les employer chacun selon leurs talens ; il les avertit de se conserver dans une grande égalité d'esprit et d'humeur, d'agir et de converser

(a) [Regnaient parmi les religieux et] a été supprimé par F.

(1) Paris, 1632, in-12. Voir DOM TASSIN : *Histoire littéraire...*, p. 54.

également avec tous leurs religieux, de modérer les corrections dans un esprit de compassion, d'éviter la trop grande rigueur à l'égard de ceux avec qui l'on est obligé de traiter ; il les prie d'inspirer à leurs religieux l'amour de l'oraison et de la pénitence et de les appliquer à de saintes lectures qui n'impriment dans leur cœur que l'attachement à leur état.

Outre ces avis généraux, il en donna de particuliers à chaque supérieur (1) et aux inférieurs à qui il se faisoit une loi de ne jamais manquer de répondre lorsqu'ils lui avoient écrit quelque fatigue que cela lui donnât ; il regardoit cette obligation comme une partie de la charge qu'il avoit acceptée par obéissance. Il a écrit une quantité prodigieuse de lettres (2) toutes pleines de Dieu, d'onction et de sagesse ; tout y étoit simple mais pressant. Celles qu'il écrivoit aux séculiers étoient respectueuses, civiles et honnêtes et gagnoient les cœurs par leur sincérité. Lorsqu'il avoit à traiter avec eux, c'étoit pour lors que sa sagesse paroissoit dans tout son éclat : s'il leur parloit, c'étoit avec respect et révérence ; s'il falloit démêler quelque affaire, il disoit son sentiment avec une si grande ingénuité qu'on decouvroit aussitôt la pureté de ses intentions et qu'il ne cherchoit que Dieu : aussi ne pouvoit-on rien lui refuser et quelquefois il arrivoit que, sans examiner ses demandes, on lui accordoit ce qu'il souhaitoit, persuadé que l'on [786] étoit qu'il ne demandoit rien que de juste. C'est ce qui lui arriva une fois chez le Garde des Sceaux : ce magistrat n'ayant pas entendu ce qu'il lui demandoit et ne voulant pas le faire répéter, ordonna qu'on lui accordât ce qu'il désiroit. Un autre jour, étant allé chez le cardinal de la Rochefoucauld et trouvant Son Eminence avec plusieurs prélats et des personnes de distinction, il se retira en silence pour attendre le moment de l'audience ; le cardinal, touché de sa modestie et levant les yeux au ciel, dit en

(1) Par ailleurs dans les chapitres généraux et les diètes on trouve à partir de cette date de nombreux *Avis* destinés aux Supérieurs, visiteurs, etc., à commencer par ceux chapitres de l'année 1630 (Bibl. Nat., ms. fr. 24151, fol. 41 sq.

(2) Dont il nous reste malheureusement fort peu. M. FR. ROUSSEAU : *Dom Grégoire Tarrisse...*, p. 224-229, en a indiqué quelques-unes publiées par M. Stein dans sa notice déjà citée sur Dom Tarrisse (*Mélanges et Documents... Mabillon*, p. 52-59. Par ailleurs des extraits de ses lettres conservés par Dom Claude de Vic (Bibl. Nat., ms. fr. lat. 12790, fol. 346-353) ont paru dans la *Revue Mabillon* année 1929, p. 261 sq. Dans une étude sur *Le Collège bénédictin de l'abbaye de Saint-Jean-de-Laon* (*Revue Mabillon*, 1929, p. 324 sq. Dom Th. Réjalot en a publié 5 autres.

soupirant : « Hélas ! Messieurs, nous parlons et voilà un saint qui ne dit mot ; son silence vaut mieux que tout ce que nous disons. » En même tems, il le pria de se joindre à la compagnie qui le reçut avec honneur.

Dans les affaires contentieuses, il cherchoit toujours les voies d'accomodement et n'avançoit jamais rien qui put blesser les personnes qui s'y trouvoient intéressées : il vouloit surtout que l'on évitât les procez, parce qu'il est très difficile que les esprits ne s'aigrissent en plaidant et que la charité étant altérée, Dieu n'y soit offensé ; que d'ailleurs les séculiers attachez à leurs interets se portent avec trop de chaleur à la poursuite de ce qu'ils croient leur être dub et entrent dans des passions si violentes de colère et de haine qu'elles éclatent en des médisances et des détractions préjudiciables au corps de la religion* et accusent les religieux d'être eux mêmes trop intéressés *(a) ; enfin parce que les différens des monastères étant ordinairement avec des personnes puissantes, elles peuvent nuire à la Congrégation. Il avoit soin d'inculquer à tous les officiers des maisons que dans le mépris des choses périssables et dans la poursuite des biens intérieurs, les anciens moines ont abondé [787] en toutes sortes de biens parce que, tandis qu'ils frappoient à la port du ciel par la force de leurs prières, Dieu touchoit le cœur des Rois et des Princes de la terre pour remplir avec profusion les pauvres monastères de biens temporels. C'est pourquoi il conseilloit toujours de se relâcher sur les intérêts temporels lorsqu'il s'agissoit de la paix, de l'honneur de la religion et de l'édification du prochain, estimant que l'on rend en cela un plus grand service à la religion que de lui acquérir des roiaumes et, qu'au reste, ce qu'on estime perte en matière d'accomodement est un grand profit, parce que Dieu bénit le reste du temporel, la religion en est honorée et le prochain édifié ; ce qui seroit tout autrement si l'on s'attiroit la réputation d'être avarés et tenaces. Enfin quelque droit que l'on eût, il aimoit mieux que l'on souffrit une petite perte plus tost que de s'engager dans un procez et il disoit que l'Ordre s'étoit fait riche en donnant et se relâchant dans ses droits et s'étoit perdu et ruiné par le trop grand attachement aux biens temporels.

Les Déclarations sur la Règle de Saint Benoist et les Constitutions qui renferment toute la manière de vivre observée dans la Congrégation de Saint-Maur ne sont pas un des moindres services

(a) Ajouté par F.

qu'il lui ait rendus. Les premiers Pères de Saint-Maur tous françois de nation, avoient été obligés d'aller en Lorraine y chercher quelque teinture de la réforme dans le monastère de Saint-Vanne d'où ils furent renvoyés en France par leurs supérieurs après leur profession pour réformer les monastères. Ils en rapportèrent les Constitutions de Saint-Vanne et du Mont Cassin pour leur servir de guides dans cette sainte entreprise. Mais il ne furent pas long tems à s'apercevoir de [788] la faiblesse de ce régime qui pouvoit être bon pour ceux qui l'avoient embrassé, mais qui renfermoit des difficultez insurmontables. Tous les jours il se trouvoient arrêtés par de grands inconvéniens qui les jettoient dans l'embarras. C'est pourquoi Dom Maur Dupont, qui avoit été célestin, conçut le dessein de faire de nouvelles Constitutions et se retira avec quelques autres supérieurs à Noailly, où ils y travaillèrent et envoyèrent leur ouvrage dans les monastères pour le faire lire et approuver par les religieux ; mais le Chapitre Général de 1630, où le P. Tarrisse fut élu Supérieur de la Congrégation, nomma des supérieurs pour y travailler de nouveau et on les composa sur ce qui avoit été pratiqué dans la Congrégation depuis plus de (a) 12 ans (1). Le P. Tarrisse n'en demeura pas là : il fit faire des Règles particulières à chaque officier des monastères pour être observées partout avec uniformité dans toutes, les maisons de la Congrégation (2). On voit dans ces règles particu-

(a) Mis par F. au lieu de [20 ans].

(1) Sur la part qui revient à Dom Tarrisse dans l'élaboration des constitutions et des déclarations, cf. Dom TASSIN : *Histoire littéraire...*, p. 55-57, « Plusieurs écrivains mal instruits (dit-il), ont fait Dom Tarrisse seul auteur des constitutions de Saint-Maur imprimées par son ordre... ». Et après avoir rapporté ce que dit ici Dom Martène, il ajoute que Dom Athanase de Mongin les revit et les retoucha par ordre du chapitre général de 1633, puis-que « celui de 1639 chargea des commissaires d'y faire des remarques et nomma Dom Tarrisse avec trois autres pour les revoir et les corriger. Le chapitre de 1642 lui donna commission de rédiger ces constitutions dans un meilleur ordre et de les faire imprimer. Le décret approbatif de ce chapitre fut confirmé dans celui de 1645, tant par les définiteurs que par les députés. Dom Tarrisse n'a donc d'autre part à cet ouvrage, que d'avoir pris soin de lui donner toute la perfection dont il étoit susceptible ». Ces Constitutions furent imprimées pour la première fois en 1645.

Quant aux déclarations sur la Règle dont la première édition est de 1646, elles furent de même approuvées par le chapitre général de cette année qui ordonna leur impression. Ces Déclarations, ajoute Dom Tarrisse, « forment l'institut des Bénédictins réformés de la Congrégation de Saint-Maur ».

(2) Ces Règles communes et particulières de la Congrégation de Saint-Maururent éditées pour la première fois en 1663 ; une nouvelle édition corrigée parut en 1687. « Rien de plus sage, ni de mieux pensé » dit à ce propos Dom Tassin.

lières, aussi bien que dans les Déclarations, combien ce saint homme étoit éclairé, jusqu'où ses lumières pénétoient et combien elles étoient épurées des choses de la terre, pour ne regarder directement que le bon plaisir de Dieu. Ce fut aussi lui qui mit la dernière main au cérémonial bénédictin composé par M. Baudry, religieux très intelligent dans ces matières et qui avoit entrepris cet ouvrage par son conseil et à sa prière. Comme le P. Tarrisse étoit extrêmement humble, il n'entreprit le changement des Constitutions qu'après avoir consulté les plus habiles Docteurs en théologie et en Droit Canon, les Supérieurs des autres Ordres les plus en réputation qui tous, sans exception, approuvèrent ce changement. Il eut la consolation de voir que [789] tant en France que dans les pays étrangers, les nouvelles Constitutions furent estimées et approuvées : le cardinal Bona, si recommandable par son érudition et ses ouvrages de piété, les trouva si belles et si pleines de l'esprit de Dieu qu'il vouloit les faire recevoir dans tous les monastères d'Italie. Cependant, comme Dieu vouloit éprouver son serviteur et le sanctifier, il permit qu'à l'occasion de ce changement de Constitutions il fût persécuté, chargé d'injures et attaqué par des (b) libelles difamatoires pleins de faussetés et de calomnies (1).

IL CULTIVE LES SCIENCES. — Persuadé que l'ignorance avoit fait de terribles ravages dans les monastères de l'Ordre, il mit toute son application à faire fleurir les sciences dans la Congrégation, c'est pourquoi il ne se contenta pas des cours de philosophie et de théologie établis dans chaque province : il fit faire une étude particulière de l'Écriture Sainte et, parce qu'il est difficile d'approfondir les questions qui s'y rencontrent sans scavoir le grec et l'hébreu, il fit venir à Paris Dom Thomas Dufour qui excelloit dans la science de ces deux langues et lui ordonna de les enseigner. Il députa des religieux pour visiter les bibliothèques des monastères de l'Ordre, y examiner les manuscrits et en tirer les ouvrages qui pourroient contribuer à la gloire de l'Ordre et à l'utilité de l'Eglise. Il appliquoit tous ses religieux selon les talents que Dieu leur avoit donnez. Lorsqu'il en trouvoit qui avoient du talent et de l'inclination pour

(b) Ajouté par F.

(1) Allusion aux difficultés suscitées par la cabale de Dom Faron de Challus.

la prédication, il les y employoit, mais il exigeoit trois choses d'eux : 1^o que le prédicateur fut exemplaire dans sa vie, en sorte que prêchant le peuple il édifiait ses confrères ; 2^o que ses intentions [790] fussent pures, cherchant la gloire de Dieu et le salut du prochain et non pas à se repaître des vains applaudissemens de ses auditeurs ; 3^o que la manière de prêcher fût vraiment religieuse, éloignée des airs mondains, soit dans le stile, soit dans les gestes, prenant garde de tomber dans la molesse du discours qui ennerve le raisonnement et les vérités solides, s'étudiant à persuader plus tost qu'à délecter, à remplir son sermon de pensées dévotes, de raisons fort aisées à concevoir et appuyées sur la doctrine des Ecritures, des Conciles et des Pères, à l'animer d'affections et de mouvemens qui touchent le cœur et de moralités qui inspirent le repentir des pécheurs et l'amour des choses divines.

Son goût pour les sciences lui en donna un très grand pour les bibliothèques : il vouloit que les supérieurs eussent soin de les remplir de bons livres pour donner aux religieux le moyen de s'entretenir dans leur solitude. En 1635, il fit réparer la voûte du grand cloître de Saint-Germain des prez et mit au dessus la bibliothèque (1) qu'il fit remplir de livres les plus excellens et en donna le soin à un religieux sage et intelligent qui y mit un si bon ordre que la bibliothèque de Saint-Germain passoit dès lors pour une des plus belles et des meilleures du royaume (2).

IL RÉTABLIT LES MONASTÈRES RUINEZ. — Lorsque la Congrégation de Saint-Maur fut introduite dans les monastères de France, la plupart avoient été entièrement ruinez, ou par les hérétiques, ou par la négligence des abbés et des religieux. D'autres tombaient en décadence. Peu après qu'il fut élu général, il envoya dans tous les monastères de la Congrégation un religieux très habile architecte pour y [791] dresser des plans et des modèles des batimens qu'il falloit faire. Il en fit construire tout à neuf une vingtaine sous son

(1) Cf. Bibl. Nat., ms. fr. 18816, fol. 21, qui assigne la date de 1639 au début des travaux. Dom Luc d'Achery donne la date de 1639 (ms. lat. 13082, passage publié par FR. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. 216-218) : « restaurata bibliotheca anno Domini 1639... » Dom J. BOUILLART : *Histoire de l'abbaye ... de Saint-Germain-des-Prés*, p. 233, indique l'année 1639.

(2) Il s'agit de Dom Luc d'Achery. — Sur la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, cf. L. DELISLE : *Le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, t. II, p. 40 sq. ; FR. ROUSSEAU : *Dom Grégoire Tarrisse...*, p. 83-89.

généralat et il en fit réparer plus de 50. Il ne vouloit pas souffrir, en permettant de bâtir, que l'on empruntât, ny que l'on retranchât rien des dépenses ordinaires pour l'entretien des religieux et il disoit qu'il valoit mieux souffrir l'incommodité du lieu que de se charger de dettes. Jamais il ne voulut souffrir que dans les nouveaux édifices, dans les jardins et autres lieux, il y eût rien qui ressentit la pompe et l'éclat des personnes de qualité, voulant seulement qu'on y vît reluire la modestie, la pauvreté et la simplicité religieuse et qu'on y recherchât plutôt la solidité que les ornemens. Mais à l'égard des églises il vouloit que tout y fût magnifique. Ce fut lui qui donna ordre de faire travailler à celle de Saint-Germain des Prez (1) qui, d'obscur qu'elle étoit, est devenue par les réparations et les embellissemens qu'on y a faits une des plus propres de Paris.

SA VIE INTÉRIEURE ET SES VERTUS. — Sa vie intérieure et le détail de ses vertus demanderoient un volume. Les faits édifiants que l'on y trouveroit le mettroient au niveau des plus grands saints et, sous l'apparence d'une vie toujours égale, on verroit une pratique toujours constante et toujours variée des vertus les plus héroïques. La diversité de ses emplois et de ses occupations ne diminuoit rien de son application continuelle à Dieu et il ne trouvoit point de plus grand plaisir que de converser avec lui : le monde lui paroissoit une prison comme à saint Jérôme et sa cellule un paradis. Les fruits excellens qu'il retiroit de cette vie intérieure lui rendirent ordinaire et familier l'usage d'une retraite de dix jours. C'étoit alors qu'il se dédommageoit des autres tems de prières que sa place lui déroboit : il en recommandoit [792] beaucoup l'usage, surtout aux supérieurs et aux officiers, comme le moien le plus propre à réparer les pertes qu'ils faisoient dans leurs occupations continuelles. Il fit son possible pour introduire cette coutume une fois tous les ans pour chaque religieux de la Congrégation la fit insérer dans les Déclarations sur la Règle. Pour lui, non content d'une retraite de dix jours chaque année, il choisissoit encore un jour tous les mois pour ne s'occuper que de Dieu, sans qu'aucun événement que ce pût être pût le faire sortir de sa chère solitude. Il commença des médi-

(1) Les travaux de restauration de l'église furent commencées le 6 avril 1644. (Cf. Bibl. Nat., ms. fr. 18816, fol. 22 ; Dom J. BOUILLART, *op. cit.*, p. 237.)

tations pour les exercices spirituels des dix jours, mais ses infirmités ne lui aiant pas permis de les achever, il donna commission à Dom Joachim Le Comtat de revoir son ouvrage, de le continuer, de l'orner de beaux passages et d'y mettre la dernière main. Ce qu'il fit avec l'approbation générale de tous ceux qui s'en sont servis (1).

Cet esprit d'oraison et cette présence continuelle de Dieu se faisoit remarquer jusque sur son extérieur et dans toutes ses démarches. Il n'estimoit les choses qu'autant qu'elles étoient agréables à Dieu et, par ce principe, il méprisoit tout ce qui ne tendoit pas à sa gloire, quoique d'ailleurs le monde en fit estime. Il pesoit tout au poids du sanctuaire : c'est pourquoi dans les assemblées on faisoit un si grand cas de ses sentimens. Sa confiance en Dieu étoit si ferme que rien n'a pu l'ébranler. Il a vu la Congrégation menacée par des personnes puissantes qui la persécutoient, déchirée par ses propres enfans qui la vouloient noircir par leurs calomnies et en saper les lois fondamentales et, toujours tranquille, il se reposoit sur la divine Providence qui scauroit faire tourner toutes choses à sa gloire et au bien de la Congrégation.

Son amour pour Dieu étoit si vif qu'il ne pouvoit pas comprendre qu'un religieux put oser lui déplaire [793] par la moindre offense volontaire pour satisfaire à ses inclinations naturelles. « Un Dieu si bon, disoit-il, élevant les yeux au ciel, si libéral, si miséricordieux, hélas ! faut il que nous nous éloignons de lui pour courir après des phantomes et des chimères. Le parfait amour de Dieu, disoit-il encore, doit être stable, fixe et permanent : la cause de l'inégalité de ceux qui sont bien aujourd'hui et demain mal, ne vient que de ce qu'ils se recherchent trop eux mêmes et ne s'attachent pas assés fortement à Dieu par les liens de la charité. »

Dans les chapitres généraux, on admiroit son humble modestie et les bas sentimens qu'il avoit de lui même : il protestoit qu'on ne le connoissoit pas, qu'il étoit un très grand pécheur, faible de corps et d'esprit et incapable du gouvernement ; il pressoit les deffiniteurs, leur demandoit pardon, se mettoit à genoux, se prosternoit à leurs pieds pour être déchargé, et ce n'étoit qu'en vertu

(1) Il s'agit sans doute des *Méditations pour la Retraite des dix jours pour les Supérieurs*. (Rennes, 1653, in-8) ; et des *Méditations pour la Retraite des dix jours pour les Religieux*. (Rennes, 1662, in-8°.) Ces deux ouvrages de Dom Joachim Le Comtat furent réédités et traduits en latin. (Cf. DOM U. BERLIÈRE : *Nouveau supplément*..., p. 353-354.)

d'un commandement qu'il se chargeoit du fardeau de la supériorité. Regardant les autres religieux comme plus dignes que lui de remplir la place qu'il occupoit, lorsqu'il leur parloit il ne se couvroit, ny ne s'assoioit jamais qu'auparavant ils ne fussent couverts et assis. Son humilité se fit voir un jour avec beaucoup d'éclat dans une insulte qui lui fut faite de la part d'un ancien religieux de Saint-Germain des Pres. Il avoit été stipulé dans le concordat d'introduction que le prieur réformé seroit aussi supérieur des anciens et qu'il auroit partout le pas au dessus d'eux. Le Père Tarrisse, comme Général et supérieur du prieur prit la place au dessus de lui au chœur ; un jeune religieux des non réformés lui alla dire publiquement que, n'étant pas prieur de Saint-Germain, cette place ne lui appartenoit pas et qu'il eût à descendre. Aussitôt l'humble [794] Général descendit et s'alla placer après le dernier des anciens. Tous ces Mrs. furent choquez de l'insulte qui luy avoit été faite et lui en demandèrent pardon, le suppliant de reprendre sa place ; mais on ne put le lui persuader et, depuis ce jour, le prieur de Saint-Germain cessa de prendre le pas au dessus des anciens.

Autant qu'il cherchoit à s'humilier lui même, autant il avoit le cœur serré sur l'humiliation de ses frères. Lorsqu'il en voioit quelqu'un à ses pieds avouer sa faute, de quelque nature qu'elle fût, il le relevoit avec douceur et tendresse ; il étoit difficile de dire lequel étoit le plus touché, ou celui qui demandoit pardon, ou celui devant qui on le demandoit. Quelquefois dans les chapitres généraux, on lui reprochoit qu'il étoit trop indulgent et il répondoit, comme avoit fait autres fois saint Odillon abbé de Cluny : « J'aime mieux excéder en clémence qu'en rigueur et subir un jugement miséricordieux pour avoir fait miséricorde, que d'entendre une condamnation rigoureuse pour avoir condamné rigoureusement. » Il inspiroit cet esprit à tous les supérieurs et leur envoioit le livre que le P. Dinet (1), Jésuite, venoit d'imprimer sur cette matière, dans lequel il examine si l'on doit préférer le gouvernement doux et sévère.

Saint Bernard dit que souffrir la pauvreté avec un esprit tranquille, c'est un effet de la patience ; la rechercher soi même, c'est un ouvrage de la sagesse. Le P. Tarrisse avoit imprimé fortement ce

(1) Il s'agit du P. Etienne Binet (1569-1639) et de l'ouvrage intitulé : *Quel est le meilleur gouvernement, le rigoureux ou le doux, pour les Supérieurs de religion.* (Paris, 1636, in-8.)

sentiment dans son âme. Se regardant comme chef de la Congrégation, il entroit en cette qualité dans toutes les peines de ses membres et souffroit avec eux l'indigence et la pauvreté qui sont inévitables dans tous les nouveaux établissemens où communément l'on manque de tout : il en prenoit occasion de vivre plus pauvrement par la considération [795] des misères auxquelles plusieurs communautés étoient réduites ; et voyant qu'il y en avoit qui manquoient du nécessaire, il exhortoit ses religieux à compatir à leur pauvreté et à ne pas rechercher le superflu. Quant à la pauvreté volontaire, il l'a pratiquée jusques au dernier soupir : bien loin de se réserver le pouvoir d'avoir plus que les autres à raison de sa charge, il ne vouloit pas même garder ce qu'il accordoit avec plaisir à ses inférieurs : il vouloit toujours qu'ils fussent mieux traités que lui pour la nourriture, pour les habits, pour les soulagemens que l'on donne aux malades. Jamais il ne souffrit que l'on fît pour lui quelque dépense extraordinaire et il disoit à ce sujet que le bien du monastère ne devait pas être employé en superfluité, que le sang des pauvres crierait vengeance devant Dieu contre ceux qui font des dépenses inutiles, et qu'il ôtoit honteux à des religieux qui font profession de pauvreté de se voir traités comme les personnes riches.

Il étoit encore porté à cette vertu par un motif de compassion envers les pauvres : la considération de leurs besoins de leurs calamitez, de leurs misères lui ôtoit pour ainsi dire le pain des mains et lui donnoit du regret de ce qu'il prenoit lui même pour sa réfection. « Faut il, ô mon Dieu, disoit il, que nous nous flattions de la « sorte pendant que vos membres souffrent la faim et la disette. » C'est ce qui l'animoit à donner ordre qu'on eût partout un grand soin de les assister, même au dessus des facultés des monastères, et qu'on passât plutôt dans l'excez et dans la profusion que dans l'épargne, à l'exemple de nos saints prédécesseurs qui par une tradition sainte dans l'Ordre de Saint Benoist ont toujours eu les pauvres en recommandation. Pour lui jamais il n'en [796] refusa un. Nous avons vu des traits de sa charité avant qu'il fût prieur de Cessenon ; depuis qu'il fut supérieur lorsqu'il en voioit d'attroupez à la porte du monastère, il étoit attendri, et leur faisoit donner ce qu'il demandoit, sans avoir égard à leurs ruses et à leurs importunités et disoit souvent ce beau passage de Saint Chrysostome à ceux qui rebutoient ou refusoient les pauvres sur ces deux motifs : *Ego hac de causa majori misericordia moveor cum in eam necessitatem incidisse homines videam ut impudentissime mendacii vivere*

cogantur, quorum nos non modo non miseret, sed verbis etiam asperis eos laceramus ; nam si nulla alia esset ratio quae ad misericordiam flecteret propterea tamen misericors erga pauperem esse deberes, quoniam necessitate coactus ad te venit ; quod si impudentiam ei objicis vide ne hoc faciat crudelitas tua, qui majoribus in rebus impudentissimus saepae fuisti. Rien n'excite davantage ma compassion à l'égard des pauvres que de voir qu'ils sont obligés de recourir au mensonge pour trouver de quoi vivre et que loin d'en avoir pitié nous les rudoions par des paroles dures : car quand nulle autre chose ne parleroit en leur faveur, n'en est ce pas une assez considérable que de voir que c'est le besoin qui les adresse à vous ; si vous vous offensés de leurs mensonges prenez garde que ce ne soit votre dureté qui les oblige à mentir ainsi et considérez que souvent vous avez menti vous même en choses de plus de conséquence.

Ce grand serviteur de Dieu avoit si bien mortifié ses passions et sa propre volonté pour l'assujettir à celle de Dieu qu'il ne sembloit plus vivre à luy même [797] mais à Dieu seul. Il étoit tellement dégagé des choses du monde qu'on eût dit qu'il l'avoit entièrement oublié. Il s'étoit si bien rendu maître de lui même qu'il n'étoit ny enflé des prospéritez, ny abattu par l'adversité. Dans les persécutions que de faux frères ont suscitées contre sa réputation, dans les maladies ou son corps souffroit des douleurs très vives, toujours ferme et inébranlable, son esprit étoit content et jamais il ne sortit de sa bouche ny plainte contre les hommes, ny murmure contre Dieu. Il avoit déclaré une guerre irréconciliable à ses sens et les avoit tellement soumis à la raison qu'on peut dire qu'il ne vivoit plus en lui mais tout en Dieu. Outre les austéritez ordonnées par la règle, il en pratiquoit encore d'autres de surérogation : quoiqu'il prît toutes les précautions possibles pour les tenir cachées, Dieu le découvrit un jour par des voies auxquelles il ne s'attendoit pas. Etant tombé malade, lorsqu'on le conduisoit à l'infirmierie, quelques religieux qui étoient restés dans sa chambre pour y prendre quelques petits meubles à son usage trouvèrent sous sa couverture un cilice, une ceinture de crin et d'autres instrumens de pénitence. Sa vie fut une pénitence continuelle et tout ce qui peut paroître un adoucissement contre les besoins de la nature étoit pour lui un supplice.

Les maladies dont il plut à Dieu d'éprouver son serviteur furent le dernier sceau à sa vertu héroïque. Comme il lui étoit agréable, il étoit nécessaire qu'il l'éprouvât : il voulut en faire un modèle

acomply de toutes sortes de vertus, il luy préparoit une couronne de gloire dans le ciel, mais il vouloit qu'il se la fabriquât lui même par une insigne patience à souffrir tant de maux tout à la fois. Il étoit travaillé depuis 50 ans [798] d'une douleur de tête presque continuelle et d'une faiblesse de reins considérable. Ses veilles lui avoient attiré une humeur froide sur la moitié du corps, une faim extraordinaire le rongeoit de telle sorte qu'il tomboit souvent en faiblesse de besoin et d'inanition : toutes ces infirmités jointes ensemble ne l'empêchèrent jamais d'agir avec le même activité, jamais elles ne le firent se dispenser des austérités communes de la religion. Quelquefois la violence des douleurs le trahissoient malgré lui et quelque violence qu'il se fit, il luy échappoit quelquefois des soupirs et des gémissemens. Son mal passoit quelquefois à une telle extrémité qu'il luy ôtoit toute connoissance dans certains intervalles ; puis son esprit rentrant dans son assiette ordinaire, il bénissoit la main de Dieu qui le frapoit. Il ne souhaitoit point être délivré de ses maux, il demandoit même l'accroissement de ses douleurs et les unissoit aux playes et aux douleurs de Jésus-Christ, le remerciant souvent des consolations dont son âme étoit enivrée pendant que son corps étoit affligé : on lui entendoit souvent répéter ces paroles du prophète : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo consolationes tue laetificaverunt animam meam.*

En 1646, étant allé prendre les eaux de Forges (1), il reconnut avec les médecins qu'il étoit attaqué de la pierre : Dieu voulut encore ajouter les douleurs excessives de ce mal à celles qu'il souffroit déjà. Au commencement du mois de septembre, il vint à Saint-Denis, où les plus habiles médecins conclurent au remède de la taille. Il n'en fut pas plus étonné que d'une résolution indifférente ; mais sachant ce qu'il devoit à la Congrégation, il assembla les principaux supérieurs [799] pour ne rien faire que par leur conseil et par obéissance. La chose étant déterminée, il prit quelques jours pour s'y préparer et se recueillir et l'on envoya des billets dans tous les monastères pour le recommander aux prières des religieux. Cependant, plusieurs personnes appréhendant de le perdre dans l'opération le supplièrent avec instance de n'en point venir à cette extrémité et il se trouva dans une égale incertitude des deux côtés, s'offrant ou à la taille par obéissance, ou à souffrir par amour de ses frères.

(1) Forges-les-Eaux (Seine-Inférieure).

Une chose le détermina ce fut la répugnance qu'il avait à se laisser voir à nud : la pureté dont il avoit toujours été si jaloux fut qu'il estima les douleurs de la pierre plus supportables que la nudité de son corps, et il aima mieux embrasser un long et très sensible martyre que de souiller tant soit peu sa pudeur. Il prit donc le party de ne faire aucune instance pour l'opération et d'attendre ce que Dieu et les Supérieurs ordonneroient de lui.

SA DERNIÈRE MALADIE (2). — Il revint à Saint-Germain des Prez en passant 15 mois dans cette situation ; mais le 14 de janvier 1648 ses douleurs s'étant augmentées avec une violente toux qui lui causoit des efforts extraordinaires, on désespéra de sa vie. Sa toux néant moins cessa tout à coup le 8 de mars et lui donna trêve durant 8 ou 10 jours, pendant lesquels il célébra la Sainte Messe, quoique avec peine, et parut aux exercices de communauté. Ce calme ne dura pas long tems : la toux et les douleurs de la pierre s'étant fait sentir avec de nouvelles violences, on lui annonça, le 2 avril, de se disposer à paroître devant Dieu et de vouloir bien donner les avis qu'il jugeroit nécessaires pour la Congrégation. Il reçut les Sacramens avec un profond respect et grande présence d'esprit, quoiqu'il lui prit de tems en tems des faiblesses [800] si grandes que l'on doutoit si on aurait le tems de les lui administrer : il ordonna au P. Visiteur de France qui lui administra les Sacramens d'écrire de sa part aux religieux rebelles pour les engager à rentrer en eux mêmes. Il appella ensuite les Supérieurs et leur parla encore durant une demye heure sans hésiter, avec une fermeté admirable touchant la Congrégation sur laquelle il assura que Dieu avoit de grands desseins, déclarant que Dieu l'avait soutenue et dilatée par des endroits que l'on avoit cru devoir la faire succomber et qu'il avoit souvent conduit les choses par des voies bien contraires à celles que les hommes se seroient proposées : il en raporta plusieurs exemples et fit remarquer le doigt de Dieu sur la Congrégation. Les Supérieurs le prièrent ensuite de leur donner sa bénédiction : il s'en excusa long tems, disant qu'il étoit un grand pécheur qui avoit besoin lui même des prières de la communauté ; mais enfin pressé et conjuré par les larmes et les soupirs de ses enfants qui étoient tous à genoux, il demanda le crucifix qui étoit devant luy

(2) Voir FR. ROUSSEAU : *Dom Grégoire Tarrisse...* p. 168-180.

et pria le Seigneur de les bénir et de les combler de ses grâces, de même que toute la Congrégation. Il les exhorta ensuite d'être fidèles à tous leurs devoirs, à estimer et reconnoître la grâce de leur vocation, les assurant qu'il avoit toujours remarqué que les négligences et le peu de progrès des religieux venoit de leur peu d'estime et de réflexion sur l'excellence de leur état. Quoiqu'il parlât avec une ferveur surprenante, on remarqua cependant plusieurs simpômes qui firent juger qu'il approchoit de son dernier moment. La nuit suivante changea totalement sa situation ; le lendemain les médecins le regardèrent comme hors de danger et attribuèrent son meilleur état non à la force de leur art, mais à la vertu de la grâce. Il étoit resté jusques alors dans sa chambre et dans son lit ordinaire, vêtu comme les règles l'ordonnent. Les Supérieurs le prièrent de se rendre à l'ordonnance du médecin qui vouloit qu'il fût transporté dans un meilleur lit et qu'il [801] portât du linge : il s'y soumit par obéissance et, depuis ce tems là, il se regarda comme une victime que tous ces différens soulagemens conduisoient à la mort.

Le dessein de Dieu n'étoit pas de le guérir mais de prolonger ses souffrances : le mardi de Pâques, il permit que les mêmes douleurs vinrent exercer de nouveau sa patience. Le saint patient reçut cette nouvelle visite du Seigneur avec actions de grâces, redoublant sa confiance en Dieu et ne cessant d'invoquer le secours de la Sainte Vierge, de son saint Ange, de saint Benoist, de saint Maur, de saint Placide et de saint Grégoire, son patron. Le Seigneur, au milieu de ces afflictions, lui donna la consolation de voir arriver de Rome Dom Benoist Brachet, son second assistant, de la bouche duquel il apprit les bonnes dispositions de la Cour romaine au sujet de la Congrégation.

SA MORT (1). — Il ne jouit pas long tems du soulagement de ses infirmités. Dès le mois de mai, il fut attaqué d'une hydropisie accompagnée d'une fièvre lente qui luy causoit une soif et un dégoût si grand que c'étoit pour lui un supplice de parler et de manger. Cette maladie le conduisit jusques au mois d'août ; alors les mêmes accidens qui l'avoient mis aux portes de la mort, le 2^e d'avril, le

(1) Cf. Dom Callixte Adam : Lettre Circulaire après la mort de Dom Tarrisse, imprimée en décembre 1648, (Paris, 22 p. in-4°).

reprirent avec plus de force. Il les regarda comme de nouveaux moiens que Dieu lui envoyoit pour satisfaire à sa justice et dit qu'il ne demandoit point d'être délivré de ses infirmités, qu'il ne désiroit ny de vivre, ny de mourir, mais que la volonté de Dieu fut accomplie en lui. On l'obligea alors d'aller à l'infirmerie ; mais en y allant il pria qu'on le fit passer par la grande chapelle de la Vierge et dans l'église pour y adorer le Saint Sacrement, disant que ce seroit pour la dernière fois. Le jour de la Nativité de la Vierge, il entendit la sainte Messe et communia : il demanda ensuite le rituel, le lendemain il [802] renouvela ses vœux et depuis il se fit reciter tous les jours la recommandation de l'âme comme on la fait aux agonisants, ce qu'il continua jusqu'au 22 de septembre, que s'étant trouvé plus mal, le R. P. Supérieur Général luy administra les derniers Sacremens et luy demanda de nouveau sa bénédiction pour lui et pour tous les religieux. Enfin, après avoir demandé pardon à la communauté en frappant trois fois sa poitrine, il mourut, le 24, sur les 11 heures du soir, en levant les yeux au ciel et les refermant aussitost. Le R. P. Général chanta le lendemain la grande Messe pour lui et fit la cérémonie des obsèques. Mrs. les anciens vouloient qu'on l'enterrât dans l'église et qu'on lui fit un service magnifique, mais les religieux de la Congrégation se contentèrent de l'enterrer dans la grande chapelle de la Vierge avec les cérémonies ordinaires (1).

J'oubliais un trait bien marqué de son zèle. Après le chapitre de 1648, le nouveau Supérieur Général le pria de se trouver à une assemblée qu'il devoit tenir et dans laquelle il proposa un projet qu'il avoit de faire faire dans les monastères de la Congrégation des conférences sur l'Ecriture Sainte. Le P. Tarrisse parla sur ce sujet pendant une demye heure avec tant de force que le P. Général se crut obligé de lui demander si ce discours ne l'incommodoit point. Je m'estimerois heureux, mon R. P., répondit il, de mourir à la sortie d'icy, si ce dessein réussissoit.

Les derniers mois de sa vie, il passa tous les jours 3 ou 4 heures à dicter des matières spirituelles, des avis salutaires et des mémoires de ce qui s'étoit passé d'important dans le progrès de la Congrégation pendant son gouvernement. Il avait commencé par

(1) Cette chapelle qui n'existe plus était située sur l'emplacement du n° 6 de la rue actuelle de l'Abbaye.

ordre du R. P. Général un excellent traité de la conduite que doit tenir le Supérieur Général dans l'exercice de sa charge et sur le juste tempérament de douceur et de sévérité qu'il doit [803] garder : mais sa mort ne lui laissa pas le tems de l'achever (1).

ESTIME QU'ON FAISOIT DE SA VERTU. — Il fut estimé et regretté de tout le monde. La Reyne régente, Anne d'Autriche, le regardoit comme un homme d'une vertu éminente. C'est ce qu'elle témoigna un jour, étant en retraite au Val de Grâce. Il eut l'honneur de l'aller voir et S. M. en témoigna son contentement à l'abbesse en disant qu'elle venoit de voir un saint qui étoit le Général de la Congrégation de Saint-Maur. M. de Châteauneuf, Garde des Sceaux, étoit si persuadé de sa sainteté qu'il ne pouvoit lui rien refuser. M. Mollé, Premier Président du Parlement de Paris, avoit des sentimens extraordinaires de sa vertu et l'aimoit d'une affection très tendre. Aiant appris que les médecins avoient conclu à la taille, il se fit conduire en grande hâte à Saint-Denys (2) au sortir du Palais et dit au religieux qui vint le recevoir qu'il étoit venu promptement pour empêcher cette opération et luy persuader le contraire, ajoutant qu'un homme de ce mérite étoit trop nécessaire à la Congrégation, qu'au reste il étoit bien assuré que la sainteté du P. Tarrisse et son courage étoient tels qu'il porteroit encore longues années son mal pour servir ses enfans. Etant arrivé à l'infirmérie sans attendre qu'on eut averti, il entra dans la chambre, courut l'embrasser et lui dit tendrement qu'il étoit venu prévenir la mort dans la crainte qu'il avoit de le perdre. Le cardinal de Richelieu avoit conçu une idée si grande de sa prudence et de sa probité qu'il l'avoit fait entrer dans son Conseil de conscience. Le P. Joseph, capucin, si puissant auprès du cardinal, le consultoit souvent sur des matières spirituelles et recevoit ses avis comme des oracles du Saint-Esprit. Le cardinal de la Rochefoucauld, l'un des plus grands et des plus saints prélats de son tems, disoit souvent qu'il découvroit en lui visiblement [804] de si fidèles marques de sainteté que, s'il n'étoit pas saint, il n'en connoissoit pas un au monde. M. Cospeau,

(1) On ignore ce que sont devenus ces écrits ; ils furent sans doute précieusement conservés, mais on n'en trouve trace nulle part, à notre connaissance du moins.

(2) Dom Tarrisse fut transporté peu après à l'infirmérie de Saint-Germain-des-Prés où il mourut. (Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 110.)

évêque de Lizieux, également pieux et scavant, disoit qu'il avoit trouvé la pierre philosophale de la vraie dévotion, imitant et honorant autant qu'il est permis à la faiblesse humaine l'esprit de la vie cachée du fils de Dieu. Alain de Solignac (1), évêque de Cahors, estimoit très heureuse la Congrégation de Saint-Maur que la divine Providence faisoit rouler sous la conduite d'un si puissant génie et l'élevoit au dessus de tous les supérieurs des autres ordres religieux. L'évêque de Senlis disoit de lui que si la vertu d'humilité restoit encore dans le monde, elle étoit tout entière dans le cœur du P. Tarrisse. Le P. Gondren, Supérieur Général des Pères de l'Oratoire (2) avoit reconnu en lui tant de lumières et de sagesse qu'il voulut le prendre pour son directeur. Le P. Vincent de Paul instituteur et supérieur des Prêtres de la Mission, homme très éclairé et que sa pitié a fait mettre au nombre des saints, disoit souvent que la seule pensée de la singulière modestie et composition extérieure du P. Général des Bénédictins le remettait avec douceur en la présence de Dieu quand la nécessité des affaires extérieures l'avoit un peu dissipé. Le P. Machault (3), fameux prédicateur parmi les Jésuites, désirant voir le P. Tarrisse sur le bruit commun de ses vertus, ménagea une occasion pour lui parler et, après un assez long entretien, il sortit si édifié qu'il dit plusieurs fois que jamais il n'avoit reçu tant de consolations, ny trouvé un religieux si modeste et si éclairé. Le P. Bernard de Vaillat, Carme déchaussé, connu également par sa vertu et par sa naissance, dit un jour qu'il ne connoissoit rien d'égal [805] en vertu, ny de plus solide en mérite que le P. Tarrisse. Deux autres religieux du même Ordre, le P. Dominique, professeur en théologie et le P. Séraphin, définitiveur de l'Ordre, après lui avoir rendu visite pendant sa maladie, déclarèrent que leurs principaux supérieurs dont il étoit connu n'estimoient pas qu'il y eut au monde deux âmes plus belles et plus agréables à Dieu. M. d'Artis, professeur à Paris en droit et son ancien ami,

(1) Cf. EUGÈNE SOL : *Le Vénérable Alain de Solminihac, abbé de Chancelade et évêque de Cahors.* (Cahors, 1928, in-8.)

(2) Cf. FR. ROUSSEAU : *Dom Grégoire Tarrisse...* p. 135-153 au sujet des relations de Dom Tarrisse avec l'Oratoire et les Sulpiciens ; et p. 154-167 entre Saint-Vincent de Paul et lui.

(3) Il s'agit, je crois, plutôt du P. Jean-Baptiste de Machault (1591-1640) que du P. Jean Machault (1561-1619) ; il y eut encore à cette époque un Jacques de Machault (1600-1680). (Cf. DE BACKER : *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, t. III, p. 465-467.)

déclara lui avoir vu faire deux miracles et des actions d'une éminente vertu. Enfin le P. Dom Anselme des Rousseaux, l'un des principaux Supérieurs de la Congrégation qui avoit été son assistant, a dit plusieurs fois qu'il croioit que Dieu lui avoit révélé l'issue des affaires de la Congrégation, tant il en parloit hardiment et avec une confiance toute singulière, quelquefois même contre le sentiment des autres.

La veille de Saint-Michel, 4 jours après la mort du P. Tarrisse, sa sœur étant sur les 7 heures du soir dans sa maison à Cessenon avec une petite enfant âgée de 4 ans, vit comme un oiseau blanc voltiger sur sa tête par deux fois, ce qui fut aussi remarqué par l'enfant ; et à l'instant il disparut sans qu'on put dire par où il étoit entré et sorti. C'est ce que sa sœur, qui reconnut alors qu'il étoit mort, a déclaré depuis, ainsy que son mary à qui elle avoit fait part de son apparition (1).

Enfin, pour finir l'éloge du P. Tarrisse, on peut dire que c'étoit un homme extraordinaire que Dieu avoit donné à la Congrégation. Son esprit, son jugement, son bon sens passaient le commun : il avoit l'esprit élevé, pénétrant, étendu, universel, capable des sciences divines et humaines ; le jugement grand, solide accompagné [806] de prudence, de sagesse, de maturité ; il avoit le corps bien fait, d'une taille qui passoit la médiocre, l'abord affable et gracieux, mais vénérable, la physionomie avantageuse. Son naturel étoit le meilleur du monde, bienfaisant, généreux, compatissant ; la grâce secondait tous ces grands avantages de la nature et les surpassoit. L'innocence de sa vie, l'intégrité de ses mœurs, sa fidélité dans l'observance de ses vœux et de ses devoirs pendant qu'il a vécu au prieuré de Cessenon, tout ce qu'il a fait avant que d'entrer dans la Congrégation pour porter les anciens religieux, ses confrères, à vivre conformément aux promesses qu'ils avoient faites à Dieu, et la manière dont il a vécu dans la Congrégation sont des preuves de sa sainteté.

MORT DE FR. HYDULPHE DU PUY. — Il faut joindre icy à la mort du P. Tarrisse celle de fr. Hydulphe du Puy, religieux convers

(1) Le fait est relaté dans le ms. fr. 19622, fol. 213-220 sq. L'auteur de cette notice qui donne des renseignements très précis sur la famille et l'activité de Dom Tarrisse avant son entrée dans la Congrégation de Saint-Maur, me paraît être Dom Michel Baudry à qui Dom Tarrisse avait résigné son prieuré de Cessenon.

qui, quelques mois auparavant, passa de cette vie à une meilleure. Il étoit natif de la Réole et avoit fait profession en qualité de frère convers au monastère de Saint-Maixent ou, selon d'autres mémoires, en celui de Saint Eutrope de Xaintes, le 11 juillet 1637. Dès son entrée en religion il se consacra entièrement à Dieu, vivant avec une grande simplicité dans les exercices de la mortification et dans un parfait détachement du monde. Dans cet esprit de simplicité, il pria Dieu en faisant profession de lui faire la grâce de mourir à l'âge qu'étoit mort notre Sauveur. Dieu lui accorda sa demande. Car approchant de l'âge de 33 ans il fut attaqué d'une fièvre continue qui, au bout de 16 jours, après avoir reçu les derniers sacrements de l'Eglise avec beaucoup de dévotion, le conduisit au tombeau. Il déclara à l'article de la mort à son supérieur [807] la prière qu'il avoit faite à Dieu et, après avoir passé deux jours et deux nuits dans l'agonie, il expira doucement, le 11 d'avril 1648. Son visage parut plus beau après son décès qu'il n'avoit été durant sa vie.

EDITION DE S. LANFRANC. — Cette même année, Dom Luc d'Achery donna au public l'édition de saint Lanfranc (1), archevêque de Cantorbéry. Il l'entreprit par ordre du P. Tarrisé qui avoit fort à cœur de faire imprimer les anciens auteurs de l'Ordre de Saint Benoist. Elle comprend un commentaire sur les épîtres de Saint Paul, un traité de l'Eucharistie contre Béranger, quelques remarques sur les conférences de Cassien, des statuts pour l'Ordre de Saint Benoist, un fragment d'un discours prononcé dans un concile d'Angleterre, un petit livre du secret de la confession et ses lettres qu'il accompagna de savantes notes. Il y ajouta un *appendix* qui contient une chronique du Bec, laquelle commence en l'an 1034 et finit à l'an 1451 et est continuée jusques en 1591 ; la vie du bienheureux Herluin par Gilbert Crespín, abbé de Westminster ; celles des premiers abbés du Bec, celle de saint Augustin, archevêque de Cantorberi ; un traité de Hugues, évêque de Langres, touchant l'Eucharistie contre Béranger et un autre de Durand, abbé de Troarn, sur la même matière.

CONCORDAT DE S. MAUR DES FOSSEZ REJETTÉ A ROME (2). —

(1) Paris, Billaine, 1648, in-fol. Voir DOM TASSIN : *Histoire littéraire*..., p. 107.

(2) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 91, 101, 106, 109, 110, 113 ; Bibl. Nat., ms. lat. 12790, fol. 248 sq. (passim.)

Sur la fin de l'année précédente, M. les chanoines de Saint-Maur des Fossezes avoient traité pour l'introduction de la Congrégation dans leur église ; mais ils avoient mis dans le concordat des clauses qu'on prévoyoit ne devoir pas passer à Rome et qui furent cependant acceptées et confirmées au chapitre général de cette année. L'affaire aiant été portée à Rome, le Pape la renvoya à une congrégation consistoriale où l'on devoit [808] traiter de la sécularisation de Saint Victor de Marseille. Elle fut ensuite remise plusieurs fois, jusques à ce que M. Maraldus, (1), secrétaire du Pape, apprenant la clause mise par les chanoines qui vouloient qu'on leur donnât des prieurez *sine decreto reversionis in regulam*, résolut de s'y opposer de tout son pouvoir. On commença par reculer l'affaire en différant la Congrégation. Enfin, le 17 décembre de cette année, elle fut entièrement refusée pour plusieurs raisons, dont la principale fut que les prieurez qui seroient donnees aux chanoines ne pourroient devenir réguliers suivant les conditions du traité : ce qui deplut à la Cour romaine.

LA SÉCULARISATION DE S. VICTOR DE MARSEILLE POURSUIVIE A ROME ET REFUSÉE (2). — Il y avoit désia long tems que les moines de Saint-Victor de Marseille n'avoient plus de la vie monastique que l'habit religieux qu'ils portoient avec assés de peine et qu'ils vouloient changer en un habit séculier, aussi bien que leur nom de moines en celui de chanoines. Deux d'entre eux étoient à Rome pour ce sujet : ils étoient appuyés par le cardinal de Lyon (3), leur abbé, qui tachoit de persuader aux autres cardinaux que la réforme de Saint-Victor n'étoit pas une chose à entreprendre ; ils avoient la protection de l'ambassadeur de France (4), lequel poursuivit avec ardeur la sécularisation. L'auteur de toute cette intrigue étoit un religieux qui, sans ordre du Roy, sans ordre de la Reine régente et sans ordre du cardinal Mazarin, avoit trouvé

(1) Marco-Aurelio Maraldi, secrétaire des brefs pontificaux de 1644 à 1655. Ne semble pas, à lire Dom Audebert, avoir été bien favorable aux Mauristes.

(2) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 69, 82, 106, 108, 110, 113, 116, 117, 118-120 ; Bibl. Nat., ms. lat. 12.790, fol. 248 sq. (passim) ; cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 552-555.

(3) Alphonse Louis du Plessis de Richelieu, cardinal de Lyon (frère du cardinal de Richelieu), était abbé commendataire de Saint-Victor de Marseille depuis 1640 jusqu'en 1655.

(4) François du Val, marquis de Fontenay-Mareuil revenu à Rome le 24 mai 1647, reçut son audience de congé le 26 juin 1649.

le moien de faire agir le ministre dans cette affaire. Il avoit été Augustin déchaussé et avoit quitté cet Ordre qui pour lors étoit très austère. A la faveur du vice légat d'Avignon (1), le Pape lui avoit accordé un Bref de translation dans l'Ordre de Saint-Benoist ; mais n'ayant pu trouver [809] de monastère qui voulut le recevoir, il se fit passer pour un religieux d'un prieuré de Saint-Victor, quoiqu'il n'y eut pas été receu et se livra au service du cardinal Mazarin. Il se persuada que s'il pouvoit venir à bout de séculariser l'abbaye de Saint-Victor, les prieurez suivoient le sort de leur mère et que, dès lors, il seroit lui même sécularisé. Dans cette vûe, conformément à l'inclination des religieux de Saint-Victor et abusant de l'autorité de son maître, il se fit donner à son inscu par les secrétaires de S. E. des lettres adressées à M. de Fontenai, ambassadeur à Rome, pour le faire travailler à la sécularisation de Saint-Victor comme une chose qui avoit été résolue au Conseil du Roy. L'ambassadeur, persuadé que ces lettres étoient écrites par ordre du cardinal Mazarin et que telle étoit la volonté du Roi son maître, se donna tout entier à la poursuite de cette affaire. Le P. Procureur de la Congrégation en Cour de Rome y forma son opposition comme à une chose tout à fait contraire au droit canon qui deffend de séculariser les abbayes qui peuvent être réformées et appuya son opposition par celles des abbayes de Saint-Savin, de Sorréze, de Saint-Chignian et de Saint-Hilaire de Carcassonne, autres fois unies à celle de Saint-Victor et membres dépendans de cette illustre abbaye. L'ambassadeur le trouva très mauvais et menaça le P. Procureur de la Congrégation de le faire sortir de Rome. Les Supérieurs obtinrent une lettre de la Reine Mère adressée à l'ambassadeur ; mais cela ne l'empêcha pas d'agir avec le même zèle pour la sécularisation. Les prières de tant de bons religieux eurent [810] plus de forces que les sollicitations et, le 17 de décembre de cette année, la sécularisation de Saint-Victor fut absolument refusée dans une Congrégation consistoriale. Dieu punit ce méchant religieux qui étoit le moteur de cette affaire : il fut disgracié et chassé de la maison du cardinal (2).

(1) Voici la liste des vice-légats d'Avignon durant cette période : Federigo Sforza de 1637 à 1645 nommé cardinal en 1645 ; Bernardo Pinelli, théatin et archevêque d'Avignon lui succède ; il est remplacé par Lorenzo Corsi du 31 juillet 1645 au 8 octobre 1653.

(2) Dom Mège et Dom Audebert (Cf. p. 128, n. 3) le désignent sous le nom de M. ou Dom Charles, ancien religieux augustin des environs d'Avignon.

ON VEUT RÉTABLIR LES PÈRES DE SAINT-MAUR A LÉRINS (1). — Lorsque les Pères de Saint-Maur restituèrent aux Pères de la Congrégation du Mont Cassin l'abbaye de Lérins, les meilleurs religieux et ceux qui étoient attachez à la France s'opposèrent à leur sortie ; mais il fallut céder et obéir au Pape qui l'avoit fait demander au Roi, par le nonce. Les Italiens n'y furent pas plutost rétablis que l'on s'aperçut de la différence. Tous les gens de bien qui avoient été édifiés des réformes furent scandalisez de la conduite des nouveaux venus (2). Les uns en gémissaient, d'autres cherchoient les moïens d'y faire rentrer les Pères de Saint-Maur. Quelqu'un en parla à M. de Gontaud, gouverneur de l'île (3), et lui remontra l'état pitoiable où étoit l'abbaye pour le spirituel et le temporel. Ce seigneur qui en étoit témoin oculaire promit d'en parler au P. Général dans un voiage qu'il devoit faire à Paris pour tâcher de renouer l'affaire. Ceux qui souhaitoient le rétablissement des réformes en écrivirent plusieurs lettres au P. Général et au P. Brachet, sur la fin de 1647 et en 1648. On en écrivit aussi au P. Vincent, instituteur des Missionnaires, qui pouvoit beaucoup auprès de la Reine. Mais toutes ces poursuites n'eurent aucun effet ; il y a bien de l'apparence que la maladie du P. Tarisse, l'amour qu'il avoit pour la paix [811] et le désir de vivre en bonne intelligence avec les Pères du Mont Cassin empêchèrent le succès de cette négociation (4).

(1) *Mémoires de Dom Audebert*, p. 108 ; Bibl. Nat., ms. lat. 12790, fol. 252-253 ; 264. Le départ des Mauristes avait eu lieu en octobre 1645 (cf. *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. II, p. 182-188).

(2) Dans une lettre du 19 février 1645 adressée au comte de Brienne, l'évêque de Vence, Mgr Godeau écrivait déjà en parlant du rétablissement des religieux Cassiniens : « Je vous puis donner parole que, quand vous les restablirez, il n'y aura pas huit de vingt-deux qui restent qui veuillent retourner à l'isle, et il faudra dans peu de temps les en chasser de nouveau. » (Cf. Arch. départ. des Alpes-Marit., H. 70 ; publiée par H. MORIS : *L'abbaye de Lérins...*, p. 223-224.)

(3) M. de Guitaut qui n'avait aucune confiance dans les Pères du Mont-Cassin, s'il faut en croire la même lettre de l'évêque de Vence. (Cf. MORIS, *op. cit.*, p. 223-224.)

(4) Dès l'année 1646, Dom Claude de Vic note dans ses *Mémoires* (Bibl. Nat., ms. lat. 12790, fol. 264^{vo}) : « Il y a déjà cinq religieux à Lérins qui souhaitent fort notre rétablissement, mais on laisse cette affaire entre les mains du Seigneur ». C'était, en effet, dans le cas présent, le plus sûr moyen d'éviter de graves désagréments du côté des hommes, à Rome et ailleurs.

AFFAIRE DE SAINT-MAUR DES FOSSEZ (1). — Le 14 de janvier 1649, le R. P. Dom Jean Harel reçut de Rome la nouvelle rendue sur le concordat des chanoines de Saint-Maur des fossez avec la Congrégation. Il leur fit sçavoir de quelle manière les choses s'étoient passées et que toutes les difficultez qu'avoit faites la Cour de Rome ne venoient que de cette multitude de conditions qu'ils avoient insérées dans le concordat. Les chanoines qui souhaitoient l'établissement de la Congrégation dans leur église s'offrirent de faire un nouveau concordat dépouillé de toutes les conditions qui avoient choqué la Cour de Rome, mais les troubles arrivez à Paris empêchèrent qu'on y pensa alors (2).

SIÈGE DE PARIS (3). — Le Roi pour punir les Parisiens de la violence commise à la journée des Barricades, le 26 d'aoust 1648, comme d'un attentat contre l'autorité roiale, donna ses ordres pour faire investir Paris. Avant que la ville fut investie, le Roi, la Reine Mère, les Princes, le cardinal Mazarin et les principaux seigneurs de la Cour sortirent de Paris la nuit du 6 janvier 1649 et se retirèrent à Saint-Germain en Laye (4). Comme il n'entroit aucune lettre dans Paris, le P. Général fut plusieurs fois sur le point de sortir de la ville avec ses assistans afin de pourvoir plus commodément aux besoins de la Congrégation. Bientost la ville persistant dans son

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 122-123 ; 128 ; Bibl. Nat., (ms. lat. 13861), fol. 251.

(2) Cette affaire n'eut d'ailleurs pas de suite appréciable et les Mauristes n'entrèrent point à Saint-Maur-des-Fossés.

(3) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 124.

(4) Sur le départ de la Cour et le blocus de Paris, voir A. CHÉRUÉL : *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, t. III, p. 137 sq.

opiniâtreté tomba dans une grande disette de pain. Le R. P. Général touché de compassion, outre les aumônes que le monastère de Saint-Germain a coutume de faire en [812] pain, donna ordre au P. dépositaire de la Congrégation d'acheter du bled pour le distribuer aux pauvres durant 30 jours, résolu de faire davantage si le blocus duroit plus longtemps. L'abbaye de Saint-Denys fut beaucoup plus incommodée du siège de Paris : la ville devint comme le rendez vous des principales troupes du Roi qui, n'étant point payées, vivoient à discrétion comme si elles eussent été en pais ennemy. Les habitans pour la plupart abandonnèrent leurs maisons et se sauvèrent avec ce qu'ils purent emporter de leurs effets dans l'abbaye : quantité de gens des environs et particulièrement des fermiers de l'abbaye suivirent leur exemple et virent s'y réfugier avec leurs bestiaux ; de sorte que le monastère fut remply d'hommes, de femmes, d'enfans, de troupeaux, ce qui causa dans les lieux réguliers une grande incommodité et dans la suite une grande infection.

Au mois de mars, il y eut suspension d'armes et, après plusieurs prolongations de trêves, leurs Majestés accordèrent la paix dont elles envoièrent leur déclaration qui fut vérifiée au Parlement, le jeudi saint 1^{er} jour d'avril. Quelques jours après le P. Général, accompagné de ses assistans et des prieurs de Saint-Denys et de Saint-Germain, partit à pied de Paris pour aller saluer le Roi et la Reine à Saint-Germain en Laye et les remercier de leur protection. Leurs Majestés les reçurent avec beaucoup de bonté, et comme Dom Gabriel Théroude, prieur de Saint-Denys étoit un vénérable vieillard tout blanc qui, par son air sérieux et modeste inspiroit un certain respect mêmes aux personnes du 1^{er} rang, la Reine prit un plaisir singulier à lui parler. Avant que de la quitter, il supplia Sa Majesté de luy permettre de baiser la main du Roi [813]. Elle fut touchée de voir que ce bon vieillard en baisant la main du jeune monarque l'arroyoit de ses larmes ; elle l'en loua publiquement et lui témoignoît le plaisir qu'elle recevoit de cette preuve de son respect et de son amour sincère pour le Roi.

SAINT-MAUR DES FOSSEZ (1). — Dieu aiant rendu la paix au royaume, on remit sur le tapis l'affaire de Saint-Maur des Fosseze. Les

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 124-125 ; 128 ; Bibl. Nat., ms. lat. 12789, fol. 208 et 210 ; Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 555.

Supérieurs étant assembles à Saint-Germain pour la diette annuelle, on la proposa de nouveau et on délibéra si on la poursuivroit encore. Les avis furent partages et on remit au lendemain la résolution qui fut qu'on la poursuivroit. On en écrivit à Rome ; mais le sentiment du P. Procureur en cette Cour fut qu'il falloit attendre après la mort de M. Maraldus qui s'y étoit déclaré tout à fait contraire et qui, disposant de l'esprit du Pape l'empêcheroit. Les Supérieurs ne laissèrent pas d'obtenir de la Reine Mère une lettre de cachet pour M. le Commandeur de Valence (1), nouvel ambassadeur à Rome. Mais les choses n'allèrent pas plus loin.

LE COLLÈGE DE COMPIÈGNE OFFERT A LA CONGRÉGATION (2). —

Dans le même temps, le prieur de Saint-Corneille de Compiègne (3) écrivit aux Supérieurs assembles à la diette que les principaux de la ville l'étoient venus supplier d'accepter leur collège, que l'évêque de Soissons, leur abbé (4), le souhaitoit et en avoit parlé à la Reine qui pour lors étoit à Compiègne et que Sa Majesté avait témoigné en être bien aise. La réponse fut qu'il falloit s'excuser honnêtement et qu'on ne pouvoit l'accepter.

DOM FARON TACHE ENCORE DE TROUBLER (5). — Au mois de mars de cette année, Dom Faron de Chalus fit signifier aux Supérieurs sa stabilité dans l'Ordre de Cluny, et leur demanda réparation d'honneur pour l'avoir accusé d'avoir fabriqué un faux bref et de lui payer tous les frais qu'il avoit fait en plaidant contre la Congrégation. Les Pères de Cluny, qui tinrent leur chapitre à la Pentecoste (6), refusèrent d'accepter sa stabilité, à moins qu'il ne sortit d'affaires avec les [814] Pères de Saint-Maur, faute de quoi il fut dit qu'il seroit mis hors de l'Ordre de Cluny dans deux mois. L'embarras où cet homme inquiet se trouva l'engagea à reprendre les premières

(1) Henry d'Estampes, bailli de Valençay, chevalier de Malte et plus tard grand prieur de France, arrivé à Rome le 1^{er} juillet 1649, en qualité d'ambassadeur, remplit cette charge jusqu'à son audience de congé du 19 décembre 1653.

(2) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 125.

(3) Dom Martial de Pichon.

(4) Mgr Simon Le Gras (cf. *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I, p. 198).

(5) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 557 ; Bibl. Nat., ms. lat. 12789, fol. 209 ; ms. lat. 12790, fol. 247^{vo} ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 126-128. Dom Martène reproduit ces derniers.

(6) Cf. Bibliothèque de la Chambre des Députés, ms. 107, p. 61-66.

brisées comme si rien n'avoit été jugé contre lui, ny à Rome, ny en France : il présenta une requête à la Cour et obtint par surprise des conclusions de M. le Procureur Général. L'affaire étant rapportée, M. le 1^{er} Président se souvint qu'elle avoit été jugée au rapport de M. de Bernay (1) lequel étoit présent et la requête fut mise au néant. Dom Faron se voyant pressé par le terme des deux mois qui alloient expirer remua tout et, emploia toutes sortes de personnes pour obtenir des Supérieurs de la Congrégation un bénéfice où il put se retirer. Sur le refus qui en fut fait, il se détermina à se retirer dans l'Ordre de Cluny, fit prier les Supérieurs de Saint-Maur de le laisser en repos et promit de ne plus se remuer contre la Congrégation. On lui répondit qu'il eut à donner des preuves de sa stabilité dans Cluny et un désistement de toutes ses prétentions contre la Congrégation et qu'on ne le rechercheroit pas. Sur cette promesse, il fut admis dans l'ordre de Cluny et y fit profession de l'Étroite Observance à Saint-Martin des Champs, où il mourut le 8 de novembre 1653.

DÉMOLITION DE L'ANCIENNE ABBAYE DE SAINT-ELOI. — Pendant les guerres des Calvinistes, le monastère de Saint-Eloi scitué dehors près de la ville de Noyon (2), avoit été converti en citadelle. M. de Châteauneuf (3), abbé de Saint-Eloi, fit démolir la citadelle en 1636, en vertu d'un ordre obtenu du Roi par Gabriel de l'Aubespine, son oncle et son prédécesseur. En 1649, les habitans craignant que la proximité des balimens qui restoient ne nuisit à la ville en cas de guerre et voyant que les religieux avoient commencé de bâtir un autre monastère, tinrent une assemblée de ville où ils résolurent la démolition du reste de l'ancienne [815] abbaye. Elle fut exécutée quelques jours après avec violence, malgré les protestations des religieux qui ne purent empêcher les suites d'une si étrange résolution.

MORT DE DOM PIERRE LUCAS (4). — Le Père Dom Pierre Lucas, le principal auteur de la désunion de Cluny et de la Congrégation

(1) Dreux Hennequin de Villenoxe, abbé commendataire de Bernay.

(2) Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. II, p. 27 sq.

(3) Charles de l'Aubespine, marquis de Châteauneuf.

(4) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 128-129. Rien ne nous permet de contrôler l'allégation de Dom Martène concernant les prétentions de Dom P. Lucas au titre abbatial de Cluny.

de Saint-Maur, ne fut pas longtemps à ressentir dans sa propre personne les mauvais effets qu'elle avoit produits. De Grand Prieur de Cluny, devenu prieur du Collège et de Supérieur Général de l'Etroite Observance, nommé seulement Visiteur dans le dernier chapitre tenu à la Pentecoste, il en prit tant de chagrin qu'il en tomba malade au mois d'aoust et, au bout de quelques jours, mourut le 17 du mois à Cluny sans avoir reçu les derniers Sacramens aiant été surpris par la mort. Il avoit été piqué de ce qu'on ne l'avoit pas élu abbé de Cluny après la mort de cardinal de Richelieu et s'étoit cru exilé en se voyant nommé prieur de Saint-Benoist-sur-Loire, après l'union ; il paroist que Dieu ne bénit pas ces projets d'ambition en le privant à la mort de la plus douce consolation des fidèles.

TROUBLES DANS CLUNY (1). — La mort du P. Lucas causa un grand déchet dans l'Etroite Observance et donna occasion à plusieurs d'y mettre le trouble. Un ancien religieux de Saint-Martin-des-Champs (2) obtint de M. l'abbé (3) une provision en forme de commission de prieur du Collège. Quoiqu'il eut promis aux réformez (4) de les y maintenir, ils s'y opposèrent et firent tous leurs efforts pour parer ce coup. Mais le nouveau pourvu se fit maintenir par arrest du Grand Conseil et tout ce qu'ils gagnèrent par leur opposition fut que M. l'abbé, de sa propre autorité, les chassa entièrement du collège au mois d'octobre. Il courut aussi un bruit que le prieur de la Charité sur Loire (5) avoit fait revenir tous les anciens de cette maison dans le dessein d'en chasser les Pères [816] de l'Etroite Observance. Un autre, aiant emporté la prévosté de Rueil, par arrest du Grand Conseil, les tourmenta pour les réparations et pour avoir pension. De plus, le Procureur Général de l'Ordre de Cluny les inquiéta pour un office du prieuré de Longpont (6), dont

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 138 ; 140-141 ; Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 558 ; Bibl. Nat., ms. lat. 12790, fol. 250.

(2) Il s'agit de Dom Pierre de Laurens qui, s'étant fait pourvoir en Cour de Rome du collège de Cluny, en avait pris possession le 19 juin 1649 et avait assigné Dom Pierre Lucas au Châtelet de Paris pour raison de possessoire.

(3) Le prince de Conti.

(4) Les religieux de l'Etroite Observance de Cluny.

(5) Dom Deslandes-Péan était grand prieur de La Charité et Dom Bonnot, prévôt de Reuil.

(6) Longpont, cant. Longjumeau, arr. Corbeil, Seine-et-Oise. — Prieuré sous le vocable de Notre-Dame, donné à Cluny, vers 1061, par Guy de Montlhéry.

un religieux de l'Observance étoit pourvu et l'en déposséda : celui cy pour s'y faire rétablir s'efforça de faire ordonner qu'il prendroit l'habit des anciens de Cluny et vivroit à l'avenir selon leurs statuts. Il travailloit même à faire ordonner la même chose pour tous les Pères de l'Observance : en quoi il étoit soutenu par M. l'abbé. Ce qu'il y avoit de bons religieux dans la réforme de Cluny gémissaient à la vue de ces désordres et soupiroient après la réunion. Le P. Dom Théophile Guillot (1), Procureur Général et Dom Lucien L'Ecuyer (2), l'un des visiteurs, avec Dom Joseph Braconier, un des Supérieurs de l'Etroite Observance demandèrent au Supérieur Général de Saint-Maur s'il n'y avoit pas moien de se réunir ; mais il leur répondit simplement qu'il ne voioit encore aucune marque de la volonté de Dieu là-dessus.

LA CONGRÉGATION EST DEMANDÉE EN PLUSIEURS MONASTÈRES (3). — D'un autre côté la Congrégation de Saint-Maur étoit estimée à la Cour et par les personnes de la 1^{re} qualité qui la préféroient à tous les autres ordres religieux. Tous les jours on voioit Mrs. les abbés supplier les Supérieurs de mettre la réforme dans leurs monastères, et, les anciens qui aimoient le bien et l'honneur de leurs maisons, témoignaient pareillement leur empressement. De ce nombre furent cette année les abbayes de SAINT-GILDAS DE RHUYS au diocèse de Vannes, celle de SAINT-JOSSE-SUR-MER dans le diocèse d'Amiens, de SAINT-PIERRE DE NANT, dans celui de Vabres, de SAINT-SAUVEUR DE LODÈVE (4) de SAINT-PÉ DE GENÈREZ aux Pire-

— Cf. Arch. départ. de Seine-et-Oise, série H, 12 reg. et 23 cartons ; *Gallia Christiana*, VII, col. 553-558 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. I, p. 138-139 ; J. MARION : *Cartulaire du prieuré de Notre-Dame de Longpont de l'Ordre de Cluny* (1879, in-8).

(1) Dom (Humbert) Théophile Guillot, originaire de Crespy, profès à La Charité-sur-Loire le 12 septembre 1635, âgé de 18 ans, mourut le 13 juin 1679 après avoir occupé les plus hautes charges dans l'ordre de Cluny.

(2) Dom (François) Lucien Lescuyer, né à Beauvais, profès à Crespy-en-Valois le 24 février 1633, à l'âge de 18 ans, sous-prieur et procureur de Ferrières en 1653, se fixa définitivement dans la Congrégation de Saint-Maur de 1654 ; il fut administrateur en 1657, puis prieur en 1660 de Ferrières, prieur de Saint-Jean-de-Réome en 1663, de Saint-Fiacre en 1666 et 1669, de Ferrières en 1672, où il mourut le 19 janvier 1673. — Cf. UL. ROBERT : *Supplément à l'Histoire littéraire*, p. 63-64 ; DOM URS. BERLIÈRE : *Nouveau supplément*, p. 374.

(3) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 556 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 125-126 ; 132-133 ; 142-143.

(4) Lodève (chef-lieu arr. Hérault). — L'abbaye de Saint-Sauveur dont la fondation remonte au moins à la fin du x^e siècle, avait été soumise par Urbain V

nées (1), [817] dans le diocèse de Tarbes, de SAINTE-CROIX DE QUIMPERLAY (2), dans celui de Cornouaille, de SAINT-PIERRE EN VALLÉE à Chartres (3), de BLANCHE COURONNE à 3 ou 4 lieues de Nantes, de SAINT-SEVER (4), en Basse Normandie, d'AMBIE, au diocèse

à Saint-Victor de Marseille (1365) ; ravagée par les Calvinistes, elle fut restaurée au xvii^e siècle. — Cf. *Gallia Christiana*, VI, vol. 601-606 ; instrum. 277, 292 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. IV, p. 183.

(1) Saint-Pé (chef-lieu cant., arr. Argelès, Hautes-Pyrénées). Fondée vers 1022 pour des moines venus de Saint-Sever de Rustang, l'abbaye Saint-Pé de Générès, fut particulièrement favorisée par les comtes de Bigorre et les vicomtes de Béarn ; elle eut beaucoup à souffrir pendant les guerres de religion. Les Mauristes en prirent possession en 1666. Cf. Arch. départ., série H, 94 et 377-386 ; Bibl. Nat., ms. lat. 12690, fol. 51-80, dont : a) fol. 51-63, « Histoire de l'abbaye et Monastère de Saint-Pé de Gènebre en-Bigorre dans le diocèse de Tarbes », jusqu'en 1659 ; — b) fol. 66-73, « Sinopsis chronologica rerum memorabilium abbatiæ Sancti-Petri-de-Generoso, dioecesis Tarbiensis, Ordinis Sancti Benedicti, Congregationis Sancti Mauri », par Dom Dulaura. — *Gallia Christiana*, I, col. 1252-1256 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. III, p. 78-79 ; BASCLE DE LAGRÈZE : *Monographie de Saint-Pé* (Paris, 1853, in-8) ; L. RICAUD : *L'abbaye de Saint-Pé. Mort et résurrection* (Bagnères-de-Bigorre, 1912, in-16).

(2) Quimperlé (chef-lieu arr., Finistère). La fondation de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé remonte à l'année 1029 ; elle fut agrégée en 1666 à la Congrégation de Saint-Maur. L'église eu xi^e siècle est paroissiale et les bâtiments sont occupés par divers services publics. — Cf. Bibl. Nat., ms. lat. 12667, fol. 185-195 v^o. — *Gallia Christiana*, XIV, vol. 900-905 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VIII, p. 271-273 ; *Histoire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé*, par DOM PLACIDE LE DUC, religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, suivies de pièces justificatives, publiée par LE MEN (Quimperlé, in-8).

(3) L'abbaye de Saint-Père en Vallée, à Chartres, remontant probablement au vi^e siècle, fut restaurée après les invasions normandes. Après divers essais de réforme au cours du xvi^e siècle et avoir fait partie de la Congrégation de Saint-Denis, cette abbaye fut agrégée en 1650 à la Congrégation de Saint-Maur. L'église est devenue paroissiale et les bâtiments sont occupés par l'autorité militaire. Cf. Arch. départ. d'Eure-et-Loir, série H, 7-603 ; Bibl. Nat., ms. lat. 11818, fol. 427-441 ; dont une notice par Dom Jean-Evangéliste Guillaume adressée le 26 mai 1688 à Dom Michel Germain (fol. 437-441) ; ms. lat. 12689, fol. 214-326, dont : a) fol. 218-225 v^o, « Regalis abbatiæ sanctorum Apostolorum Petri et Pauli in vallo Carnotensi compendium historicum », jusqu'en 1703 ; b) fol. 229-292, « Remarques touchant l'abbaye de Saint-Père de Chartres », jusqu'en 1703, adressé à Dom H. de Sainte-Marthe et daté du 27 juillet 1715 ; — c) fol. 302-312, « Abrégé de l'histoire de l'abbaye de Saint-Père de Chartres », par Dom Charles du Jardin, prieur, en 1709, continué depuis le fol. 310 par un autre religieux et suivi de remarques sur cet abrégé (fol. 311). — *Gallia Christiana*, VIII, col. 1213-1234 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. I, p. 226-229 ; BENJAMIN GUÉRARD : *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Père de Chartres* (Paris, 1840, 2 vol. in-4^e). L'histoire de cette abbaye reste encore à écrire.

(4) Saint-Sever (chef-lieu cant., arr. Vire, Calvados). La fondation de cette abbaye remonte à l'évêque d'Avranches de ce nom, au vi^e siècle. Détruite par les Normands, elle fut rétablie en 1085. L'église du xiii^e siècle est devenue paroissiale et les bâtiments sont occupés par la mairie. — Cf. Arch. départ. du

de Coutances (1), et de SAINT-MICHEL EN LERM (2), dans celui de Luçon.

CONCORDAT POUR SAINT-GILDAS DE RHUYS. — La première de toutes ces maisons pour laquelle on traita fut celle de Saint-Gildas de Rhuy. L'abbé (3) se rendit à Paris et, malgré le mauvais état et le peu de revenu du monastère qui étoit ruiné, on ne laissa pas de conclure le concordat, le 24 de novembre 1649. L'évêque de Vannes (4), à qui l'abbé en donna avis, en témoigna beaucoup de joie et comme c'étoit une abbaye qu'il falloit entièrement rebâtir, il demanda qu'on la transférât dans sa ville épiscopale. Je ne sais pas ce qui a empêché que ce projet ne fut mis en exécution.

MESURES PRISES POUR L'ÉTABLISSEMENT A ORLÉANS (5). — Cette même année, le R. P. Général donna ordre de consulter les avocats et de prendre avec eux les mesures nécessaires pour obtenir du Roi les lettres patentes adressées au Parlement pour faire unir au monastère que l'on projettoit de former à Orléans des places monachales de quelques prieurez et le revenu du collège de Marmoutier qui consistoit dans les 90.000 ll. que les Pères Jésuites devoient donner pour le collège dont ils s'étoient emparez et dont ils paioient

Calvados, série H, 6 reg. et 29 cartons ; *Gallia Christiana*, XI, col. 913-916 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VII, p. 156.

(1) Hambye (cant. Gavray, arr. Coutances, Manche), fondée sous le vocable de Notre-Dame, vers 1145, cette abbaye avait fait partie de l'affiliation de Tiron, mais les Mauristes n'en prirent point possession. Il n'en subsiste que des ruines. — Cf. Arch. départ. de la Manche, série H, 296 art. ; *Gallia Christiana*, XI, col. 931-934 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VII, p. 152-153 ; A. LAIR : *L'abbaye de Hambye* (1898, in-8).

(2) Saint-Michel-en-l'Herm (cant. Luçon, arr. Fontenay, Vendée), fondée, vers 682 par l'évêque de Poitiers Ansoald, ravagée par les Normands, restaurée à la fin du x^e siècle par l'évêque de Limoges Ebles II, puis dans la première moitié du xi^e siècle cette abbaye fut de nouveau détruite pendant les guerres de religion. Sa restauration commencée par l'abbé Louis de Bourbon en 1641, fut achevée par les Mauristes qui en prirent possession en 1669. Le logis abbatial et des vestiges du cloître subsistent encore. — Cf. Arch. départ. de la Vendée, série H, 26 art. ; Bibl. Nat., ms. lat. 12.679, fol. 285, fol. 37 sq. ; Bibl. de Poitiers, coll. Dom Fonteneau, t. XVIII, p. 25-114 ; t. LXVII, fol. 185-294, « Mémoires pour servir à l'histoire de Saint-Michel-en-l'Herm », 1636-1742. *Gallia Christiana*, II, col. 1.418-1.422 ; instrum. 408-415 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. III, p. 176-177. L'histoire de cette abbaye est encore à faire.

(3) L'abbé étoit alors Michel Ferrand de 1638 à 1676.

(4) Mgr Charles de Rosmadec de 1648 à 1671.

(5) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 143.

la rente en attendant qu'on eut trouvé un fond. Pour les places monachales deux causes principales favorisoient leur union : la 1^{er} étoit la difficulté de les remplir lorsqu'elles étoient vacantes et d'y faire pratiquer l'observance ; la 2^e étoit que les prieurs les supprimoient aux mêmes le plus qu'il leur étoit possible.

AUMONES EXTRAORDINAIRES. — La disette fut extrême cette année en plusieurs endroits du royaume, les pauvres abondaient de tout [818] cotez, à demi morts et demandant du soulagement à leur triste état. On emprunta pour ce sujet des sommes considérables presque par toute la Congrégation, afin d'acheter du bled et leur rendre la vie. C'est ce qui arriva particulièrement à Marmoutiers, à Vendôme, à Evron, à Saint-Evroul. Les Pères de Marmoutier, outre le bled qu'ils avoient dans leurs greniers, en achetèrent pour 14.000 ll. qu'ils distribuèrent aux pauvres. La Chaise-Dieu en fit de même dans une pareille occasion, peu après l'introduction de la réforme et donna dans une seule année 18.000 ll. en aumônes. Ces grandes charités faisaient la ressource de la Congrégation et jamais ces maisons ne se trouvèrent surchargées pour avoir soulagé les pauvres.

RELIQUE DONNÉE AU MONASTÈRE DE SAINT-FIACRE. — Le dimanche 15 de juin de cette présente année, M. Dominique Séguier, évêque de Meaux et premier aumônier du Roi, en reconnaissance de la santé qu'il avoit recouvrée et d'un très grand danger dont il avoit été délivré pendant les troubles de la ville de Paris, donna et porta lui même au monastère de Saint-Fiacre une relique considérable de ce saint, enchâssée dans un riche reliquaire de cristal de Venise garny d'architecture d'argent doré et soutenu par deux anges aussi de vermeil. Les religieux firent dresser un autel magnifique à un des carrefours du village où l'évêque, après s'estre revêtu de ses habits pontificaux, ouvrit le reliquaire, y mit la relique et après l'avoir refermé le mit entre les mains de Dom Hilarion Le Fevre (1), prieur claustral de Saint-Fiacre. Ce précieux depest fut porté à l'église priorale avec toute la solennité possible en présence du pré-

(1) Dom (Jean) Hilarion Lefebvre avait fait profession le 16 mai 1626 à Jumièges et mourut le 17 janvier 1663 à Corbie. — Voir sa notice à cette date. Cf. DOM TASSIN : *Histoire littéraire*, p. 193 ; U. BERLIÈRE : *Nouveau supplément*, p. 357.

lat, de plusieurs chanoines de la cathédrale et d'une multitude infinie de peuple. On donna par reconnaissance à l'évêque une relique [819] considérable de Saint Faron.

LES PÈRES DE LORRAINE VEULENT S'ÉTABLIR A ORBAIS (1). — Les Pères de Lorraine voulant s'établir au monastère d'Orbais (2), dans le diocèse de Soissons, passèrent un concordat avec les anciens au mois de février 1649 pour y entrer au mois d'avril de l'année suivante. Comme cela étoit contraire aux traités faits avec eux, les Supérieurs de Saint-Maur consultèrent les avocats pour savoir ce qu'il y avoit à faire pour empêcher cette introduction. Ils proposèrent deux moïens : le premier d'avoir recours à l'évêque de Soissons, le 2^e de faire intervenir M. le Procureur Général, lequel, attendu qu'ils sont étrangers et que les Bulles de l'érection de leur Congrégation ne leur permettent pas de s'étendre au delà des évêchez de Metz, Toul et Verdun, concluroit à les faire sortir de tous les monastères scituez hors de ces évêchez. Ce dernier expédient parut trop violent et l'on se contenta de s'adresser à l'évêque de Soissons.

PLUSIEURS RELIGIEUX DE FONTEVRAULD ET BERNARDINS DEMANDENT A ENTRER DANS LA CONGRÉGATION. — Quelques religieux de Fontevraud et trois Bernardins reformez, hommes sages et même en charge, demandèrent cette année d'être admis dans la Congrégation; le motif de ceci étoit que la réforme de Cîteaux n'étant point appuïée par M. l'abbé (3) elle s'affoiblissoit beaucoup et que même les reformez qui avoient été reçus dans l'abbaye de

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 139 ; Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 557.

(2) Orbais (cant. Montmort, arr. Epernay, Marne), fondée en 680 sous le vocable des saints Pierre et Paul, fut agrégée en 1667 à la Congrégation de Saint-Maur. — Cf. Arch. départ. de la Marne, série H, 2 cartons ; Bibl. Nat., ms. lat. 12690, fol. 282-289 ; *Gallia Christiana*, IX, col. 422-427 ; DOM DU BOUT : *Histoire de l'abbaye d'Orbais*, publiée d'après le manuscrit original par L. COURAJOD et E. HÉRON DE VILLEFOSSE (Paris, 1890, in-8°).

(3) Dom Claude Vaussin avait été élu abbé de Cîteaux, après la mort de Richelieu le 2 janvier 1643. On peut voir dans DOM FR. GERVAISE : *Histoire générale de la réforme de l'Ordre de Cîteaux* (1746), p. 175, sq. les troubles qui signalèrent son élection et les longs démêlés qu'il eut avec les cisterciens réformés et notamment avec le collège des Bernardins à Paris. Voir aussi abbé H. BREMOND : « L'Abbé Tempête ». *Armand de Rancé, réformateur de la Trappe* (Paris, 1929, in-8), p. 49 sq.

Cîteaux s'en étoient retirez. Le R. P. Général renvoia les premiers à M^{me} l'abbesse de Fontevraud (1) avec qui l'on étoit convenu de ne recevoir aucun de ses religieux sans son consentement et les autres à Mr. l'abbé de Cîteaux pour avoir sa permission par écrit.

RELIGIEUSES QUI DEMANDENT UN VISITEUR (2). — Il y avoit 22 ans que les religieuses de Sainte-Austreberte de Montreuil (3) avoient embrassé l'étroite observance de la règle de saint Benoist, mais les pertes considérables qu'elles avoient faites pendant les guerres les avoient obligées à se relâcher de quelques [820] unes de leurs austérités. Dès qu'elles purent respirer elles demandèrent avec instance à Mr. d'Amiens (4), leur évêque, à reprendre leur première observance. Ce prélat écrivit au Père prieur de Corbie (5) une lettre très pressante pour le prier de lui donner un de ses religieux ou un de Saint-Vallery pour les visiter en son nom, cette année seulement, afin de voir ce qu'on pourroit accorder à leur ferveur. Dans le même tems, les Ursulines de Paris et de Saint-Denys élurent un religieux de la Congrégation pour leur visiteur, l'official de Paris supplia les Supérieurs de le leur accorder ; mais ils s'en excusèrent honnêtement, tant pour les Dames de Sainte-Austreberte que pour les Ursulines.

MORT DE DOM SÉBASTIEN COMTAT. — Le 13 de septembre 1649 mourut, au Bec, Dom Sébastien Comtat (6), religieux d'une vertu exemplaire. Après avoir édifié par son exacte régularité pendant sa vie, il édifia pareillement à sa mort par sa patience dans les douleurs extrêmes qu'il eut à souffrir. Sa maladie commença par une

(1) Jeanne-Baptiste de Bourbon de 1638 à 1670. Cf. EDOUARD : *Fontevrauld et ses monuments...*, t. I, p. 429-446. Il est à noter qu'en 1640, un procès avait éclaté entre l'abbesse de Fontevrauld et la Congrégation de Saint-Maur au sujet de quelques religieux de Fontevrauld passés à la Congrégation.

(2) *Mémoires de Dom Audebert*, p. 134-135 ; Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 558.

(3) L'abbaye de Sainte-Austreberte d'abord fondée à Marconnelle (Pas-de-Calais) vers 650, fut transférée en 1032 à Montreuil-sur-Mer. — Cf. *Gallia Christiana*, X, col. 1318-1322.

(4) François Lefebvre de Caumartin de 1618 à 1652.

(5) Dom Mathieu Jouault.

(6) Dom (Claude) Sébastien Contat, originaire de Troyes, profès à Saint-Remy de Reims le 6 février 1637, fut administrateur de Saint-Nicaise de Reims en 1642 et prieur de Tiron en 1646 ; il mourut le 13 septembre 1649 à l'abbaye du Bec.

fluxion sur le bras droit et finit par une fièvre continue qui ne le quitta qu'avec la vie. Cette fluxion fut suivie d'une gangrène qui se répandit presque par tout le bras et qui pénétra dans le corps comme on reconnut après sa mort. On fut obligé de lui faire de longues et profondes incisions deux fois le jour dans lesquelles on lui enlevait à chaque fois de gros morceaux de chair. Il fit paroître dans cette opération un courage si admirable et une vertu si solide que les médecins et chirurgiens en étoient surpris. Sa maladie dura 17 jours et, après avoir reçu les sacremens avec une grande piété, il rendit son âme à Dieu : il fut extrêmement regretté et regardé comme un véritable martyr [821].

LETTRE DU P. RONDEAU, JÉSUITE.— L'on peut rapporter à ce tems la lettre d'un Père jésuite, qui est sans datte, par laquelle il demande les suffrages de la Congrégation. Elle est adressée au P. prieur de Saint-Germain et est concüe en ces termes : « Mon R. P. La paix de N.-S. Etant si proche de la mort comme je suis, je croirois être infidèle à mon âme si je manquois à faire ressouvenir Vos Révérences de la promesse qui me fit autre fois un de vos Reverendissimes Pères Généraux, Dom Grégoire Tарisse, de sa propre et franche volonté, l'année que votre réforme entra à Saint-Denys, en conséquence, disoit-il, de ce que j'avois rendu quelque service notable à votre Ordre ; c'est ainsi qu'il qualifioit ma bonne affection jointe à quelques petites peines que j'avois prises. C'étoit de faire prier Dieu pour moi dans toutes les maisons de votre réforme comme pour un religieux de votre famille, lorsque Dieu auroit disposé de moy et m'auroit tiré des misères de cette vie. Pour marque de ce bienfait dont il plut me gratifier et afin que l'on s'en souvint il écrivit mon nom, étant dans l'abbaye de Saint-Denys-les-Paris, dans un grand livre in-folio couvert de violet et me dit que j'eusse seulement soin de prier quelqu'un de mes amis de donner avis de ma mort. Le R. P. Dom Laumer(1), ce me semble alors Procureur de l'abbaye de Saint-Denys, étoit présent quand ce Révérendissime Père Général prit mon nom et l'écrivit dans le livre ci dessus. S'il vit encore, comme je le crois, je le prie de s'en souvenir et me procurer un si grand bien pour le repos de mon âme que la

(1) Il s'agit probablement de Dom Laumer Le Grand, cellerier de Saint-Denis en 1636 ; les Mauristes avaient pris possession de l'abbaye en 1633.

participation des prières de votre Saint Ordre, conformément à la promesse susditte. C'est ce que j'espère de sa charité et de celle de Votre Révérence et de tous les religieux de votre réforme [822] et autres encore selon qu'il en est peut être la coutume parmi vous. Je n'aurois pas été si hardi que de vous importuner en ce point, si vos bontés et vos charités ne m'avoient elles mesmes excité à prendre cette liberté de laquelle je vous demande mes très humbles excuses. Mais puisque ainsi est et que vous l'avez bien voulu et déjà agréé de la sorte, je vous conjure au nom de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge Marie, de prier Dieu pour moi, pauvre pécheur, qui suis et serai éternellement, s'il plaist à Dieu, mon R. P. votre très obligé, très acquis et très reconnaissant devant Dieu. Antoine Rondeau, de la Compagnie de Jésus. »

RÉFORME DE FÉCAMP (1). — L'an 1650, fécond en événemens propres à illustrer cette histoire nous présente d'abord la réforme du célèbre monastère de Fécamp, au diocèse de Rouën. Il avoit été richement fondé dans le vii^e siècle par un seigneur nommé Waning (2) pour des vierges consacrées au divin Epoux, et l'on prétend qu'il y assembla sous l'abbesse Hildemarque une communauté de 300 religieuses qui, durant deux siècles, y menèrent une vie angélique. Environ l'an 840, sous le règne de Charles le Chauve, les Normands aiant fait une descente en France l'abbaye de Fécamp leur parut un objet propre à contenter leur avarice et leur fureur : ils massacrèrent les vierges sacrées qui préférèrent une couronne céleste à cette vie mortelle ; ils pillèrent l'abbaye et non contents d'en emporter tous les trésors ils la ruinèrent de fond en comble.

Sur la fin du x^e siècle, le Duc Richard la rebâtit magnifiquement et y mit des chanoines qui furent remplacés, sous Richard II, par des moines [823] auxquels le Prince donna pour abbé le fameux Guillaume qui gouvernoit désia l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon (3) et plusieurs autres monastères dedans et dehors le royaume.

(1) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 559-568 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 146-147. Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. III, p. 84. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que Dom Guillaume Le Hule avait achevé la composition (vers 1692) du « Thrésor ou abrégé de l'histoire de la royalle abbaye de Fescamp... » dont un exemplaire existe à la Bibliothèque Nationale, ms. fr. 14566 (publié à Fécamp, 1893, in-12 de XII-330 p.).

(2) Cf. MICHEL HARDY : *La vie de saint Vaneng, précédée d'une notice historique*, (Fécamp, 1873, in-8).

(3) Voir LEROUX DE LINCY, *op. cit.*, p. 244-259. Le bienheureux Guillaume de Saint-Bénigne mourut en 1031 à Fécamp et fut inhumé dans l'église de l'abbaye. (Cf. GUST. CHEVALLIER : *Le vénérable Guillaume, abbé de Saint-Bénigne*



L'église étant entièrement bâtie et richement ornée, il la fit consacrer en l'honneur de la Très Sainte Trinité par les évêques de la province et, du consentement de Robert, archevêque de Rouen, et de tous ses suffragans, il voulut qu'elle fût exempte de la juridiction épiscopale. Le bienheureux Guillaume y établit une bonne régularité qui subsista sous les abbés ses successeurs dans toute sa vigueur (1). Tandis que la vertu et l'exacte observance y régnèrent l'abbaye abonda en toutes sortes de biens ; mais comme il est rare que l'homme subsiste longtemps dans un même état, les moines de Fécamp abandonnèrent insensiblement leurs premières observances et tombèrent dans un état qui demandoit une prompte réforme. Pour l'éviter ils prirent la résolution de se séculariser de leur propre autorité sans recourir au Pape leur supérieur. Ils prétendoient, en prenant l'habit et le nom de chanoines, remédier au scandale que leur vie peu religieuse causoit dans le public ; ils s'assemblèrent pour prendre la dessus une dernière résolution. Alors un ancien religieux détenu à l'infirmerie par ses infirmités s'étant fait porter au chapitre fit un discours très éloquent et très pathétique sur la sainteté de l'état religieux, sur l'excellence de la règle de Saint Benoist et sur la splendeur de l'Ordre bénédictin. Puis s'adressant à ses confrères avec larmes il leur demanda quel mal leur avoit fait ce saint ordre qu'ils vouloient abandonner, quel mal leur avoit fait l'habit religieux dont ils [824] vouloient se dépouiller ; quel mal leur avoit fait la règle de saint Benoist pour la prendre en aversion, quel honneur et quel avantage ils espéroient du nom et de la qualité de chanoines ; il leur représenta que s'ils se plaignoient du peu de régularité de leur monastère, c'étoit un aveuglement étrange de croire qu'ils seroient meilleurs étant chanoines ; et d'un esprit prophétique il ajouta : Dieu s'est suscité des enfans légitimes de saint Benoist et ces enfans viendront bientôt à Fécamp y rétablir l'exacte observance de la règle que nous avons abandonnée. Ce discours animé de zèle et cette prophétie déconcertèrent tous leurs projets. Ils sortirent du chapitre dans la résolution de

de Dijon, roformateur de l'ordre bénédictin au XI^e siècle. Etude sur l'influence religieuse et sociale des institutions monastiques au moyen âge (Paris, 1875, in-8° de XVIII-318 p.)

(1) Voir pour les faits résumés par Dom Martène, LEROUX DE LINGY : *Essai historique et littéraire sur l'abbaye de Fécamp* (1840), p. 4-15 ; ainsi que *Gallia Christiana*, XI, col. 201-205.

demeurer comme ils étoient et de ne pas recourir à un remède qui ne faisoit qu'augmenter le scandale (1).

Peu de tems après, le cardinal de Joyeuse (2), abbé de Fécamp, étant mort, l'abbaye fut donnée à Henry de Lorraine (3) encore enfant. La princesse, sa mère (4), qui avoit beaucoup de piété, prenoit le soin de ses abbayes et songea d'abord à mettre le bon ordre dans celle de Fécamp comme elle venoit de faire au Mont Saint-Michel (5). Elle en parla plusieurs fois aux Supérieurs de la Congrégation ; 15 religieux se joignirent à elle et s'offrirent à recevoir la réforme. Mais comme la Congrégation encore naissante avoit peu de sujets, la prudence ne permit pas d'accepter pour lors une offre si avantageuse.

On en demeura là jusques en 1648. Alors toute la communauté de Fécamp, à l'exception de cinq, demanda la réforme. Le P. Dom Jean Harel qui venoit d'être élu Général ne pouvoit signaler son gouvernement par une plus belle introduction [825] ; cependant il crut ne devoir pas se presser et qu'il falloit donner aux religieux de Fécamp le tems de s'affermir dans leur résolution ou de montrer leur inconstance. En effet, leur zèle se ralentit et le Grand Prieur (6) qui n'étoit pas favorable à la réforme trouva le moien de les en dissuader tout à fait. Mais il ne put empêcher les desseins de Dieu : la mort qui l'enleva peu après de ce monde le fit peut être repentir trop tard de s'être opposé à une si sainte résolution. Il y eut un des religieux nommé Dom Pegot qui, voiant que le projet de la réforme étoit manqué alla l'embrasser à Vendôme et entra au noviciat ; mais sa santé ne luy permettant pas d'en soutenir les austérités, il fut obligé de s'en retourner à Fécamp, et Dieu seservit de luy dans la suite pour accélérer l'introduction de la réforme.

M. de Verneuil (7), qui avoit succédé à M. de Lorraine, n'eut pas plutost appris la mort du Grand Prieur de Fécamp qu'il écrivit de sa propre main deux lettres aux Supérieurs de la Congrégation pour

(1) Dom Martène a emprunté ce récit à Dom Mège, *Annales*, loc. cit.

(2) François de Joyeuse étoit abbé de Fécamp de 1604 à 1615.

(3) Henri de Lorraine posséda l'abbaye de Fécamp de 1616 à 1642.

(4) Henriette-Catherine duchesse de Joyeuse, femme de Charles de Lorraine, duc de Guise.

(5) Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I, p. 130 sq.

(6) Dom Aymard Fontaine. Cf. sur ces préliminaires à l'introduction des Mauristes à Fécamp, *Mémoires de Dom Audebert*, p. 105, 120, 133-134, 143.

(7) Henri de Bourbon, duc de Verneuil, abbé de Fécamp de 1649 à 1668.

les prier d'envoyer quelques religieux dans son abbaye afin de traiter avec les anciens. On y envoya Dom Brachet, assistant, avec Dom Laumer le Grand (1), procureur de Saint-Denis. Ils eurent lieu de se louer des bonnes manières des religieux de Fécamp qui parurent disposés à faire entrer la Congrégation dans leur maison, mais qui refusèrent de faire de concordat jusques à ce que l'on eût traité auparavant avec M. l'abbé. Le concordat (2) fut fait avec lui le 30 juillet 1649 et, par ce traité, M. l'abbé abandonna aux réformez six belles baronies, entre autres celle de Saint-Gervais au faubourg de Rouen, de Dieppe etc., avec la présentation [826] aux cures dépendantes de ces terres au nombre de 30, toute la juridiction spirituelle de Fécamp qui consiste en offices de grand vicaire officiel et promoteur. Il fut dit que le prieur des réformez seroit grand vicaire né et pourroit avoir deux substituts. De cette juridiction quasi épiscopale et immédiate au Saint-Siège, dépendent 36 paroisses comprises dans la baronnie de Fécamp dont les curés comparoissent tous les ans au synode (3).

Après avoir fait ce concordat, M. l'abbé obtint de la Reine une lettre de cachet et en écrivit de sa part une fort pressante qu'il mit entre les mains du P. Brachet. Celui-ci partit de Paris, avec Dom Laumer, le lendemain de l'Assomption, et Dieu conduisit les choses de façon que dans peu de tems, par le conseil de deux avocats que les anciens avoient fait venir de Rouën, le concordat fut passé à Fécamp, le 12 de septembre, au contentement des uns et des autres. Il fut stipulé que l'établissement se feroit le 1^{er} janvier suivant et que, dès le jour de Saint Michel, les réformez entreroient en jouissance et commenceroient à payer les pensions des anciens. On avoit crû que cet établissement soulliroit de grandes difficultez de la part de la noblesse ; mais, au contraire, les gentilshommes du voisinage témoignèrent beaucoup de joye, de même que plusieurs membres du Parlement, et M. l'archevêque (4) ne put mieux en marquer son contentement qu'en disant qu'il falloit désormais

(1) Dom (Jean) Laumer Le Grand, originaire de Châteaudun, profès aux Blancs-Manteaux le 14 avril 1630, décédé à Saint-Denys le 16 juin 1676.

(2) Ce concordat a été publié par POTTIER dans la *Revue rétrospective normande* (Extr. Rouen, 1839, in-8).

(3) Voir dans LEROUX DE LINCY, *op. cit.*, p. 373-377, la liste des prieurés, cures et autres bénéfices dépendant de l'abbaye de Fécamp.

(4) François II de Harlay du Champvallon, coadjuteur en 1613, titulaire de 1615 à 1651.

songer à réformer Saint-Ouen (1) et qu'il vouloir y travailler.

Le 1^{er} jour de décembre, le concordat fut omologué au Parlement de Rouen. M. le Duc de Longueville (2) [827] gouverneur de la province de Normandie, témoigna publiquement combien cet établissement lui étoit agréable. Sur la fin du même mois, le P. Visiteur de Normandie (3), avec Dom Martial des Forges (4), prieur de Jumièges et désigné prieur de Fécamp, accompagné de 14 religieux de chœur et de deux frères convers, se rendirent à Fécamp où, après avoir terminé quelques nouvelles difficultez que le démon avoit suscité pour empêcher cette bonne œuvre, ils furent mis en possession, le 31, sur les six heures du soir, par le Grand Prieur et quelques uns de Mrs. les anciens, en présence des officiers de la justice de l'abbaye. Le lendemain, 1^{er} jour de l'an, le P. Visiteur officia à la grande messe et aux vêpres qui furent chantées en musique, et tout se passa de la part des anciens et des réformés avec beaucoup de satisfaction (5).

RÉTABLISSEMENT DE L'ABBAYE DE SAINT-SAVIN AU DIOCÈSE DE POITIERS (6). — Cette même année, les religieux de la Congrégation établis à Saint-Savin (7), dans le diocèse de Poitiers, dix ans aupa-

(1) De fait, les Mauristes y furent introduits en 1660 sous son neveu et successeur, François de Harlay de Champvallon, fils d'Achille de Harlay.

(2) Henri II, duc de Longueville né en 1585, fut très mêlé aux troubles de la Fronde, surtout par sa seconde femme, Anne Geneviève de Bourbon-Condé, duchesse de Longueville, sœur du Grand Condé, qu'il avait épousée en 1642 ; il mourut en 1663.

(3) Dom Marc Bastide, désigné au chapitre général de 1648.

(4) Dom (François) Martial des Forges, originaire de Liglet (Vienne), profès à Saint-Augustin de Limoges le 21 avril 1626 ; il en fut abbé en 1636, puis prieur en 1639 et 1642 de Bonne-Nouvelle de Rouen, visiteur de Normandie en 1645, prieur de Jumièges en 1648, abbé de Saint-Allyre de Clermont en 1651 et 1654, prieur de Saint-Melaine de Rennes en 1657, des Blancs-Manteaux en 1660 ; il y mourut le 1^{er} mars 1663.

(5) A ce propos, Dom Audebert (*op. cit.*, p. 146), note qu'« il n'est pas croyable avec quelle paix et union on vit avec MM. les Anciens, dont plusieurs, dès ce jour-là, et en continuant, se sont montrés fort assidus au service divin ; dont chacun demeure estonné et édifié ». Cette mutuelle entente et cette paix était loin, en effet, d'exister toujours entre réformés et anciens religieux dans les monastères dont les Mauristes prenaient possession ; et l'on comprend que Dom Martène le signale et que Dom Audebert le souligne pour l'abbaye de Fécamp.

(6) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 569-573 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 151-153.

(7) L'abbaye de Saint-Savin (chef-lieu cant., arr. Montmorillon, Vienne) remonte au début du ix^e siècle ; les Mauristes y furent introduits en 1642.

ravant par ordre du Roi, commencèrent à être un peu plus au large. Cette abbaye doit son origine à l'illustre Baidulus, clerc palatin, abbé de Marmoutier (1), qui ayant découvert le corps du saint martyr dans un lieu désert et plein de ronces et d'épines, le fit transporter dans un lieu nommé en latin *Cerisianum* qui lui appartenait et y fit construire une belle église pour des clercs qu'il dota richement. Il leur fit, tant qu'il vécut, tout le bien possible et, à son exemple, la noblesse du pays contribua beaucoup à la splendeur de cette église qui, après la mort de Baidulus, fut donnée à des moines que saint Benoist d'Aniane y envia. On prétend que Charlemagne et Louis le Débonnaire y firent tant de bien qu'on les peut regarder comme les fondateurs de ce nouveau monastère. L'abbaye fut si illustre qu'on en tira dans la suite des religieux pour rétablir l'observance en d'autres [828] monastères : c'est de là que sortit le bienheureux Bernon avec saint Hugues et 15 religieux pour réformer le monastère de Saint-Martin d'Autun, d'où il fut tiré pour réformer les abbayes de Baume et de Gigny et donner naissance à l'illustre abbaye de Cluny (2).

Le monastère de Saint-Savin, après avoir fleuri long tems, fut enfin ruiné par les hérétiques, et par les abbez simoniaques et confidentiaires qui s'emparèrent de tout le bien et de tous les lieux réguliers et ne laissèrent que les murailles du chapitre. L'église, qui est une

L'église du XI^e siècle, devenue paroissiale, est célèbre par ses fresques ; les bâtiments claustraux sont affectés à des services publics. — Cf. Arch. départ. de la Vienne, série H, 1 reg. et 38 liasses ; Bibliothèque de Poitiers, coll. Dom Fontenau, t. XXV, 585-704 ; LXXX, 383-806, dont une « Histoire de l'abbaye de Saint-Savin » par Dom Nozereau (p. 745-800). *Gallia Christiana*, II, 1285-1289 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. III, p. 235-236 ; LE TOUZE DE LONGUEMAR : *Notice historique sur l'ancienne abbaye de Saint-Savin et description de l'église actuelle de la ville de Saint-Savin* (Poitiers, 1851, in-8°) ; LEBRUN : *L'abbaye et l'église de Saint-Savin* (Poitiers, 1888, in-12) ; ELISA MAILLARD : *L'église de Saint-Savin-sur-Gartempe* (Paris, 1927, in-8° de 112 p.).

(1) Cf. DOM MARTÈNE : *Histoire de l'abbaye de Marmoutier*, t. I, p. 161 ; et *Amplissima Collectio...*, t. VI, col. 805-810 ; AIMONI : *Acta translationis S. Savini martyris*.

(2) Cf. G. BULLIOT : *Histoire de Saint-Martin d'Autun*, t. I, p. 103 sq. ; H. PIGNOT : *Histoire de l'Ordre de Cluny depuis la fondation de l'abbaye jusqu'à la mort de Pierre-le-Vénéral*, t. I, p. 39-42. — Le saint Hugues dont il est ici question est un moine de Saint-Savin devenu abbé de Saint-Martin d'Autun. Quant à au Bienheureux Bernon il vint de fait s'inspirer des principes de la vie monastique à Saint-Martin, mais il ne semble pas qu'il fût moine à Saint-Savin, ainsi que lè laisserait supposer Dom Martène. Cette dernière abbaye n'en fut pas moins du IX^e au XI^e siècles un foyer de formation et de réforme monastique.

des plus belles et la plus anciennes du pays, étoit aussy restée, mais toute nûe, sans ornemens, sans vases sacrée ; on n'y célébroit plus la messe, on n'y faisoit plus le service divin ; les religieux avoient été chassez, et le baron des Francs (1) qui en étoit devenu le maître, à l'abri d'un abbé confidentiaire, y fixa sa demeure et s'y établit avec sa femme et ses enfans. Pour obvier à tous ces désordres, le Parlement de Paris donna des arrest, en 1616 et en 1627, pour le rétablissement de la communauté et de l'office divin et, après un procès verbal de l'état déplorable de cette abbaye dressé par un commissaire de la Cour qui avoit été commé par arrest du 21 d'octobre 1634 aux Grands Jours de Poitiers (2), à la requête du Procureur général (3) il fut ordonné que l'abbaye de Saint-Savin seroit réformée par le Sr. évêque de Poitiers (4), lequel y mettroit des religieux pour faire l'office divin, pourvoiroit à leur nourriture, aux ornemens de l'église et aux réparations : ce qui n'ayant point été exécuté, Sa Majesté, par lettres du 25 mai 1640, donna commission à l'évêque de Poitiers et au Sr. Le Gras (5), maître des requêtes, d'y établir sans délai des religieux de la Congrégation de Saint-Maur, avec deffense au baron des Francs et à tous ceux de sa famille, même à son fils qui en étoit abbé (6), [829] d'y demeurer sous peine de désobéissance. En exécution de cet ordre, les deux commissaires allèrent à Noaillé prendre des religieux qu'ils établirent à Saint-Savin et firent confirmer cet établissement par un arrest du Grand Conseil. Les anciens religieux que le baron des Francs avoit chassez revinrent à leur monastère et firent un concordat (7) avec les nouveaux venus pour leurs pensions, le 17 de janvier 1644.

(1) Henri de Neuchêze, baron des Francs. Voir Pr. MÉRIMÉE : *Notice sur les peintures de l'église Saint-Savin* (Paris, 1845), p. 30 sq., la situation faite à l'abbaye par le baron des Francs qui l'occupait depuis 1611.

(2) Cf. *Arrêt des Grands Jours de Poitiers pour la réforme de Saint-Savin* (1634) et concordat avec les Mauristes dans *Les Intendants de province et les commissaires royaux*, par Alfred Barbier (*Mémoires Soc. des Antiquaires de l'Ouest*, année 1902, p. 608-609. On y trouve un exposé de cette affaire, p. 499-515.

(3) Mathieu Molé. Cf. Lettre du cardinal de Richelieu (26 mai 1639) à M. Molé lui recommandant cette procédure.

(4) Henri-Louis Chasteigner de la Rochepozay.

(5) François Le Gras, seigneur du Luart et des Loges, intendant de justice, police et finances dans les généralités de Poitiers et Limoges, pays d'Aunis, Saintonge et Angoumois. Cf. A. BARBIER, *op. cit.*, p. 499-515.

(6) Bénigne de Neuchêze.

(7) Voir le texte du « Concordat entre les anciens religieux de Saint-Savin et ceux de la réforme ou Congrégation de Saint-Benoît, alias de Saint-Maur »,

Il est difficile d'exprimer ce que les religieux réformez au nombre de 4 ou 5 eurent à souffrir pendant les premières années. Ils furent obligés de se loger dans un très petit bâtiment qui leur servoit de dortoir, de réfectoire, d'infirmerie et d'hôtellerie et d'où ils alloient, de jour et de nuit, à l'église exposés à toutes les injures de l'air. Il ne leur restoit presque rien après avoir payé les pensions des anciens, fait les réparations de l'église, acheté des ornemens, soutenus les procès injustes que leur faisoit l'abbé qui ne cessoit de les inquiéter et de les fatiguer. Après s'être vu plusieurs fois condamné à Poitiers, il appelloit au Parlement et ne cessoit de dire que les réformez le consommoient en frais et en procez (1) ; mais enfin la main de Dieu s'appesantit sur lui, il perdit, cette année 1650, et son bien et son honneur et laissa tranquilles ses religieux que rien n'empêcha plus de travailler à rétablir les lieux réguliers.

INTRODUCTION A S. PÈRE DE CHARTRES (2). — L'introduction à Saint-Père, ou Saint-Pierre de Chartres, dit Saint-Père en Vallée, fut aussi contredite par M. de la Rivière (3) qui en étoit abbé. 14 anciens avoient fait un concordat, mais cet abbé, qui étoit favori du duc d'Orléans, en demanda la rescision ; les Supérieurs de la Congrégation n'en firent aucune difficulté, mais des anciens n'en furent pas moins disposés à saisir la première occasion de [830] renouer l'affaire. Ils la trouvèrent au commencement de l'année 1650 dans la disgrâce de leur abbé qui venoit d'être éloigné de la Cour et qui apprit alors par sa propre expérience combien est fragile la faveur des grands (4). Cet exil le rendit plus traitable ;

ainsi que la prise de Possession dans *Mémoires Soc. Antiquaires de l'Ouest*, année 1906, p. 623-629, d'après copie de Dom Fonteneau, t. LXXX, p. 673 sq. Ce concordat est du 28-29 août 1640. Dom Bernard Pattier, prieur de Saint-Maixent et Dom Dorothee Girard, prieur de Nouaillé étaient les délégués de Dom Tarrisse. Ce n'est qu'après deux années de travaux de réparations indispensables que les Mauristes purent entrer dans l'abbaye en 1642.

(1) Il était soutenu par son parent : l'évêque de Châlon-sur-Saône, Jacques de Neuchêze.

(2) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 578-583 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 156-157. Voir plus haut, p. 137, n. 3.

(3) Louis Barbier de La Rivière, abbé de Saint-Père de Chartres de 1635 à 1670.

(4) Il se retira dans son abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire (cf. Dom Mège, *Annales*, loc. cit.), à la suite de cette disgrâce dont parle M^{me} de Motteville dans ses *Mémoires*, t. III, p. 120 sq. (éd. Charpentier, 1886). Ambitieux vulgaire qui

il reçut favorablement la députation qui lui fut faite de la part de ses religieux de Saint-Père et consentit qu'ils traitassent avec les Supérieurs de la Congrégation. Le traité fut fait le 4 de mai suivant, mais aiant été envoyé à M. l'abbé pour le ratifier, on ne trouva pas chez lui les dispositions qu'on avoit lieu d'en attendre. Il se plaignit avec beaucoup d'indignation de ce qu'on avoit fait ce concordat sans lui en parler : son but étoit de se décharger des réparations et, pendant qu'il déclamoit si fort, il écrivit à l'évêque d'Orléans (1) qu'il consentoit à cette introduction et lui envoya même procuration pour traiter en son nom, mais sous cette condition. On convint de tout et les deux concordats furent homologués au Parlement, le 3 de septembre. Le dernier du même mois, le P. Brachet, accompagné de Dom Arsène Moriceau (2) et de 8 religieux et un frère convers se rendit à Chartres et prit possession avec les cérémonies ordinaires. Dom Arsène y resta en qualité de prieur et eut la satisfaction de voir que M. l'évêque de Chartres (3), quoiqu'un peu mécontent de ce qui s'étoit passé à Vendôme, agréa cet établissement en lui conservant son droit de visite du Saint-Sacrement.

LES RELIGIEUX CHASSEZ DE SAINTE-LIVRADE (4). — Il arriva cette année un fait singulier au monastère de Sainte-Livrade (5), dans le diocèse d'Agen, prieuré dépendant de la Chaise Dieu. Il étoit

rêvait de recueillir un chapeau de cardinal pour prix de ses intrigues, l'abbé de La Rivière ne put parvenir qu'à un évêché, celui de Langres (1656-1670).

(1) Alphonse d'Elbène (1646-1665).

(2) Dom (Jacques) Arsène Moriceau, profès le 4 août 1637 à Saint-Vincent du Mans, fut nommé en 1639 administrateur de Redon, prieur claustral de Saint-Eutrope de Saintes en 1642, supérieur de Chelles en 1645, prieur de Saint-Crépin de Soissons en 1648, 1651 et 1654, de Saint-Père de Chartres en 1650, de Saint-Fiacre en 1657 ; il mourut le 29 novembre 1675 à Saint-Germain-des-Prés. Cf. VANEL : *Nécrologe*, p. 30.

(3) Mgr Jacques Lescot, de 1643 à 1656.

(4) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 577-578 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 158-159.

(5) Sainte-Livrade (chef-lieu cant., arr. Villeneuve, Lot-et-Garonne), prieuré donné à l'abbaye de la Chaise-Dieu en 1116 par des prêtres séculiers qui en desservaient l'église ; cession qui fut confirmée par Callixte II (1120) et Lucien III (1184). — Cf. Bibl. Nat., ms. lat. 12678, fol. 222-248, dont : a) fol. 222-241, « Abrégé de l'histoire du prieuré de Sainte-Livrade en Agénois..., où il sera parlé de la fondation et des principaux événements du monastère... », par Dom Gaspard Dumas (daté du 12 mars 1711) ; — b) fol. 243-245, « Synopsis rerum memorabilium monasterii sanctae Liberatae... », (du 24 juin 1696), par Dom Et. Dulaura ; Bibl. Nat., ms. lat. 12751, fol. 185-191 ; 578-584. TAMIZEY DE LAROCHE :

desservi par 4 ou 5 anciens qui en furent chassés en 1640 par Mr. l'évêque de Valence (1), prieur titulaire. Ils y furent rétablis par arrest du Parlement de Bordeaux ; mais le [831] Prélat forma le dessein d'y mettre des prêtres séculiers. Pour l'empêcher d'exécuter cette résolution les Pères de la réforme établis depuis peu à la Chaise Dieu et le Visiteur de la Province de Toulouse, du consentement de la diète, envoièrent à Sainte-Livrade deux ou trois religieux auxquels le prieur de la Chaise-Dieu (2) donna obédience. L'évêque de Valence s'y rendit le 20 d'avril 1650 et, assisté de gens armés, il les fit sortir du prieuré sans leur donner le loisir même d'emporter leur bréviaire et, quoique très tard, il les obligea d'aller passer la nuit dans un village voisin ; il chassa de même les anciens religieux et, après avoir fait assembler la maison de ville dont il avoit gagné les membres, il se fit présenter une requête à ce qu'il lui plut mettre dans le prieuré des prêtres séculiers, comme il en avoit eu, disoient ils, il y a 3 ou 400 ans. Les religieux de la Congrégation obtinrent un arrest du Parlement de Bordeaux qui ordonnoit leur rétablissement, mais le prélat en obtint un du Privé Conseil qui deffendoit à ce Parlement de connoistre de cette affaire. Nous en verrons la suite cy après.

RÉFORME DE PRÉAUX (3). — Le Roy aiant rappelé M. de Châteauneuf de son exil (4) et lui aiant rendu les sceaux, ce pieux abbé n'eut rien plus à cœur que de réformer son abbaye de Preaux (5), au diocèse de Lizieux. Elle avoit été fondée autrefois par Hunfroi

Notice sur le prieuré de Sainte-Livrade, d'après un manuscrit de la bibliothèque impériale (Agen, 1869, in-8°). Il s'agit sans doute du mémoire de Dom G. Dumas indiqué ci-dessus.

(1) Mgr Charles-Jacques de Gelas de Leberon, évêque de Valence de 1624 à 1654. D'après Dom Mège, *Annales* (loc. cit.), il refusait simplement de quoi vivre à ses religieux et laissait tomber les bâtiments en ruine ; d'abord condamné par le Parlement de Bordeaux à faire les réparations indispensables et à fournir une pension aux moines, il songea à les remplacer par des prêtres séculiers. Lorsque les Mauristes s'établirent à Sainte-Livrade l'évêque refusa les pensions, condamné de nouveau par le Parlement de Bordeaux à les payer, c'est alors qu'il se livra à cette expédition armée dont parle Dom Martène.

(2) C'était alors Dom André Faye.

(3) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 583-855 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 163-164 ; 171-172.

(4) Charles de l'Aubespine, marquis de Châteauneuf, reprit les sceaux le 2 mars 1650 au 5 avril 1651.

(5) L'abbaye des Préaux avait été offerte à la Congrégation dès l'année 1618. Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I, p. 52.

de Pont-Audemer, et les lieux réguliers y subsistoient encore, mais en fort mauvais état. M. de Châteauneuf y fit faire, de même qu'à l'église, les réparations nécessaires, parla aux Supérieurs et, après avoir obtenu leur consentement, il donna procuration au P. Général pour y mettre des religieux, jouir de tout le revenu des anciens, les pensions payées et réunir les offices claustraux à la manse conventuelle. M. Dematignon (1), évêque de Lizieux, y donna son consentement et, le 1^{er} d'octobre de la présente année, le P. Dom Marc Bastide, Visiteur de la province de Normandie, Dom Léon [832] Laurent (2), désigné prieur de Préaux, suivis de 4 religieux, prirent possession en présence de Mrs. les anciens. Peu après, M. l'abbé, pour soulager les réformez qui étoient extrêmement angustiés par les pensions, leur donna un prieuré et deux chapelles dépendantes de son abbaye.

CONCORDAT POUR SAINT-PÉ DE GENERÉ. — Le 7 du même mois d'octobre, le P. prieur de Saint-Savin de Tarbes aux monts Pyrénées, fondé de procuration du P. Dom Jean Harel, Supérieur Général, fit un concordat avec Mr. Arnaud de Maytie (3), chanoine de la cathédrale d'Oleron, pour son abbaye de Saint-Pierre, vulgairement Saint-Pé de Generé, à 3 lieues de Saint-Savin.

MONTOLIOU (4). — Le même mois, tous les logemens de l'abbaye de Saint-Jean de Montoliou, au diocèse de Carcassonne, étant disposez on y fit l'établissement de la réforme et on y mit 8 religieux de chœur.

PLUSIEURS MONASTÈRES OFFERTS A LA CONGRÉGATION (5). — Outre les introductions dont il vient d'être parlé, plusieurs autres

(1) Mgr Léonor I^{er} Goyon de Matignon, de 1646 à 1677.

(2) Dom (Jean) Léon du Lorent, originaire de Chartres, fit profession aux Blancs-Manteaux le 7 septembre 1629 ; il est désigné en 1651 comme administrateur, puis en 1654 et 1657 comme prieur de Saint-Pierre-de-Préaux ; prieur de Saint-Laumer de Blois en 1663, il mourut le 10 décembre 1674 à La Trinité de Vendôme.

(3) Arnaud-François de Maytie, plus tard évêque d'Oléron de 1660 à 1682 ; il renonça à son abbaye en 1660 après que les Mauristes en eurent pris possession en 1659.

(4) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 585 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 173.

(5) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 147, 153, 158, 159, 161, 168, 172.

monastères furent offerts cette année à la Congrégation. Mrs. les abbés de Noiers (1) en Touraine, d'Ebreuil au diocèse de Clermont, de Montier en Der (2) diocèse de Châlons, de Potières (3) dans le diocèse de Langres; les religieux de Saint-Riquier (4), de Saint-Ayoul de Provins (5), de Saint-Robert de Cornillon (6) diocèse de Grenoble, de Saint-Michel du Tresport, proche la ville d'Eu en

(1) L'abbaye de Noyers (com. de Nouatre, cant. Sainte-Maure. arr. Chinon Indre-et-Loire), fondée en 1030, eut beaucoup à souffrir pendant les guerres de religion; les Mauristes en prirent possession en 1659. — Cf. Arch. départ., série H, 413-451; Bibl. Nat., ms. lat. 12681, fol. 110 sq., dont a) fol. 110-124, « Historiae regalis abbatiæ Beatae Mariae de Nuchariis compendium », jusqu'en 1687; b) fol. 125-150 v°, « De origine, fundatione et progressu egregii monasterii S. Mariae de Nuchario, multarumque ecclesiarum ac nobilium familiarum ejusdem pagi brevis narratio, cum sermone apologetico pro annulis b. Mariae virginis ». Ms. lat. 13902, « Histoire de l'abbaye de Noyers », xvii^e siècle. — *Gallia Christiana*, XIV, col. 288-295; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VIII, p. 33; CHEVALLIER : *Histoire de l'abbaye de Noyers* (Tours, 1873, in-8°; extr. de *Mémoires Société archéol. Touraine*, t. XXIII)

(2) L'abbaye de Montier-en-Der (chef-lieu cant. arr. de Vassy-sur-Blaise, Haute-Marne), dont la fondation par saint Berchaire, abbé de Hautvillers, remonte à l'année 673, fut agréée en 1659 à la Congrégation de Saint-Vanne, après avoir fait partie de celle de Saint-Denis. — Cf. Arch. départ. de la Haute-Marne, série H, 102 reg., 54 cartons, 28 liasses : *Gallia Christiana*, IX, col. 906-923; ODINOT : *Eglise abbatiale de Montier-en-Der, essai monographique* (Langres, 1874, in-8°).

(3) Pothières, (com. de Vix, cant. et arr. Châtillon-sur-Seine, Côte-d'Or), abbaye fondée vers 860 par Gérard de Roussillon; elle fut unie en 1655 à la Congrégation de Saint-Vanne. — Cf. *Gallia Christiana*, IV, col. 724-729.

(4) L'abbaye de Saint-Riquier (cant. d'Ailly-le-Haut-Clocher, arr. Abbeville, Somme), fut fondée par le saint de ce nom en 625 dans un lieu nommé Centule. Cette abbaye célèbre eut beaucoup à souffrir des Normands d'abord, puis des guerres ultérieures. Occupée en 1659 par les Mauristes qui la restaurèrent, elle fut ravagée à nouveau par un incendie. L'église est devenue paroissiale. — Cf. Arch. départ. de la Somme, série H, 6 reg. et 2 cart.; Bibl. Nat., ms. lat. 11819, fol. 127-160, dont a) fol. 127-143 v°, une notice jusqu'en 1657; b) fol. 144-160, brouillon de la précédente; ms. lat. 12655, fol. 5-19, liste des abbés. — *Gallia Christiana*, X, col. 1241-1263; HÉNOCQUE : *Histoire de l'abbaye et de la ville de Saint-Riquier, les saints, les abbés, le monastère et l'église, la ville, sa commune, etc...* dans *Mémoires Soc. Antiquaires de Picardie*, documents inédits IX-XI (Paris, 1880-1888, 3 vol. in-4°).

(5) Le prieuré de Saint-Ayoul de Provins (Seine-et-Marne) fut fondé en 1048 comme dépendance de l'abbaye de Moutier-la-Celle; saint Robert (plus tard abbé de Molesme) en fut le premier prieur. Ce monastère fut uni en 1660 à la Congrégation de Saint-Vanne; l'église est devenue paroissiale. — Cf. Arch. départ. de Seine-et-Marne, série H, 99-101; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VI, p. 45-46.

(6) Le prieuré de Saint-Robert-de-Cornillon (com. Saint-Egrève, arr. Grenoble, Isère), fondé au xi^e siècle et dépendant de la Chaise-Dieu ne fut pas agréé à la Congrégation de Saint-Maur.

Normandie, de la Seauve à 4 lieues de Bordeaux, de Sandra à 3 lieues de Nismes, de Saint-Pierre-sur-Dive (1) diocèse de Séez et de Saint-Aubin d'Angers firent différentes propositions. On tacha de gagner du tems pour la plupart sans absolument refuser, dans la crainte que les abbez n'y missent des prêtres séculiers. Celles de Montier en Der, de Potieres et de Saint-Ayoul, qui est un prieuré dépendant de Montier la Celle (2), proche Troyes, furent refusées et sont aujourd'hui occupées par les Pères de Saint-Vanne.

A l'égard des religieux de Saint-Riquier, ils poussèrent leur zèle pour la réforme de leur monastère jusques à [833] s'assembler capitulairement et faire eux mêmes, en présence d'un notaire, un concordat aussi avantageux que l'auroient pu faire les réformez. Il fut envoyé au P. Général qui le fit tenir à M. d'Aligre (3) qui en étoit abbé afin de scavoir de lui ses intentions.

On résolut à la diette d'entrer à Saint-Josse si M. l'abbé (4) continuoit ses poursuites. Il y fut aussi conclu de traiter pour l'abbaye de la Seauve (5) que Dom Gauffreteau qui en étoit prieur et en

(1) La fondation de l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dive (chef-lieu cant., arr. Lisieux, Calvados), sous le vocable de Notre-Dame remonte à l'année 1040 ; elle fut unie en 1660 à la Congrégation de Saint-Maur. L'église des ^{xiii}e et ^{xiv}e siècles est devenue paroissiale ; une partie des bâtimens subsiste. — Cf. Arch. départ. du Calvados, série H, 12 reg. et 31 cart. ; Bibl. Nat., ms. lat. 11818, fol. 411-425 (jusqu'à l'année 1666) ; ms. fr. 18952, Recueil sur l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dive, par Dom Henri Leboucher, dont fol. 1-49, « Bref mémoire de l'histoire de l'abbaye de Notre-Dame-de-l'Espiney de Saint-Pierre-sur-Dive, tirée des chartres et des titres de la dicte abbaye... », en 1685 (a été continué jusqu'en 1700). — *Gallia Christiana*, XI, col. 728-735 ; Dom BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VII, p. 216-218. Parmi les travaux parus sur cette abbaye, nous n'en connaissons pas qui puisse tenir lieu de monographie suffisamment au point.

(2) L'abbaye de Moutier-la-Celle fondée sous le vocable de Saint-Pierre, vers 666, faisait partie de la Congrégation de Saint-Vanne. — Cf. *Gallia Christiana*, XII, col. 538-549 ; Voir Dom BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VI, p. 136-137, la bibliographie.

(3) Charles d'Aligre, fils de Etienne d'Aligre et de Jeanne Lhuillier, étoit abbé de Saint-Riquier de 1644 à 1695. — Voir sur la période de son abbatiat, HÉNOQUE : *Histoire de l'abbaye et de la ville de Saint-Riquier...*, t. II, p. 238-267.

(4) L'abbé de Saint-Jean-sur-Mer étoit Etienne Moreau. Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I, p. 77. D'abord hostile à l'introduction des Mauristes, il revint sur ses préventions ; toutefois ceux-ci ne prirent définitivement possession de Saint-Josse qu'en 1669.

(5) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 161, qui nous renseignent sur le nombre des religieux qui l'occupaient (sept), sur le chiffre du revenu, à savoir 13 à 14.000 livres pour l'abbé et 6.000 pour les religieux, offices claustraux compris ; l'abbaye étoit en bon état.

même tems Général de la Congrégation des Exems, conjointement avec ses religieux, offroit très instamment. Pour l'abbaye de Sandras (1), comme elle avoit été ruinée de fond en comble par les hérétiques et qu'il n'y restoit plus d'église, quoiqu'il y eut encore un abbé (2) et des religieux avec un très modique revenu, la diette donna ordre au Visiteur de la province de Toulouse (3) de faire avec eux un concordat aux conditions de transférer l'abbaye à Nîmes dans un emplacement du prieuré de Saint-Bausile (4), ou bien hors de la ville dans le lieu même où étoit le prieuré.

BÉNÉDICTINS ANGLAIS DE SAINT-MALO (5). — Les bénédictins anglois aiant bâti un monastère à Saint-Malo avec une église asses belle eurent de grands différens avec l'évêque et les chanoines et, par arrest, il leur avoit été deffendu d'enterrer dans leur église les bourgeois de la ville et de chanter l'office divin. Cela, joint à d'autres raisons, leur fit prendre la résolution de vendre leur monastère et de se retirer ailleurs. Voulant conserver à l'Ordre cette maison que plusieurs corps religieux ambitionnoient, ils l'offrirent à la Congrégation à condition qu'on leur donnerait un autre lieu bâti et de quoi les nourrir. Cette proposition fut examinée à la diette et l'on convint de leur offrir le prieuré de Vivoin (6), au diocèse du

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 162-163. Il s'agit de l'abbaye de Cendras (cant. et arr. d'Alais, Gard), fondée vers le x^e siècle, soumise à Saint-Victor de Marseille en 1366 ; ruinée par les Camisards en 1709. L'abbaye romane qui subsiste sert à des usages agricoles. — Cf. *Gallia Christiana*, VI, col. 519-520 ; CHARVET : *L'abbaye de Cendras. Notice historique et archéologique, suivie du catalogue analytique des abbés* (Nîmes, 1880, in-8).

(2) Henri Le Rond de Biscarras, prévôt de la Cathédrale de Montauban, abbé de 1630 à 1680.

(3) Dom Antoine L'Espinasse.

(4) Monastère fondé avant les invasions sarrazines, restauré en 1084 et soumis à l'abbaye de la Chaise-Dieu. Les Mauristes en prirent possession en 1689. — Cf. Arch. départ. du Gard, série H, 10-11 ; 53-68 ; *Gallia christiana*, VI, col. 470-471 ; GORFFON : *Les Bénédictins à Nîmes où le prieuré de Saint-Baudile, d'après Ménard et les documents originaux* (Nîmes, 1876, in-8).

(5) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 162. Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I, p. 240 ; t. II, p. 198-199.

(6) Le prieuré de Saint-Hippolyte de Vivoin (cant. Beaumont-sur-Sarthe, arr. Mamers, Sarthe), avait été fondé en 994 par Raoul I^{er}, vicomte de Beaumont et donné à Marmoutier. — Cf. L. DENIS : *Cartulaire du prieuré de Saint-Hippolyte-de-Vivoin* (Ligugé, 1894, in-4^o).

Cette offre de Vivoin n'eut pas de suite et lorsque les bénédictins anglais quittèrent Saint-Malo (1669) pour s'établir à Saint-Edmond de Paris, ils

Mans, membre dépendant de Marmoutier, dont tous les lieux réguliers étoient en bon état.

NOTRE-DAME D'ISSOUDUN (1). — Les bourgeois d'Issoudun, dans le diocèse de Bourges, firent écrire cette année aux Supérieurs de la [834] Congrégation par le P. Abbé de Chezal Benoist (2) qu'ils étoient prêts de demander au Roi et à la Reine l'établissement de la réforme dans l'abbaye régulière de Notre-Dame. Si on vouloit leur donner un maître de réthorique et de philosophie ; mais on leur remontra les grandes difficultez qu'on trouveroit en France et à Rome pour l'union de cette abbaye à la Congrégation à cause du titre de l'abbé dont il faudroit que l'élection fut soumise au Chapitre Général.

LES PÈRES DE SAINT-MAUR SORTENT DE SAINT-EUTROPE DE XAINTES (3). — Tout ce qu'on vient de rapporter fait voir en quelle réputation étoit la Congrégation et combien les Supérieurs étoient désintéressés : en voicy encore une preuve bien sensible. Après la desunion de Cluny les Pères de Saint-Maur étoient restés à Saint-Eutrope de Xaintes, quoiqu'ils eussent averti plusieurs fois de vive voix et par écrit ceux de l'observance de Cluny, qu'ils étoient prêts de se retirer : ils offrirent même de s'accommoder avec eux du titre de prieuré dont un religieux de Saint-Maur étoit pourvu. Le R. P. Dom Jean Harel, voyant qu'il ne pouvoit point les résoudre à rentrer dans cette maison de Saint-Eutrope, prit le party de la quitter de son côté et donna ordre à tous ses religieux qui y résidoient de se retirer (4). La ville de Xaintes témoigna dans cette occasion le regret le plus sensible de se voir privée de leurs bons exemples et de leurs instructions.

reçurent en échange le prieuré de Celle-en-Brie, dépendant lui aussi de Marmoutier.

(1) Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. II, p. 98. Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 175. L'abbé en étoit alors Jacques Touchet depuis 1620 ; il fut le dernier abbé régulier et mourut en 1674.

(2) Dom Humbert Jamet.

(3) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 150-151 ; 163.

(4) Dom Audebert donne de ce retrait plusieurs raisons : d'abord les religieux de Cluny pouvaient faire partir à leur gré les Mauristes ; ensuite on craignoit, vu l'infirmité humaine, que les Mauristes étant titulaires et pourvus d'offices claustraux ne fussent tentés d'en jouir sous prétexte qu'ils étoient de Cluny ; enfin les religieux avoient à peine de quoi vivre (*Ibidem*, p. 150).

SAINT-ETIENNE DE NEVERS (1). — On avoit quitté pareillement Saint-Etienne de Nevers, mais il y avoit eu de la violence. Ce prieur étoit encore occupé par la Congrégation de Saint-Maur, lorsque se fit la désunion de Cluny. On se disposoit à en sortir paisiblement, lorsqu'un nommé Dom Albert Belin (2), profès de la Congrégation de Saint-Vanne et transféré dans l'Observance de Cluny, se voyant nommé prieur claustral de Saint-Etienne en chassa les Pères de Saint-Maur avec violence. Il en fut chassé lui même peu après par le prieur titulaire (3) avec qui il s'étoit lié pour se maintenir dans la qualité de prieur claustral et qui, profitant de son absence [835], se saisit de sa chambre et de ses effets et lui fit fermer sa porte.

PESTE EN NORMANDIE. — Cette même année, Dieu affligea son peuple de deux grands fléaux, la peste et la guerre, tant pour punir les méchans que pour faire éclater la vertu des gens de bien et récompenser ses élus. La peste s'échauffa durant l'été dans la Normandie, surtout à Rouën, à Bernay, à Conches. Le R. P. Dom Marc Bastide, Visiteur de la province et grand serviteur de Dieu, ne put voir sans compassion le pauvre peuple de Conches et de Bernay dans une si grande affliction et presque abandonné pour le spirituel : il écrivit au R. P. Général pour avoir la permission d'aller secourir les pauvres malades de ces deux villes et des lieux circonvoisins. De Père Dom Placide Simonet (4), prieur de Conches et Dom Fabien Buteux, prieur de Bernay, avec plusieurs autres religieux se joignirent à lui et ne craignirent point d'hazarder leur vie pour sauver celles de ces malheureux.

PILLAGE DES MONASTÈRES DE PICARDIE ET DE CHAMPAGNE (5). —

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 147-148.

(2) Dom (Jean) Albert Belin, originaire de Besançon, profès à Faverney le 29 décembre 1629, passa à l'ordre de Cluny, nommé évêque de Belley en 1664, mourut en 1677. Voir sa bibliographie dans J. GODEFROY : *Bibliothèque des Bénédictins... de Saint-Vanne...*, p. 15-16.

(3) Claude de Maunoury de 1645 à 1650.

(4) Dom (Philippe) Placide Simonnet, originaire de Mézières, profès à Saint-Remy de Reims fut désigné comme prieur de Saint-Germain d'Auxerre en 1630, du Mont Saint-Quentin en 1633, de Saint-Pierre de Conches en 1636 et 1639, de Saint-Thierry de Reims en 1642 et 1645, de Saint-Pierre de Conches en 1648, 1651, 1654, de Molesme en 1657, de Saint-Pierre de Conches en 1660 où il mourut le 20 novembre 1661.

(5) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 585-586 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 166.

Les Flamans et les Espagnols se servant de l'occasion des mouvemens de Bordeaux (1) et le maréchal de Turenne s'étant joint à l'archiduc Léopold, ils vinrent avec une puissante armée vers la Pentecoste sur les frontières de la Picardie et de la Champagne qu'ils ruinèrent. Les monastères se ressentirent de leurs approche : Ribemont fut pillé, mais on leur doit encore cette justice qu'ils firent moins de dégât que l'armée du Roi. Elle campa à Ribemont et les soldats emportèrent tous les bois des charpentes et menuiseries et même jusques aux grandes portes de l'église. Quelques régimens étant logez auprès de l'abbaye de Nogent-sous-Coucy forcèrent le monastère, maltraitèrent un religieux qui y étoit resté et enlevèrent tous les meubles qui leur tombèrent sous la main. Au mois d'aoust, le Roi s'étant crû obligé d'aller à Bordeaux, les ennemis se servirent de son éloignement [836] pour prendre la Capelle, Rethel et plusieurs autres places. Ils descendirent en Champagne et menacèrent d'assiéger Reims ; de là ils vinrent vers la Fère et jusques à Soissons. Ils répandirent partout la terreur jusques aux portes de Paris : les villes qui sont sur le passage eurent l'allarme et les monastères furent maltraités ; la plupart des religieux se retirèrent ; on mit les saintes reliques en dépost dans les villes, celles de Saint-Médard et de Saint-Crespin furent mises à Soissons ; celles de Saint-Faron, à Meaux ; celles de Lagny et de Saint-Denis à Paris. Les religieuses de Chelles et de Pont-aux-Dames (2) vinrent Paris ; celles de Braines (3), à 4 lieues de Soissons, furent entière-

(1) L'expédition de Guyenne eut lieu en juillet-août 1650 et la ville de Bordeaux capitula fin septembre. (Cf. A. CHÉRUÉL : *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, t. IV, p. 100-190.) Les événemens de Flandre se passaient fin juillet ; la prise de La Capelle par les Espagnols eut lieu le 3 août, celle de Rethel par Turenne quelques jours après. Enfin, le 15 décembre 1650, la reprise de cette place par les troupes royales et leur victoire sur l'armée de Turenne arrêtaient l'offensive conjuguée des Espagnols et des Princes. Voir sur cette campagne, A. CHÉRUÉL, *op. cit.*, p. 136-138 ; 212-219.

(2) L'abbaye de moniales cisterciennes de Pont-aux-Dames (com. de Couilly, cant. Crécy-en-Brie, arr. Meaux, Seine-et-Marne), fut fondée en 1226 sous le vocable de Notre-Dame. — Cf. *Gallia Christiana*, VIII, col. 1724-1727 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. I, p. 318-319 ; BERTHAUD : *L'abbaye du Pont-aux-Dames, assise en la paroisse de Couilly 1226-1790* (Meaux, 1878, in-12).

(3) Brains-sur-Vesle (arr. Soissons, Aisne), abbaye de Prémontrés fondée en 1132, sous le vocable de Saint-Yved. — Cf. *Gallia Christiana*, IX, col. 488-493 ; STAN. PRIoux : *Monographie de l'ancienne abbaye royale Saint-Yved-de-Braine, avec la description des tombes royales et seigneuriales renfermées dans cette église* (Paris, 1859, in-fol. 27 pl.).

ment pillées. L'armée du Roi fut campée dans les monastères de Saint-Médard et de Saint-Crespin : le 1^{er} fut ménagé par les soins de M. de Villequier (1), l'un des généraux qui empêcha qu'aucun soldat ne logeât dans les lieux réguliers ; mais celui de Saint-Crespin fut laissé à la merci des troupes. Les ennemis s'étant enfin retirés vers les frontières de la Champagne assiégèrent Mouzon, d'où 400 soldats se détachèrent et vinrent tout à coup fondre sur l'abbaye de Saint-Thierry qu'ils pillèrent et d'où ils emportèrent les reliquaires ; trois religieux, savoir un ancien et deux de la réforme, furent faits prisonniers et emmenés à Rethel d'où ils ne revinrent qu'après la prise de la ville par les troupes du Roi, au mois de décembre suivant. Au milieu de tous ces désastres et dans cette difficulté de trouver des vivres, les monastères affligés ne violèrent point l'abstinence et leurs religieux ne crurent pas que ces malheurs fussent des prétextes pour les dispenser de leurs obligations.

MORT DE DOM INNOCENT CHAPPELOT. — La peste qui ravageoit les villes de la Normandie enleva plusieurs excellens religieux aux monastères de cette province. De ce nombre fut Dom Innocent Chappelot, recommandable par son insigne charité [837].

Il étoit natif de Troyes et fit profession au monastère de Saint-Remi de Reims, le 10 d'aoust 1635, âgé de 20 ans. Il prit pendant son noviciat un esprit de régularité dont il ne se départit jamais. Il conserva toute sa vie ses pratiques du noviciat et fit un progrès admirable dans toutes les vertus, surtout dans la charité envers les pauvres qu'il aimoit tendrement. C'est pourquoi il avoit un plaisir singulier à faire l'office de portier, à cause que cet emploi lui donnoit occasion de leur faire du bien. La peste faisoit alors de grands ravages dans la ville de Rouen ; les pauvres en furent attaqués et cachoient leur mal de peur d'être abandonnés. Dom Innocent ne l'ignoroit pas ; étant tous les jours assailli de pauvres il avoit sujet de craindre qu'ils ne lui communiquassent leur mal contagieux ; mais la charité ne craint rien. Il continua à leur rendre tous les services possibles, et Dieu, qui vouloit pleinement couronner sa patience et sa charité, permit qu'il fut attaqué de la peste. On le sépara des autres, mais cette séparation ne fit que l'unir à Dieu et

(1) Antoine de Villequier, plus tard duc d'Aumont, né en 1601, capitaine des gardes du roi, puis lieutenant-général en 1645, maréchal de France en 1651, mort en 1669.

lui donna occasion de faire plusieurs actes de vertu héroïques surtout de résignation et de pénitence. Sentant son mal augmenter, il se disposa par la réception des sacremens à mourir. Il les reçut en pénitent, ceint d'une ceinture de crin et le corps couvert de cendres, et mourut de même comme une victime de la charité agréable à Dieu et aux anges, le 19 du mois d'aoust 1650, au monastère de Bonne-Nouvelle de Rouen.

DE DOM FULGENCE ALEXANDRE. — Deux mois après, le 10 d'octobre, mourut à Molême, plein de mérites et de vertus, Dom Fulgence Alexandre (1) qui en étoit prieur. Il étoit natif de Bainville, dans le diocèse de Verdun, et avoit fait profession dans le monastère de Saint-Vanne, le 29 d'aoust 1627, d'où il passa en France. Il avoit été prieur de Saint-Pierre le Moutier [838] et de Moutier Saint-Jean, d'où il fut tiré pour mettre la réforme au monastère de Molême. Il y eut beaucoup à souffrir, mais les souffrances faisoient ses délices. Dieu l'avoit favorisé du don de chasteté dans un degré si éminent que celui qui étoit le dépositaire de sa conscience a rendu de lui ce témoignage après sa mort, qu'il ne connoissoit pas le mal et que l'ombre la plus légère de ce qui est opposé à la pureté ne s'étoit jamais présenté à son esprit.

DE DOM GABRIEL COUTARD. — Dom Gabriel Coutard, qui mourut six semaines après, fut un autre homme admirable et peut être regardé comme un prodige de patience, un homme de douleurs et un autre Job. Il étoit de la ville d'Angers et avoit fait profession au monastère de Saint-Faron, le 22 de mars 1622, à l'âge de 22 ans. Dieu qui vouloit le sanctifier par les souffrances et donner en lui un exemple des plus accomplis de patience, commença, peu de tems après sa consécration, à l'éprouver par des douleurs qui, quoique très aigü, se pouvoient supporter; mais ce n'étoit que le prélude d'une vie souffrante qui devoit durer 23 ans, avec cette différence que plus il avançoit en âge, plus ses douleurs augmentoient et que, s'il guérissoit d'un mal, c'étoit pour tomber dans un plus violent. Il espéra d'abord, qu'avec le secours de la médecine, il trouveroit du soula-

(1) Dom (Philippe) Fulgence Alexandre profès de la Congrégation de Saint-Vanne, passa dans la Congrégation de Saint-Maur. On le trouve en 1639 administrateur de Saint-Pierre-le-Moutier, prieur de Saint-Jean-de-Réome en 1642 et 1645, de Molesme en 1648 où il mourut le 10 octobre 1650.

gement ; mais il reconnut bientôt la main paternelle de Dieu qui le frapoit pour imprimer en lui la ressemblance et l'image parfaite de son Fils souffrant. Ce fut une vicissitude de maladies qui se succédèrent les unes aux autres et contre lesquelles toute l'industrie des médecins et des chirurgiens échouoit. Lorsqu'ils pensoient l'avoir guéri d'un mal, il en survenoit un autre incontinent, ou le premier revenoit avec plus de violence. Une fluxion terrible sur l'épine du dos le contraignit de demeurer courbé ; des douleurs cuisantes dans les entrailles, dans les nerfs, dans la tête et surtout dans les jambes vinrent [839] se joindre à cette fluxion et firent qu'il ne pouvoit ny marcher, ny se tenir debout. Le saint malade regarda tous ces maux comme des caresses de son Dieu qui travailloit à sa sanctification, il eut recours à luy, régla tous ses petits exercices, donnant un temps à chacun propre, soit à l'oraison, soit à la récitation des psaumes, tantost à la lecture, tantost en des entretiens avec Dieu, tachant de fortifier son esprit et de consoler son âme dans les plus grandes souffrances. Il recevoit l'un et l'autre dans la méditation de la Passion du Sauveur et dans la sainte communion qui devenoit pour luy le pain des forts.

Enfin devenu si foible et si atténué de douleurs qu'il ne pouvoit plus se remuer sans le secours de quelqu'un, il fut obligé de demeurer toujours assis dans une chaise soutenant le plus souvent sa tête entre ses mains appuyées sur ses genoux, à cause des douleurs violentes qu'il y ressentoit. Cette situation forcée fit que les os lui percèrent la peau, et que la gangrène vint achever son sacrifice. Il se prépara par de grans sentimens et par la réception des sacremens à cette heureuse délivrance. L'heure qu'il avoit tant désirée pour s'unir à son Dieu étant arrivée, il s'entretint quelque tems avec Notre Seigneur et, comme s'il eut répondu à quelqu'un qui l'invitoit, il dit tout haut : allons, allons ; et après avoir répété plusieurs fois : *Jesus, Maria sint semper mecum in via*, il expira fort doucement à Saint-Serge d'Angers, le 24 de novembre.

DISPUTES SUR L'AUTEUR DU LIVRE DE L'IMITATION (1). — Les disputes sur l'auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ s'échauf-

(1) Cf. Bibl. Nat., ms. lat. 12789, fol. 215^{vo} 219^{vo} ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 173.

fèrent, beaucoup cette année. Le P. Fronteau (1), scavant chanoine régulier, écrivit pour la défense de Thomas à Kempis et répondit en même tems au P. Walgrave (2), bénédictin anglois, qui avoit écrit pour Gersen, au P. Dom Robert Quatremaire et à M. de Launois (3) ; ces deux derniers lui repliquèrent presque [840] aussitost. Tout ce qu'on trouve à redire dans leurs écrits, c'est que les uns et les autres ont écrit avec trop d'aigreur (4). La contestation qu'on eut avec M. Naudé (5) sur ce sujet fit beaucoup plus d'éclat : on révoqua en doute la sincérité de son procès verbal

(1) Jean Fronteau, chanoine de Saint-Augustin, à Sainte-Geneviève de Paris en 1630, chancelier de l'Université de Paris en 1648. Il avait composé son *Thomas à Kempis vindicatus...* en deux opuscules (1641 et 1642).

(2) Le P. Valgrave avait donné en 1638 une réédition de l'*Imitation* d'après le ms. d'Arona précédée d'avertissements dans lesquels il étudiait la question d'auteur. Il publia aussi un *Avis touchant l'auteur de l'Imitation*, ainsi qu'un *Argumentum chronologicum contra Kempensem* (Paris, 1650) attaquant les opinions du P. Fronteau.

(3) Quant à Dom Robert Quatremaire, il avait composée une défense de Gerson intitulée *Joannes Gersen Vercellensis, ordinis S. Benedicti abbas, librorum de Imitatione Christi, contra Thomam à Kempis vindicatum Joannis Frontaei... auctor assertus* (Paris, 1649) ; puis l'année suivante, en réponse à une critique du P. Fronteau, son *Joannes Gersen ..., iterum assertus contra refutationem Joannis Frontaei* (Paris 1650).

M. de Launoy lui, avait publié la troisième édition de sa *Dissertatio continens judicium de auctore librorum de Imitatione Christi... qua simul respondetur iis, quae Joannes Fronto, canonicus regularis, in refutatione adversariorum Thomae Kempensis adduxit* (Paris 1650).

(4) De cette polémique, qui d'ailleurs de nos jours est loin d'être terminée et n'a guère fait avancer la question, Dom Vincent Thuillier résumant la controverse remarquait combien il est surprenant qu'un livre qui ne prêche que la paix ait été pendant plus de 60 ans entre deux corps célèbres dans l'église le sujet d'une guerre toujours prête à recommencer et ajoutait-il, « on se dit de grosses injures sur des bagatelles ». Voir *Ouvrages posthumes de Dom Jean Mabillon...*, t. I, p. 1-47. On y trouvera, p. 48-54, une liste des ouvrages parus alors sur la question de l'auteur de l'*Imitation*.

(5) Gabriel Naudé, médecin de Louis XIII et bibliothécaire de divers personages, entre autres du cardinal Jean-François Bagni à Rome, avait été prié en 1641 d'examiner comme expert quatre manuscrits que les bénédictins estimaient favorables à leur thèse. L'examen ne lui parut pas convainquant et sa relation communiquée en 1647 au P. Fronteau, fournit à ce dernier des arguments dont il se servit. La polémique reprit dès lors de plus belle. Dom Robert Quatremaire ayant alors émis des doutes sur l'expertise de Naudé faite en 1641, celui-ci se fugeant diffamé porta, en 1650, le différend devant le Parlement, qui lui donna en partie satisfaction ; mais sur appel de la Congrégation de Saint-Maur qui se solidarisa avec Dom R. Quatremaire le procès rebondit. Finalement l'affaire en resta là, mais la polémique de plume continua longtemps encore. Voir *Ouvrages posthumes de Dom Jean Mabillon...*, t. I, p. 25 sq.

sur l'examen fait à Rome des mss. de l'abbé Cajetan (1) et la suite fit voir qu'on avoit eu raison d'en douter. Le Sr. Naudé offrit de faire venir en France les mss ; on accepta ses offres, mais il ne put les exécuter (2).

(1) Dom Constantino Galetani (cf. *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I, p. 214, n. 2) était un fureteur acharné d'archives, mais un peu trop enclin à tout rattacher à l'Ordre bénédictin et à grossir la liste de ses écrivains. En 1616, il avait donné à Rome, d'après le manuscrit d'Arona, une édition de l'Imitation précédée d'une dissertation attribuant cet ouvrage à Jean Gersen. Cette publication fut le point de départ de la polémique qui continuait toujours à sa mort, en 1650, et même entraînait alors dans une phase plus aiguë.

(2) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 212-213 ; ainsi que *Ouvrages Posthumes de Dom Jean Mabillon*, t. I, p. 31 sq.

NOUVELLE ÉLECTION D'UN ABBÉ DE CLUNY (1). — Il y a une si grande liaison entre la Congrégation de Cluny et la Congrégation de Saint-Maur dans le tems où nous sommes que nous ne pouvons nous dispenser de rapporter icy les principaux évènements de cet ordre. M. le Prince de Conti aiant résolu, à la sortie de sa détention (2), de se marier à M^{me} de Chevreuse (3) fit sa démission de l'abbaye entre les mains du chapitre de Cluny, dans le dessein néant moins que le petit Duc d'Anguien (4), âgé d'environ 8 ans, fils du Prince de Condé, fut postulé. On prit toutes les précautions nécessaires pour avoir les voix du Grand Prieur (5)

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 183-184.

(2) Compromis dans la Fronde des Princes dont il était un des chefs, le prince de Conti avait été arrêté le 18 janvier 1650, ainsi que le prince de Condé et le duc de Longueville, et enfermé à Vincennes. C'est à ce propos que le duc d'Orléans s'écria : « Voilà un beau coup de filet ; on a pris en même temps un lion, un singe et un renard ». (Cf. *Mémoires de Guy Joly*, p. 33, édit., Michaud et Poujoulat). Transférés de Vincennes à Marcousis le 20 août, les princes ne furent libérés que le 13 février 1651.

(3) Ce projet de mariage entre le prince de Conti et M^{me} de Chevreuse qui avait fait l'objet d'une convention passée le 30 janvier 1651 entre les chefs de la Fronde et les partisans des princes, échoua grâce surtout à l'opposition de la duchesse de Longueville. Le prince de Conti devait épouser plus tard, le 22 février 1654, Anne-Marie Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin.

(4) La candidature du fils du grand Condé, Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien, à l'abbaye de Cluny n'aboutit point. Il épousa en 1663 Anne de Bavière, fille de la princesse palatine Anne de Gonzague. Le prince de Conti conserva l'abbaye de Cluny jusqu'au 15 février 1654.

(5) Dom Lemperrière était alors grand-prieur de Cluny ; il avait été maintenu dans cette charge par un arrêt de Conseil en date du 22 septembre 1650. (Cf. Bibl. Chambre des Députés, ms. 94, p. 473 sq.)

Au sujet de cette élection du duc d'Enghien, les *Nouvelles de Paris* du 12 avril 1651 signalent que « M. Morau a mandé de Cluny que, lorsqu'il y était arrivé, il y avait trouvé l'esprit de moines disposé à élire un d'entre eux pour leur abbé ; mais qu'il avait si bien fait auprès d'eux qu'il les avait ramenés à élire M. le duc d'Anguien et qu'il n'attendait que l'heure qu'ils se dussent assembler pour cela. »

et des autres religieux anciens et réformez qui pouvoient y avoir droit : et, sur leur promesse, le Roi y envoya un Maître des Requêtes pour assister à l'élection ; le Prince y envoya de même un de ses secrétaires qui fut accompagné de plusieurs religieux. Le mercredi d'après Pasques, 12 d'avril, tous étant assemblez, le Duc d'Anguien fut postulé pour abbé à la pluralité des voix ; mais le Grand Prieur un ancien et 9 ou 10 de l'Observance s'y opposèrent prétendant que cette postulation étoit contre les canons (1).

En même tems, le Prince de Conti obtint de la Reine un brevet pour toutes ses autres abbayes en faveur du Sr. de Montreuil (2), son secrétaire, à qui l'on dit alors que le Prince donnoit 12.000 ll. de pension [841] sur toutes les abbayes et se réservoir le reste du revenu. On ne scauroit assurer si les Bulles furent expédiées (3), mais Dieu en disposa autrement : le Sr. de Montreuil tomba malade et mourut le 27 d'avril de la même année.

Tout l'été se passa en troubles dans l'ordre de Cluny entre l'Abbé, le Grand Prieur et le prieur de Soucillanges (4), grand vicaire de

(1) L'assemblée capitulaire fut présidée, en l'absence de Dom Lemperrière, par Dom de Goué, sacristain et doyen d'âge des anciens religieux. Le maître des requêtes Moreau signifia aux capitulants que, d'après l'intention du roi, la postulation devait être faite par voix publique. Quand à l'opposition soulevée par Dom Lemperrière, il y fut répondu par un arrêt du Conseil du 29 avril, ordonnant contre lui une information, lui défendant d'exercer aucune juridiction sur les religieux de Cluny et nommant Dom de Goué pour gouverner les anciens et Dom Daniel Martel pour les réformés.

(2) Jean de Montreuil, fils d'un avocat au Parlement de Paris, secrétaire de M. de Bellière ambassadeur en Italie en 1635, puis du cardinal Barberin, archevêque de Reims, qui lui conféra un canonicat à Toul. De nouveau secrétaire de M. de Bellière, ambassadeur en Angleterre (en septembre 1637) ; chargé d'affaires en Angleterre en 1640 ; secrétaire de M. de Fontenay-Mareuil, ambassadeur à Rome ; résident en Ecosse en 1644, secrétaire des commandements du prince de Conti auquel se il montra tout dévoué ; conseiller du roi en ses conseils d'Etat et privé. Elu membre de l'Académie française en 1649, il mourut à Paris le 27 avril 1651, à l'âge de 37 ans.

(3) Il semblerait que ces bulles furent expédiées, car dans une lettre du bailli de Valençay à M. de Brienne du 8 mai 1651, il est parlé de la reconnaissance des princes de Condé et de Conti pour le pape à cause de « l'expédition des bulles de résignation des bénéfices que possède mondit sieur le prince de Conty avec la réserve entière des fruits ainsy qu'il a souhaité » (Cf. Aff. Etr. Rome, t. 119, fol. 32).

(4) Le prieuré des saints Pierre et Paul de Sauxillanges (chef l. cant., arr. Issoire, Puy-de-Dôme) donné à Cluny par le comte Guillaume d'Auvergne, en 912, était un des plus importants de l'Ordre clunisien. Supprimé en 1782, il fut uni à l'abbaye de Blesle. L'église est devenue paroissiale et une partie des bâtiments claustraux subsiste encore... Cf. *Gallia Christiana*, II, instrum. 75 ;

l'Abbé. Par arrest du Conseil privé, la postulation du Duc d'Anguien fut déclarée nulle et M. le Prince de Conti déclaré Abbé ; lequel rétablit son conseil de juridiction contre la promesse qu'il avoit faite aux Pères de l'Observance lorsqu'on fit la postulation et, le 22 d'aoust, il intervint un arrest du Conseil privé qui renvoyoit toutes les affaires de la régularité au Conseil de M. le Prince de Conti avec deffenses au Sr. Lempereur d'exercer aucune juridiction dans l'ordre sous peine de nullité (1). L'Abbé donna commission au prieur de Soucillange de visiter le collège de Cluny, de faire rendre compte au Sr. Lempereur de sa conduite et de l'administration du revenu du collège (2). Le commissaire s'étant transporté au collège, le Sr. Lempereur prit la fuite et se retira en Normandie. Quelque tems après, étant revenu, voyant qu'on lui fermoit la porte du collège et de Saint-Martin-des-Champs, il appella comme d'abus au Grand Conseil de tout ce qui s'étoit passé et se logea dans une maison séculière au faubourg Saint-Germain.

Des Anciens, les troubles passèrent aux Pères de l'Observance : ils s'assemblèrent à Saint-Martin-des-Champs pour y tenir leur chapitre général, indiqué au 8 de juillet, en vertu de l'arrest du Grand Conseil rendu l'année précédente qui ordonnoit que deux conseil-

79-82 ; Dom BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. V, p. 113-115 ; H. DONIOL : *Le cartulaire de Sauxillanges* (Clermont, 1864, in-8).

Le prieur de Sauxillanges était alors Dom Pierre du Laurens, le futur évêque de Belley.

(1) L'arrêt du conseil du 8 octobre 1650 qui avait maintenu Dom Lempérière comme grand prieur, avait aussi ordonné la tenue d'un chapitre général à Saint-Martin-des-Champs, et un autre arrêt du 26 février 1651 confirma cette ordonnance. Enfin l'arrêt rendu le 17 mai statuait que le chapitre de la réforme serait convoqué par le premier visiteur, Dom Philippe Dey, qui lança, le 8 juin, la convocation fixant la tenue du chapitre au 8 juillet suivant. Mais le prince de Conti ayant révoqué sa démission le 8 avril, un arrêt du Conseil privé du 21 juillet 1651 cassant celui du 17 mai et portant interdiction à Dom Lempérière d'exercer aucune juridiction sans le consentement du prince de Conti, ordonnait que le Chapitre ne serait convoqué qu'en vertu d'un mandement du prince et présidé par lui ou son délégué. (Cf. Bibl. Chambre des Députés, ms. 94, p. 481). En conséquence, le 11 août suivant, le prince de Conti lança un mandement spécial, renouvelé le 18 du même mois, pour la convocation du chapitre ; fixé au 1^{er} septembre, il ne put à cause des protestations qui surgirent avoir lieu que le 19. Ce mandement était adressé au procureur général de l'Ordre, Dom Théophile Guillot, le supérieur général Dom Mayeul Vorvelle étant mort à Cluny le 25 octobre précédent.

(2) Dom Pierre du Laurens avait reçu en outre procuration de vicaire général du prince de Conti en date du 1^{er} août 1651. (Cf. Bibl. Chambre des Députés, ms. 94, p. 485 sq.)

lers y assisteroient en qualité de commissaires. Le Sr. Lempereur qui [842] voulut y présider les traversa et par arrest fit différer le chapitre de six semaines. Après plusieurs contestations, le Grand Conseil déférant à M. le Prince de Conti le jugement de cette affaire, il fut ordonné dans son conseil le 4 d'aoust que le chapitre des Pères de l'Observance se tiendrait dans les formes ordinaires le 1^{er} de septembre suivant ; ils s'assemblèrent donc à Saint-Martin-des-Champs, et après bien des difficultés sur différens points, quelques-uns des principaux allèrent supplier les Pères de Saint-Maur de leur donner deux supérieurs pour assister à leur chapitre, mais ils s'en excusèrent.

Pendant le chapitre, deux deffiniteurs, sçavoir Dom Lucien L'Ecuyer, président du chapitre et Dom Daniel Martel (1), vinrent au nom de toute l'assemblée leur offrir tous leurs monastères pour en disposer comme ils voudroient, mais les Pères de Saint-Maur les remercièrent. Enfin les élections se firent sans que l'on eût osé faire aucun règlement pour corriger les abus, dans la crainte de causer du soulèvement ; cela n'empêcha pas que quelques-uns de l'Observance ne s'opposassent à la publication du chapitre (2).

Dom Idelfonse Belin (3), prieur claustral de La Charité, n'y voulut point assister et se rendit appellant comme d'abus des ordonnances de M. le Prince de Conti à la faveur et par la jonction de M. de Landes Payen (4), prieur titulaire et Conseiller à la Grande Chambre où l'appel étoit porté. Le Parlement rendit un arrêt (5) qui ordonnoit que désormais on ne recevroit personne à La Charité qui n'y eût fait profession ou qui n'y promît stabilité et que le prieur de La Charité tiendrait son chapitre général avec les prieurs, sans être sujet lui, ny ses religieux, aux Pères de l'Observance.

(1) Mort en 1655, au collège de Dôle.

(2) Dans ce chapitre Dom Odilon de Bussière fut nommé supérieur général et grand vicaire de l'abbé de Cluny ; les deux visiteurs furent Dom Théophile Guillot et Dom Hugues Rousset. Dom Antoine de Montfiquet fut désigné comme prieur de Saint-Martin des Champs et Dom Odilon Bataille comme procureur général. (Voir les actes de ce chapitre à la Bibl. Chambre des Députés, ms. 107, p. 75). Au sujet des divisions dans l'Ordre de Cluny, Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 193-194).

(3) Profès à Cluny le 22 septembre 1632, il mourut à La Charité le 21 janvier 1687.

(4) Pierre Payen des Landes, beau-père de M. de Lionne, avait été nommé prieur commendataire de La Charité-sur-Loire en 1646, où il mourut le 15 janvier 1664, après avoir cédé son titre, en 1663, à Jean Martineau conseiller au Parlement.

(5) En date du 6 octobre, rendu par le Parlement de Paris.

Le même Dom Idelfonse ne voulut pas recevoir le [843] Supérieur nommé par le chapitre et, en conséquence de l'arrest, il fit promettre stabilité par ses religieux dont il y en eut quatre qui refusèrent et qui furent chassés de la maison (1).

Les troubles ne furent pas moindres à Reuil (2), où les Pères de l'Observance se divisèrent en deux partis. La moitié s'attacha à Mr. Bouvot, ancien religieux de Saint-Denys, prieur titulaire, et aux autres anciens. Il les mit dehors* ceux qui lui étoient contraires* (a) et ils ne purent s'y faire rétablir qu'en vertu d'un arrest du Grand Conseil. Le prieur claustral nommé par le Chapitre s'étant présenté fut refusé, et même on ne voulut pas lui accorder l'entrée dans le monastère : il se pourvut au Grand Conseil, mais les autres firent conflit de juridiction au Conseil Privé et demandèrent à être renvoyés au Parlement qui avoit donné l'arrest pour La Charité, d'où dépend la prévôté de Reuil.

CHAPITRE GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION (3). — Pendant que l'Ordre de Cluny étoit ainsi agité, la Congrégation de Saint-Maur jouissoit d'une profonde paix et florissoit par sa régularité. C'est ce qui parut dans les diettes provinciales et dans le Chapitre général qui se tint cette année à Marmoutiers, où tout se passa dans une si grande union que les neuf définiteurs furent élus du 1^{er} scrutin :

(a) Ajouté par F.

(1) Dom Idelfonse refusa en outre de recevoir Dom Odilon de Bussière (originaire de Beaujeu, profès à Cluny en 1633 mort en 1689) nommé par le chapitre supérieur général et prieur claustral de La Charité. Cette procédure se poursuivit plusieurs années ; on en peut voir les pièces à la Bibl. Chambre des Députés, ms. 94, p. 517 sq.

(2) Le prieur nommé à Reuil étoit Dom Pierre-Placide Desprez, né à Argimont (dioc. Sens), profès de Ferrières le 13 avril 1636, mort à Saint-Denis de La Chartre le 27 février 1681.

(3) Cf. Dom Mège, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 599-602 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 185-192, à qui Dom Martène fait de nombreux emprunts. Cf. Bibl. Nat., ms. fr. 17673, fol. 2 sq., « Règlements confirmés au chapitre général de 1651 », comportants 32 articles ; — ms. fr. 24151, fol. 111 « Advis... pour les supérieurs » ; — Arch. Nat. L. 814, n° 11 ; LL. 991, fol. 80-81 décrets du chapitre général de 1648 confirmés au chapitre général de 1651 ; se retrouvent dans L. 814, n° 12, n° 14 ; et LL. 991, fol. 87-89 ; — L. 814, n° 17 : *Addenda in Declarationibus et Constitutionibus et Decretum novum* ; — L. 814, n° 16 (soit 38 articles) et LL. 991, fol. 135-140 (soit 49 articles), « résolutions du chapitre général 1651 des difficultez qui ont été proposées touchant quelques cérémonies ».

ce qui ne s'étoit pas encore vû (1). Ce chapitre étoit composé de la personne du P. Général Dom Jean Harel et de ses deux assistans Dom Bernard Audebert et Dom Benoist Brachet, de six visiteurs et de quatre députés* de chaque province* (a). Les députez de la province de Chezal Benoist, où Dom Albert Marchand étoit visiteur, furent Dom Grégoire de Verthamont (2), abbé de Saint-Sulpice de Bourges, Dom Jean Baptiste Mouley (3), abbé de Saint-Allire de Clermont, Dom Sylvestre Perreciot, prieur de Saint-Jean d'Angely, et Dom Philibert Nitot (4), abbé de Saint-Augustin de Limoges. Ceux de la [844] province de Toulouse, à la tête des quels étoit Dom Antoine L'Espinasse, leur visiteur, furent Dom Pierre Beziat, prieur de Saint-Sever Cap, Dom Grégoire Bandel (5) prieur de

(a) Ajouté par F.

(1) Dom Audebert (*Mémoires*... p. 189) éprouve le besoin d'insister sur cette union, à cause des bruits contraires qui avoient circulé, par exemple « que le chapitre avoit dessein d'apporter du relasche en la Congrégation et particulièrement pour l'usage de la viande ». Or sur ce point il fut au contraire interdit de donner et même de faire cuire de la viande pour les serveurs et ouvriers dans l'enclos du monastère. (Cf. Règlements du chapitre, n° 32).

(2) Dom (Jean) Grégoire de Verthamont, originaire de Limoges, profès à Nouaillé le 23 mai 1621, administrateur du Bec en 1633, prieur de Saint-Serge d'Angers en 1636, de Jumièges en 1639 ; visiteur de Normandie en 1642 ; prieur de Saint-Jean d'Angély en 1645, abbé de Saint-Sulpice de Bourges en 1648, prieur de Saint-Corneille de Compiègne en 1651, de Fleury-sur-Loire en 1654 et 1657, de Saint-Fiacre en Brie en 1660, visiteur de Bourgogne en 1663 ; il mourut le 5 mai 1680 à Jumièges. — Cf. *Vie des Justes*, t. II, p. 40-14 ; Ul. ROBERT : *Supplément*, p. 94.

(3) Il s'agit de Dom Blaise Jean-Baptiste Mouly, originaire de Puy-Gilbert (Corrèze), profès à Limoges le 22 juin 1624, fut prieur d'Evron en 1642, abbé de Saint-Allyre de Clermont en 1645 et 1648 ; prieur de la Chaise-Dieu en 1651 et 1654, de Corbie en 1657 et 1660, de Saint-Médard de Soissons en 1663 et 1666, de N.-D. de Bonne-Nouvelle à Rouen en 1669 ; il mourut à Jumièges le 3 juillet 1687. — Cf. *Vie des Justes*, t. II, p. 68-69 ; *Histoire de l'abbaye de Saint-Pierre de Jumièges*, t. III, p. 167.

(4) Dom (André) Philibert Nitot, originaire de Rebais (Seine-et-Marne), avait d'abord été religieux de l'abbaye Saint-Pierre située dans cette ville et dont il devint prieur ; il entra ensuite dans la Congrégation de Saint-Maur et fit profession de la réforme à Saint-Faron de Meaux le 11 décembre 1638 ; d'abord administrateur de la Charité-sur-Loire en 1642, il fut nommé ensuite abbé de Saint-Augustin de Limoges en 1645 et 1648, puis de nouveau en 1657 ; prieur de Saint-Faron en 1651 et 1654, de Bourgueil en 1660, où il mourut le 14 janvier 1662. — Voir sa biographie à cette date. Cf. *Vie des Justes*, t. I, p. 85-89.

(5) Dom (Antoine), Grégoire Bandel, né à Grandmont, profès de Saint-Augustin de Limoges le 12 mars 1624, fut nommé prieur d'Aniane en 1636, de Saint-Gervais d'Eysse en 1639, puis en 1645 et 1648 ; de Saint-Savin de Lavedan en 1642, de Sorèze en 1651, de Saint-Sever en 1654, de Saint-Pierre de la Réole en 1657, d'Aniane en 1660, où il mourut le 7 août 1662.

Saint-Gervais d'Eisse, Dom Léandre Alnez (1), prieur de Saint-Tiberi et Dom Placide Rateau (2), prieur de Sainte-Croix de Bordeaux. Dans la province de Normandie, le Visiteur étoit Dom Marc Bastide, les députez Dom Aicadre Picard (3), prieur de Saint-Wandrille, Dom Fabien Buteux, prieur de Bernay, Dom Martial Desforges, prieur de Fécamp, et Dom Benoist Coquelin (4), abbé de Saint-Martin de Séez. La Province de France avoit pour Visiteur Dom Joachim Le Comtat et pour Députez Dom Placide Roussel, prieur de Saint-Germain des Prez, Dom Mayeul Hazon, prieur des Blancs-Manteaux, Dom Hugues du Verdier (5), prieur de Saint-Eloi de Noyon et Dom Mathieu Jouault, prieur de Corbie. Celle de Bourgogne et de Champagne étoit représentée par Dom Lucien Frion,

(1) Dom (Alexis) Léandre Anez, originaire de Bernay, avait fait profession à Jumièges le 1^{er} avril 1628 ; après avoir été directeur du séminaire de Cluny, puis sous-prieur, il fut nommé en 1648 et 1651 prieur de Saint-Thibéry, puis d'Aniane en 1654, visiteur de Chezal-Benoît en 1657 et de la province de Toulouse en 1660 ; prieur de la Daurade en 1663 et 1666, de Saint-André d'Avignon en 1669 et 1672, enfin d'Aniane en 1675 et 1678 où il mourut le 15 février 1679. Voir sa notice à cette date. — Cf. *Vie des Justes*, t. II, p. 27-28.

(2) Dom (François) Placide Rasteau, né à Vendôme, où il fit profession dans l'abbaye de la Trinité le 23 octobre 1628 ; nommé en 1642 administrateur de Saint-Pierre de la Réole il en devint prieur en 1645 ; on le trouve ensuite prieur de Sainte-Croix de Bordeaux en 1648, de Saint-Florent de Saumur en 1651 et 1654, abbé de Saint-Sulpice de Bourges en 1657 et 1660, enfin prieur de Saint-Pierre de Ferrières en 1663 ; nommé secrétaire du Supérieur général, il mourut à Saint-Germain-des-Près le 8 février 1668. Cf. Voir sa notice à cette date. — Cf. VANEL : *Nécrologe*, p. 22-23.

(3) Dom (Jacques) Aicard Picart, originaire d'Amiens et profès à Jumièges le 13 septembre 1625, fut désigné en 1642 comme administrateur de Saint-Arnoul de Crépy, puis nommé prieur de Saint-Wandrille en 1645 et 1648, de Saint-Fiacre en Brie en 1651 ; il mourut à Saint-Germain des Prés en 1652. Il avait composé un abrégé de l'histoire de Saint-Wandrille qui servit à Dom Bréard pour la rédaction de son *Compendium*. — Cf. « *Historiae regalis abbatae sancti Wandregesili compendium* » par Dom Bréard, Bibl. Rouen, ms. 1213-1215 ; 1218-1219 ; VANEL : *Nécrologe*... p. 13.

(4) Dom (Jean) Benoît Coquelin, né à la Trinité-Pornoët (Morbihan), fit profession âgé de 20 ans à Saint-Melaine de Rennes, le 2 novembre 1632. On le trouve en 1645 prieur de Saint-Lomer de Blois, puis abbé de Saint-Martin de Séez en 1648 et 1651, prieur de Saint-Germain d'Auxerre en 1654, de Saint-Michel du Tréport en 1660, 1663 et 1669, de Corbie en 1672 et 1675, de Fécamp en 1678 et 1681, où il mourut le 12 avril 1682. Voir sa notice à cette date. — Cf. *Vie des Justes*, t. II, p. 59-64 ; UL. ROBERT : *Supplément*... p. 32 ; DOM U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément*... p. 125-126.

(5) Dom (Louis) Hugues du Verdier, originaire du diocèse d'Autun, fit profession à Saint-Faron le 30 juillet 1626 à l'âge de 18 ans et fut successivement prieur de Saint-Eloi de Noyon en 1645, 1648 et 1651 ; il mourut à Saint-Fiacre le 18 avril 1669.

son visiteur, et par Dom Cyprien Richard (1), prieur de Saint-Vincent de Laon, Dom Anselme Guscheman, prieur de Saint-Germain d'Auxerre, Dom Paul de Rivery, prieur de Flavigny et Dom Anselme Dohin, prieur de Moutier-Saint-Jean, ses députez. Enfin de celle de Bretagne, où étoit visiteur Dom Germain Morel, les députez furent Dom Ignace Philibert, abbé de Saint-Vincent, Dom Albert Maubreuil, prieur de Saint-Julien de Tours, Dom Dominique Huylard (2), prieur de Redon, et Dom Joseph Seguin, prieur de Marmoutiers. Le 19 de mai, ils commencèrent le lendemain, le chapitre par la Messe du Saint-Esprit, qui fut suivie de l'élection des définiteurs, savoir : Dom Jean Harel, Dom Placide Roussel, Dom Bernard Audebert, Dom Ignace Philibert, Dom Grégoire de Verthamont, Dom Pierre Béziat, Dom Sylvestre Perreciot, Dom Antoine L'Espinasse et Dom Benoist Brachet, qui eurent pour président Dom Bernard Audebert.

Le douze, jour auquel on célèbre à Tours la fête [845] de la subvention de Saint-Martin, une partie des députez allèrent avec la communauté célébrer solennellement la messe avec Mrs. les chanoines. On s'y attendoit de recevoir le P. Général et les Mrs. étoient disposez de lui offrir de chanter la grande Messe qui étoit autres fois célébrée par l'abbé de Marmoutier, lorsqu'il étoit régulier, auquel cas tous les officiers de l'autel étoient religieux ; ce qui s'appelle, dans leur ancien rituel, *ordo monachorum*.

Le Chapitre ayant été averty de la politesse de Mrs. les chanoines envoya deux députez pour les remercier. Ils allèrent aussi, de la part du Chapitre, assurer Mr. le Supérieur de l'Oratoire des dispositions des Pères de la Congrégation à leur égard : il étoit venu de la part du Supérieur général demander la continuation de l'association faite cy-devant entre les deux corps et on leur témoigna qu'on le faisoit avec plaisir et inclination.

(1) Dom (François) Cyprien Richard, né à Poitiers, profès de Nouaillé le 16 septembre 1621 à l'âge de 19 ans ; on le trouve en 1639 abbé de Saint-Allyre de Clermont, puis prieur de Saint-Vincent de Laon en 1645, 1648 et 1651 ; de Lagny en 1654 ; il mourut à Saint-Denys le 16 mars 1666.

(2) Dom (Jean) Dominique Huillart, né à Rouen et profès de Vendôme le 5 mars 1630 à l'âge de 22 ans, fut d'abord nommé administrateur de Saint-Magloire de Lehon en 1639, puis prieur du Mont Saint-Michel en 1642 et 1645, ainsi qu'en 1651 ; de Saint-Sauveur de Redon en 1648, de Saint-Florent-le-Vieil en 1654, de Saint-Gildas de Rhuys en 1657 en 1660 ; il mourut le 3 janvier 1665 au Mont-Saint-Michel.

ON OFFRE A LA CONGRÉGATION LE COLLÈGE D'ISSOUDUN. — Mrs. de la ville d'Issoudun écrivirent au Chapitre Général et le prièrent d'accepter leur collège avec offre de fournir à la nourriture des régens ; mais on s'excusa sur ce point.

SÉCULARISATION DE MAILLEZAIS (1). — M. Baudry, Grand Prieur de Maillezais, présenta une requête au chapitre dans laquelle il exposa tout ce qu'il avoit fait jusques alors pour empêcher la sécularisation de cette abbaye en s'opposant, au Parlement de Paris, à l'omologation des Bulles obtenues à cette fin ; suppliant la Congrégation de continuer l'intervention qu'elle avoit fait à ces fins et de poursuivre incessamment, attendu que l'évêque de la Rochelle (2) se contentoit sans autre procédure de laisser éteindre les places monachales à mesure qu'elles vaquoient et les remplissoit de chanoines. *Mais toutes ces démarches devinrent inutiles. On ne connoit plus l'abbaye de Maillezais que par ce qu'elle fut autrefois (3). Les places monachales ont été converties en canonicats qui forment aujourd'hui le chapitre de l'église cathédrale de la Rochelle* (a).

On agita dans le même chapitre la réforme de plusieurs monastères et l'on convint qu'on traiteroit [846] pour Saint-Bénigne de Dijon (4), Saint-Père de Melun, Saint-Pierre sur-Dive, Saint-Michel du Tresport, Ferrières, Saint-Lucien de Beauvais ; qu'on travailleroit à faciliter l'établissement à Orléans en unissant avec le revenu et les deniers provenans du collège de Marmoutier les places monachales des prieurez conventuels dépendant de quelques monastères

(a) Ajouté par F.

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 186.

(2) Jacques-Raoul, évêque de la Rochelle de 1646 à 1661.

(3) L'abbaye de Maillezais avoit été érigée en évêché le 13 août 1317, et le siège épiscopal fut transféré à La Rochelle le 4 mai 1648.

(4) Abbaye fondée vers 509 par l'évêque de Langres, Grégoire, qui y déposa le corps de saint Bénigne. Donnée à l'abbé de Cluny, saint Mayeul, elle fut gouvernée par le Bh. Guillaume, dont les coutumes furent adoptées par un grand nombre de monastères. En 1106, le pape Pascal II consacre l'église qui avoit succédé à la basilique mérovingienne et qui subsista jusqu'à la fin du XIII^e siècle. Elle fut à son tour remplacée par une autre basilique, consacrée en 1393, et qui, après la Révolution, devint église cathédrale. Les Mauristes prirent possession de l'abbaye en 1651. — Cf. L. CHOMTON : *Histoire de l'église Saint-Bénigne de Dijon* (Dijon, 1900, in-fol.)

de la Congrégation, comme celui de Saint-Martin au Val (1), près de Chartres. Enfin on résolut de reprendre l'affaire de Saint-Maur des Fosse, après qu'on auroit achevé celle de Saint-Bénigne de Dijon et qu'on auroit assés de bénéfices pour donner aux chanoines de Saint-Maur. L'on ratifia aussi le bénéfice de Saint-Maurin en Gascogne (2), en conséquence de l'arrest donné au Parlement de Bordeaux le 13 mai de la présente année, lequel avoit confirmé le concordat fait avec Mr. l'abbé (3) le 4 d'octobre 1645.

On résolut aussi de traiter de l'abbaye de Saint-Sauve de Montreuil (4), si l'on pouvoit trouver le moien d'y entretenir une communauté suivant les constitutions. Le motif de cette résolution fut principalement la vénération de 12 corps saints que l'on conserve dans cette petite abbaye.

ON OFFRE A LA CONGRÉGATION MOUTIER-RAMÉ; BEAULIEU, PRÈS LOCHES. — En même tems Mrs. les anciens de Moutier-Ramé (5),

(1) Situé dans un faubourg de la ville, ce prieuré avait été donné en 1128 à l'abbaye de Marmoutier par Thibaut IV comte de Chartres ; il fut cédé en 1660 à celle de Bonne-Nouvelle d'Orléans, puis vendu aux Capucins de Saint-Lubin-des-Vignes. Il est occupé à présent par l'hôpital Saint-Brice. — Cf. *Gallia Christiana*, VIII, col. 1209 ; instrum. 327 ; Dom BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. I, p. 254-255.

(2) L'abbaye de Saint-Maurin (cant. Astaffort, arr. Agen) dont l'époque de fondation est inconnue avait été donnée à l'abbaye de Moissac vers le milieu du XI^e siècle et à l'ordre de Cluny. Elle eut beaucoup à souffrir des Albigeois et des Calvinistes ; elle fut restaurée par les Mauristes. L'église du XI^e siècle, subsiste encore. — Cf. Bibl. Nat., ms. lat. 13893 « Chronique de Saint-Maurin » par Dom Dulaura ; — ms. lat. 12829 « Histoire de l'abbaye de Saint-Maurin... » par le même ; — ms. lat. 12683, fol. 237-400*, dont : a) fol. 337-352 « Compendium historiae abbatiae Sancti Maurini, O. S^u B. Congregationis S^u Mauri, dioc. Aginnensis », par Dom Michel Germain annoté par Dom Etienne Dulaura, 1694 ; b) fol. 367-389, « Travail du R. P. Dom Michel Germain touchant le monastère de Saint-Maurin avec des remarques sur icelui » (fol. 362 sq.) par Dom Et. Dulaura, mars 1694 ; — ins. lat. 12684, fol. 2-90*, « Sanctus Maurinus Aginnensis diocesis », (fol. 2-86), longue notice jusqu'en 1692 par Dom Et. Dulaura. — *Gallia Christiana*, II, col. 944-950 ; Dom BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. III, p. 114.

(3) Mathurin Mangot de 1632 à 1658.

(4) Saint-Sauve, abbaye fondée à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais) à une époque indéterminée, mais dont l'existence est certaine vers 878. Les Mauristes n'en prirent possession qu'en 1706. — Cf. Bibl. Nat. ms. lat. 12695, fol. 225-272, dont : a) fol. 228-235, liste des abbés jusqu'en 1731 ; — b) fol. 269-272, « Mémoires des choses les plus remarquables qui se sont passées dans l'abbaye de Saint-Sauve de Montreuil sur-Mer pendant que les réformés y ont esté » *Gallia Christiana*, X, col. 1296-1302.

(5) Montiéramey, (cant. Lusigny, arr. Troyes, Aube) dont la fondation remonte

dans le diocèse de Troyes, présentèrent requête au chapitre à ce qu'on eut à accepter leur abbaye. Ceux de Beaulieu près Loches (1), en Touraine, firent aussi présenter un acte signé d'eux tous pour unir leur monastère à la Congrégation. La réponse fut, qu'après le chapitre, le Père visiteur de la province se transporterait sur les lieux pour examiner l'état et le revenu des maisons et que sur son rapport le P. Général feroit ce qu'il jugeroit à propos.

L'ABBESSE DE LA MOTTE, EN POITOU, ÉCRIT AU CHAPITRE. — M^{me} de Parabèle (2), abbesse de la Motte (3) dans le Poitou [847] écrivit au chapitre général, avec Mr. de Parabèle son père, et pria les Supérieurs de permettre au prieur de Saint-Maixant de la voir quelques fois pour luy expliquer la pratique des déclarations qu'on suivoit dans la Congrégation et qu'elle faisoit observer dans son abbaye, depuis deux ou trois ans, en tout ce que des religieuses peuvent garder. Sa demande aiant été jugée raisonnable, on luy accorda que le P. visiteur faisant la visite dans ces quartiers pourroit la voir pendant son triennat et qu'elle pourroit s'adresser au R. P. Général pour s'éclaircir sur ses doutes. On crut devoir favoriser sa dévotion, mais pour éviter les conséquences, on ne jugea pas à propos de renvoyer l'affaire au prieur de Saint-Maixent à cause du voisinage.

au règne de Louis le Débonnaire, ne fut pas agrégée à la Congrégation de Saint-Maur, mais s'unit à celle de Saint-Vanne. — Cf. *Gallia Christiana*, XII, col. 549-562 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VI, p. 138-139 ; LALORE : *Cartulaire de l'abbaye de Montieramey* (Troyes 1890, in-8).

(1) L'abbaye de la Sainte-Trinité de Beaulieu (chef-lieu cant. arr. de Loches, Indre-et-Loire) avait été fondée en 1007 par Foulques Nerra, comte d'Anjou. Elle fut unie en 1662 à la Congrégation de Saint-Maur. Les bâtiments claustraux subsistent encore. — Cf. Bibl. Nat., ms. lat. 12662, fol. 100-177, dont a) fol. 105-127^{vo} un « *chronicon Bellilocoense* » jusqu'en 1679 par Dom Gaigneron composé en février-mars 1685 ; Bibl. Nat., nouv. acq. fr. 6.652, « Mémoire pour servir à l'histoire de la Sainte-Trinité de Beaulieu-les-Loches, par Dom J.-M. Galand. — *Gallia Christiana*, XIV, col. 279-288 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VIII, p. 24-25 ; NOBILLEAU : *Notice sur l'abbaye de Beaulieu* (Tours, 1868, in-4°).

(2) Dorothee de Parabère, fille de Henri de Baudéan, marquis de Parabère, fondateur du monastère.

(3) La Mothe-Saint-Héraye, (chef. l. cant., arr. Melle, Deux-Sèvres), prieuré fondé en 1646 par le marquis de Parabère sous le vocable de N.-D. de l'Incarnation ; les religieuses tenaient un pensionnat. — Cf. DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. IV, p. 252 ; SAUZÉ : *Le couvent des Bénédictines de la Mothe-Saint-Héraye. Notes historiques*. (Saint-Maixent, 1893, in-8 ; extr. *Revue Poitevine et Santongeaise*, IX, p. 257-263 ; 296-306 ; 334-340 ; 353-369.

RÈGLEMENT A L'OCCASION DES DISPUTES SUR LA GRACE. — En ce tems là les théologiens étoient fort échaufés sur les matières de la grâce à l'occasion du livre de Jansénius qui avoit été condamné à Rome. Les Supérieurs qui, par la grâce de Dieu, voioient régner la paix dans la Congrégation et qui désiroient en éloigner tout ce qui pourroit la troubler, nommèrent quatre supérieurs, dont trois enseignoient actuellement la théologie et le 4^e l'avoit enseignée, lesquels avec les deux maîtres de Marmoutier, après avoir conféré plusieurs fois ensemble et avoir fait rapport 2 ou 3 fois au Définitoire de leur sentiment, les Pères firent le règlement suivant :

« Le chapitre général, défend à tous les Supérieurs et aux religieux de la Congrégation de lire, sans permission expresse par écrit du R. P. Général, le livre de Jansenius, et tous les autres faits pour l'impugner et deffendre : enjoignant aux dits Supérieurs de les enfermer sous la clef, s'il y en a dans leur monastère, et oblige tous les lecteurs de théologie de suivre toutes les conclusions de M. Isembert (1) en la matière de la grâce [848] ».

ELECTIONS DES SUPÉRIEURS (2). — Enfin, après avoir chanté solennellement la messe de saint Benoist, on procéda aux élections. Le R. P. Dom Jean Harel fit son possible pour empêcher qu'on le continuât Général, et lorsqu'il s'entendit nommer il se mit à genoux les larmes aux yeux suppliant les Définitors d'en élire un autre à sa place*. Mais ce fut inutilement (a)*. On lui donna pour assistans

(a) Mis par F., au lieu de : [Voyant qu'ils persistaient dans leur élection, il demeure si abattu que cela donna lieu aux autres capitulans de conjecturer qu'il était continué].

(1) Nicolas Isambert, né à Orléans en 1569 reçu docteur en théologie le 3 juillet 1602, mort le 14 mai 1642. Il est l'auteur d'un commentaire sur la Somme de saint Thomas en 6 vol. in fol. (Paris 1639). — Cette décision est à retenir pour la suite de l'histoire de la Congrégation de Saint-Maur, car elle précise dès cette date l'attitude de celle-ci dans la querelle janséniste pendant tout le xvii^e siècle. Vers 1682 l'auteur du *Mémoire de ce que la Congrégation de Saint-Maur a fait pour se préserver des nouvelles doctrines*, (Arch. Nat. L. 815), ne manquera pas de rappeler que tous les chapitres se sont fait un devoir de renouveler ce règlement.

(2) A la liste donnée, il y a lieu d'ajouter que Dom Etienne Pradines fut nommé dépositaire de la Congrégation et Dom Joseph Desormes dépositaire des monastères à Paris. Dom Jean Harel avait été secrétaire du chapitre, assisté de Dom Cyprien Richard, Dom Grégoire Bandel, Dom Aicard Picart et Dom Jean-Baptiste Mouly comme témoins.

Dom Placide de Sarcus et Dom Bernard Audebert. Les Visiteurs furent : en la province de Bretagne, Dom Firmin Rainsant ; en Normandie, Dom Albert Marchand ; en Chezal Benoist, Dom Anselme Guscheman, en celle de Bourgogne et de Champagne Dom Anselme Dohin, en celle de France Dom Mathieu Jouhaut en celle de Toulouse, Dom Boniface le Tam (1). Le prieur de Saint-Germain des Prés fut Dom Placide Roussel et à Saint-Denys, Dom Ignace Philibert. Le chapitre destina deux religieux de bonnes mœurs et capables, sçavoir Dom Robert Quatremaire (2) et Dom Claude Chantelou (3) pour travailler à l'histoire de la Congrégation et des monastères (4).

INTRODUCTION D'AMBOURNAY (5). — Après le chapitre on songea à faire quelques introductions : les plus considérables furent celles d'Ambournai (6) et de Saint-Benigne de Dijon. L'abbaye d'Am-

(1) Dom (Pierre) Boniface le Tam, originaire de Chouzé-sur-Loire (Indre-et-Loire), profès à Saint-Augustin de Limoges le 26 juin 1634, fut nommé administrateur de Mauriac en 1645, prieur de Saint-Faron en 1648 ; visiteur de Toulouse en 1651, de Normandie en 1654, de Bourgogne en 1657 ; prieur de Fleury-sur-Loire en 1660, de Saint-Pierre de Bourgueil en 1663 et 1666, de Saint-Cyprien de Poitiers en 1669, de Saint-Florent-le-Vieil en 1675 ; il mourut à Marmoutier le 16 décembre 1678. — Cf. DOM U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément*... p. 377.

(2) Dom (Jean) Robert Quatremaires avait fait profession à Vendôme le 7 avril 1631, âgé de 19 ans ; il mourut à Saint-Pierre de Ferrières le 7 juillet 1671. Dans la notice que Dom Martène lui consacre à cette date, il est dit qu'il « avait été chargé de travailler à l'histoire de la Congrégation, mais n'en fit qu'un léger commencement ». Cf. DOM TASSIN : *Histoire littéraire*... p. 72-80, qui donne une bibliographie de ses travaux.

(3) Dom Claude Chantelou, né à Vion (Sarthe), d'abord religieux à Fontevrault, entra dans la Congrégation de Saint-Maur et fit profession à Saint-Louis de Toulouse, le 7 février 1640, âgé de 23 ans. Sa vie fut toute consacrée à l'étude. Il mourut le 28 novembre 1664 à Saint-Germain-des-Prés. Voir sa notice à cette date. — Cf. DOM FRANÇOIS : *Bibliothèque*... I, p. 193 ; III, p. 522-524 ; DOM TASSIN : *Histoire littéraire*, p. 62-65 ; DOM U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément*... p. 105-108 ; VANEL : *Nécrologe*... p. 20 ; DOM PIOLIN : *Biographie de Dom Claude Chantelou* dans NOBILLEAU : *Marmoutier, cartulaire Tourangeau* Tours, 1879, p. 1, xc, et tirage à part (Tours) 90 p. in-8°.

(4) Précieuse indication dont l'importance pour la rédaction de cette histoire a été signalée dans l'Introduction du présent ouvrage, t. I, p. v, xvi-xvii.

(5) Cf. Dom Nègc, *Annales* (ms. lat. 13861), p. 592-596 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 198-205.

(6) Ambronay (cant. Ambérieu, arr. Belley, Ain) dont la fondation remonte à la fin du VIII^e siècle, fut occupée par les Mauristes en 1651 et enfin réunie à l'évêché de Belley par une bulle du 14 janvier 1781. L'église de la première moitié du XV^e siècle est devenue paroissiale. — Cf. Bibl. Nat. ms. lat. 12659, fol. 1-107, dont : a) fol. 1-22, notice latine ; b) fol. 23-47°, deux autres notices en français ; c) fol. 48-53° « Mémoire de ce qui s'est passé touchant l'établissement de la réforme dans l'abbaye de Nostre-Dame d'Ambronay », jusqu'en 1664 ;

bournai, scituée dans le Bugey, au diocèse de Lyon, reconnoît pour son fondateur Saint-Barnard (1), archevêque de Vienne, qui en fut aussi le second abbé avant d'être élevé sur le siège de cette église. Il y assembla une communauté nombreuse et y établit une régularité si exacte qu'étant archevêque, il en tira des religieux pour fonder l'abbaye de Romans (2) qui s'est depuis sécularisée. Après la mort de Saint-Barnard, l'abbaye d'Ambronnai se conserva dans sa première ferveur et dans le xii^e siècle quelques religieux se retirèrent dans une solitude [849] où ils formèrent la Chartreuse des Portes (3) et celle de Seillon (4). Depuis ce tems là, l'observance se relâcha peu à peu et, dans le xvii^e siècle, l'abbaye aiant eu le malheur de tomber entre les mains de deux abbés commendataires qui se succédèrent l'un à l'autre, il seroit difficile d'exprimer les désordres qu'ils y causèrent dans le spirituel et dans le temporel. Mais enfin, Dieu aiant pitié de sa maison donna à ces deux méchans abbés un successeur qui avoit autant de piété qu'ils en avoient peu. Ce fut M. François de Livron de Bourbonne (5), qui s'étant d'abord

— d) fol. 54-59^o, courte notice latine, « Ambroniacum », avec chronologie des abbés jusqu'en 1643 ; — e) fol. 60-88^o, « Histoire de l'abbaye d'Ambronnay » par Dom Jacques Sergent, prieur, jusqu'en 1644 ; — f) fol. 89-96^o, Notice en français de la même main que b, continuée depuis le fol. 91^o par Dom Mège jusqu'à l'année 1664. — *Gallia Christiana*, IV, col. 270-281 ; BÉRARD : *Les vieilles abbayes du Bugey* : I, *L'abbaye d'Ambronnay*, (Bourg, 1888, in-8).

(1) Saint Barnard, d'origine lyonnaise, archevêque de Vienne en 810, mort en 842. — Cf. *Acta ss.* Bollandistes (éd. 1863), janvier, t. III, p. 157-161 ; CHA-PUIS : *Saint Barnard, archevêque de Vienne* 778-842. (Grenoble, 1898, in-8).

(2) Cette abbaye, située sur les bords de l'Isère, à Romans (Drôme) et dont la fondation par saint Barnard remonte vers l'année 837, fut occupée au x^e siècle par des chanoines qui adoptèrent dans la suite la règle de saint Augustin, puis se sécularisèrent plus tard. L'église du xvi^e siècle est devenue paroissiale. — Cf. *Gallia Christiana*, XVI, col. 165-171 ; *Abbayes et Prieurés*, t. IX, p. 23-24 ; GIRAUD : *Essai historique sur l'abbaye de saint Bernard et sur la ville de Romans, accompagné du cartulaire de Romans annoté* (Lyon, 1856-1859, 3 vol. in-8).

(3) La chartreuse de Portes, (Com^e de Benonces, Ain), fut fondée en 1115 par Bernard de Varey (ou Varin), et Ponce, religieux d'Ambronnay, sur un domaine de ce nom dépendant de cette abbaye et cédé par l'abbé Didier. Supprimée en 1790, cette chartreuse avait été rétablie en 1856. — Cf. F. A. LEFEBVRE : *Saint Bruno et l'Ordre des Chartreux*, t. II, p. 217.

(4) La chartreuse de Seillon, située dans la forêt de ce nom (com^e de Péronas, Ain), fondée en 1168 par Humbert de Baugé, archevêque de Lyon qui s'y fit religieux, et Renaud de Baugé, fut supprimée à la Révolution. — Cf. LEFEBVRE, *op. cit.*, t. II, p. 232 ; BULLIAT, *Chartreuse de Seillon, près Bourg-en-Bresse* (Neuville-sous-Montreuil, 1891, in-18 de 356 p.).

(5) François III de Livron, fils d'Erard de Livron seigneur de Bourbonne et de Vauvillars et de Gabrielle de Bassompierre, nommé abbé d'Ambronnay en 1634, mourut en 1643.

aperçu de l'étrange désordre où son abbaye étoit plongée, résolut d'y apporter remède et on peut dire qu'il n'en omit aucun pour guérir ses maladies. Il commença par des voies de douceur, il exhorta ses religieux à mettre en commun leurs pensions et tout ce qu'ils avoient en propre pour ne faire qu'une seule manse, et, pour les gagner, il s'offrit de vivre avec eux et comme eux, de manger dans un même refectoir et les mêmes viandes. Bien loin de se rendre à ses remontrances, ils s'offrirent au cardinal de Lyon (1) et aux chanoines de Bourg en Bresse pour faire un nouvel évêché dans l'église d'Ambournai et y unir le revenu de leur abbaye s'ils vouloient leur aider à se séculariser. Pour donner quelque idée noble à ce projet, ils ajoutèrent que tous les chanoines de Bourg-en-Bresse étant docteurs de Sorbonne, on n'en recevrait point à l'avenir qu'ils n'eussent pris le bonnet et qu'ils ne fussent nobles.

L'abbé regarda ce projet comme le comble de l'impiété et pour en empêcher l'exécution il pensa sérieusement à les réformer. Il vint pour ce sujet à Paris et supplia le P. Tarrisé d'unir son abbaye à la Congrégation. Comme il n'avoit que Dieu en vûe, sans aucun [850] retour sur lui même, le P. Général fit avec lui, en 1637, un concordat qui fut omologué au Parlement de Dijon. Il se passa bien des années avant de pouvoir le mettre en exécution à cause des contradictions que l'abbé souffrit, tant de la part de son propre neveu (2) qui étoit désigné son successeur, que de la part des religieux, qui pour éloigner et fermer la porte à la réforme, demandèrent avec de grandes instances au Parlement de Dijon qu'il leur fût permis de recevoir des novices ; mais comme dans leur poursuite ils firent plusieurs fausses démarches qui méritoient punition, cela ne fit qu'affermir le concordat.

L'an 1642, le P. Tarrisé donna ordre à Dom Cyprien Leclerc d'aller à Ambournai afin de voir en quel état se trouvoit ledit monastère et quelles étoient les dispositions des religieux. Il y trouva, selon la lettre qu'il en écrivit, une église assés belle, voûtée et entière, mais sans ornemens, un petit cloître et le chapitre, le réfectoir

(1) Il s'agit de Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, frère aîné du cardinal ministre, archevêque de Lyon de 1628 à 1653, cardinal en 1629.

(2) François IV de Livron, fils de Charles de Livron, marquis de Bourbonne, et d'Anne d'Anglure de Savigny, succéda à son oncle et mourut en 1664 ; opposé à l'introduction des Mauristes dans son abbaye d'Ambronay, il fut obligé de les recevoir en 1651.

dans lequel on avoit baty des logemens et un petit dortoir où il n'y avoit que huit chambres et il ne paroissoit pas facile de trouver d'emplacement commode pour placer les autres lieux réguliers. A l'égard des religieux il les trouva tout à fait opposés à la réforme et disant que M. l'abbé avoit fait une chose qui n'étoit pas en son pouvoir. Cependant le Parlement avoit désigné un conseiller commissaire pour faire mettre en exécution le concordat et cela se seroit fait si le P. Général n'avoit pas été si facile à donner du tems au nouveau commendataire et aux religieux. Il se contenta d'envoyer à Ambournai Dom Lambert Chevrier (1) qui, par sa douceur et par sa sainte vie, fit plus que tous les arrests du Parlement. En peu de tems il disposa les anciens à entrer en composition au sujet de leurs pensions.* Le nouvel abbé qui avoit succédé à son oncle* (a) faisoit au contraire son possible pour traîner l'affaire en longueur et disoit qu'il vouloit traiter le premier. Ce retardement fit [851] changer les religieux de dispositions : ils supplièrent l'abbé de remplir les six places vacantes et de les donner à des enfans de qualité. Mais lui, craignant que cela ne l'obligeât à quelque dépense et que le Parlement ne regardât cette conduite comme un mépris de son autorité, il n'osa faire cette démarche. Alors les religieux voians que l'abbé par ses retards ne songeoit qu'à se moquer d'eux et des réformez, ils firent un concordat, le 17 de mars 1651, en conséquence duquel Dom Anselme Dohin, visiteur de la province, fut mis en possession par le prieur avec les cérémonies ordinaires, le 31 juillet suivant. Ainsi Dieu se servit de leurs mauvaises dispositions pour venir à bout de ses desseins et, en s'opposant les uns aux autres, ils procurèrent eux mêmes ce qu'ils vouloient empêcher. L'établissement d'Ambournai ne fut pour les religieux de la Congrégation qu'une nouvelle croix et une ample matière de souffrir. Ils se trouvèrent tout à coup dépourvûs de tout, sans celules, sans lits, sans meubles, sans jardin. Ils trouvèrent le monastère dans un état plus pitoiable que ne l'avoit décrit Dom Cyprien le Clerc. L'entrée de l'église menaçoit ruine et, quoique le vaisseau fut assez solide, il étoit entièrement délavé et plein d'ordures en

(a) Mis par F., au lieu de : [L'abbé commendataire].

(1) Dom (Jean-Antoine) Lambert Chévrier, originaire de Bourg, avait fait profession à Saint-Faron le 5 août 1826, à l'âge de 25 ans ; il mourut en juin 1672 à Saint-Martin d'Autun.

haut et en bas. Toutes les fenêtres étoient bouchées, à l'exception de 4 ; le cloître étoit ouvert de jour et de nuit aux hommes et aux femmes ; le dortoir occupé par un simple religieux servoit de passage à toutes sortes de personnes et n'avoit ni vitres, ni toit, ni pavé, outre qu'il étoit plein de démolitions des anciennes cellules. Il ne restoit de l'ancienne infirmerie que les murailles. Ce fut cependant dans cette maison ainsi désolée qu'il fallut s'établir. On fit à la hâte des cellules, ausquelles les réformez travaillèrent de leurs mains ; mais étant exposés aux injures du tems, à la pluie et au vent qui se faisoient sentir jusque dans leurs lits faute de toit ils tombèrent presque [852] tous malades.

L'abbé obligé aux réparations vit avec un œil impitoyable l'extrémité à laquelle ils étoient réduits sans vouloir y apporter remède. On le fit prier par la noblesse des environs d'avoir pitié des serviteurs de Dieu, mais il aima mieux encourir l'indignation de Dieu et des hommes que de satisfaire aux devoirs de l'humanité. Comme il n'avoit pu empêcher la réforme, il avoit voulu l'étouffer dans son berceau en forçant les réformez à se retirer d'eux mêmes : il ne leur donnoit que du pain de son, tel qu'il auroit donné à ses chiens et les remontrances sur ce point étoient suivies de violences et de mauvais traitemens de sa part. Il logea toute sa famille auprès du dortoir qu'ils s'étoient bâti et leur causa par ce voisinage toute l'incommodité possible. Il fit plus et troubla les offices divins jusques dans le sanctuaire ; il exigea qu'après l'encensement de l'autel on l'encensât avant le célébrant contre l'usage constant de toute l'église qui ne le permet pas, ny pour les princes, ny pour les évêques, ny même pour le Pape. On lui fit voir tous les cérémoniaux et toutes les loix de l'Eglise sur cette matière, mais, inflexible dans sa prétention, un jour de la Nativité de la Sainte Vierge, le ministre aiant encensé le célébrant avant lui, il le fit maltraiter dans l'église par ses gens, au pied de l'autel et devant le Saint-Sacrement exposé. Ils lui arrachèrent l'encensoir d'entre les mains, l'emportèrent au logis abbatial et furent cause qu'il n'y eut point d'encensement aux offices divins pendant un tems considérable. Enfin, il porta sa fureur jusques à vouloir attenter à la vie des réformez par des gens armés et faire maltraiter jusques à effusion de sang un ancien religieux parce qu'il étoit affectionné pour la réforme. La justice de Dieu ne laissa pas tant de crimes impunis : il perdit l'esprit et, peu après, la mort l'enleva pour aller rendre compte [853] au Souverain Juge d'une si méchante vie. Il eut pour successeur son pro-



SAINT BENIGNE de DIJON

pre frère (1) qui avoit des mœurs bien différentes et qui fit autant de bien aux réformez que le deffunt leur avoit fait de mal.

RÉFORME DE SAINT-BÉNIGNE DE DIJON (2). — La réforme d'Ambronnai fut suivie de celle de Saint-Bénigne de Dijon. Cette illustre abbaye, respectable par son antiquité, par les grands hommes qu'elle a donnez à l'Eglise et à l'Ordre monastique, par le Saint apôtre de la Bourgogne et d'autres saints dont elle est dépositaire et par ses grands privilèges, étoit tombée dans un si grand relâchement qu'on n'y voioit plus aucun vestige de la règle de saint Benoist et que même les novices, au lieu de demeurer dans l'enclos du monastère, passaient l'année de leur probation dans la maison paternelle. On avoit parlé quelques années auparavant de l'unir à la Congrégation de Saint-Maur, quelques religieux de Saint-Bénigne en avoient parlé à Dom Germain Espiard qui avoit beaucoup de parens dans le Parlement ; mais la chose n'ayant pas été poussée ; ces messieurs se ralentirent et songèrent à se séculariser : ils supplièrent même, en 1649, le Prince de Condé, gouverneur de la province, de les aider dans ce dessein (3). Ce Prince qui regardoit cette sécularisation

(1) Charles de Livron, marquis de Bourbonne, abbé d'Ambronnay de 1664 à 1691 fut vraiment un bienfaiteur pour ses religieux et prit en grande partie à sa charge la restauration de l'abbaye.

(2) Cf. Dom Mège, *Annales*, (ms. lat. 13861), p. 596-597 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 180 ; 191-192 ; 203-204. — Cf. Arch. départ. de la Côte-d'Or, série H 4 et registre 124 c, fol. 109-120, documents relatifs à l'introduction des Mauristes. Voir aussi Bibl. Nat., ms. lat. 12662, fol. 236-327, dont fol. 260-293 un « abrégé des Mémoires de monastère de Saint-Bénigne de Dijon. Pour les RR. PP. Dom Jean Mabillon et Dom Michel Germain » daté du 28 janvier 1679.

(3) Ces projets de sécularisation de l'abbaye comportant l'érection d'un évêché à Dijon avec Saint-Bénigne pour Cathédrale remontaient aux débuts du xvii^e siècle. Le grand prieur et aumônier, Anne de la Plume, en était un partisan décidé dès l'année 1629 auprès de Louis XIII ; De nouvelles instances eurent lieu en 1632 auprès de Henri de Bourbon, prince de Condé gouverneur de la Bourgogne. Mais le pape Urbain VIII n'était pas favorable à la sécularisation de l'abbaye qu'il préférait voir réformer ; d'ailleurs le procureur général de Saint-Maur agissait dans ce sens à Rome. Anne de la Plume n'en rédigea pas moins, avec l'assentiment d'une grande partie de la communauté, les statuts du futur chapitre de Saint-Bénigne (22 juillet 1635). Sur ces entrefaites, Anne de la Plume mourut en 1636 et eut pour successeur, comme grand-prieur, François Quarré. Celui-ci partisan de la réforme, fit des démarches dans ce sens, et, le 31 décembre 1641, un arrêt du Conseil d'Etat saisit l'évêque de Langres, Sébastien Zamet, ainsi que le procureur général, de l'introduction des Mauristes à Saint-Bénigne. (Cf. L. CHOMTON : *Histoire de l'église Saint-Bénigne de Dijon*, p. 269 sq.)

comme une chose indifférente, leur promit sa faveur ; mais M^{me} la Princesse, son épouse, et M^{me} de Longueville sa fille, lui ouvrirent les yeux et le supplièrent de ne point faire cette tache à son honneur. Il retira sa parole et déclara qu'il ne feroit pas le moindre mouvement pour favoriser ce dessein.

Sur la fin du carême de l'an 1650, la Reine étant venue à Dijon avec le Roi et entendant parler des désordres de l'abbaye de Saint-Bénigne, Sa Majesté parla deux ou trois fois à l'abbé de Castille (1). Elle lui dit clairement qu'elle désiroit la réforme de son abbaye, qu'il falloit y procéder incessamment et, comme elle vit qu'il ne paroissoit [854] pas fort disposé à seconder son zèle, elle lui nomma deux commissaires pour y travailler, sçavoir le 1^{er} président du Parlement et le doyen de la Sainte-Chapelle (3). La Reine n'en demeura pas là : au mois de juin, étant à Compiègne, elle écrivit trois lettres, l'une au 1^{er} président, la 2^e à l'abbé de Saint-Bénigne, et la 3^e aux religieux pour leur signifier ses intentions et les avertir que le P. Général de la Congrégation de Saint-Maur envoioit deux de ses religieux à Dijon pour * convenir des conditions * (a). En effet, sur ce que les religieux de Saint-Bénigne avoient paru disposez à traiter, le P. Général, à la fin de la diette annuelle, envoya Dom Brachet, l'un de ses assistans, et le visiteur de la province pour faire avec eux un concordat : il ne se fit pas cependant pour lors. L'affaire fut remise à la Toussaint, auquel tems les absens devoient se trouver au chapitre général qui se tenoit le lendemain, jour de Saint-Bénigne.

Au commencement de l'année 1651, le 1^{er} Président étant venu à Paris, la Reine, qui prenoit fort à cœur la réforme de Saint-Bénigne l'envoia quérir et lui recommanda cette affaire. Les anciens, surtout le Grand Prieur (3), pressoient de leur côté de traiter ;

(a) Mis par F., au lieu de : [faire le Concordat].

(1) Nicolas de Castille avait pris possession le 12 juillet 1621 de l'abbaye de Saint-Bénigne, par suite de la résignation en sa faveur de Nicolas Jeannin, son grand-oncle maternel ; il mourut en 1658.

(2) La Sainte-Chapelle (ou la chapelle des Ducs), de Dijon, collégiale fondée en 1172 par Hugues III, duc de Bourgogne, sous le vocable de Notre-Dame et de saint Jean l'Évangéliste. Elle fut démolie en 1802. Le doyen dont il est ici question est Jean Baillet, de 1626 à 1657. — Cf. *Gallia Christiana*, IV, col. 854-859 ; JUL. D'ARBAUMONT : *Essai historique sur la Sainte-Chapelle de Dijon*, dans *Mémoires comm. antiq. Côte-d'Or* (1864), VI, p. 63-184.

(3) François Quarré, depuis 1637.

l'abbé, tout au contraire, faisoit connoître qu'il n'avoit pas intention d'établir la réforme dans son abbaye. Le Grand Prieur fit assembler le chapitre au mois de janvier afin d'avoir à ce sujet une délibération capitulaire : onze religieux entre lesquels étoient six des principaux officiers donnèrent leur consentement pour la réforme, dont il fut dressé acte qui fut envoyé au P. Général. Aussi tost après la conclusion du chapitre de la Congrégation, Dom Benoist Brachet et Dom Lucien Frion, cy-devant visiteur et alors prieur de Moutier-Saint-Jean, partirent de nouveau pour Dijon. Le concordat fut passé le 22 de juillet avec ceux qui avoient consenti à la réforme et qui faisoient la moitié de la communauté ; les autres, avec l'abbé, s'opposèrent à l'omologation du concordat au Parlement. Elle fut faite cependant [855] le 15 d'aoust, aux conditions de faire l'établissement le 15 de novembre suivant le concordat. La Reine, instruite de tout, écrivit de nouveau à quelques uns de Mrs. du Parlement et, parce qu'on appréhendoit que l'abbé n'obtînt quelque arrest au privé Conseil, la pieuse Reine fit dire de sa part au chancelier Seguier de ne point donner d'évocation ; Mr. Molé aiant été nommé Garde des Sceaux à la majorité du Roi, promit la même chose aux Supérieurs de la Congrégation. Ainsi toutes les tentatives de Mr. l'abbé furent inutiles ; il eut même le chagrin de voir ce même Conseil confirmer et ratifier tout ce qui avoit été fait, par un arrest du 31 d'octobre qui fut scellé, contre l'ordinaire, un jour de fête : parce que, dit le Garde des Sceaux, il est permis tous les jours de bien faire et qu'on n'en doit excepter aucun lorsqu'il s'agit de sceller un arrest pour la réforme des religions.

Le 15 de novembre 1651, le Parlement nomma un commissaire pour faire exécuter les concordats et arrest et mettre les Pères de Saint-Maur en possession de l'abbaye de Saint-Bénigne, en présence des gens du Roi, leur faire donner les titres et chartes concernant le revenu comme aussi les clefs du trésor des reliques et de la sacristie (1). Trois jours après, Mr. de Gant Remon (2), conseiller au Parlement, nommé commissaire, accompagné de Mr. Mulcet, avocat général du Roi, se rendit à l'abbaye et, après avoir rassemblé tous les anciens religieux et les réformez, leur notifia sa commis-

(1) Cf. B. Prost : *Le Trésor de Saint-Bénigne*, dans *Mémoires de la Soc. bourguignonne d'histoire et de géographie*, tome X.

(2) Il s'agit de Jean-François-Rémond de Gand. L'introduction des Mauristes eut lieu en fait le 18 novembre, avec Dom Lucien Frion pour prieur.

sion. Dans le même moment, parut un avocat qui requit sur scéance, de l'établissement de la réforme, attendu que Mr. l'abbé s'étoit pourvu au privé Conseil contre l'arrêt du Parlement et que celui qui avoit été obtenu par les Pères étoit subreptice sur simple requête et sans parties ouyes ; il demanda d'être receu opposant au nom de Mr. l'abbé, tant à l'arrêt du Conseil privé qu'à celui du Parlement, protestant de nullité, de tout ce [856] qui se feroit en conséquence et demanda acte de son opposition, lequel lui fut accordé de même qu'à ceux des anciens qui étoient joints avec Mr. l'abbé. On ne laissa pas de procéder à la prise de possession qui se fit dans les règles ; il fut dit seulement que le sacristain retiendrait par devers lui les clefs du trésor des reliques jusques à ce que l'inventaire en fut fait. Les chambres du dortoir furent cédées aux réformez et les anciens furent logez dans un bâtiment qu'on leur assigna dans l'enceinte de l'abbaye. Enfin, les opposans se laissèrent gagner, et l'on eut d'eux toute sorte de satisfaction, de même que de ceux qui avoient consenti les premiers à l'établissement de la réforme (1).

OPPOSITION A LA RÉFORME DE SAINT-PÈRE DE MELUN (2). — Mr. l'évêque de Troyes (3), abbé de Saint-Père de Melun, et les anciens religieux de cette abbaye dans laquelle ils n'étoient que trois souhaitoient depuis long tems d'unir leur monastère à la Congrégation. Le concordat fut passé avec le seigneur évêque et les anciens, le 22 d'octobre, pour y entrer au 1^{er} janvier suivant ; mais, avant toutes choses, les Supérieurs furent bien aises d'avoir le consentement de Mr. l'archevêque de Sens (4), comme évêque diocésain. Mr. l'évêque de Troyes lui en aiant parlé, l'archevêque répondit que quand il auroit vu le concordat, il donneroit sa réponse. L'acte fut mis entre ses mains, mais sa réponse fut que quand on lui auroit fait faire satisfaction par Dom Séverin de Lanchi (5), prieur de Sainte-

(1) Un accord transactionnel fut conclu de même avec l'abbé, le 29 janvier 1652.

(2) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 206-207.

(3) Mgr. François Malier du Houssay, de 1641 à 1678.

(4) Louis Henri de Pardaillan de Gondrin, coadjuteur en 1644, puis titulaire de 1646 à 1674.

(5) Dom (Jean) Séverin de Lanchy, originaire de Péronne, d'abord religieux de la Congrégation de Chezal-Benoît, fit profession de la réforme de Saint-Maur le 10 janvier 1636, à Vendôme, âgé de 34 ans ; il fut nommé en 1639 prieur de Saint-Pierre de Souvigny, de Sainte-Colombe de Sens en 1651. Il mourut le

Colombe, et qu'on l'auroit fait sortir de son diocèse, il consentiroit à l'introduction de la Congrégation à Saint-Père.

Le sujet de son mécontentement venoit de ce que, le 1^{er} de septembre précédent, jour de Saint-Loup, auquel la cathédrale va chanter la messe à Sainte-Colombe, le prieur qui a coutume de la célébrer avoit donné la bénédiction à la fin de la messe en sa présence, malgré la deffense qu'il lui en avoit fait faire et n'étoit pas venu [857] le recevoir en cérémonie à son arrivée. Le prieur n'avoit fait que suivre en cela l'usage établi, suivant lequel le prieur avec ses officiers va recevoir la procession lorsqu'elle arrive et avoit toujours donné la bénédiction en présence de l'archevêque. Ce jour là, le prélat se sépara des chanoines et entra par le cloître, précédé de la croix archi-épiscopale, ce qui ne s'étoit jamais fait. Le Père prieur, par ordre du P. Général, alla trouver l'archevêque pour lui rendre compte de sa conduite et lui témoigner qu'il n'avoit point eu le dessein de le choquer ; le P. Général lui écrivit lui même une lettre pleine de respect et de soumission et lui marqua que pour la bénédiction on se conformeroit désormais à ses désirs. Cela ne satisfit point le prélat et, non seulement il ne voulut point donner son consentement, mais il fit même signifier aux anciens religieux de Saint-Père un acte d'opposition. Pour ne pas l'aigrir davantage, le Père Général ne voulut point faire l'introduction, quoiqu'il en fut très sollicité, mais il ne fit point sortir le prieur de Sainte-Colombe.

REFUS FAIT A L'ABBESSE DE CHELLES, AUX DAMES DE GERSI ET AUX CALVÉRIENNES DE REDON (1). — Ce fut pas la seule occasion où le R. P. Dom Jean Harel Supérieur Général, témoigna de sa fermeté. L'abbesse de Chelles (2) voullant retenir auprès d'elle deux religieux qu'il jugeoit à propos de retirer employa de très puissantes sollicitations pour le fléchir, entre autres le fils de M. de La Meille-

23 février 1660 à Saint-Germain-des-Prés où il remplissait les fonctions de cellérier. — Cf. VANEL : *Nécrologe*... p. 17.

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 185, 199.

(2) Madeleine de la Porte, fille de Charles de la Meilleraye et de Madeleine de Champlais, abbesse de Chelles depuis 1629. (Cf. Mère de BLÉMUR : *Eloges de plusieurs personnes illustres en piété de l'Ordre de Saint-Benoît* (1679, t. II, p. 400-416.)

ray, son frère, M. l'évêque de Rhodéz (1), précepteur du Roi, Mr. le 1^{er} président et enfin la Reyne, qui, pour ce sujet, envoya deux fois pour le solliciter ; mais comme c'étoit pour le bien de l'Ordre et la gloire de Dieu il demeura inflexible dans sa résolution. Les Dames Benedictines de Gersi (2), proche de Corbeil, élurent un religieux de la Congrégation pour visiteur et celles du Calvaire de Redon employèrent plusieurs [858] personnes de qualité pour obtenir du P. Général des confesseurs extraordinaires, mais ny les unes, ny les autres ne purent rien obtenir.

DEMANDES FAITES PAR LES EVÊQUES ET PAR LA NOBLESSE (3). — Il s'éleva cette année un orage de conséquence contre la Congrégation. Après Pâques, la noblesse s'étant assemblée à Paris chez les Cordeliers, demanda au Roi et à la Reine Regente la tenue des Etats du Roiaume. Ce qui luy fut accordé pour le mois d'octobre prochain, après la majorité du Roi. Comme la Congrégation commençoit à s'étendre, elle causa de la jalousie à plusieurs nobles qui firent mettre dans les cahiers, des propositions que l'on devoit faire aux Etats, qu'on abandonnât à la noblesse quelqu'un des principaux monastères de l'Ordre de Saint-Benoist, à l'exclusion de la Congrégation de Saint-Maur, afin d'y mettre leurs enfans à la décharge de leurs familles ruinées au service du Roi. Les évêques de leur côté demandèrent des pensions sur les monastères de la Congrégation, se plaignant qu'ils n'avoient pas assez de revenus pour entretenir leur train suivant leur qualité. Dieu dissipa cet orage ; des demandes si peu raisonnables ne furent point écoutées, et la Congrégation, par la faveur de la Reine, se sauva d'un pas si glissant.

(1) Mgr. Hardouin de Péréfixe, nommé précepteur du roi en 1647, évêque de Rodez de 1648 à 1662, puis archevêque de Paris de 1662 à 1671.

(2) L'abbaye de Notre-Dame de Jarcy (Com. de Varennes, cant. Boissy-Saint-Léger, arr. Corbeil, Seine-et-Oise), fondée vers 1260 pour des chanoinesses régulières suivant les coutumes de Saint-Victor, fut ensuite occupée par des bénédictines venues de l'abbaye de Montmartre pour la réformer en 1515. — Cf. *Gallia Christiana*, VII col. 623-631 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. I, p. 82-83 ; E. RIVIÈRE et CH. MATHEAU : *L'abbaye royale de Jarsy-en-Brie*, (Paris, 1898, in-8 de 48 p.).

(3) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 195-198. Au sujet des réclamations de certains évêques qui prennent ombrage du privilège de l'exemption dont bénéficient les religieux de la Congrégation, Dom Audebert expose longuement le conflit survenu entre l'évêque d'Angers, Henri Arnaud, et l'abbaye de Saint-Serge.

LE PRÉSIDIAL DE TOURS SORT DE SAINT-JULIEN (1). — Depuis plus de 60 ans avant la réforme, le Présidial de Tours, la Prévoté et l'Election tenoient leur siège dans l'abbaye de Saint-Julien dont ils occupoient tous les lieux réguliers à l'exception du cloître et du dortoir. Depuis l'établissement de la réforme on avoit tenté toutes sortes de voies pour les faire retirer, on avoit même obtenu des arrêts du Conseil privé ; mais tout cela avoit été inutile, parce que Mr. Catinat, qui en étoit abbé, étant Lieutenant Général trouvoit fort commode pour lui d'avoir le Présidial dans son abbaye où il faisoit sa résidence. Enfin, après plusieurs instances, il consentit à ce qu'on exécutât [859] l'arrêt contre les autres, excepté contre, le Présidial qui devoit rester encore, quelque tems, et céda en attendant, 30 pieds du réfectoir qui servoit de salle aux procureurs. Mais comme l'arrêt étoit commun contre le Présidial, la Prévoté et l'Election, il ne fut pas possible de l'exécuter en partie sans l'exécuter au total. Et les religieux furent rétablis dans tous les lieux réguliers. On dédommagea ces Mrs. qui, enfin, reconnurent qu'ils n'avoient aucun droit pour usurper ainsi une maison religieuse.

UNION DE LA MANSE ABBATIALE DE COMPIÈGNE A L'ABBAYE DU VAL DE GRACE (2). — Tout le monde sçait l'affection que la Reine Régente portoit aux religieuses du Val-de-Grâce, auxquelles elle avoit fait bâtir un monastère si magnifique qu'elle pouvoit en passer pour fondatrice. Elle avoit demandé plusieurs fois au P. Général de leur donner un visiteur qui fût de la Congrégation ; ce qui luy avoit été accordé. Elle voulut encore leur donner de nouvelles preuves de sa bonté, la dernière année de sa Régence, en augmentant considérablement leur revenu. Pour cet effet, Sa Majesté résolut d'y unir à perpétuité la manse abbatiale de Saint-Corneille de Compiègne. Elle en parla à l'évêque de Soissons (3) qui en étoit abbé, le quel y donna son consentement aux conditions qu'il seroit abbé durant sa vie et que le Roi donneroit le brevet de coadjuteur de son évêché à l'abbé de Bourlon (4). Les religieux prièrent Mr. de Ver-

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 208-209.

(2) Cf. *ibidem*, p. 200-203, que Dom Martène reproduit presque textuellement.

(3) Mgr. Simon Le Gras de 1624 à 1656.

(4) Charles de Bourlon, nommé coadjuteur en 1652, puis évêque titulaire de Soissons en 1656, mort en 1685.

thamont, conseiller d'Etat, de les aider de ses avis dans cette affaire. Il jugea qu'il falloit d'abord unir le titre d'abbé à la Congrégation, avec un sixième du revenu de la manse abbatiale pour porter les charges de la dignité d'abbé et que le reste seroit uni aux religieuses en portant les charges de la manse abbatiale ; et pour ne point faire en vain de grandes dépenses à Rome, il fut d'avis qu'on obtînt des lettres patentes du Roi et qu'on les fît homologuer au Grand Conseil, de crainte qu'il ne refusât d'omologuer l'union après [860] les Bulles obtenues. Cependant il fut décidé dans le conseil des Dames qu'on travailleroit à obtenir des Bulles pour unir à leur abbaye les titres et le revenu. L'abbé de Bourlon, de son côté, poursuivoit vivement les Bulles de coadjuteur et demandoit en même tems que la juridiction épiscopale et l'abbaye de Compiègne, qui est dans le diocèse de Soissons fut unie à la crosse épiscopale avec la collation des bénéfices. Tout cela souffrit de grandes difficultez à Rome.

Jusques là on n'avoit point encore demandé le consentement des religieux ; ils le donnèrent tant par respect pour la Reine, que par l'estime et la reconnoissance qu'ils avoient pour les religieuses du Val-de-Grâce qui avoient rendu le grands services à la Congrégation auprès de la Reine. Et même le P. Général écrivit au P. Procureur en Cour de Rome de les favoriser en tout ce qu'il pourroit. A Rome, l'on avoit demandé le consentement et pour l'obtenir les Dames firent proposer trois choses aux Supérieurs par Mr. de Verthamont : sçavoir, 1^o si l'on souhaitoit que le titre fut uni aux religieuses en laissant aux religieux la juridiction, le logis abbatial et la collation des bénéfices ; 2^o ou que le titre fût uni à la Congrégation avec la juridiction sans aucune retenüe sur les biens de la manse abbatiale et sans avoir la disposition des prieurez, laquelle demeureroit au Roi pour faciliter l'obtention de l'union ; 3^o ou enfin que le titre demeurât uni à la communauté de Compiègne sous la disposition du chapitre général, comme ceux de Chezal Benoist, avec la 6^e partie du revenu de la mense abbatiale la juridiction et la collation des bénéfices : lequel 3^e expédient ne devoit pas être agréable à la Cour. Le tout mûrement examiné, le P. Général répondit qu'il valoit mieux s'en tenir à la 1^{re} proposition, attendu que dans la Congrégation [861] on n'ambitionnoit pas le titre d'abbé.

PRIÈRES A SAINT-DENYS POUR LA MAJORITÉ DU ROI (1). —

(1) Les cérémonies de la proclamation de la majorité de Louis XIV eurent

Cependant le tems de la majorité du Roi approchoit. M^{me} la Comtesse de Brienne s'étant trouvée à Saint-Denys le jour de la fête de saint Louis, elle pria les Pères de laisser la châsse du saint Roi exposée jusques à la majorité de Sa Majesté, qu'on dressât un autel devant, sur lequel on put dire des messes tous les jours et qu'on priât Dieu pour l'heureux succès de la majorité du jeune monarque. Cela fut exécuté avec beaucoup de dévotion, et cette Dame ne fut pas plus tôt retournée en Cour qu'elle rendit compte à la Reine de ce qu'elle avoit vu à Saint-Denys. C'est ce qui fut cause que le Roi fit expédier la lettre de cachet suivante.

« De par, le Roy,

« Chers et bien amez, aiant scu avec quel soin et dévotion vous
« faites dire des messes pour nous dans le chœur de votre église,
« dont nous sommes très satisfait et le public fort édifié, nous vous
« faisons cette lettre de l'avis de la Reine Régente, notre honorée
« Dame et Mère, pour vous dire que nous serions bien aises que
« vous les voulussiez continuer tous les jours jusques à notre majorité et, outre cela, faire des processions dans votre église et dans
« le cloître, ausquelles vous ferez porter la châsse de Saint-Louis,
« afin que le peuple joignant ses prières à celles de votre communauté, il plaise à la divine bonté nous départir plutost ses grâces
« et faveurs. Nous espérons de votre piété et de votre affection pour
« nous que vous n'y manquerez pas : de quoi nous vous aurons beau-
« coup de gré. Donnée à Paris, le 29 d'aoust 1651. Signé Louis et
« plus bas De Lyonne. »

Lorsque cette lettre fut rendue on assura les Pères de Saint-Denys que le Roi, la Reine et le reste de la Cour viendroient faire leurs dévotions ; cependant [862] le Roi et la Reyne n'y purent venir, mais ils y envoièrent, le 5 de septembre, Mr. le Duc d'Anjou, frère du Roi, lequel étoit accompagné de M^{me} la Princesse de Carignan, de M^{lle} sa fille et d'autres Dames, de Mr. le Maréchal du Plessis-Pralin, son gouverneur, et de plusieurs autres seigneurs : il fit ses prières avec beaucoup de dévotion devant la châsse de saint Louis, il pria ensuite devant le caveau où est entouré le Roi Louis XIII, son père, d'où il fut conduit au trésor pour y voir les saintes Reliques ; il retourna prier au tombeau de son père et prit ensuite la route de Paris.

lieu le jeudi 7 septembre 1651. (Cf. A. CHERUEL : *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, t. IV, p. 407-416.)

EDITION DE GUIBERT DE NOGENT. — Il ne faut pas oublier icy l'édition des ouvrages de Guibert, abbé de Nogent sous Coucy, donnée cette année au public par Dom Duc d'Achery qui les avoit tirés de plusieurs manuscrits (1). Ils consistent principalement en des explications sur l'Ecriture Sainte, un traité contre les Juifs, une longue Lettre de la Vérité du Corps et du Sang de Jésus-Christ, un livre à la louange de la Sainte Vierge et un de la Virginité, trois Livres des Guerres Saintes et trois de sa propre vie : tous lesquels ouvrages il a illustrés de notes et d'observations fort sçavantes. Il y a joint le Livre des Miracles de Notre-Dame de Laon où l'on trouve la vie de Barthelemi, évêque de cette ville, et beaucoup de particularitez touchant l'origine de la vie des Prémontrez. On y voit, de plus, les vies de saint Germer, du Bh. Simon, comte de Crespy, de sainte Salaberge, quelques lettres et trois livres de Hugues, archevêque de Rouen, auparavant abbé de Radingue, contre les hérétiques. Il y a dans les Anecdotes * par Dom Martene * (a) sept Livres de Dialogues du même archevêque sur des matières théologiques et trois autres dans la grande Collection. Enfin, Dom Luc y a ajouté [863] quelques ouvrages de Robert Dumont (2).

IMPRESSION DE LA RÈGLE ET DES DÉCLARATIONS EN FRANÇOIS (3). — Au commencement de cette même année on imprima les Déclarations sur la Règle de saint Benoist et la même Règle en françois. Le P. Général avec trois religieux s'appliquèrent à rendre cette traduction littérale et pour cet effet ils se servirent de la version de Gui Juvénal (4), abbé de Saint-Sulpice de Bourges, de celle d'un Père Feuillant, de celle de Port-Royal et de la commune.

(a) Ajouté par F.

(1) L'ouvrage, un volume in-folio, parut chez Jean Billaine à Paris. (Cf. DOM TASSIN : *Histoire littéraire*... p. 108-109.

(2) Il s'agit de Robert, abbé du Mont-Saint-Michel.

(3) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 182.

(4) La traduction de Guy Jouveneaux (+ 1505) fut des plus appréciée et compta au moins dix éditions ; la première parut en 1500. Sur ce personnage, réformateur de son Ordre, voir DOM LIRON : *Guy Jouveneaux, de l'ordre de saint Benoit, abbé de Saint-Sulpice de Bourges*, dans *Singularités histor. et littér.* (Paris, 1739), t. III, p. 41-51 ; HAURÉAU : *Histoire littér. du Maine*, t. VI, p. 186-191 ; DOM U. BERLIÈRE : *La Congrégation bénédictine de Chezal-Benoit*, dans *Mélanges d'histoire bénédictine*, 3^e série, 1901, p. 165-171.

MORT DE DOM BERNARD JEVARDAC. — Cette année 1651 fut celle de la récompense de plusieurs saints religieux. Nous ne parlerons icy que de ceux dont nous scavons quelque détail. Le 1^{er} que nous trouvons est Dom Bernard Jevardac (1), l'un des supérieurs qui signèrent les déclarations en 1645. Il étoit sorti d'une honnête famille de la ville de Dorat, capitale de la Basse Marche, dans le diocèse de Limoges. Dès ses plus tendres années il parut porté à la piété et ses progrès dans les sciences firent juger de bonne heure de ce qu'il seroit un jour. Les Pères Jésuites chez qui le jeune Jevardac faisoit ses études firent leur possible pour l'attirer dans leur compagnie ; mais la nouvelle réforme qu'on venoit d'établir à Limoges fit toute une autre impression dans son esprit. Les bati-mens ruinez, la pauvreté extrême, la vie austère, le silence presque continuel loin de l'épouvanter ne firent qu'augmenter le désir qu'il avoit de se consacrer à Dieu. Il étoit charmé de la modestie et de la gravité avec laquelle ces nouveaux religieux célébroient les divins offices. Il demanda une place au noviciat de Saint-Augustin ; dès qu'il y fut entré, son père vint à Limoges dans le dessein de le ramener chez luy ; mais il le trouva inébranlable. Vers le 5^e mois de sa probation il tomba dangereusement malade et son père voulant profiter de cet accident fit dire par le médecin que le novice ne pouvoit [864] recouvrer la santé qu'en reprenant son air natal. Le piège étoit dangereux, mais le jeune prosélite soutenu de la grâce en devint victorieux. Il répondit qu'il étoit prest de retourner dans la maison paternelle pourvû qu'on lui laissât son habit de novice. Cette grâce lui fut accordée, et son père croiant avoir tout gagné ny mit point d'empêchement ; lorsque les parens se virent maîtres du novice ils n'épargnèrent rien pour le faire changer de résolution : promesses, menaces, artifices, tout fut employé, mais Dieu le soutint toujours. On tenta plusieurs fois de lui ôter son habit religieux, mais il fut impossible d'en venir à bout et, s'étant

(1) Dom (Pierre) Bernard Jevardac, après avoir fait profession à Saint-Augustin de Limoges le 26 mars 1617 à l'âge de 21 ans, fut d'abord administrateur de Solignac en 1622, puis nommé supérieur du Collège de Cluny en 1625, procureur de la Congrégation de 1627 à 1636, prieur du Mont Saint-Michel en 1636 et 1639, de Sainte-Croix de Bordeaux en 1642, de Saint-Fiacre-en-Brie en 1645 ; il mourut le 4 mars 1651 à Saint-Denys. — Cf. DOM U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément...*, p. 296 ; *Vie des Justes*, t. I, p. 69-75.

aperçu des pièges qu'on lui tendoit, il fut si attentif et prit si bien ses mesures qu'il rendit inutile tous les efforts de sa famille.

Lorsque le malade se vit suffisamment rétabli, il pria son père de luy donner sa bénédiction et de le faire reconduire à Saint-Augustin. Il réitéra sa demande plusieurs fois et voiant que son père n'y avoit point d'égards, il dit avec une grande résolution qu'il s'en iroit à pied en mendiant son pain. Le père fit de nouvelles instances à ce cher fils qui luy répondit : Mon père que voulez-vous que je fasse ? Dieu m'appelle à la vie religieuse, vous vous y opposez ; auquel des deux dois-je obéir, à Dieu ou à vous ? Le père ne put répliquer, mais pénétré de douleur il se jeta sur un lit et tomba dans une si grande tristesse qu'il en devint malade et après avoir languï longtemps il en mourut de chagrin.

Notre novice fut reçu à Limoges comme le méritoit sa constance ; on ne laissa pas de lui faire des [865] difficultez sur le tems de son absence que quelques-uns crurent ne devoir pas être comptée dans l'année de sa probation ; d'autres au contraire furent d'avis que n'ayant pas quitté son habit de novice on ne pouvoit sans injustice prolonger le tems de son noviciat et ce sentiment prévalut. Mais Dieu voulant lui faire connoître qu'il lui étoit uniquement redevable de la grâce de sa vocation et des victoires qu'il avoit remportées permit pour l'humilier qu'après avoir été ferme et inébranlable au milieu des flots et des tempêtes il fût sur le point de faire naufrage dans le port. Le démon lui remettant devant les yeux tout ce qu'il avoit vû et entendu chez son père, toutes les promesses qu'on lui avoit faites, les austérités de la vie religieuse et la délicatesse de son tempéramment, il prit la résolution de sortir et d'attirer avec lui un autre novice extrêmement méritant. Le jour qu'ils devoient sortir tous les deux, il alla faire à son ordinaire une petite prière à la chapelle de la sainte Vierge après l'office de nuit, il représenta sa sortie à cette Sainte protectrice et les raisons qui l'y déterminoient ; mais à l'instant un rayon de la grâce vint éclairer son esprit et toucher son cœur : le bandeau qui lui couvroit les yeux étant levé il fut si vivement touché de la faute qu'il avoit voulu faire que s'allant jeter sur-le-champ aux pieds de son Père Maître, il lui en fit l'avcu. Le Père Maître n'eut pas de peine à remettre ces deux novices qui, dans la suite, servirent utilement la Congrégation.

Il fit profession le 20 mars 1617, âgé de 21 ans et, presque aussitôt après, il fut envoyé à [866] Paris pour être à l'introduction des Blancs-Manteaux où il assista en 1618 au 1^{er} chapitre général

de la Congrégation dans lequel il fit l'office de scrutateur, n'étant encore que diacre. A la fin du chapitre, on l'envoia faire ses études à Jumièges et il y resta jusques à l'introduction de Vendosme, qui se fit en 1621. Il y fut chargé de l'éducation des novices pour ce qui regarde l'extérieur sous le titre de zéléateur. L'année suivante, il fut élu prieur de Solignac, où il prêcha toutes les principales fêtes de l'année. Mais il avoit tellement gagné le cœur des anciens de Vendosme qu'ils le redemandèrent et que, pour leur consolation, on l'y renvoia en qualité de sous-prieur.

Comme il avoit du talent pour le maniement des affaires, les Supérieurs le firent venir à Paris pour y exercer l'office de Procureur général de la Congrégation, dont il s'acquitta dignement pendant l'espace de dix ans, au grand contentement des religieux et des séculiers. On fit pendant ce temps là l'introduction de la réforme dans près de 30 monastères à laquelle il eut beaucoup de part. Il avoit une grande droiture et un grand discernement. Aiant entendu dire par quelqu'un, en parlant d'un vieillard fort infirme, que quand il mourroit la religion seroit déchargée d'un pesant fardeau parce qu'il ne pouvoit plus rien faire et qu'il donnoit beaucoup de peine à ceux qui étoient auprès de lui, ce discours lui parut de facheuse conséquence et sur-le-champ il dit à celui qui avoit avancé cette mauvaise proposition que les bons religieux, ne sont jamais à charge, que les vieillards ont de l'expérience et qu'ils sont capables de donner de bons avis, qu'ils édifient par [867] leurs vertus que cela suffit pour les honorer et que la peine que l'on prend auprès d'eux est bien récompensée devant Dieu. Il ne pouvoit souffrir qu'on parlât mal des absens et si ce qu'on en disoit étoit si certain qu'on ne pût en douter, il détournoit adroitement la conversation. Un des grands services qu'il rendit à la Congrégation en qualité de procureur général, fut l'omologation des Bulles d'érection au Parlement de Paris qui s'y étoit toujours opposé à cause des grands privilèges qu'elles renferment et surtout l'union des offices claustraux. Les grandes affaires de la Congrégation ne le détournèrent jamais de ses devoirs de religieux. Jamais il ne manqua aux offices de nuit, et lorsqu'il n'avoit point d'affaires pressantes il restoit après matines en oraison devant le Saint-Sacrement jusques à la méditation dont il ne se dispensoit jamais. Il avoit une distribution de tems réglée où chaque heure avoit son occupation et, dans le courant de l'année, il ne manquoit jamais de prendre dix jours pour se tirer du tumulte des affaires et veiller sur son avancement spirituel.

Au chapitre général de 1636 tenu à Cluny, il fut élu prieur du Mont Saint-Michel. Avant que de s'y rendre, il rendit compte à tous les monastères des affaires qui lui avoient été confiées comme aussi de l'argent qui avoit été mis en dépost entre ses mains. La 1^{re} année qu'il fut prieur au Mont Saint-Michel on lui donna de jeunes religieux que l'on dispoisoit à la prêtrise. Il leur fit des conférences sur l'Ecriture sainte. Pour cet effet, il leur distribua à chacun un bon commentaire sur le texte sacré, et chacun à son tour, lui même tout le premier, rapportoit ce qu'il avoit remarqué de singulier ; par ce moien il se trouva qu'au bout de l'année ils sçavoient toutes les principales questions sur l'Ecriture Sainte.

Outre les aumônes journalières qui se faisoient au Mont Saint-Michel, il y avoit trois fois la semaine des [868] distributions générales ausquelles les pauvres de deux ou trois lieues des environs avoient soin de se trouver. Il en interrogea quelques uns qu'il trouva dans une ignorance estrême de leur religion. Persuadé que l'aumône spirituelle est la plus nécessaire, il ordonna qu'avant la distribution de l'aumône on leur feroit dans l'église le catéchisme durant 3 quarts d'heure et nomma deux religieux pour vacquer à ce saint exercice : lui mesme, monobstant ses occupations, s'y trouvoit, se mêloit parmi les pauvres, leur faisoit réciter l'oraison dominicale, le symbole et les commandemens de Dieu, les instruisoit sur les Sacrements et les mystères de notre sainte religion.

Aiant remarqué que plusieurs pèlerins qui venoient au Mont Saint-Michel se noioient dans la mer dans le tems des brouillards, parce qu'alors la mer venant et eux ne voiant aucun vestige sur la grève, ils étoient surpris par les eaux : il ordonna que dans le tems des brouillards on sonnât une cloche afin que les pèlerins pussent arriver sans péril au Mont. Pour que cet ordre fut exécuté à l'avenir, il affecta pour cet effet de certains gages et c'est à lui que l'on a l'obligation de cette pratique qui s'observe encore aujourd'hui.

Au chapitre général de 1642 il fut fait prieur de Sainte-Croix de Bordeaux et fut député au chapitre suivant. Il y signa les Déclarations comme le plus ancien supérieur. Comme il commençoit à être infirme on le nomma prieur de Saint-Fiacre, où aiant moins d'exercices il put avoir plus de repos et de soulagemens. Au bout de trois ans, accablé d'infirmité, il demanda et obtint sa décharge. On luy offrit pour demeure le monastère qu'il voudroit choisir, mais fidèle enfant de l'obéissance, il n'en voulut point d'autre que celui que les Supérieurs lui désigneroient. On [869] lui donna celui

de Saint-Denys où, malgré ses infirmités, il vécut avec une grande édification animant les jeunes religieux à l'observance régulière par ses paroles et par ses exemples, jusques à ce qu'enfin il fut obligé de garder le lit. Entrant à l'infirmerie, il demanda un crucifix pour se consoler et se fortifier avec Jésus-Christ souffrant. Lorsqu'on l'alloit voir, il prioit ceux qui le visitoient de demander à Dieu pour lui la patience et la grâce de faire un bon usage de ses douleurs qui ne lui permettoient pas de remuer aucune partie de son corps.

Pour sa consolation, le supérieur fit venir M. Rainsant, médecin ordinaire de Saint-Germain des Prez, aussi respectable par sa piété que par sa science. Aiant examiné la nature de sa maladie il dit au Père Jevardac : *Pater hodie tibi, cras mihi* ; à quoi le malade répondit fort tranquillement : *Sit momen Domini benedictum, non habemus hic mamentem civilem*. Le R. P. Dom Maur Dupont qui l'aimoit, aiant scu le sentiment du médecin vint rendre visite à son ami ; sitost que le malade le vit il lui dit avec joye qu'il avoit eu l'heureuse nouvelle de sa mort et, après quelque entretien d'une amitié actuelle, il le quitta pour se préparer à la mort par la réception des Sacremens : il les reçut avec une grande piété et une présence d'esprit toute entière. Il mourut le lendemain, 4 de mars 1651, à midy, âgé de 56 ans. Son visage, après sa mort, parut d'une beauté charmante.

MORT DE DOM JEAN HUYNES.— Au mois d'aoust suivant mourut à Saint-Germain-des-Prez Dom Jean Huynes (1), natif de Beauvais, religieux qui possédoit les vertus dans un souverain degré. Il fit profession à Rhedon, le 21 de may 1630, âgé de 21 ans. Il aimoit la solitude et fuyoit sur toutes choses l'oisiveté : assidu à l'office divin, ses grands travaux pour la Congrégation ne l'en dispensèrent jamais. Il avoit l'esprit fin et délié et Dieu lui avoit donné du talent et du goût [870] pour faire l'histoire des monastères sur les titres et

(1) Dom (Martin) Jean Huynes, un des plus remarquables érudits de la première période de la Congrégation de Saint-Maur. Sur sa personne et ses travaux, on peut consulter : *Dom François : Bibliothèque...* t. I, p. 523 ; t. IV, p. 123 ; *Dom Tassin : Histoire littéraire...*, p. 57-58 ; *Vanel : Nécrologe...*, p. 11 ; *Dom U. Berlière : Nouveau Supplément...*, p. 286-288 ; *Hyp. Sauvage : Le bénédictin Dom Huynes. Sa vie, son œuvre et ses manuscrits*, dans *Revue de l'Anjou*, (1877), p. 139-155.

les pièces originales. Il fit celle du Mont Saint-Michel (1) et celle de Saint-Florent (2) dont Mrs. de Sainte Marthe se sont servis dans leur *Gallia Christiana*. Il avoit dessein de faire un pouillé général des bénéfices de France sur les titres et originaux, mais il lui auroit fallu une vie plus longue (3). Il étoit occupé à mettre en ordre le chartrier de Saint-Germain des Prez lorsqu'il tomba malade, le jour de l'Assomption de la Vierge. Trois jours après il cessa de vivre, où comme s'expriment les mémoires, il cessa de travailler et fut universellement regretté de tous ses confrères qui perdoient en lui un modèle accompli de toutes les vertus.

DE FRÈRE ANTOINE VERNADET (4). — Frère Antoine Vernadet, qui mourut deux mois après, avoit été pendant le court espace de sa vie religieuse l'exemple des religieux les plus consommés. Il naquit à Vernadet (5), dans le diocèse de Clermont, près de la Chaise-Dieu où, à l'âge de 30 ans, il se présenta pour être religieux convers. Le R. P. Dom Marc Bastide, visiteur de la province, étant arrivé à la Chaise-Dieu pour y faire sa visite on lui présenta ce postulant et, comme il avoit un grand discernement des esprits, il reconnut d'abord dans son entretien un naturel excellent, un esprit docile, des mœurs innocentes, une vocation pure et désintéressée accompagnée d'une ingénuité et d'une simplicité si grande qu'il crut dès lors devoir l'envoyer au noviciat à Saint-Augustin de Limoges. Pénétré de la grâce qu'on lui faisoit, il partit sans différer, la tendresse de ses parens et l'affection de ses amis ne put retarder son voyage d'un seul moment. Il fit ce voyage, qui ne laissoit pas d'être long et incommode à cause des montagnes, à pied et en très peu de jours s'entretenant du bonheur qu'il y a de servir Dieu. Arrivé à

(1) Elle a été publiée par M. de Beaurepaire dans la Société de l'*Histoire de Normandie*, année 1872-1873, en 2 vol. in-8°.

(2) Il en existe trois exemplaires manuscrits, dont l'un à la Bibl. Nat., ms. fr. 19682 ; l'autre aux Archives de Maine-et-Loire ; le troisième à la Bibl. d'Angers, ms. 769. De cette histoire, il n'a été publié que des extraits.

(3) Ce début de Pouillé n'en forme pas moins de 2 volumes in-fol. qui sont conservés à la Bibl. Nat., ms. lat., 11813 et 11814. — Dom Huynes avait composé aussi une histoire du *Prieuré de Saint-Christophe en Touraine* qui a été publiée par P. NOBILLEAU dans le *Bulletin de la Société archéol. de Touraine*, t. IV (1880), in-8°.

(4) Cf. Bibl. Nat., ms. fr. 17675, p. 205-211.

(5) Il s'agit sans doute de La Vernède (Haute-Loire), le nom donné par le manuscrit étant manifestement une erreur de copiste.

Limoges il ne fut point tenté du désir d'aller voir les curiositez du pais [871] Il ne songea qu'à se donner à Dieu et le plus tost lui paroissoit encore bien long.

A Saint-Augustin, on reconnut d'abord dans sa phisionomie, dans ses réponses simples, innocentes et modestes, qu'on pouvoit espérer quelque chose d'extraordinaire d'un sujet qui avoit de si grandes dispositions à la vertu. Son Père Maître l'appliqua, dès son entrée, au service de la cuisine sous ceux qui y travailloient. Ce zélé postulant, ravi d'avoir des occasions de pratiquer l'humilité et d'obéir aux domestiques mêmes, prit occasion de tout ce qu'il faisoit pour s'élever à Dieu, tantost le priant de nétoier les tâches de son âme et de la rendre pure, tantost le suppliant de le délivrer du feu de l'enfer. Le tems de luy donner l'habit religieux étant venu, il se disposa à le recevoir saintement par une confession générale de toute sa vie qui fit connoître à son confesseur qu'il avoit conservé son innocence baptismale dans une infinité d'occasions que le monde luy avoit offertes de la perdre. Il se conserva dans cette pureté le reste de sa vie et ses confesseurs, après l'avoir entendu, étoient obligés d'exiger de luy qu'il s'accusât de quelque faute du passé ; encore avoient-ils de la peine à trouver dans ce qu'il confessoit une faute vénielle volontaire. Après quelques mois de probation, on le chargea de la cuisine en chef, du soin de la dépense et de faire le pain pour les religieux et les pauvres. Tous ces emplois si différens et si laborieux n'altérèrent jamais sa disposition intérieure. Toujours dans la même égalité et le même calme d'esprit, il faisoit tout avec recueillement et modestie et contentoit tous ceux qui avoient affaire à lui [872].

Quelque charmante que soit la situation du jardin de Saint-Augustin où ses emplois l'appelloient souvent et quelque capable qu'elle soit d'attirer les regards les moins curieux par l'aspect des belles prairies, des bocages et des vergers qui sont baignés par la rivière de Vienne et, d'un autre côté, par l'agréable perspective que forment la ville de Limoges, son église cathédrale, le Palais épiscopal et ses autres bâtimens, jamais il ne leva les yeux pour se donner cette légère satisfaction, pratiquant à la lettre dans toute la conduite de sa vie ce que Saint-Benoist demande de ses parfaits disciples dans son 12^e degré d'humilité : « D'avoir toujours et en « tous lieux, par un sentiment respectueux de la Majesté redouta-
« ble de Dieu, la tête modestement inclinée, les yeux abaissez en
« terre, disant avec le publicain de l'Evangile et dans les mêmes

« sentimens : Seigneur, je suis pécheur, je ne suis pas digne de lever
« les yeux au ciel. »

Quoiqu'occupé dans des emplois de dissipation, jamais on ne le surprit dans aucune faute volontaire dans l'observance des Règles, ny dans l'infraction du silence. Toujours attentif sur lui même, il remplissoit ses devoirs avec tant de présence d'esprit que rarement étoit-il obligé de parler et qu'il ne le faisoit toujours qu'en très peu de paroles, s'étudiant même au silence lorsqu'il ne pouvoit se dispenser de parler. Tout son tems étoit partagé entre le travail, les saintes lectures et l'oraison et, parmi ses différentes occupations, il ne manqua jamais de donner à ce dernier exercice le temps que la religion prescrit. Son zèle pour le travail [873] le rendoit infatigable ; souvent il étoit obligé de se dérober le tems de son sommeil et de ses repas qu'il ne pouvoit point prendre qu'à des heures fort incommodes ; mais l'obéissance adoucissoit toutes ses peines. Dieu ne voulut pas laisser sans récompense une si sainte vie. Après trois ans de profession, il l'appella à luy par une mort précieuse à ses yeux. Voicy de quelle manière le nécrologe de Saint-Augustin parle de lui : « Frère Antoine Vernadet, convers, décéda le 27 d'octobre 1651. Il fit en peu de tems un grand progrès dans la vertu : son humilité, son obéissance, sa soumission, sa patience, sa modestie, son silence, sa fidélité à toutes les observances étoient rares. Il étoit fort laborieux et son travail luy étoit doux parce qu'il le faisoit toujours en la présence de Dieu, et on peut dire de luy : *Consummatus in brevi explevit tempora multa*, car il ne vécut que trois ans après sa profession. »

MORT DE DOM FIRMIN RAINSAINT (1). — On perdit 13 jours après, dans la personne de Dom Firmin Raisant (2) un des plus grands hommes et des plus spirituels de la Congrégation. Il étoit natif de bourg de Suippe (3), dans le diocèse de Reims. A l'âge de 16 ans il se consacra à Dieu dans le monastère de Saint-Vanne de Verdun, où il reçut l'habit des mains du R. P. Dom Didier de la Cour, le 20 d'avril 1612. On n'exagérera point en disant que lorsqu'il prit l'habit religieux, il se revêtit en même tems de l'esprit de saint Benoist,

(1) Cf. Dom Nège, *Annales*, (ms. lat. 13.861), p. 603-605.

(2) Voir *Histoire de la Congrégation de Saint-Maur*, t. II. p. 126, note 5.

(3) Suippes, arr. de Châlons-sur-Marne, (Marne).

esprit d'humilité, de ferveur, d'oraison. Il avoit un naturel bouillant et tout de feu dont Dieu se servit pour l'humilier et lui faire pratiquer la vertu. Il embrassait volontiers les occasions d'humiliation, de mortification et les austeritez de la vie religieuse devinrent ses délices. Appliqué à l'étude, il se rendit habile rhétoricien, excellent philosophe, sçavant théologien et se mit bientôt en état d'enseigner aux autres ces sciences ; mais il fit un progrès [874] incomparablement plus grand dans la théologie mystique, dans laquelle il goutoit souvent les délices de la contemplation par une effusion des lumières du Très Haut.

Les grands talens que Dieu lui avoit donnez et la fidélité avec laquelle il en faisoit usage pour la gloire de Dieu, obligèrent les Supérieurs à le mettre dans les premières charges : il étoit prieur de Saint-Vanne lorsqu'il arriva de grands troubles dans sa Congrégation à l'occasion de la vacance ou de la perpétuité des Supérieurs. Dom Philippes François, abbé de Saint-Airi, vouloit que les Supérieurs vaquassent au bout de cinq ans, faute de quoi il prétendoit que tous les chapitres généraux et toutes les professions étoient nulles ; les autres soutenoient au contraire que, pour des nécessitez et manque de sujets, on pouvoit les continuer, que du vivant même du réformateur on n'avoit point observé le *quinquennium* et qu'on avoit continué les Supérieurs tant qu'on avoit voulu. Les esprits s'échauffèrent de part et d'autre de telle sorte que l'affaire fut portée à Rome. Le Pape le renvoya au Révérendissime François de Lorraine, évêque de Verdun, qui condamna Dom Philippes François. Celui-ci loin de se soumettre appella comme d'abus des sentences du prélat au Parlement de Paris où il fut condamné. Dom Firmin Rainsant, qui souhaitoit la paix parmi ses frères, écrivit une grande lettre à l'évêque de Verdun sur les contestations présentes dans laquelle, quoi qu'il fasse profession de rapporter les raisons des deux parties, on voit bien qu'il penche pour la continuation (1). Il nous y apprend une circonstance de la mort du R. P. Dom Didier de la Cour qu'il est bon de rapporter, qui est que tous les supérieurs de la Congrégation y assistèrent à l'exception de Dom Philippes Fran-

(1) En voici le titre : « Lettre adressée à Mgr. le Prince François de Lorraine, évêque de comte de Verdun, prince du S. Empire, pour l'éclaircissement du différent entre les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe. » 1630, in-8°.

gois qui, huit jours auparavant, étoit allé à Plancy (1) et des [875] supérieurs de la Franche-Comté à cause de leur éloignement ; que Dom Didier les reconnût tous pour supérieurs quoiqu'ils eussent été continuez au delà des 5 ans, qu'il fit sa confession générale au R. P. Dom Claude François, président de la Congrégation de Saint-Vanne et reçut tous les sacremens de sa main.

L'an 1630, le cardinal de Richelieu étant devenu abbé de Cluny et voulant réformer cette illustre abbaye de même que les monastères qui en dépendoient et voyant que les Pères de la Congrégation de Saint-Maur avoient de la peine à se charger de ce soin, s'adressa aux Pères de Saint-Vanne qui y envoièrent un essaim de 18 religieux, la plus part excellens sujets qui auroient pu faire bien du fruit s'ils avoient eu un meilleur chef (2). Dom Firmin Rainsant fut un d'eux et, peu après, fut fait prieur de Ferrières ou l'abbé avoit appellé des religieux de l'Observance de Cluny. Ce n'étoit point assés au Cardinal d'avoir réformé Cluny, il voulut aussi l'unir à la Congrégation de Saint-Maur et des deux corps n'en faire qu'un. Il fit pour cet effet, en 1634, un concordat qui fut exécuté deux ans après par la tenue de chapitre général qui se fit à Cluny des deux Congrégations réunies en une. Dom Firmin s'y trouva et fut élu définiteur et ensuite prieur de Saint-Martin des Champs. Mais le P. Rollet qui avoit été nommé assistant du R. P. Général et prieur de Saint-Germain des Prez aiant refusé l'un et l'autre et s'en étant retourné dans sa Congrégation de Saint-Vanne, Dom Firmin fut fait assistant à sa place et fit en cette qualité le concordat de Lagny en 1638 (3).

A peine les Supérieurs furent-ils revenus de ce chapitre qu'ils apprirent la prise de Corbie par les Espagnols, sur lesquels les François le reprirent peu après. Ces deux sièges furent suivis d'une tempête terrible [876] contre la Congrégation. La Cour voulut faire le procès au prieur et chasser les religieux de l'abbaye : il fallut y envoyer un homme de tête qui ne fut point suspect et qui

(1) Plancy, arr. Arcis-sur-Aube, (Aube).

(2) Dom Martène veut parler de Dom Hubert Rollet. En fait, parmi les religieux venus de Saint-Vanne à Cluny et qui se stabilisèrent en 1636, la plupart ainsi que Dom Rainsant optèrent pour la Congrégation de Saint-Maur après la séparation de Cluny et Saint-Maur ; quelques-uns demeurèrent à Cluny et d'autres rentrèrent à Saint-Vanne.

(3) Sur ces événements, voir plus haut, *Histoire de la Congrégation de Saint-Maur*, tome II, p. 135 sq.

appaissât les troubles. Dom Firmin Rainsant fut celui sur qui on jetta les yeux et il y remplit toutes les espérances qu'on avoit conçues (1).

Au chapitre suivant, de même qu'à tous ceux où il se trouva, il fut élu définiteur et fut successivement visiteur de France, prieur du Collège de Cluny et prieur de Corbie. Il étoit dans cette dernière maison lorsque se fit la désunion des deux Congrégations après laquelle il choisit de rester dans celle de Saint-Maur où il voioit une observance exacte et un régime plus solide ; mais pour aller au devant des scrupules et des peines qu'on pourroit lui faire, du consentement du P. Tarisse, il alla à Rome poursuivre un Bref de translation et de stabilité dans la Congrégation de Saint-Maur, tant pour lui que pour ses confrères qui étoient venus de Saint-Vanne à Cluny et qui vouloient pareillement se stabilier dans la Congrégation de Saint-Maur (2).

En conséquence de ce bref, il fut fait prieur de Saint-Germain des Prez en 1645 et, trois ans après, étant définiteur au chapitre de 1648, il demanda et obtint sa décharge de la supériorité pour confondre ceux qui accusoient les Supérieurs de vouloir se perpétuer dans leurs dignitez et pour faire voir qu'il sçavoit aussi bien obéir que commander. Mais le chapitre suivant ne voulut pas le laisser inutile et le nomma visiteur de Bretagne. C'est ce qui lui causa la mort. Etant tombé de cheval, il se cassa la jambe et la fièvre étant survenue l'enleva de ce monde dans le monastère de Lehon, le 8 de novembre 1651. Il fut enterré dans la nef proche le saint Dom Noël Mars.

Dom Rainsant étoit un homme fervent, laborieux et zélé pour l'observance régulière, pathétique dans ses exhortations et plus persuasif encore par ses exemples que par ses paroles. Son naturel bouillant lui donna souvent occasion de pratiquer la vertu, et lorsque, par surprise, il lui échappoit quelque parole de vivacité, aussitôt il rentroit en lui même, se faisoit confusion, alloit trouver le religieux auquel il avoit parlé, se jettoit à ses pieds et lui demandoit pardon ; mais il avoit tellement pris sur lui qu'il s'échappoit rarement, toujours tranquille, l'esprit uni à Dieu et toujours attentif sur lui même. Dans le tems de l'oraison, il étoit tellement absorbé en Dieu qu'il en perdoit l'usage des sens. Sa pénitence étoit extrême

(1) Voir, *ibidem*, tome II, p. 140 sq.

(2) Voir plus haut, p. 21, note 3.

et l'on en sait des particularitez que l'on aurait peine à croire. Il étoit d'ailleurs très scavant, capable de composer des ouvrages d'érudition et parlait pertinemment sur toutes sortes de matières. Il nous a laissé des méditations sur les Evangiles pour tous les jours de l'année et pour les fêtes et principaux mystères ; on en a fait jusques à trois éditions (1). Il composa encore un traité de l'oraison, un autre de la manière d'élever les novices et les jeunes profès et un dernier des moiens d'arriver promptement à la perfection (2).

MORT DE M. ANTOINE BIGOT DE CHANGAT. — Sa mort fut suivie de près de celle de Mre. Antoine Bigot de Changat, prêtre, qui méprisant les honneurs et les richesses du siècle embrassa l'humble qualité de commis, ou donné dans la Congrégation. Occupé toute sa vie dans des emplois très vils, il donna de grands exemples d'humilité, surtout au monastère de Tyron où il vécut long tems. Il s'étoit réservé l'usage de ses biens qui étoient considérables, mais il ne les employa qu'à des œuvres de piété. Il [878] oublia la chair et le sang et, à sa mort, il légua tous ses biens aux pauvres et aux églises. Il alla recevoir la récompense d'une sainte vie et mourut le 30 de novembre à Tyron.

MORT DE M. D'ARTIS (3). — Nous pouvons joindre à ces morts illustres celle de M. d'Artis, le plus fameux docteur et professeur en droit de l'Université de Paris. Il avoit été amy du P. Tarsisse lorsqu'il étoit dans le siècle et luy avoit servi comme de précepteur lorsqu'il apprit le latin à Rhodéz. Cette amitié se conserva toute leur vie. Le P. Tarsisse aiant été élevé à la charge de Supérieur Général, il prit M. d'Artis pour le conseil de la Congrégation. Tout ce que gaignoit ce pieux professeur étoit employé à élever de pauvres écoliers, à soulager de pauvres vierges et à marier de pauvres filles. Lorsqu'il plut à Dieu de l'appeller à lui, il fit par son testament plusieurs legs pieux et la Congrégation son héritière universelle,

(1) Voir plus haut, p. 75-76.

(2) Cf. Bibl. Nat. ms. fr. 19629 : « Les industries du maistre des novices en la Congrégation de Saint-Maur, ordre de Saint-Benoist ; original du R. P. Dom Firmin Rainssant. », ms. de 148 feuillets. et ms. 19630, copie du précédent avec corrections de l'auteur.

(3) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 184-185. Voir plus haut, *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, tome III, p. 92.

sans exiger aucunes prières et sans aucunes charges (1). Le P. Général lui fit un service magnifique à Saint Germain-des-Prez et fit faire pour lui dans toute la Congrégation les mêmes prières que pour les religieux. Il mourut le 22 d'avril 1651.

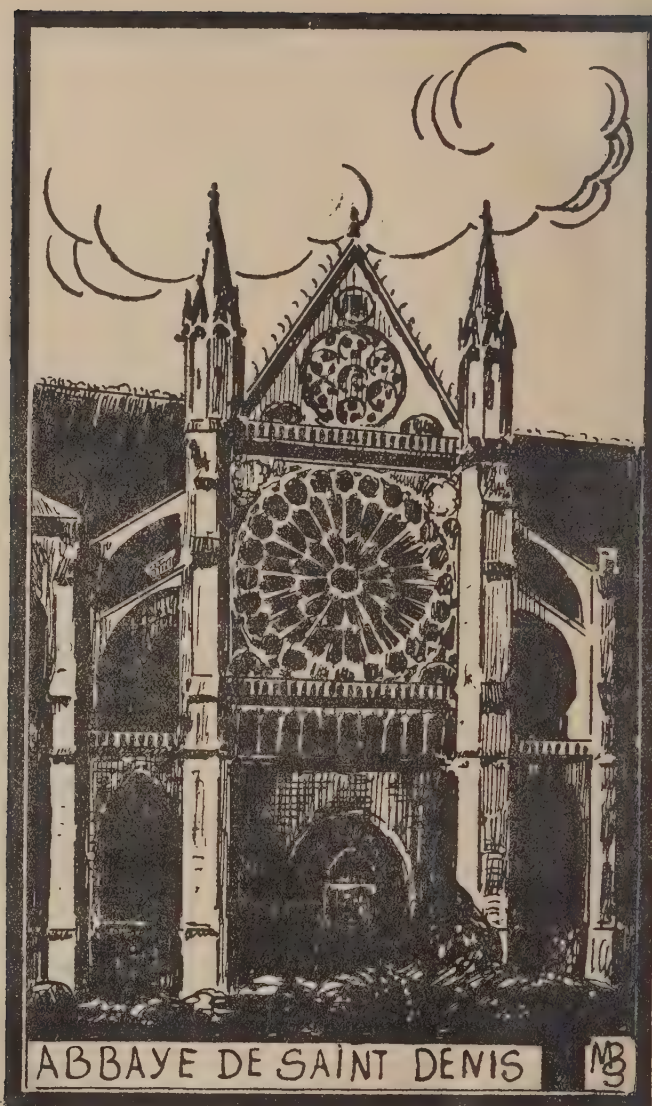
(1) Dom Audebert, (loc. cit.), note à ce sujet que « tous legs payés et acquittés, sa succession vaudra vingt mille livres ». Il avait en outre cédé une partie de sa bibliothèque à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

GUERRE CIVILE (1). — Cette année funeste à la Congrégation par le pillage et les facheux accidens arrivés à plusieurs monastères durant les guerres civiles. Je commencerai par l'abbaye de Saint-Denys, la plus illustre de toutes (2), qui fut le théâtre d'une infinité de calamitez. Le cardinal Mazarin étant rentrée en France sur la fin de janvier 1652, alla trouver le Roi à Poitiers avec une puissante armée conduite par le maréchal d'Hocquincourt. Sitost que ce ministre parut, le Parlement qui l'avoit proscrit et banni du royaume renouvella ses arrests ; le Duc d'Orléans qui les avoit fait rendre se déclara hautement pour les Princes, comme firent plusieurs [879] villes qui refusèrent l'entrée au Roi, sous prétexte que le cardinal Mazarin étoit avec lui : de ce nombre furent Angers, Orléans, et Paris. Le Prince de Condé qui avoit eu du dessous en Guyenne se rendit à Orléans, où il arriva le 2 d'avril et se mit à la tête des troupes qui l'attendoient. De là il vint à Paris, persuadé que cette capitale du Royaume donneroit le mouvement aux autres villes et seroit seule capable de rétablir ses affaires. Le Roi informé de ce qui se passoit revint à Saint-Germain-en-Laye avec une partie de ses troupes, sur la fin du mois d'avril et voulans s'assurer de la ville de Saint-Denys y envoya 4 compagnies de ses gardes suisses et une brigade de 14 matres des cavaliers du Cardinal, sous le commandement de M. Dumont, capitaine suisse, lesquels y arrivèrent le 1^{er} jour du mois de may.

(1) Cf. Dom Nègre, *Annales*, (ms. lat. 13861), p. 605-606. Sur ce paragraphe s'achève la rédaction des *Annales* de Dom Mège. — Voir aussi, *Mémoires de Dom Audebert*, p. 209-210 ; 220-222 ; 226-229.

Sur cette campagne, troisième guerre civile de la Fronde qui dura de septembre 1651 à février 1653, on peut consulter A. CHERUEL : *Histoire de France sous le ministère de Mazarin*, tome I.

(2) En marge du manuscrit original (p. 878), on trouve cette note : « Histoire de Saint-Denis par Dom Félibien, page 483 et suiv. »



ABBAYE DE SAINT DENIS

MB
9

SIÈGE DE SAINT-DENYS (1). — Le Prince de Condé qui vouloit donner aux Parisiens des preuves de son attachement à leurs intérêts résolut de se rendre maître de Saint-Denys, croiant qu'il réussiroit d'autant plus dans cette entreprise qu'il sçavoit que la plus grande partie des murailles étoit rompues et que la garnison étoit trop faible pour lui résister. Le samedi 11^e de may, au sortir du Palais où il avoit été toute la matinée, il monta à cheval en disant « Qui m'aime me suive, allons battre les mazarins ». Il alla suivi d'un grand nombre de personnes rejoindre les troupes qui s'étoient rendues par son commandement à la porte de la conférence où le Duc de Beaufort l'attendoit. Là fut prise la résolution d'attaquer la ville de Saint-Denys. Ce bruit s'étant répandu dans Paris, son armée qui n'étoit composée que de 1.500 hommes, se trouva être de 7 à [880] 8.000, la plus part artisans. Il n'étoit resté à Saint-Denys que deux compagnies suisses et 10 cavaliers du régiment Mazarin qui, étant sortis sur les 5 heures du soir pour découvrir la marche des ennemis, furent bientôt repoussez par un gros de cavalerie qui avoit pris les devans. Les bourgeois de la ville occupez à garder la porte de Paris vinrent au secours et repoussèrent les cavaliers du Prince jusques à la Croix Saint-Quentin. En même tems, le Duc de Beaufort à la tête de 7 à 800 chevaux parut sur les hauteurs du côté de Saint-Ouen, marchant à petits pas le long de la rivière et vint se poster à la maison du port de Saint-Denys, dite la maison de Seine. Il envoya de là un détachement pour faire le coup de pistolet à la porte de Pontoise et s'emparer du pont Saint-Ladre. Le Sr. Dumont qui commandoit dans la ville fit une sortie sur eux avec 30 bourgeois soutenus de 15 suisses qui chassèrent les ennemis. Le Duc de Beaufort s'avança sur-le-champ avec 200 chevaux, reprit le pont et se retira ; un moment après, les assiégés dans une seconde sortie, reprirent ce poste mais furent après repoussez jusques dans la ville : l'enseigne de Mr. Dumont fut tué dans cette attaque avec 4 ou 5 suisses, sans perte d'aucun habitant.

Pendant que les choses se passoient ainsi au dedans et au dehors de la ville, les religieux de l'abbaye travailloient à la sureté de leur monastère et à voir comme ils devoient se comporter dans cette

(1) Cf. A. CHERUEL, *op. cit.*, p. 162 sq. Voir, pour ce qui concerne l'abbaye de Saint-Denys, DOM FÉLIBIEN : *Histoire de l'abbaye de Saint-Denys en France*, p. 483-490.

occasion. Ils avoient désia pris la précaution de cacher le trésor de leur église. Mr. Dumont qui les aimoit leur donnoit avis journellement de tout ce qui se passoit et les avoit avertis plusieurs [881] jours auparavant que Mr. le Prince avoit des desseins sur la ville de Saint-Denys ; au moien de quoi le P. Prieur donna de bonne heure tous les ordres nécessaires pour la garde des portes et la sureté des effets. Mr. Dumont voiant que les ennemis s'étoient saisis des avenues de la ville et qu'effectivement ils l'attaqueroient bientost, alla trouver le P. Prieur (1), lui promit de servir l'abbaye en tout ce qu'il pourroit, mais aussi il le pria qu'en cas qu'il fût poussé, lui et ses gens pussent avoir une retraite dans l'abbaye. Le Père Prieur le lui promit et l'assura que sa communauté feroit ce qui seroit possible pour seconder le désir qu'il avoit de bien servir le Roi et de se bien deffendre dans cette rencontre. Fort peu de tems après, qu'il se fut retiré, le baillly de la ville avec les échevins et 3 ou 4 des principaux habitans vinrent demander conseil au R. P. Prieur sur ce qu'ils avoient à faire ; il les renvoia au sous-prieur des anciens qui leur dit qu'ils scavoient l'état et les forces de la ville, que c'étoit à eux d'aviser ce qu'ils avoient à faire ; pour nous, ajouta-t-il, qui n'en avons pas connoissance nous ne pouvons nous mêler que de prier Dieu : le P. Prieur dit la même chose, ajoutant seulement qu'ils ne fissent rien contre le service du Roi.

A peine le baillly et les siens s'étoient-ils retirez, que 4 ou 5 seigneurs de marque qui alloient à Saint-Germain en Laye et qui n'ayant pu passer, s'étoient jettez dans la ville où ils se trouvoient assiégés, vinrent trouver le P. Prieur et lui dirent, le baron de Brion portant la parole, que se trouvant arrêtez dans la ville ils venoient lui faire offre de leurs services et que, s'il vouloit, ils établiroient un corps de garde à la porte de l'abbaye ou de l'église ; mais [882] qu'il devoit faire réflexion que la ville n'étoit pas en état de deffense, que le Gouverneur commençoit à perdre tête voiant qu'il avoit à soutenir plusieurs attaques, que Mr. le Prince étoit aux portes avec 7 à 8.000 hommes, et autres semblables discours qui ne tendoient qu'à disposer les religieux à se rendre. Le P. Prieur les remercia de leurs offres et leur dit qu'il falloit attendre ce qui arriveroit ; que s'ils avoient besoin de quelque chose il tâcheroit de les servir. Il ne laissa pas d'entrer en défiance et fit scavoir au Sr. Dumont les discours que

(1) Dom Ignace Philibert.

ces Mrs. lui avoient tenus, lui donnant avis surtout de prendre garde que ce ne fussent des gens de Mr. le Prince envoyés pour solliciter la ville à se rendre. Il n'eut pas le tems de recevoir réponse. Le Prince de Condé étant arrivé devant Saint-Denys sur les 10 heures du soir à la tête de toute son armée, il la fit ranger en bataille et envoya le comte de Gaucourt sommer le Sr. Dumont de rendre la ville et, sur son refus, donna ses ordres pour l'attaquer. Aussitôt le bourdon sonna l'alarme, tous les religieux de qui l'on pouvoit tirer quelque service furent envoyés en différens postes de la maison, les autres allèrent devant le Saint-Sacrement faire des prières. On brûla une botte de paille au haut du clocher pour avertir que la ville étoit assiégée et l'on répondit à ce signal par un semblable feu de Saint-Germain-en-Laye (1). A la première décharge que firent les assiégés les ennemys qui s'étoient désia emparez d'une demy lune, lâchèrent le pied et se retirèrent en désordre plus de 500 pas ; Mr. le Prince resta lui second sur le bord du fossé.

Après avoir rallié avec bien de la peine sa troupe épouvantée, il disposa l'attaque d'une autre façon. Il mit 12 à 1500 hommes de recrûes des régimens de Condé et de Bourgogne à la tête, avec la noblesse et les volontaires derrière pour les soutenir, et à la queue tous ces gens ramassez afin que, s'ils venoient à fuir, ils le fissent sans déranger [883] les autres. Dans ce nouvel ordre, il renouvela l'attaque que la garnison soutint durant trois quarts d'heure avec toute la vigueur possible dans un lieu destitué de toute fortification et même de murailles en plusieurs endroits. Il se rendit maître de la brèche et du rempart jusques à la porte de Paris, mais il perdit 100 ou 120 hommes qui restèrent morts dans le fossé, au lieu qu'il n'y eut aucun des bourgeois de tué ny de blessés, mais seulement 7 à 8 suisses tant tués que blessés. Le prince de Condé, maître du Rempart et de la porte de Paris s'avança jusques à la fausse porte de la Grande Boucherie qu'il trouva barricadée. Le Duc de Beaufort vint le joindre et quelque effort qu'ils fissent, ils ne purent forcer la barrière qu'après cinq quarts d'heure de combat et une perte de plus de 75 hommes de leur party, contre 7 ou 8 de la garnison tués ou blessés.

PRISE DE L'ABBAYE. — Les soldats du Prince s'étant emparez de la grande place se présentèrent devant la principale porte de

(1) Où se trouvait alors l'armée royale.

l'abbaye. Tous les Suisses et la plus part des habitants, hommes et femmes, s'y étoient réfugiés avec la meilleure partye de leurs meubles. Mais au lieu de penser à se défendre dans leur dernier retranchement, ils ne songeoient qu'à se cacher et à échaper pour ainsi dire au vainqueur. C'étoit une consternation générale : d'un côté l'on entendoit les lamentations des filles et des femmes toutes éplorées, de l'autre les cris des soldats du Prince qui menaçoient de mettre tout à feu et à sang. Dans cette extrémité Dom Victor Texier (1), sous prieur des religieux réformés, homme d'esprit et de résolution alla trouver le Sr. Dumont pour l'exhorter à se mieux défendre ou à capituler et ne pas exposer l'abbaye à être pillée et brûlée et tant de gens qui s'y étoient réfugiés à perdre la vie ; à quoy [884] Mr. Dumont répondit qu'il aimoit mieux périr que de se rendre et que la poudre ayant manqué à ses soldats ils n'étoient pas en état de faire une plus forte défense. Cependant les troupes du Prince pressoient de plus en plus et Mr. Dumont, touché des clameurs de la populace et des raisons de ses officiers, consentit que Dom Texier allât trouver le Prince pour le supplier de trouver bon que l'on envoyât à Saint-Germain-en-Laye savoir les intentions du Roi et promettre qu'après le retour du courrier on se rendroit. Le P. sous-prieur fut conduit au Prince qui mit la main au chapeau et lui dit, en l'embrassant de dessus son cheval : « Mon Père, je suis fâché que Dumont « qui est dans votre monastère m'oblige à le prendre de force, ce « qui ne se pourra faire que vous ne soyez pillés ou peut être brûlés « et puis on dira que je suis un diable ». Ensuite, ayant scû la proposition de Dumont, il ordonna de remener le Père et de mettre le feu aux portes ; mais Dom Texier n'ayant pu rentrer à cause que les soldats sur l'ordre qui venoit d'être donné ne cessoient de tirer, il se fit reconduire au Prince et lui demanda pour grâce de ne point faire donner l'attaque qu'il ne fût revenu. Le Prince lui donna un demi quart d'heure et fit cesser de tirer. Le Père profita de ce tems et voiant trois Suisses prêts à tirer sur le Prince qui étoit dans la

(1) Dom Victor Tixier, originaire d'Autun et profès à Saint-Martin d'Autun, le 29 juillet 1641, fut par la suite nommé administrateur de Saint-Corneille de Compiègne en 1654, puis prieur de Saint-Père de Chartres en 1657 et 1660, de Saint-Ouen de Rouen en 1663, de Saint-Etienne de Caen en 1666, de Saint-Germain-des-Prés en 1669 et 1672, de Saint-Melaine de Rennes en 1675, de Saint-Georges de Boscherville en 1681, 1687 et 1690 ; il mourut le 17 mars 1703 à Saint-Ouen de Rouen.

rue à découvert entre deux flambeaux allumés, il se mit promptement à la fenêtre, appella un officier et lui dit qu'il le rendoit responsable si ses soldats tiroient, dans le tems qu'on parloit d'accommodement, et ainsi, il détourna le coup ; ensuite aiant trouvé le Sr. Dumont il lui témoigna les intentions du Prince. Ce fut alors que ce commandant se voiant sans espérance de secours, sans munitions, [885] pressé au dehors par des troupes impatientes de la victoire et au dedans par les cris de tant de personnes en danger de leur vie, consentit que Dom Texier retourna vers le Prince pour sçavoir les conditions de la capitulation. Son Altesse répondit : « Je veux que « Dumont et tous les Suisses se rendent prisonniers de guerre, « les officiers sortiront à cheval, l'épée au côté, avec leur bagage « et auront la liberté de se retirer où ils voudront, sur leur parole, « les Suisses seront conduits à Paris sans être fouillez et leurs armes « mises en dépôt dans une chambre du monastère. » Ces conditions furent acceptées, signées et exécutées.

Les Suisses étant sortis, le Prince entra dans l'abbaye dont il donna les portes à garder à une douzaine de gentilshommes qui étoient autour de lui : précaution nécessaire pour empêcher les soldats d'entrer dans le monastère et de le piller. Lorsque le Prince eut mis pied à terre, il se trouva si fatigué du long tems qu'il avoit été à cheval que, ne pouvant presque marcher, il s'appuioit sur le P. Dom Texier. Il demanda quel jour et quelle heure il étoit et si l'on ne pourroit pas lui servir quelque chose, parce qu'il n'avoit pas mangé depuis 24 heures. Etant entré dans la grande cour de l'abbaye il fut salué par le P. Prieur des réformez, lequel supplia humblement S. A. de conserver le monastère et d'honorer la communauté de sa protection. Il répondit avec grands témoignages de bienveillance qu'il scavoit ce qu'il devoit à la maison, ce qu'elle étoit au Prince de Conty (1), son frère, qu'il la serviroit en ce qu'il pourroit, qu'il en auroit soin et qu'il ne lui seroit fait aucun tort. On lui servit et aux officiers de sa suite quelque rafraîchissement [886] dont il ne prit que très peu de chose ; après quoy il partit pour Paris laissant pour gouverneur à Saint-Denys le Sr. Deslandes avec 700 hommes et lui promit de lui envoyer des munitions, avec assurance que si l'armée du Roi venoit les assiéger, trois heures après qu'il seroit

(1) Le prince de Conti était abbé commandataire de l'abbaye de Saint-Denys.

averty il viendrait à la tête de 40.000 hommes les secourir. Après qu'il fut party, le P. Prieur donna ordre au P. sous-prieur d'aller dans la ville voir s'il n'y avoit pas des blessez qui eussent besoin de secours spirituels et corporels. Sur le midy, on apperçut du clocher l'armée du Roi qui venoit assiéger Saint-Denys. Cependant Mr. le Prince étant arrivé à Paris envoya au Sr. Deslandes trois chariots de poudre et de plomb.

L'ARMÉE DU ROY ASSIÈGE SAINT-DENYS. — Dès que le nouveau gouverneur fut averty que l'armée du Roi approchoit il fit toute la diligence possible pour se mettre en état de deffense. Il mit divers corps de garde, tant dans l'abbaye, que sur la plate forme de l'église et jusque sur les clochers, puis étant retourné dans la ville, il mit en ordre ses soldats qu'il eut beaucoup de peine à disposer, la plus part étant accablez de fatigue et de sommeil. L'armée du Roi commença son attaque pendant les Vêpres, par le même endroit que la ville avoit été prise par les gens du prince de Condé ; mais elle le fit avec tant de valeur et de résolution, qu'en moins d'un quart d'heure, ils passèrent sur le ventre des ennemys et se rendirent maîtres de la ville, tuant tout ce qu'ils rencontroient sans faire de quartier à personne. Les 700 hommes que le Prince avoit mis en garnison furent bientost réduits à 300 qui se sauvèrent bien vite dans le monastère et dans les clochers, ne songeant qu'à se cacher et se mettre en sûreté de la fureur des soldats du Roi, plutost [887] qu'à combattre. La ville étant reprise et les troupes du Roi rangées en bataille dans la Grande Place, le marquis de Saint-Maigrin (1) qui les commandoit fit sommer le Sr. Deslandes de se rendre. Il répondit qu'il ne pouvoit le faire qu'il n'eut envoyé au prince de Condé pour scavoir sa volonté. Cette résolution dans des gens qui commençoient à incommoder l'armée du Roi sur laquelle ils tiroient continuellement fit concevoir au marquis de Saint-Maigrin de brûler les portes de l'église (2) ; ce que ny les Espagnols, ny les Anglois, ny les hérétiques n'avoient osé faire. (3) Il fit, sur-le-champ apporter des fagots

(1) Jacques de Stuer de Caussade de la Vauguyon, marquis de Saint-Mégrin ; il fut tué peu après, lors de l'attaque de la Porte Saint-Antoine, le 2 juillet.

(2) A ce sujet, Dom Audebert (*Mémoires*, p. 221) remarque que « ces portes estoient dès la fondation faite en 633, dont l'une, suyvnt l'histoire, avoit esté prise par Dagobert, roy de France et fondateur de Saint-Denys, de l'église de Saint-Hilaire de Poitiers, après avoir forcé la ville. »

(3) On comprend l'amertume de cette réflexion, d'autant que le marquis de

contre la grande porte et ordonna à un cavalier de mettre pied à terre et d'y aller mettre le feu. Ce qu'il fit, mais à l'instant une pierre lancée du clocher lui écrasa la tête et le tua sur la place. L'embrasement des portes fut assés inutile, car personne n'entra par l'église et quatre soldats qui voulurent tenter le passage par cet endroit furent tuez dans le parvis. On chercha une autre entrée qui ne fut pas difficile à trouver ; mais il en couta cher à deux officiers qui entrèrent les premiers dans l'église et qui, tous deux, furent blessés par les soldats postez dans les galeries. Dès lors, les exercices réguliers cessèrent, on ne sonna plus les cloches pour l'office divin ; dès ce jour les Complices se dirent à basse voix dans une chambre commune du dortoir, le Saint-Sacrement fut porté dans la sacristie : on continua néant moins de dire des messes basses dans les chapelles du chevet. Cependant la nuit approchant, on distribua des rafraichissemens aux soldats du Roi qui étaient dans le monastère et l'on fit sortir du dortoir les filles et femmes. Les troupes du Prince profitèrent de la nuit pour se saisir de toutes les voûtes de l'église et se barricadèrent, tandis que celles du Roi qui étoient fatiguées se laissèrent aller au sommeil, sans faire de garde et sans avoir posé de sentinelles [888].

CALOMNIE CONTRE LES RELIGIEUX. — Le lendemain, sur les six heures du matin, le P. sous-prieur alla faire sortir du clocher quantité de filles et de femmes qui s'y étoient retirées. Le Sr. Deslandes fit assembler tous ses soldats et leur deffendit, sous peine de la vie, de faire aucun désordre dans les clochers particulièrement aux orgues et à l'horloge ; il avertit néant moins qu'il ne pourroit pas s'empêcher de lever les pierres de la platte forme pour s'en servir à se deffendre. Plusieurs soldats de Mr. le Prince se sauvèrent au nombre de plus de 50, d'autres quittèrent les armes et se mêlèrent parmi le bourgeois et les valets. Mrs. les officiers qui avoient trouvé si peu de résistance crurent qu'ils obligeroient bientost les ennemys de se rendre ; mais ils trouvèrent des gens déterminez et faisant feu continuellement sur eux. Cela leur fit croire que les religieux, qui avoient le Prince de Condé pour abbé, les aidoient, étant impossible qu'ils pussent subsister sans eau et sans beaucoup d'autres choses.

Saint-Mégrin eut d'abord une attitude plutôt soupçonneuse et blessante à l'égard des religieux de Saint-Denis, ainsi qu'on le verra plus loin.

Ce soupçon pensa faire mettre le feu à l'église. Mr. de Saint-Maigrin en menaça Dom Texier (1) s'il n'obligeoit les rebelles qui étoient dans le clocher à se rendre avant midy. Celui-ci lui répondit avec beaucoup de fermeté, prenant à témoin tous les officiers qui étoient présents, qu'il y avoit d'autres moïens d'obliger les soldats de Mr. le Prince à se rendre que de mettre le feu à l'église. Cependant l'ordre fut donné pour que le bois fût prest dans deux heures. Dans le même moment, on vint avertir le commandant que des troupes venoient de Paris au secours de la garnison. Il sortit à la tête de sa cavalerie et reconnut 4 ou 5 escadrons qui s'étoient avancez jusques à la croix panachée, mais qui voiant qu'on venoit au devant d'eux n'osèrent passer outre. On fit alors un vœu à Saint-Hippolythe pour obtenir de Dieu par les mérite de ce Saint martyr qu'il voulût bien détourner cet orage.

Les généraux de l'armée du Roi persuadez que [889] les religieux favorisoient la rébellion dépêchèrent ce jour-là plusieurs couriers en Cour pour les accuser devant Leurs Majestez et s'excuser ainsi de n'avoir pu encore réduire la garnison en faisant passer les religieux pour de mauvais serviteurs du Roi et partisans des Princes. La Reine qui estimoit la Congrégation n'en voulut rien croire et dit plusieurs fois que ces bons Pères étoient trop bons religieux et trop bons serviteurs du Roi : Sa Majesté alla même, voiant que tout le monde en parloit comme d'une chose constante, jusques à les excuser en disant, qu'ayant le Prince de Conti pour abbé, ils avoient cru devoir lui rendre ce service. Cependant Dom Texier, pour s'acquitter de la commission qu'il venoit de recevoir de Mr. de Saint-Maigrin, voulut monter au clocher dont il trouva l'entrée bouchée avec les pierres de la platte forme. Il fallut détruire cette muraille sèche pour le laisser passer et il fut reçu par le Sr. Deslandes qui le mena dans une petite chambre où tous les officiers qui étoient dans le clocher se rendirent, afin qu'il ne parlât point aux soldats et ne leur dît rien capable de leur faire perdre courage. Les exhortations de Dom

(1) On peut se demander pourquoi Dom Tixier est toujours chargé des négociations, soit avec l'armée du Prince de Condé, soit avec les troupes royales, tandis que le prieur, Dom Ignace Philibert, ne paraît pas. Cela peut s'expliquer, semble-t-il, du fait que ce dernier étant d'origine lorraine (né à Herméville, Meuse), aurait pu peut-être paraître suspect et jugeait préférable de ne pas se mettre en avant, afin de ne pas prêter à la calomnie. On le verra d'ailleurs plus loin, proclamer hautement l'innocence et le loyalisme de toute la communauté.

Texier ne purent rien sur son esprit, il traita les ordres de Mr. de Saint-Maigrin de menaces exprès pour intimider, ne voulut jamais prendre les suffrages des officiers et, sur ce qu'un d'eux avança qu'il ne falloit pas attendre à se rendre à la dernière extrémité, il lui répondit que s'il avoit peur il pouvoit s'en aller avec le Père, que pour lui il ne craignoit ny le feu ny les mazarins.

Mr. de Saint-Maigrin aiant poussé les Parisiens conduits par Mr. de Beaufort et les aiant obligé de se retirer au plus vite revint, comptant que les ennemis n'attendant plus de secours se rendroient [890] aussitost ; il dit au P. Prieur que les religieux assistoient les rebelles et que cela ne pouvoit être autrement. Le Prieur lui répondit de tous les religieux et lui fit voir qu'il y avoit plusieurs avenues aux voutes et au clocher qui n'étoient point gardées. Le sous-prieur lui aiant rendu compte de sa commission en regut un nouvel ordre de retourner au clocher pour dire aux ennemis qu'ils n'avoient plus de secours à attendre, puisqu'il venoit de le deffaire et, que si, dans une heure, ils ne se rendoient il feroit pendre le commandant et prendroit tous les autres à discrétion. Dom Texier fut regu comme la première fois, mais sans parler à d'autres qu'au Sr. Deslandes qui répondit qu'il ne se rendroit pas ce jour-là, mais que s'il ne lui venoit pas de secours il verrait le lendemain ce qu'il auroit à faire... Cette réponse rapportée au marquis de Saint-Maigrin fit redoubler les corps de garde dans toutes les avenues du clocher. Sur ces entre-faites il partit pour aller au devant des nouvelles troupes qui venoient sous la conduite de Mr. de Beaufort en plus grand nombre que les premières.

Etant revenu victorieux après avoir fait un grand carnage des ennemis, il tint un conseil de guerre où il fut conclu de se saisir de tous les religieux, de les interroger et, s'ils se trouvoient coupables, de mettre les soldats aux gardes à discrétion dans le monastère. Mr. le comte de Miossens (1) l'un des lieutenans généraux qui a été depuis maréchal de France sous le nom de Maréchal d'Albret fut chargé de cette commission. Il entra sur le soir dans la maison du chantre, manda le Prieur et toute sa communauté et, le voiant paroistre avec son sous-prieur seulement [891], après l'avoir beaucoup maltraité de paroles, il luy déclara qu'il le faisoit, lui et tous

(1) Gabriel-Phœbus d'Albret, comte de Miossens, nommé l'année suivante maréchal de France.

ses religieux prisonniers d'Etat. Ils s'excusèrent avec beaucoup d'assurance, se soumettant à être punis comme coupables de haute trahison s'ils étoient convaincus de faire subsister les rebelles. Plusieurs des anciens religieux et, entre autres Mr. de Bragelonne, sous-prieur prit leur deffense et appuia beaucoup sur leur fidélité. Dom Texier dit à ce général, qu'étant monté au clocher pour faire sortir plus de 300 filles ou femmes qui s'y étoient retirées et dont l'honneur n'étoit pas en sûreté, le Sr. Deslandes les avoit fait fouiller auparavant et que, comme elles avoient fait apporter avec elles de quoi vivre quelques jours, les ennemis s'en étoient emparez. C'étoit ce qui les faisoit subsister. Quelques officiers dont étoient Mr. de Romeville, lieutenant général de la cavalerie et Mr. de Gontery, capitaine des gens d'armes du cardinal de Mazarin, prirent le party des religieux et dirent qu'il falloit attendre au lendemain à exécuter la sentence du Conseil de guerre.

Le père sous-prieur étant revenu de chez Mr. de Miossens, renferma toutes les filles et les femmes dans le chapitre et mit deux soldats à la porte pour empêcher qu'il ne se fit aucun désordre. De là, étant allé par un effet tout particulier de la Providence du côté de la porte, il aperçut un soldat qui marchoit tout doucement le long des murailles d'une maison voisine, tenant d'une main une épée nue et de l'autre un pistolet, et suivy d'un autre soldat qui portoit deux sceaux d'eau ; il aperçut en même tems deux cordes qui pendoient du haut d'une gouttière de l'église, au bout desquelles étoient attachez deux sceaux. Il fit part de cette découverte à quelques officiers qui arrivèrent encore assez à tems pour voir ces soldats prêts à remplir les deux sceaux vuides. Le sous-prieur, avec la permission des officiers, fit alors ce que [892] d'autres auroient dû faire : il ouvre la porte et suivi de trois ou quatre soldats, va droit au lieu où étoient les sceaux, se saisit d'un de ceux qui pendoient et de sa corde, de même que des deux que le soldat avoit abandonnez et les porte tous les trois aux officiers. Cette action qu'il avoit faite au péril de sa tête, ayant essuyé le coup de pistolet de l'autre soldat qui heureusement ne blessa personne, fit voir l'innocence des religieux et leur zèle pour le service du Roi. Cette première découverte donna lieu à une seconde de bien plus grande conséquence dont il fut encore l'auteur. Il représenta au Conseil de guerre qu'il falloit attaquer la maison où répondoient les cordes qu'il avoit apperçues, parce que ce devoit être de ce lieu que les ennemis tiroient leur subsistance. Son sentiment fut suivy,

mais comme il y avoit du danger on demanda qui feroit l'attaque. Voiant que personne ne se présentoit, il répondit : ce sera moi. Sur le champ, on le conduit au corps de garde, on ordonne aux soldats de lui obéir, il met 12 fuseliers sous la porte du monastère pour entrer dans la maison dès que la première porte seroit enfoncée et, avec cinq autres soldats, savoir trois françois et deux suisses armés de haches, de coignées et d'une pièce de bois pour servir comme de béliet, il approche de la maison. Le signal donné par Dom Texier ils se mettent en devoir d'enfoncer la porte qui étoit très forte, les soldats du clocher qui scavoient l'importance de ce poste tirent continuellement et font pleuvoir une grêle de pierres pendant un quart d'heure que dura l'attaque. Pendant ce tems là, ceux qui étoient dans la maison prirent la fuite. Le 1^{re} porte étant rompue on enfonça du premier coup la porte de la salle où l'on trouva une grande table chargée de 9 à 10 couverts et de fort beau linge [893]. Le Père commanda au sergent qui étoit entré avec les 12 fuseliers d'empêcher que les soldats ne touchassent à la table, ny même au pain et au vin, jusques à ce qu'il eut fait venir un officier pour être témoin de ce qu'on avoit trouvé. Il sortit à l'instant et alla prier les officiers de députer quelqu'un d'eux pour voir les choses et en faire son rapport. Mr. de Marigny, enseigne aux Gardes, le plus jeune des officiers fut député. Il vit la table et le couvert auquel les soldats n'avoient osé toucher, mais qui aussitôt et dans un instant disparut. De la salle, le P. sous-prieur et Mr. de Marigny, avec six soldats, entrèrent dans la cuisine où ils trouvèrent le four plein de pain qui avoit été cuit ce jour là. Ils mirent un corps de garde dans la maison avec deffense de faire aucun désordre. Ces nouvelles portées aux officiers, ils ne purent assez témoigner d'amitié au sous-prieur et ils louèrent hautement sa sagesse dans toute sa conduite. Les officiers généraux envoièrent sur-le-champ un courier à Saint-Germain en Laye porter la nouvelle de ce qui s'étoit passé et la justification des religieux.

CAPITULATION. — Le lendemain matin, le Sr. Deslandes fit venir le P. sous-prieur et lui dit que le seul désir de conserver l'église et le monastère le faisoit capituler et qu'il en portât la nouvelle à Mr. de Saint-Megrin. Celui-ci ne voulut point d'autre composition que de se rendre prisonniers de guerre ; ce qui fit de part et d'autre recommencer les hostilités. On somma d'abord ceux qui étoient dans les tours de la porte de se rendre et sur leur refus on commanda 16 fuse-

liers pour les attaquer ; mais se voyant si pressez et deux des leurs aiant été tuez d'un coup, ils se rendirent prisonniers de guerre. Ceux qui étoient dans les clochers, voyant l'accord de leurs camarades, demandèrent une seconde fois à capituler [894]. Mr. de Saint-Megrin dicta les articles, scavoir qu'ils seroient tous prisonniers de guerre et qu'ils seroient conduits à Saint-Germain en Laye. Il envoya ensuite Mr. de Marigny au clocher pour désarmer les soldats et officiers. Pendant ce tems là, les généraux n'ayant point du pain de munition pour la subsistance des soldats en demandèrent au bailliy et aux officiers de la ville, lesquels eurent recours au P. Prieur. Par son ordre, on leur donna 7 ou 800 petits pains qui avoient été faits pour les pauvres à l'ordinaire et l'on en fit cuire toute la nuit, autant pour donner le matin à Mrs. les généraux qui furent très satisfaits de cette prévoyance, aussi bien que de l'attention que l'on eut pour leur table à eux mêmes, pour leurs soldats et pour leurs chevaux. Les officiers et les soldats étant descendus des clochers, on les compta tous et on les envoya dès le même soir coucher à Argenteuil et le lendemain à Saint-Germain en Laye. Il n'y eut que le Sr. Deslandes à qui on laissa l'épée avec la liberté d'aller à Paris. Sitost qu'ils furent partis, les soldats des gardes-françoises entrèrent dans l'église et montoient déjà au dortoir pour piller ; Mr. de Saint-Megrin en étant averty s'y rendit lui même à l'instant avec d'autres officiers et les chassa hors du monastère.

Comme la nuit s'approchoit le P. sous-prieur crut qu'il devoit faire une reveüe générale par toute la maison pour voir s'il n'y avoit point de soldats cachez. Il commença par le clocher accompagné de 4 soldats aux gardes ; de là, il alla sur les voûtes, dans l'église, par tout le monastère et même dans les caves. Ils trouvèrent en différens endroits dix ou douze soldats de l'armée du Prince qui en furent quitte pour être fouillez et la plus part dépouillez. Le Père prieur donna ses ordres pour boucher les portes de l'église avec des planches et des pièces de bois et fermer les portes du monastère [895] dont on avoit enlevé les serrures. Il fit faire par des religieux une recherche exacte de tous les corps morts qui étoient sur les voûtes, dans les galeries, l'église et autres lieux et les fit tous enterrer le même soir dans le cimetière le plus voisin ; on traîna aussi hors de l'église un cheval qui avoit été tué dans la nef. Sur les dix heures du soir, le Père sous-prieur qui n'avoit rien pris de la journée et qui avoit extrêmement fatigué tomba en foiblesse, tous les autres religieux se sentant pareillement de cette rude journée

se retirèrent dans leurs cellules pour prendre un peu de repos.

Le mercredi 15 de may, on passa toute la matinée à balayer et netoyer l'église, le dortoir, les cloîtres, le chapitre et les autres lieux réguliers. L'après midy on reprit l'ordre des exercices et l'on chanta vêpres au chœur à l'ordinaire. Les officiers généraux étant prêts de partir pour retourner à Saint-Germain en Laye demandèrent un acte scellé du sceau de l'abbaye qui fit foi comme ils avoient apporté toute leur attention pour conserver l'église et le monastère et forcer les rebelles à se rendre ; ils donnèrent en même tems une attestation signée de leur main en témoignage du zèle et de la fidélité que les religieux réformez de l'abbaye avoient fait paroistre au service du Roy. On garda dans les infirmeries du monastère 8 officiers qui avoient été blessez ; ils y demeurèrent 3 semaines et témoignèrent toute leur vie, dans toutes les rencontres, leur reconnaissance des bons traitemens qu'ils y avoient receus.

Le vendredy 17 du même mois, le P. Prieur, nommé Dom Ignace Philibert, accompagné de Dom Victor Texier son sous-prieur et d'un autre religieux, se rendit à Saint-Germain en Laye. Ils allèrent d'abord saluer Mr. le Garde des Sceaux (1) et le meilleur ami de la Congrégation, lequel, après avoir lu l'attestation de Mrs. les généraux en témoigna sa joie. Mr. de Nogent, capitaine de la Porte, les [896] aiant rencontréz leur dit qu'on les avoit fait passer pour criminels, mais aiant vu la preuve du contraire dit qu'il n'y avoit rien de mieux. Le P. Paulin, Jésuite, confesseur du Roi, s'offrit pour les conduire chez la Reine, mais ils crurent devoir s'adresser à Mr. le marquis de Saint-Megrin et à Mr. le comte de Miossens. Le premier leur assigna l'heure et promit de les présenter. Pendant qu'ils attendoient dans l'antichambre de la Reine, Mr. de Sennegay, leur dit en passant : « que la Reine seroit bien aise de les voir, que « Sa Majesté n'avoit jamais voulu croire les faux rapports que l'on « avoit fait d'eux et que même elle les avoit excusez, voiant qu'on « regardoit la chose très certaine et qu'enfin, lorsqu'elle avoit appris « qu'ils étoient innocens, elle avoit dit avec satisfaction qu'elle ne « s'étoit pas trompée ». Mr. de Saint-Megrin arriva sur-le-champ et les introduisit. Sitost que la Reine les vit elle leur dit avec un visage riant : « Eh bien, mes pères, vous avez eu bien de la peine ;

(1) Mathieu Molé de Champlâtreux, garde des sceaux du 5 au 13 avril 1651 et du 9 septembre 1651 à sa mort, le 3 janvier 1656.

« je n'ai jamais voulu croire ce qu'on me disoit de vous. » Le Père Prieur aiant assuré Sa Majesté de sa fidélité et de celle de tous ses religieux, Mr. de Saint-Megrin confirma ce qu'il disoit et ajouta que les Pères avoient donné le pain de munition aux soldats et leurs infirmeries pour les officiers blessez : sur quoi la Reine témoigna beaucoup de contentement. Le Roi étant entré sur ces entrefaites dans la chambre de la Reine, le P. Prieur le salua et la Reine dit : « Mon fils, ce sont les bons Pères de Saint-Denys qui vous ont bien servy, « remerciez les et les priez de continuer ». Ensuite le Roi et la Reine sortirent pour aller à la messe, après laquelle le P. Prieur, désirant saluer le cardinal Mazarin s'avança et la Reine, prenant la parole dit : « Monsieur, Monsieur, ce sont là les Pères de Saint-Denys ; ce [897] sont les bons ». A quoi le cardinal répondit : « Ouy, Madame ce sont les bons » ; et comme il y avoit grande presse dans la galerie, le P. sous-prieur se trouva près du cardinal qui, le prenant par la main, lui dit : « Je vous remercie de vos soins et affections, continués toujours de servir le Roi et de prier Dieu pour Leurs Majestés ; où je vous pourrai servir ce sera de bon cœur. » Le P. Prieur de retour à Saint-Denys trouva les échevins de Paris, lesquels après avoir fait assembler les bourgeois dans la grande place, leur dirent de la part du Roi qu'ils eussent à porter du pain à Paris à l'ordinaire ; attendu que Sa Majesté avoit promis de faire éloigner les troupes à dix lieues de cette capitale et que la ville de Saint-Denys demeureroit neutre ; que s'il arrivoit quelque chose ils pourroient avoir recours au prévost des marchands et aux échevins de Paris, parce que le Roi avoit mis sous leur protection leur ville de Saint-Denys. Dès lors, le commerce recommença entre ces deux villes comme auparavant.

ACTIONS DE GRACES DE LA PROTECTION DE DIEU SUR L'ABBAYE. — Ce calme ne fit pas oublier les dangers extrêmes qu'on avoit couru depuis 8 jours. On ne pouvoit attribuer qu'à un effet de la protection du ciel sur l'église et sur le monastère qu'ayant été comme en proie à tant de soldats, aucun des religieux n'avoit été blessé, quoique quelques uns d'eux se fussent trouvez en danger de leur vie. C'est ce qui obligea d'en rendre de solennelles grâces à Dieu, le 21 de mai, qui étoit le lundi de la Pentecoste. On fit ce jour là une procession solennelle à laquelle les chanoines, les Récollets et toutes les paroisses de la ville se trouvèrent La châsse de Saint Hypolithe fut portée par 4 curés de l'exemption de l'abbaye. Les 8 jours

suivans les religieux firent après vêpres [898] une procession particulière à la chapelle de saint Hypolithe pour s'acquitter du vœu qu'ils avoient fait durant le dernier siège.

IRRUPTION DU DUC DE LORRAINE. — A peine commençoit on à respirer que le Duc de Lorraine (1) qui venoit, à la tête de 12.000 hommes, secourir l'armée des Princes enfermée dans la ville d'Etampes et assiégée par le vicomte de Turenne, jetta l'effroi dans tous les environs de Paris ; car sous prétexte de secourir les Princes il désoloit tout le pays partout où il passoit et la consternation fut si grande que la campagne demeura déserte... Le bruit qui courut qu'il devoit passer à Saint-Denys obligea de faire transporter aux Blancs-Manteaux tous les ornemens et l'argenterie de l'église, ne se servant que ce qui étoit précisément nécessaire pour l'office divin. Les religieuses même abandonnèrent leurs monastères pour se retirer à Paris. Le P. Prieur fit demander une lettre à M^{me} d'Orléans (2), sœur du duc de Lorraine, pour recommander à ce Prince l'abbaye de Saint-Denys. Cette pieuse princesse l'écrivit de sa propre main et pria son frère d'empêcher qu'il n'y fût commis aucun désordre. Cette lettre fut inutile parce que le duc de Lorraine ne passa point à Saint-Denys ; il ne demeura pas même longtems à Paris et fit, peu après, son accord avec le Roi et se retira (3).

LE ROY SE REND A SAINT-DENYS (4). — Après la retraite du duc de Lorraine, les Princes ne se sentants pas assés forts pour résister à l'armée du Roi firent avancer leurs troupes pour les mettre à couvert de Paris. Le Roi, de son [899] côté, vint à Saint-Denys où il arriva le 28 de juin, sur les 8 heures du soir ; sa Majesté fut suivie de ses deux armées commandées par les maréchaux de Turenne et de la Ferté qui faisoient dans les villages voisins des dégâts effroiables. Le Roi et la Reine entrèrent dans l'église pour y faire leur prière, puis s'allèrent promener dans les jardins où se tint un con-

(1) Sur l'attitude calculée du Duc de Lorraine, Charles IV, vis-à-vis des princes et à l'égard du roi, cf. A. CHERUEL : *Histoire de France sous le ministère de Mazarin*, t. I, p. 183 sq.

(2) Madeleine de Lorraine, seconde femme du duc d'Orléans.

(3) Ce traité signé le 6 juin 1652 stipulait que le siège d'Etampes par les troupes royales serait levé et qu'à cette condition Charles IV sortirait de France.

(4) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 226-227, qui donnent quelques indications complémentaires.

seil de guerre. Toute la Cour logea dans l'abbaye et il ne resta de libre aux religieux que le dortoir, le réfectoir et la cuisine. Le lendemain, le Roi fit sa première entrée solennelle dans l'église de Saint-Denys avec les cérémonies ordinaires en telles occasions. Sa Majesté entendit à l'autel de Saint-Denys la messe célébrée par un de ses aumoniers, parce qu'il n'y a que les évêques et les religieux qui la puissent dire au grand autel. Après la messe, la Reine se retira dans ses appartemens, mais y aiant été incommodée du bruit et de l'excessive chaleur, Sa Majesté alla prendre son logement au couvent des Ursulines dont les religieuses s'étoient retirées à Paris. Le Roi dîna dans l'abbaye avec Mr. le Duc d'Anjou, son frère, au logis du cardinal et, l'après midy, étant allé voir la Reine aux Ursulines, il prit le party d'y rester. Le même jour arrivèrent à Saint-Denys 12 députez du Parlement de Paris ; ils eurent audience, et comme ils ne demandoient que l'éloignement du cardinal Mazarin, moyennant lequel les Princes promettoient de quitter les armes et de venir en Cour, la réponse fut que le Roi, dans peu de jours, leur feroit sçavoir sa volonté et ils reçurent ordre d'aller, jusques à nouvel ordre, loger à Argenteuil où ils furent conduits par le maître des cérémonies. Le lendemain de la bataille donnée à la Porte Saint-Antoine, ils revinrent à Saint-Denys et furent logez dans les apartemens de l'abbaye que le [900] Roi et la Reine avoient quittez. Ils virent bientost l'inutilité de leur proposition par les fréquentes visites que le Roi rendoit au cardinal et à son neveu blessé à la bataille de la veille. On ammena une partie des blessez de l'armée du Roi dans les salles de Saint-Denys, à l'hôtel Dieu et dans la grande salle du logis abbatial dit l'hôtel de Lorraine. Il y en eut peu qui réchappèrent. Le marquis de Saint-Megrin qui avoit été tué fut enterré dans l'église, par ordre du Roi : ainsi celui qui avoit menacé de réduire en cendres cet auguste temple y trouva lui même son tombeau.

Pendant le tems que la Cour resta à Saint-Denys, qui fut jusques au 17 juillet, la Reine assista plusieurs fois à l'office divin dans l'église de l'abbaye et toute la Cour fut édifiée de l'assiduité des religieux à leurs exercices réguliers, malgré le dérangement que le séjour de tant de monde devoit apporter. Plusieurs seigneurs que l'on trouva occasion d'obliger en témoignèrent bien de la reconnaissance et le séjour de la Cour à Saint-Denys fut honorable de toutes façons pour l'abbaye. Le jour même que la Cour en partit Mr. le Prince de Condé et le Duc de Beaufort y entrèrent, sur les 4

heures du soir, avec 5 ou 600 chevaux, mais ils ne venoient que pour voir les députez du Parlement ; ils ne purent les résoudre à retourner à Paris que le tems qu'ils avoient promis pour attendre la réponse du Roi ne fût écoulé. Le lendemain après midy, Mr. le duc d'Orléans, le Prince de Condé, les Ducs de Beaufort et de Nemours, accompagnez de 3 ou 4000 hommes, partirent de Paris pour les venir prendre à Saint-Denys et les conduisirent comme en triomphe à Paris.

MALADIE DANS L'ABBAYE DE SAINT-DENIS. — Après avoir souffert toutes les incommoditez de la guerre, les religieux de Saint-Denys furent encore affligés de maladies qui en sont les suites assez ordinaires : 28 religieux [901] et 8 domestiques tombèrent malades en moins d'un mois ; les infirmeries ne furent pas suffisantes pour les loger, toutes les maisons de la ville étoient pleines de malades et l'on ne pouvoit plus trouver de serviteurs ; ceux que l'on fit venir de Paris succombèrent eux mêmes à la fatigue, ce qui causa une désolation extrême. Il mourut de ces maladies six religieux, parmi lesquels fut Dom Maur Dupont, l'un des plus grands et des plus saints supérieurs de la Congrégation.

MORT DE DOM MAUR DUPONT (1). — Il étoit de Biturge (2), au diocèse de Beauvais. Dès ses plus tendres années, on remarqua en lui une inclination pour les lettres et pour la piété qui augmenta à mesure qu'il avança en âge. Le monde n'eut point d'attraits pour lui et, dans le désir de se consacrer entièrement à Dieu, il se fit religieux dans l'Ordre des Célestins. Il s'y distingua par sa ferveur et par son exactitude : il fut maître des novices dans la maison d'Avignon et ensuite prieur. Ce fut là qu'il fit connoissance avec le R. P. Dom Grégoire Tarrisé, alors prieur de Cessenon. Il luy apprit qu'il s'élevoit en France une nouvelle Congrégation sous le nom de Saint-Maur dans laquelle on faisoit profession de garder la règle de saint Benoist dans sa pureté et qu'il se disposoit à quitter les Célestins pour y entrer comme dans un état de plus grande perfection.

Il fut envoyé au monastère de Noailly où tout respiroit la pauvreté

(1) Voir *Histoire de la Congrég. de Saint-Maur*, t. I, p. 35 ; DOM TASSIN : *Histoire littéraire...*, p. 70-71 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 253.

(2) Il s'agit de Bourg, cant. de Chaumont (Oise).

et la pénitence : il passa tout son noviciat dans une grande ferveur et avec tant d'humilité et d'exactitude aux moindres observances que, non seulement il surpassa tous les autres novices, mais qu'il commençoit par ou les profez achevoient leur course. Il cherchoit véritablement Dieu et chérissoit le mépris de luy même ; la croix de Jésus-Christ avoit pour lui des douceurs qu'il n'avoit pas trouvées dans l'éclat des charges ; il fit en peu de tems un très grand progres dans [902] l'oraison et dans la vie intérieure, il goutoit avec plaisir les saintes maximes de la morale chrétienne et celles de la vie religieuse écrites dans la règle de saint Benoist dont il fit toute sa vie une étude particulière.

Il fit profession à l'âge de 34 ans, le 21 de janvier 1620, très consolé de se voir dans un lieu où il pouvoit vivre mort au monde, dans un entier oubli de ses maximes et dans une profonde retraite. Dieu ne voulut pas laisser une si brillante lumière sous le boisseau ; il l'éleva sur le chandelier et, sur la fin de l'an 1621, il fut fait supérieur de Saint-Augustin de Limoges, la première maison de la réforme qu'il gouverna jusques en 1630. Il avoit un extérieur vénérable qui, par sa modestie et sa gravité, ravissoit tous les cœurs. Ce fut là qu'il commença à verser dans l'esprit de ses religieux les belles lumières qu'il avoit puisées dans la Règle de saint Benoist. Après la lecture qui s'en faisoit au chapitre, il en expliquoit le sens littéral et moral aux novices dont il avoit le soin, mais avec tant de force et de netteté qu'il ne laissoit pas un mot sans réflexion. Après la mort de l'abbé Regnault, il travailla à faire tomber l'abbaye de Saint-Augustin sur la tête de quelque religieux de la congrégation ; mais Dieu qui élève les humbles et qui avoit ses vûes sur ce corps naissant, inspira au Roi Louis XIII de faire expédier le brevet sous le nom de Dom Maur Dupont.

Se voyant honoré du titre d'abbé, il crut que cette nouvelle dignité l'obligeoit à redoubler son zèle pour l'accroissement du spirituel et du temporel de son abbaye. Persuadé que les exemples font plus d'impression que les paroles, il se rendit le premier à tous les exercices au chœur, au travail manuel, le plus fervent et le plus mortifié. Sitost qu'il eut pris possession de [903] l'abbaye, il conçut le dessein de rebâtir et augmenter les lieux réguliers qui étoient tous ruinez : il en demanda la permission au chapitre général et il y apporta tant de diligence qu'en 4 ans, le monastère se trouva fini d'une manière simple, mais très commode.

Lorsqu'il accepta l'abbaye, ce ne fut pas dans le dessein de la

garder toute sa vie. Son aversion pour les dignitez et encore plus pour les dignitez perpétuelles lui inspiroient des sentimens bien opposez : il auroit cru scandaliser ses frères s'il l'eût conservée. Son premier dessein fut de la rendre triennale et élective à la disposition du chapitre général, comme toutes les autres supérioritez de la Congrégation. C'est à quoi il travailla sincèrement, faisant toutes les poursuites nécessaires, tant en France, auprès du Roi, qu'à Rome, devant le Saint-Père. Il eut la consolation de réussir et son humilité auroit été satisfaite s'il eût pu demeurer toute sa vie dans quelque coin caché aux yeux des hommes. Mais Dieu en avoit disposé autrement : au chapitre général de 1623 il fut nommé visiteur, et dans celui de 1627 on l'élut Président, c'est à dire Supérieur Général de la Congrégation dignité qu'il remplit si dignement et avec tant de fruit pour la réforme qu'en ses trois ans de gouvernement il vit la Congrégation augmenter d'environ 20 monastères presque tous considérables ; par l'établissement de la réforme dans Saint-Remi de Reims, la Daurade, Saint-Benoist sur Loire, Sainte-Croix de Bordeaux, Saint-Laumer de Blois, Saint-Melaine de Rennes, Saint-Thierry, les six monastères de la société de Bretagne, Bernay, la Réole, Saint-Evrault, Saint-Serge d'Angers, Saint-Chinian, Tyron, Saint-Germain d'Auxerre, qui sont autant d'illustres monumens de ses soins et de sa vigilance. Il avoit encore plus de soin d'acquérir des âmes à Dieu, et il disoit souvent qu'il aimoit mieux [904] un bon religieux qu'un bon monastère. Ses entretiens ordinaires étoient sur la Règle de saint Benoist : il avoit même dessein de faire quelque ouvrage considérable sur cette sainte Règle ; mais ses occupations continuelles et ses infirmités ne lui permirent pas de l'exécuter. Ce fut lui qui, remarquant des difficultez et des inconvénients insurmontables dans les Constitutions que les premiers Pères avoient apportées de Saint-Vanne, entreprit d'en faire de nouvelles aussi bien que de nouvelles Déclarations sur la Règle. Il se retira pour cet effet à Noaillé pendant plus de six mois, avec deux autres supérieurs et, lorsqu'il y eut mis la dernière main, il en fit faire des copies qu'il envia dans tous les monastères pour être lûes et examinées par tous les religieux. On les perfectionna dans la suite et, au chapitre de 1639, il fut nommé lui même avec Dom Firmin Rainsant et Dom Placide de Sarcus pour les mettre en état de paroistre. Ce qu'ils firent avec tant de succez qu'il n'y a point de Congrégation en France et peut être dans toute l'Eglise qui ait des lois si judicieuses, si saintes et mieux concertées : c'est le jugement

qu'en ont porté les Supérieurs les plus sçavans et les plus expérimentez du royaume.

En 1630 il fut élu Assistant du R. P. Général et, quelques années après, prieur de Saint-Germain, en même tems qu'il étoit Assistant. La Province de Normandie l'eut pour Visiteur, mais au Chapitre de 1639, il fit tant d'instances auprès des Supérieurs que, pour satisfaire à son humilité, il fallut le décharger de toute supériorité. Devenu simple religieux, oubliant qu'il avoit été Supérieur général de la Congrégation, il demeura si solitaire et si retiré qu'il sembloit qu'il fût entièrement mort au monde, n'ayant plus de commerce avec les séculiers, retranchant toutes visites actives et passives, n'écrivant [905] pas même de lettres et vacquant uniquement à l'oraison et à la méditation des choses saintes. L'obéissance troubla un peu ce saint loisir : il se vit contraint de rentrer dans la supériorité en 1642, mais il trouva moien au chapitre suivant de faire agréer ses raisons et de quitter pour toujours un employ qu'il n'avoit jamais accepté que par obéissance. Il fut envoyé à Saint-Nicaise de Reims où il fut d'un grand exemple à toute la communauté. Après avoir blanchi dans toutes les charges de la supériorité, on voioit ce vénérable vieillard rechercher ce qu'il y avoit de plus bas et de plus humiliant et faire sans aucune distinction ce que faisoient les plus jeunes religieux. Le prieur de Saint-Remi comptant que son exemple seroit d'un grand poids à l'égard des novices et que son discernement l'aideroit beaucoup dans le choix des sujets, l'obtint des supérieurs ; mais comme il ne le posséda pas longtemps, les guerres entre la France et l'Espagne aiant mis le feu et le désordre dans toute la Champagne et troublant la tranquillité de sa solitude, on le fait venir à Saint-Denys où il devoit finir sa carrière. Sa santé y fut très chancelante, mais il tiroit des forces de sa faiblesse, donnant de grands exemples d'humilité, d'obéissance et de régularité. Il tomba malade de ces maladies qui affligèrent toute la communauté après le départ de l'armée du Roi. Le 20 du mois de septembre, jour auquel on le crut rétabli, il demanda le Saint Viatique, de quoi l'ont fut très surpris ; mais il fit tant d'instances qu'on ne put se dispenser de le lui accorder sur le soir. Le lendemain, on lui donna l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec une singulière dévotion et, sur les neuf heures du matin, il expira doucement pour aller jouir de la gloire qu'il avoit méritée par son humilité.

LES PARISIENS SE RECONCILIENT AVEC LE ROY (1). — Cependant le party des Princes s'affaiblissoit de [906] jour en jour dans Paris, les Parisiens ouvrant enfin les yeux sur leurs malheurs reconnurent que toutes leurs disgrâces venoient de l'absence du Roi. Ils travaillèrent secrètement auprès de Sa Majesté qui étoit alors à Compiègne pour le prier de revenir à Paris. L'on en fit ensuite ouvertement la proposition dans une assemblée de l'Hôtel de Ville. Le clergé s'intéressa particulièrement dans cette importante affaire, voulant la commencer le premier. Le Cardinal de Retz, coadjuteur de Paris, ordonna une assemblée de tout le clergé de Paris dans laquelle on choisit des députez pour aller supplier le Roi d'honorer de sa présence la capitale de son royaume : Dom Placide Roussel, prieur de Saint-Germain-des-Prez et Dom Laumer Le Grand, procureur de Saint-Denys furent du nombre des députez. Le Cardinal de Retz, qui étoit à leur tête, porta la parole et parla au Roi avec tant de force et de succez que Sa Majesté résolut de revenir à Paris. Le Roi accorda une amnistie à tous ses sujets et, pour ruiner le party des Princes, il donna une déclaration contre eux et contre leurs adhérens par laquelle ils étoient déclarez criminels de lèse majesté. Cette déclaration fut vérifiée en Parlement, le 13 de novembre de cette même année.

SIÈGE D'ANGERS. — Les religieux de Saint-Serge d'Angers n'eurent pas moins à souffrir au siège de leur ville que ceux de Saint-Denys avoient eu dans les deux sièges dont il vient d'être parlé. Le Duc de Rohan, tout dévoué au prince de Condé, s'étant jetté dans la ville d'Angers avec plusieurs seigneurs obligea le Roi de faire assiéger la ville qui lui avoit refusé l'entrée (2). Comme le

(1) Voir sur les négociations et les événements qui précédèrent le retour du roi à Paris, A. CHÉRUÉL : *Histoire de France sous le ministère de Mazarin*, t. I, p. 283-357. On sait que le cardinal de Retz auquel Dom Martène prête un si beau rôle, étoit loin d'avoir dans la circonstance des vues aussi désintéressées ; c'étoit en effet, pour son ambition remuante une excellente occasion, si cette démarche réussissait, de se ménager une influence prépondérante dans le gouvernement. Arrivé à Compiègne le 10 septembre, il en repartit le 13, après avoir reçu la barette cardinalice qui servait de prétexte officiel au voyage. La cour eut vite fait de percer à jour le jeu de Retz ; et cette ambassade quelque peu théâtrale où il fut la dupe tout en croyant avoir le beau rôle marque en fait la fin de son rôle politique.

(2) La prise d'Angers eut lieu le 28 février 1652.

monastère de Saint-Serge est scitué hors de la ville et que de l'église et du clocher il étoit facile avec du canon de la battre, les ennemis du Roi eurent plus d'une fois l'envie de ruiner l'église et l'abbaye. Ce ne fut que par un espèce de miracle et par la prudence et les soins du Père Dom Marc Rivard, prieur de Saint-Serge, qu'elle [907] fut conservée. L'armée du Roi y étant arrivée y fit autant de dégast qu'auroient pu faire les ennemis ; il falloit un homme aussi adroit et aussi sage que le prieur et des religieux aussi saints que les siens qui prioient continuellement et ne cessoient point d'avoir les mains élevées vers le ciel, pour éviter toutes les embûches qu'on lui avoit dressées. Le monastère de l'Evière ne fut pas si heureux : six heures avant la reddition de la place il fut pillé par les Allemands, à l'exception de l'église et de la chapelle de Notre-Dame ausquels ils n'osèrent toucher ; mais ils ne maltraitèrent aucun religieux.

PILLAGE DE L'ABBAYE DE SAINT-THIERRY (1). — Le 15 du mois de may, les Lorrains étant entrez à 4 heures du matin dans l'abbaye de Saint-Thierry apportèrent la désolation. Ils prirent tout ce qu'ils purent trouver dans les chambres des religieux, dans le réfectoir et la cuisine et dans les appartemens des hotes, où ils ne laissèrent que les 4 murailles. L'église ne fut pas plus épargnée, ils enlevèrent les ornemens, prirent les napes des autels et, ce qui est de plus déplorable, ils ouvrirent le tabernacle et emportèrent le saint ciboire avec le Saint Sacrement : ils se laissèrent aller dans l'église à toutes sortes d'abominations et d'impuretez ; tout ce qui se trouva dans les greniers, dans les caves et dans les écuries devint la proie de leur avidité ; Dom Emond Roussel sous prieur et Dom Nicaise Le Brun furent blessés à la tête et manquèrent d'être tuez. Les soldats lorrains firent plusieurs incursions en un jour et vinrent par bandes : ce qui fut cause que les religieux, voiant les mauvais traitemens qu'ils avoient regus des premiers abandonnèrent leur monastère et s'enfuirent dans un bois voisin jusques à ce qu'ils pussent gagner la ville de Reims à la faveur de la nuit. Il ne resta dans l'abbaye qu'un commis, ou donné, et un domestique qui eurent part aux mauvais traitement que l'on avoit fait aux religieux. Quelques [908] jours après un soldat catholique rapporta le saint

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 222-225, ainsi que pour les paragraphes suivans.

Ciboire qu'il avoit racheté, ne demandant autre chose que des prières.

PILLAGE DE SAINT-BASLE. — Le même jour ils surprirent le monastère de Saint-Basle, à 4 lieues de Reims, pillèrent et emportèrent ce qui appartenoit aux religieux et aux païsans qui s'y étoient réfugiés et dont ils tuèrent quelques uns ; mais ils eurent plus de modération que les précédens en ce qu'ils ne touchèrent point au Saint-Sacrement et n'emportèrent ny calices ny ornemens d'église.

PILLAGE DE NOGENT. — La ville de Coucy aiant été prise par les troupes du Roi, pendant qu'elles attaquoient le château, 3.000 Lorrains s'avancèrent, la prirent, la pillèrent et de là, vinrent, le 24 de mai, piller le monastère de Nogent, à un quart de lieu de la ville : il avoit désia été fort incommodé par les troupes du Roi qui pendant le siège avoient consommé toutes leurs provisions.

FUITE DES RELIGIEUX ET RELIGIEUSES DES ENVIRONS DE PARIS. — L'armée du Duc de Lorraine approchant de Paris, les religieuses d'alentour abandonnèrent leurs maisons pour se réfugier à Paris. L'abbaye de Malnoue (1) fut pillée et les religieuses se sauvèrent par la fuite. Les religieux de Saint-Fiacre et de Saint-Faron se retirèrent à Meaux. Quelques gens d'armes se présentèrent à Saint-Fiacre, brisèrent d'abord les grandes portes de l'église, puis avec des coignées voulurent rompre celles du monastère, mais les paysans qui étoient dedans avec un frère convers et un commis aiant tiré sur eux et blessé le commandant, ils se retirèrent.

LAGNY PRIS PAR MR. LE PRINCE. — Vers le commencement du mois de juin, Mr. le Prince de Condé jetta 1.500 hommes dans Lagny lesquels se rendirent maîtres de la ville et de l'abbaye dans laquelle ils se fortifièrent et mirent un corps de garde ; ils abbatirent les murailles du grand clos, mais ils eurent un grand respect pour les religieux qui ne furent [909] incommodés que de la rareté des vivres.

(1) L'abbaye de Malnoue (com. Emerainville, cant. Lagny, arr. Meaux, Seine-et-Marne), dont la fondation remonte au moins au XII^e siècle, fut unie en 1772 aux Ursulines de Versailles. — Cf. *Gallia Christiana*, col. 586-596 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. I, p. 81-82.

PROCESSIONS DE SAINTE GENEVIÈVE ET DE SAINT GERMAIN (1).

— Toutes ces calamitez obligèrent le Parlement de rendre un arrest pour faire descendre la châsse de sainte Geneviève et la porter en procession afin d'appaiser par son intercession la colère de Dieu irrité contre son peuple. L'archevêque de Paris ordonna que toutes les paroisses et les communautés religieuses iroient chacune à leur tour à Sainte-Geneviève, à commencer le 7 de juin. Le mardi suivant la châsse fut descendue et portée en procession à Notre-Dame en grande solennité, l'archevêque y assistant.

Les religieux de Saint-Germain des Prez désirant joindre leurs prières à celles de la ville indiquèrent, sous l'autorité et par le mandement de Mr. leur abbé (2), une procession générale dans le faubourg pour le dimanche suivant à laquelle seroit portée la châsse de Saint-Germain leur patron, comme on avoit fait en 1587, sous Henri III qui assista lui même à la procession. Pour la faire avec plus de succès on ordonna un jeûne rigoureux le jour précédent et on pria le nonce (3) d'officier à la cérémonie. Le dimanche 16 de juin, 80 bourgeois qui devoient porter les châsses avec 40 confrères des apôtres et plus de six vingt enfans de l'un et l'autre sexe, se rendirent le matin à l'abbaye où, après avoir communie, les bourgeois allèrent se revêtir d'aubes.

La procession fut précédée par 200 filles de la Providence habillées de gris avec des voiles blancs et des fleurs sur leur tête. Elles étoient suivies de 500 autres jeunes filles toutes vêtues de blanc avec des cierges à la main ; après elles marchaient 360 petits garçons aussi vêtus de blanc et pieds nuds, tous allant deux à deux avec une modestie charmante. Les frères de la [910] Charité alloient ensuite, puis les Jacobins, les Augustins avec trois reliquaires contenant un ossement de saint Célestin martyr, un autre de saint Constance martyr, et une parcelle de la vraie Croix. Les directeurs de l'hôpital des Petites Maisons avec la cote de sainte

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 224-225. Voir aussi, DOM BOUILLART : *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Germain-des-Prez*, p. 246-248. M^{me} de Motteville signale dans ses *Mémoires*, t. IV, p. 12 sq. (éd. Charpentier) les démonstrations grotesques de piété auxquelles se livrèrent à cette occasion le prince de Condé et le duc de Beaufort dans le but de « gagner le peuple et se faire roi des halles ».

(2) C'était toujours Henri de Bourbon, duc de Verneuil.

(3) Nicolo Guido di Bagni.

Euphénie vierge et martyre et les prêtres de Saint-Sulpice avec un reliquaire qui renferme un ossement de saint Sulpice, archevêque de Bourges, leur patron, et quatre autres reliquaires qui contiennent des ossemens de saint Sébastien, de saint Amand, de saint Roch, et de sainte Julienne précédoient les religieux de l'abbaye.

Toute la communauté étoit en chappes et, après elle, venoient toutes les reliques de l'abbaye, sçavoir le chef de saint Amand et celui de sainte Nathalie, les corps de saint Leufroi et de saint Venant, les reliques de saint Pierre, de saint Georges et de saint Sicard sur un brancard, celles de saint Thuriave, de saint Placide et de saint Leu sur un autre, le corps du même saint Thuriave et celui de saint Droctovée, les reliques de saint Vincent et de sainte Marguerite, les corps de saint Georges et de saint Aurèle, ceux de saint Leu et de saint Amand, et enfin l'image et les reliques de la Sainte Vierge avec les corporaux envoyés de Rome par le pape Saint Grégoire le Grand à la Reine Brunehault. Tous lesquels reliquaires étoient portez par des bourgeois revêtus en aubes, couronnez de fleurs et nuds pieds, accompagnez de deux confrères des apôtres aussi nuds pieds et chacun un cierge à la main.

Les officiers de l'abbaye suivoient les reliques et précédoient, avec 12 enfans habillez en ange, la châsse de saint Germain. Elle étoit portée par 12 bourgeois qui se relevoient les uns les autres, et accompagnée de 4 religieux prêtres, revêtus en chappes, aux côtés de la châsse avec 4 autres qui avoient chacun un flambeau à la main. Ensuite marchoit le Nonce qui donnoit [911] sa bénédiction au peuple. Il étoit suivy de quelques présidens et conseillers du Parlement en robes rouges, et de quelques maîtres des comptes qui voulurent avoir part à cette édifiante cérémonie. La première station se fit dans l'église de la Charité, la deuxième dans celle des Petits Augustins, la troisième et quatrième au noviciat des Jésuites et à Saint-Sulpice d'où l'on revint dans l'église de l'abbaye à trois heures après midy. Le Nonce y célébra pontificalement. On remarqua qu'au même moment qu'on descendit la châsse, le duc de Lorraine sortit de Paris, et la nouvelle en fut apportée au Nonce pendant qu'il officioit (1).

(1) Le 16 juin, Turenne avait obligé le duc de Lorraine de prendre l'engagement de s'éloigner sur-le-champ de Paris et de sortir de France dans le délai de douze jours (Cf. A. CHÉRUEL : *Histoire de France sous le ministère de Mazarin*, t. I, p. 193).

SIÈGE DE VILLENEUVE D'AGEN (1). — Au mois de juin de cette année, Mr. le comte d'Harcourt (2) assiegea la ville de Villeneuve d'Agen et se logea avec ses officiers dans le monastère d'Eisses, situé à un quart de lieue de la ville. Les religieux y furent réduits au pain et au vin et ne voulurent jamais se relâcher de l'abstinence : du reste ils furent traités fort honnêtement et le comte leur promit de conserver ce qui leur appartenait dans la ville. Mais après quelques semaines, ayant été obligé de lever le siège, toute la populace, hommes, femmes et enfans vinrent fondre sur le monastère et le pillèrent entièrement. Ils enlevèrent jusques aux serrures des cellules du dortoir et des portes de l'église ; ils vouloient même tuer les religieux, et l'auroient fait sans les gardes et les lettres de protection que Mr. le prince de Conti leur donna.

IRRUPTION DES TROUPES DE L'ARCHIDUC LÉOPOLD. — Aussitôt après, l'armée de l'archiduc Léopold parut sur la frontière de Picardie, ruina la Champagne et pilla les monastères qui se trouvèrent sur son passage. D'un autre côté, l'armée du Roi, craignant un siège à Soissons y envoya des troupes ; le régiment de Navailles se campa dans le monastère de [912] Saint-Crespin le Grand, les officiers se logèrent dans le dortoir, l'infanterie dans l'église, les chevaux dans le jardin, le cloître et le chapitre. Saint-Médard fut plus heureux, on n'y logea que six gardes, ou courreurs pour aller découvrir les approches de l'ennemy. Les religieux de Nogent furent réduits à l'extrémité pour les vivres et perdirent tout ce qu'ils avoient réfugié dans la ville de Coucy, qui fut reprise et pillée par les Lorrains pour la deuxième fois, de même que Saint-Basle et Saint-Thierry.

A Lagny, les garnisons qu'on avoit jetté dans la ville obligèrent les habitans, hommes femmes et enfans de se réfugier dans l'abbaye : ils se répandirent dans tous les lieux réguliers et même dans le dortoir où ils demeurèrent pendant deux mois et firent de grands désordres.

BRANTOME ET SAINT-SEVER DE RUSTAN. — Les autres provinces de France furent pareillement agitées des mêmes troubles. Le

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 227.

(2) Henri de Lorraine, comte d'Harcourt.

monastère de Brantome dans le Périgord fut très incommodé par les soldats qui brûlèrent un moulin dépendant de l'abbaye et prirent presque tous les bleds qui étoient dans la maison. A Saint-Sever de Rustan, les anciens religieux, profitans de ce tems de troubles, maltraitèrent les réformez et menacèrent de les chasser. La peste qui ravageoit la ville de Toulouse avoit fait cesser les assemblées du Parlement ; l'espérance de l'impunité animoit toutes ces entreprises. La contagion enleva 2 religieux à la Daurade. Le prieur, nommé Dom Hugues Coleon et Dom Anselme Antheaume (1) s'offrirent pour aller rendre aux malades les secours spirituels et leur administrer les sacremens. Dom Joseph Roque (2), prieur de Saint-Guilhem, se joignit à eux et, dans la disette où l'on étoit d'ecclésiastiques et de religieux qui voulussent s'exposer à la mort pour prendre soin des malades [913] ils rendirent à la ville un service considérable.

CONCORDAT DE SAINT-MARTIN D'AUTUN (3). — Pendant que Dieu affligeoit la Congrégation par des guerres civiles, la peste et les autres maladies contagieuses, il la consola par l'empressement que plusieurs prélats et abbés témoignèrent pour luy unir leurs abbayes. Mr. de Castille qui s'étoit tant opposé à la réforme de Saint-Bénigne de Dijon, dont il étoit abbé, changea tout d'un coup et fit un concordat le 29 janvier de cette année et, pour marque de la parfaite réconciliation, il traita en même tems pour son abbaye de Saint-Martin d'Autun, avec droit de s'établir au prieuré conventuel de Saint-Pierre le Moutier, membre dépendant de Saint-Martin. En conséquence de ce concordat, Mr. de Flogny (4), grand prieur de

(1) Dom (François) Hugues Couléon profès à Saint-Augustin de Limoges le 26 juin 1639 fut en 1648, administrateur, puis prieur en 1651, de la Daurade, de Saint-Thibéry en 1654, de la Chaume en 1657, de Flavigny en 1660 et 1663 ; il mourut à Sainte-Colombe de Sens le 28 ou 31 janvier 1665. — Voir plus loin sa notice à cette date.

Dom (Guillaume) Anselme Antheaume, originaire de Rouen, fit profession à Saint-Remy de Reims le 23 novembre 1631, fut prieur de Sorèze en 1645 et mourut le 13 janvier à Saint-Thibéry.

(2) Dom Joseph La Roque, profès à Saint-Louis de Toulouse, le 9 avril 1635 à l'âge de 23 ans, fut en 1648 administrateur de Sorèze, puis en 1651 et 1654 prieur de Saint-Guilhem du Désert, et en 1663 de Souillac ; il mourut à Sainte-Croix de Bordeaux le 18 octobre 1665.

(3) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 211 ; 246-247.

(4) Dom du Bouchet de Flogny.

Saint-Martin d'Autun et amy de la Congrégation, voyant le prieur de Saint-Pierre-le-Moutier destitué de religieux et que le nouveau prieur y avoit appelé 3 ou 4 religieux de l'Observance de Cluny résolut d'y aller faire sa visite. Il craignoit que ces nouveaux religieux s'y établissent tout à fait, prétendans y avoir un droit particulier à cause de leur premier établissement ; il voulut aussi conserver pour la communauté les meubles et la cotte morte du defunt prieur qui étoit très considérable. Dans ce dessein, il voulut se faire accompagner de quelques religieux de la Congrégation de Saint-Maur afin de les installer en même tems, mais le P. Général ne jugea pas à propos d'y aller avec tant de précipitation et ne voulut lui accorder personne. Le prieur titulaire voyant ce retardement l'alla trouver à Autun et le pria d'agréer qu'il traitât avec ceux de Cluny, mais Mr. de Flogny le refusa, disant que n'ayant pas donné son contentement à ce qu'ils y entrassent, moins le donneroit il après que Mr. l'Abbé avoit [914] traité de son abbaye avec les Pères de Saint-Maur.

DÉMARCHES POUR ENTRER A SAINT-PIERRE-LE-MOUTIER (1). — Au mois de septembre, le Grand Prieur se transporta à Saint-Pierre-le-Moutier et, sur le refus qu'il fit aux religieux de Cluny de permettre qu'ils restassent, ils se retirèrent à Souvigny d'où ils étoient venus. En même tems, il envoya prier le prieur de Corbigny (2) d'envoyer quelques uns de ses religieux pour faire l'office à Saint-Pierre-le-Moutier, en attendant qu'on traitât plus à fond de l'établissement de la Congrégation dans le monastère. Le prieur y envoya 2 religieux le 20 de septembre, et en donna avis au R. P. Général qui fut fort surpris de cette nouvelle : il en conféra avec ses Assistans qui y trouvèrent beaucoup de difficultez, tant par raport aux introductions pour lesquelles on les sollicitoit vivement et le petit nombre de religieux qui étoient dans la Congrégation que parce que le revenu de la maison ne permettoit pas d'y entretenir une communauté suffisante.

Le Père Brachet partit le mois suivant pour aller traiter avec les anciens de Saint-Martin d'Autun : le concordat se fit le 6 de novembre et il fut stipulé que l'introduction se feroit au mois de juillet 1655.

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 238-240, 247.

(2) Dom Robert Berthier.

De là il se transporta à Saint-Pierre le Moutier ; le prieur titulaire luy fit des propositions assez raisonnables et fit luy même un concordat qu'il envoya au P. Général, mais il y mit des conditions onéreuses qu'on ne jugea pas à propos d'accepter. Le P. Général luy manda de mettre dans son monastère tel ordre qu'il jugeroit à propos et écrivit aux deux religieux qui y étoient de se retirer. Le prieur demanda un délai qui lui fut accordé, mais enfin comme il persista dans ses demandes on renonça tout à fait à l'introduction [915] de Saint-Pierre-le-Moutier : les religieux de l'observance de Cluny y revinrent et en sont restez en possession.

ARREST DU CONSEIL POUR FERRIÈRES (1). — Après la désunion de Saint-Maur et de Cluny, quoique suivant les articles accordez entre les deux Congrégations, la maison de Ferrières qui n'avoit jamais été de l'Ordre de Cluny dut rester à la Congrégation de Saint-Maur, ceux de l'Observance de Cluny, par le crédit de M. le Prince de Conty, leur abbé Général, obtinrent un arrêt sur requête au Conseil d'Etat du Roi, le 17 décembre 1644, pour s'y maintenir : en vertu duquel le Lieutenant général de Montargis, sans avoir égard à l'opposition de Mr. l'évêque de Chalons (2), abbé commendataire de Ferrières, les y établit le 25 décembre suivant et en fit sortir les religieux de Saint-Maur, quoique l'arrêt portât seulement deffense à ceux de Saint-Maur d'empêcher ou troubler ceux de Cluny en la continuation de leurs exercices, sans leur enjoindre d'en sortir. Ceux qui travaillèrent le plus à ce changement furent trois personnes peu affectionnées à la réforme : l'un qui se disoit avocat au privé Conseil étoit déserteur du cloître, aiant autre fois fait profession en la condition de frère convers au monastère de Jumièges, puis aiant quitté l'habit s'étoit marié ; l'autre étoit son frère qui prenoit la qualité de procureur général de l'Etroite Observance ; le troisième, qui servoit l'introducteur avoit fait profession à Ferrières même dans l'Etroite Observance de Cluny et depuis l'abandonna (3).

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 208, 215, 248-250.

(2) Jacques de Neuchêze, abbé de Ferrières de 1641 à 1658, évêque de Chalon-sur-Saône depuis 1624.

(3) Ce dernier religieux serait, d'après Dom Audebert (*ib.*, p. 249), Dom Placide des Prés qui avoit fait profession à Ferrières le 13 avril 1636 ; du fait qu'il mourut à Saint-Denis-de-la-Chartre en 1681, il ne semble pas avoir quitté l'Etroite Observance, ainsi que le dit Dom Martène.

Le 3 de décembre 1652 Mr. l'évêque de Chalons obtint du privé Conseil du Roi par lequel il fut dit que faisant droit sur le tout sans avoir égard à l'arrest du Conseil du 17 décembre 1644 ; ordonnance et sentence du Lieutenant général de Montargis, et tout ce qui en est ansuivy et au concordat de desunion de l'Ordre de Cluny et Congrégation de Saint-Maur [916] en ce qui pourroit nuire au dit Sr. Evêque de Chalons, les religieux de l'Observance de Cluny qui occupoient laditte abbaye de Ferrières seroient incessamment tenus de vuidier icelle et se retirer dans les monastères de leur Ordre, ce faisant que les religieux de la Congrégation de Saint-Maur rentreroient et seroient rétablis dans laditte abbaye.

MANSE ABBATIALE DE COMPIÈGNE AU VAL DE GRACE (1). — L'on agita encore cette année l'affaire de l'union de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne au Val de Grâce. Mr. de Verthamont, conseiller d'Etat, de son propre mouvement fit trouver bon à la Reine et à Mr. le Garde des Sceaux (2) que le titre de l'abbaye avec un 5^e des revenus fût uni à la manse de Saint-Corneille et que le reste, soit en fonds, soit en pensions, restât aux religieuses pour recevoir gratis des filles qui auroient les qualitez requises pour l'état religieux : à quoi les Dames consentirent et l'ordre fut donné de dresser les lettres patentes pour les faire passer au Sceau. En même tems la Reine écrivit à Mr. l'ambassadeur à Rome (3) pour lui ordonner de presser l'union du titre à l'abbaye.

VIE DE SAINT BENOIST, PAR DOM PLANCHETTE. — Dom Bernard Planchette (4) fit imprimer cette année la Vie de saint Benoist qu'il avoit écrite en françois par ordre des Supérieurs. Il la divisa en 3 livres dont le premier traite de ses actions, le deuxième de ses maximes et le troisième de l'excellence de sa Règle et des grands hommes de l'Ordre. Il la dédia à la Reine et eut la satisfaction de voir qu'elle fut parfaitement bien reçue du public.

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 225-226 ; 234-235 ; 242.

(2) Mathieu Molé de Champlâtreux, de 1651 à 1656.

(3) Henry d'Etampes, bailli de Valençay.

(4) Dom (Jean) Bernard Planchette avait fait profession à Vendôme le 15 août 1637, âgé de 28 ans ; il mourut à Saint-Remy de Reims, le 16 avril 1680. — Cf. DOM FRANÇOIS : *Bibliothèque...*, II, p. 408 ; DOM TASSIN : *Histoire littéraire*, p. 94.

MORT ET ÉLOGE DE DOM JEAN NAVARRE. — Avant de finir ce qui regarde cette année, il nous faut parler de quelques saints religieux qui quittèrent la terre pour aller jouir du ciel. Il se présente d'abord à nous un modèle accompli de la plus sévère pénitence dans la personne [917] de Dom Jean Navarre (1) qui mourut à Saint-Corneille de Compiègne. Il étoit de Villeroi, au diocèse de Meaux, et dans sa jeunesse il prit l'habit religieux dans l'abbaye de Saint-Faron. Mais il ne fut pas longtems à s'apercevoir de la nécessité qu'il y avoit de la réformer. Il fut un de ceux qui y travaillèrent le plus efficacement, et, lorsqu'il la vit solidement établie dans la réforme, il se rendit aux Blancs-Manteaux pour l'embrasser luy même et y fit profession à l'âge de 25 ans, le 6 d'avril 1619. C'étoit un homme tout en Dieu, mort au monde et à luy même. L'oraison et la mortification furent les deux fondemens sur lesquels il bâtit l'édifice de ses autres vertus. Il dormoit peu, tous les jours il se levoit à minuit et faisoit deux heures d'oraison auparavant matines. L'abstinence étoit une de ses plus chères vertus, et après s'y être prudemment exercé il obtint des supérieurs la permission de ne jamais manger de poisson, ny d'aucune chose qui eût eu vie, se contentant d'un seul potage froid dans lequel il mêloit beaucoup d'eau pour en ôter tout le goût et la saveur : du reste il ne mangeoit que du pain et ne buvoit que de l'eau.

Il ne se chauffoit jamais, même dans les plus grandes rigueurs de l'hiver : ce qui lui enflloit tellement les mains que le peuple, qui respectoit sa vertu, ne le connoissoit que par cette marque extérieure. Pour ses autres mortifications il étoit aussi industrieux à les cacher qu'à en inventer tous les jours de nouvelles. Le plus souvent il marchoit nuds pieds, mais surtout la nuit lorsqu'il se levoit avant la communauté pour aller faire son oraison devant le Saint-Sacrement. Le reste du jour, il étoit toujours absorbé dans la prière, et au fond de son intérieur, en sorte qu'on pouvoit dire de lui que voiant il ne voioit pas : c'est ce qui luy est arrivé quelques fois dans l'église [918] où, marchant au milieu des Princes et des Princesses et même devant le Roi sans les voir, il entroit au chœur et alloit à sa place comme s'il n'y avoit eu que Dieu et lui dans l'église.

Son silence étoit perpétuel : il s'étoit interdit toutes récréations,

(1) Cf. *Vie des Justes*, t. I, p. 75-76.

il ne parloit pas même les jours de fêtes. Tous ses entretiens étoient avec Dieu, qui, seul, lui, suffisoit. Son humilité n'étoit pas moins rare : il s'estimoit le moindre de tous et, dans cette vûe, les fonctions les plus viles les plus basses et les plus humiliantes qu'on puisse imaginer luy paroissoient pour luy des occupations honorables. Il prévenoit par ses services tous les religieux et, si quelqu'un étoit absent, ou indisposé, il s'offroit à suppléer pour lui surtout lorsqu'il y avoit quelque peine à prendre. On ne dit rien de son assiduité pour l'office divin dont rien n'étoit capable de le dispenser, non pas même pour un moment. Tous les jours il disoit la sainte Messe monobstant ses incommoditez personnelles ; il la célébra encore la veille de son bienheureux trépas, qui arriva le 18 de janvier de l'an 1652.

VIE DE DOM MARCELLIN FERRY — Nous avons dans celui qui suit un exemple bien sensible de quoy l'homme est capable abandonné à lui même et à quelle perfection il peut s'élever soutenu par la grace. Ce grand serviteur de Dieu, nommé Dom Marcellin Ferry (1) étoit d'Angerville, au diocèse de Rouen ; il fit dans cette ville ses études et y fut élevé dans la piété. Il alloit souvent au monastère de Bonne Nouvelle et entra dans la petite Congrégation de l'Enfant Jésus. Il y conçût le dessein de se faire religieux et, dans cette vûe, il alla au Bec où, après une année de probation, il fit profession le 13 de juin 1631, âgé de 21 ans. Il cherchoit véritablement le Seigneur mais le démon ennemi de sa tranquillité, luy dressa des [919] pièges et lui livra des combats et des tentations qu'il est difficile d'exprimer. Lui même en a fait le portrait d'une manière extrêmement touchante dans un ouvrage qu'il a composé exprès en françois à ce sujet. Il y fait voir au naturel l'état de désespoir où le démon l'avoit réduit, la liberté d'esprit qu'il luy avoit otée, les pensées qu'il avoit eûes de se procurer la mort à lui même et son recours dans ces tentations à la Mère de son Dieu. Les prières qu'il luy adressoit en cet état et qui sont dans cet écrit sont tout à fait affectives et font voir sa triste situation. Ce fâcheux état dura plus de deux ans, au bout desquels, par le conseil d'un saint religieux qui étoit son directeur, il s'approcha de la sainte Table et y reçut comme mira-

(1) Cf. *Vie des Justes*, t. I, p. 81-82 ; *Mémoires de Dom Audebert*, p. 253-254 ; DOM FRANÇOIS : *Bibliothèque*, t. I, p. 324 ; t. IV, p. 39 ; DOM TASSIN : *Histoire littéraire...*, p. 772-773 ; DOM U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément*, p. 219-220.

culeusement la guérison de sa maladie : le calme prit la place du trouble qui l'avoit agité, son esprit auparavant obscurci d'épaisses ténèbres devint tellement éclairé des lumières célestes qu'il s'employa l'espace de deux ans à écrire les grandeurs et les miséricordes de Jésus-Christ et de sa Sainte Mère sur luy.

Ces deux années se passèrent dans une admirable tranquillité sans ressentir aucune de ses anciennes tentations. Un jour, comme il pensoit à ses anciennes misères, il entra dans une pensée de présomption disant en lui même que s'il étoit attaqué des mêmes tentations il ne se laisseroit pas abattre comme auparavant. A l'instant Dieu pour lui faire connoistre sa foiblesse permit qu'il fût assailli des mêmes pensées. Il se voit en peu de tems attaqué, investi, abbatu. Il sort du monastère pour s'aller précipiter dans la mer ; mais en chemin il entre dans une église consacrée à la Mère de Dieu, sous le titre de Notre-Dame de Consolation, il lui adresse ses prières le visage prosterné contre terre devant son image et la supplie derechef de ne le pas laisser [920] en proie à ses ennemis. Après cette prière, il ressent dans son âme un rayon de lumière qui le fait retourner dans son monastère. Le samedi saint suivant, il se sentit tout d'un coup tellement affranchi de toutes tentations que depuis il ne fut jamais attaqué de troubles ny des pensées de désespoir qui l'avoient tourmenté. Tel fut l'effet de sa dévotion à la Sainte Mère de Dieu qui le prit à l'ombre de ses aisles et ne permit plus de si violentes attaques.

Il reprit ses premières ferveurs, se revêtit d'un nouvel esprit et par sa persévérance dans le désir de s'avancer dans la perfection il devint à tous un modèle de toutes les vertus religieuses, le plus fervent, le plus humble, le plus pénitent et le premier à tous les exercices. Il avoit toujours l'esprit élevé à Dieu et il étoit si recueilly qu'il sembloit plus tost converser dans le ciel que sur la terre. Il employa tout le reste de sa vie à composer des ouvrages en l'honneur du Verbe Incarné et de sa glorieuse Mère ; lorsque son esprit ne lui fournissoit plus de matière, il se jettoit sur son oratoire et faisoit quelque prière vocale, ou méditait les grandeurs de Jésus et de Marie. Voicy le témoignage que rendit de luy Dom Bernard Audebert, supérieur bien capable d'en porter son jugement. « Dom Marcellin Ferry a paru toujours dans une grande ferveur après avoir été furieusement tenté dans ses premières années. Il avoit une dévotion incroyable envers la Sainte Vierge. Il avoit des études médiocrement, et néant moins il semble avoir eu une science infuse : car il a

écrit de Jésus-Christ, de la Vierge et autres matières spirituelles si amplement qu'il y a lieu des'en étonner. Il a laissé environ 17 volumes qu'il a composez, tous écrits [921] de sa main, sans que jamais il ait quitté les exercices de la religion. Il est décédé à Argenteuil, le 2 décembre 1652, âgé d'environ 42 ans (1). »

SES OUVRAGES (2). — Ces ouvrages sont presque tous latins et n'ont point été imprimés. Ce sont :

1^o Eloges sacrez de Jésus-Christ par ordre alphabétique tirez de l'Ecriture Sainte et des SS. Pères.

2^o Milles noms de N. S. J. C. tirés des Stes Ecritures, les différentes langues dans lesquelles ils ont été écrit et des Pères de l'Eglise d'Orient et de celle d'Occident.

3^o Explication de l'ineffable nom de Jéhovah, image de la Ste Trinité, miroir des perfections et des processions divines, abrégé des mystères de la foi.

4^o Traité de la Monarchie de J.-C., dans lequel on fait voir la grandeur de Sa Majesté, la dignité de ses disciples et l'on donne une excellente pratique pour l'honorer.

5^o Explication du Nom de Jésus-Christ prise dans l'Ecriture Sainte et dans les SS. Pères.

6^o Grandeurs de la Sainte Vierge Marie.

7^o Comparaison de la Sainte Vierge Marie et du soleil.

8^o Faits mémorables de la Sainte Vierge Marie presque incroyables attestés par l'autorité des Pères et des plus habiles théologiens.

9^o Du culte de la Sainte Vierge Marie.

10^o L'Ecole de Jésus-Christ souffrant.

11^o La Triple couronne du Verbe Incarné : ouvrage en françois.

12^o La triple couronne de la Sainte Vierge Reine du ciel, de la terre et de la mer.

13^o La Couronne impériale de la Sainte Vierge : ouvrage en françois.

14^o Exhortation au culte de la Sainte Vierge [922].

15^o Différents petits ouvrages sur la Sainte Vierge.

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 253.

(2) Ces œuvres manuscrites se trouvent encore à la Bibliothèque Nationale, ms. lat., 12362-12370 ; 13621 et 13624 ; ms. fr. 19365 et 19366 ; 19370-19378 ; 19529.

16° La Triple couronne de Joseph Epoux de la Sainte Vierge, ouvrage françois.

17° La Gloire renaissante de Saint Remi.

18° Miroir bénédictin représenté dans la vie de Dom Grégoire Tardieu.

19° Exercices spirituels du religieux.

Il est à remarquer que jamais il ne s'assioit et qu'il se tenoit toujours debout, même en composant ses ouvrages.

MORT DE DOM BARNABÉ COURTIN. — La mort de ce saint religieux fut suivie de bien près de celle de Dom Barnabé Courtin, religieux d'une éminente vertu qui mourut à Vendosme, le 2 janvier 1653. Il étoit de la Ferté Bernard, au diocèse du Mans et, à l'âge de 18 ans il avoit fait profession au monastère de Saint-Augustin de Limoges en 1622. Tout jeune qu'il étoit, il servoit aux autres de modèle : sa ferveur et son exactitude à tous les exercices étoient admirables, mais son véritable caractère fut l'esprit de charité. Ce fut pour suivre les mouvemens de cet esprit qu'après s'être solidement affermi dans la vertu, il étudia l'apothi-quairerie pour avoir plus d'occasions de secourir les malades. Lorsqu'il voioit un religieux en danger il le soulageoit, non seulement par les médicamens ordinaires, mais encore plus par les prières et les services qu'il lui rendoit de nuit et de jour, le consolant et l'encourageant à souffrir avec patience. Dieu qui se plaisoit à voir sa charité augmenta son zèle et sa compassion pour les malades par l'expérience de ses propres infirmités, qui lui apprirent par lui même ce qu'il devoit faire aux autres. Il tomba malade en diffé-rens tems et souffrit toutes ses douleurs et infirmités avec une grande [923] résignation ; mais ce qui couronna sa vertu fut une maladie de 7 mois qui lui causa des douleurs si aigües que durant tout ce tems il ne put rester plus d'un quart d'heure de suite dans son lit. Huit jours avant sa mort, il fut saisi d'une fièvre continue et, sentant ses forces diminuer, il demanda avec instances le saint Viatique et l'Extrême-Onction : il les reçut avec une si grande présence d'esprit et une telle dévotion qu'on n'auroit pas dit qu'il fût malade. Dieu lui conserva l'usage de la raison jusques à une heure avant que d'expirer et, tant qu'il eut la parole libre, il ne cessa de produire des actes de vertus, l'ayant perdue il témoignait par signes le plaisir

qu'on luy faisoit de luy parler de Dieu. Il passa ainsi tranquillement de cette vie à la bienheureuse éternité (1).

RELIGIEUX DE CLUNY ENTRÉS DANS LA CONGRÉGATION. — Mr. l'Evêque de Châlons se rendit à Ferrières (2) le 11 de janvier 1653 et le R. P. Dom Anselme Dohin, visiteur de la province de Bourgogne, avec quelques autres religieux le lendemain. Le Lieutenant particulier de Montargis s'y rendit aussi avec le Procureur du Roi et son greffier. Le 13 du même mois, en exécution de l'arrêt du privé Conseil, ils firent sortir les Pères de Cluny et rétablirent dans l'abbaye dix religieux de Saint-Maur à la tête desquels étoit Dom Victor Cotron (3), nommé prieur de Ferrières par le R. P. Supérieur Général. Les Pères de Cluny firent leur opposition, à l'exception de Dom Paul Molé (4) prieur, Dom Lucien Lescuyer (5), sous prieur, et procureur et Dom Bernard Bernage (6) qui, non seulement ne s'opposèrent pas, mais qui même, en vertu des offices claustraux de Ferrières dont ils étoient pourvus et pour lesquels ils avoient été transferez de Cluny à Ferrières demandèrent à y demeurer et à être reçus dans la Congrégation de Saint-Maur. On leur [924]

(1) Dom Barnabé Courtin mourut à Vendôme, le 2 janvier 1653.

(2) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 256-258.

(3) Dom (Artus) Victor Cotron, originaire de Reims, avait fait profession à Saint-Remy de Reims le 10 août 1635 à l'âge de 21 ans. Prieur de Ferrières en 1653 et continué comme tel en 1654, il est nommé ensuite prieur de Saint-Thierry de Reims en 1657 et 1660, de N.-D. de Nogent en 1663 et 1666, de Saint-Nicaise de Meulan en 1669, de Saint-Riquier en 1672, où il mourut le 10 mars 1674. Voir sa notice à cette date. — Cf. *Vie des Justes*, t. II, p. 33 ; DOM FRANÇOIS : *Bibliothèque*, t. I, p. 222 ; t. III, p. 536 ; DOM TASSIN : *Histoire littéraire*, p. 92-93 ; UL. ROBERT : *Supplément...*, p. 33 ; DOM U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément...*, p. 132-133.

(4) Dom Paul Molé, originaire de Paris, avait fait profession dans l'abbaye de Cluny, le 17 avril 1629 âgé de 22 ans et faisait partie de l'Étroite Observance ; prieur de Ferrières en 1653, il demanda à passer dans la Congrégation de Saint-Maur et fixa sa stabilité à Jumièges en 1654, où il mourut le 1^{er} avril 1674.

(5) Dom (François) Lucien L'Escuyer, originaire de Beauvais, avait fait profession à Saint-Arnould-de-Crespy le 24 février 1633, dans l'ordre de Cluny à l'âge de 18 ans ; sous-prieur de l'Étroite observance à Ferrières, en 1653 il opta pour la Congrégation de Saint-Maur. En 1657 il fut nommé administrateur de Ferrières, puis prieur en 1660 ; on le trouve ensuite prieur de Saint-Jean de Réôme en 1663, de Saint-Fiacre-en-Brie en 1666 et 1669, puis de Ferrières encore en 1672, où il mourut de 19 janvier 1673. — Cf. UL. ROBERT : *Supplément*, p. 63-64 ; DOM U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément...*, p. 374.

(6) Dom (Pierre) Bernard Barrage, originaire du diocèse de Sens, avait fait profession dans l'ordre de Cluny à La Charité-sur-Loire, le 7 janvier 1635, à l'âge de 18 ans ; après avoir passé dans la Congrégation de Saint-Maur en 1654 ; il mourut à Saint-Pierre de Melun le 5 octobre 1661.

demanda s'ils vouloient se soumettre à son régime, à ses statuts et à ses constitutions, et sur leur réponse on acquiesça à leur demande dont fut dressé un procez verbal.

CONDITIONS DE LA RÉCEPTION DES RELIGIEUX DE CLUNY DANS LA CONGRÉGATION. — Dom Paul Molé aiant remis l'institution de prieur de Ferrières qu'il tenoit de ceux de Cluny alla à Paris et obtint la maison de Jumièges pour s'y retirer ; les deux autres restèrent à Ferrières. A l'égard de leur stabilité, il fut dit qu'ils ne la feroient qu'au bout de l'an ; on leur donna le rang du jour de leur profession dans l'Observance de Cluny ; ensuite il fut arrêté que les profez de Cluny, devant l'union et après la désunion qui demanderoient à entrer dans la Congrégation feroient purement et simplement leur noviciat comme s'ils venoient du siècle et pouvoient être renvoiez ; que pour ceux qui avoient fait profession durant l'union ils feroient leur noviciat en habit de profez et auroient le rang du jour de la première profession s'ils perséveroient.

SAINT-THIERRY PILLÉ. CORBENY BRULÉ (1). — Quelques jours après l'Epiphanie, le Maréchal de la Ferté Sennetere revenant de Rethel avec son armée séjourna 4 jours au monastère de Saint-Thierry, y consuma tout ce qu'il y avoit de provisions et emporta tous les meubles et bestiaux. Deux jours après, c'est-à-dire le 18 de janvier, une partie de l'armée alla au prieuré de Corbeny autrement appelé de Saint-Marcoul, dépendant de Saint-Remi de Reims, où les Rois après avoir été sacrez à Reims viennent coucher et toucher les malades. L'armée n'y resta qu'un jour, mais en étant partie quelques troupes y entrèrent de force, y mirent le feu et le brûlèrent entièrement excepté l'église qui fut conservée.

SUITE DU PROJET D'ÉTABLISSEMENT A ORLÉANS (2). — Mr. l'évêque d'Orléans (3) refusa son consentement [925] pour l'établissement que l'on projettoit de faire à Orléans, c'est pourquoi l'on fut obligé de prendre d'autres arrangemens. On résolut de traiter avec Mr. Brachet, prieur du prieuré de Bonne-Nouvelle (4),

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 258-259.

(2) Cf. *Ibidem*, p. 259-261 ; 291-292.

(3) Mgr Alphonse Delbène de 1648 à 1665.

(4) L'origine de ce monastère remonte à une église qui, d'abord desservie par des moines, à l'époque mérovingienne, puis par des prêtres, au ix^e siè-

scitué au milieu de la ville. Ce prieuré dépendant de Marmoutier étoit autres fois conventuel, mais pour lors le revenu en étoit si modique qu'à peine rapportoit il 400 ll. au titulaire. En traitant avec lui, l'évêque ne pouvoit pas refuser son consentement, ny s'opposer à l'introduction des religieux, parce qu'il s'agissoit d'un rétablissement. Les principaux de la ville y parurent favorables et promirent leur assistance en ce qui dépendroit d'eux. On fit donc avec le prieur une transaction, le 11 de janvier de cette année, par laquelle il consentoit qu'on remît des religieux à Bonne-Nouvelle sans qu'ils pussent prétendre au revenu du prieur, attendu sa modicité et sans que le prieur put rien prétendre sur les revenus et biens qui pourront être annexés à la communauté. Ensuite on obtint, le 13 de janvier, des lettres patentes du Roi pour le rétablissement de la communauté à Bonne-Nouvelle, ou autre lieu plus commode dans la ville, avec droit d'y réunir les revenus et argent provenus de la vente du collège de Marmoutiers à Paris et autres biens qu'on pourroit tirer d'ailleurs. Les lettres patentes furent expédiées doubles, afin qu'on les fit homologuer au Parlement et au Grand Conseil. On se contenta de l'omologation au Grand Conseil parce que l'Université fit une opposition au Parlement.

Il restoit à obtenir le consentement de Mr. le duc d'Orléans dans l'appanage duquel est la ville. M^{me} la Duchesse, son épouse, le lui demanda et il le donna verbalement en disant qu'il n'empêcheroit jamais que la Congrégation conservât ses droits. Pour Mr. l'évêque, il persista dans son refus sous le prétexte des privilèges de la Congrégation de Saint-Maur. Cependant, le P. Dom Benoist Brachet se rendit à Orléans muni de trois lettres de cachet pour Mr. l'évêque, Mr. le Gouverneur et la maison de ville. On acheta [926] la petite isle joignante le prieuré et consistante en trois maisons qui pouvoient dès lors servir d'hospice et de fondemens aux biens qu'on y joindroit. Les religieux de Saint-Benoist qui venoient à Orléans pour leurs affaires s'y logèrent et affermèrent leur lieu de la chambrerie ; peu après on acheta la terre de Séronville (1), proche de

cle, fut enfin donné par l'évêque Manasses à l'abbaye de Marmoutier, qui en fit un prieuré (1149). Les Mauristes s'y établirent en 1653 et reconstruisirent entièrement le monastère, qui est actuellement occupé par la préfecture. — Cf. *Gallia Christiana*, VIII, col. 1514-1515 ; instrum. 509 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. I, p. 365-366 ; DE VASSAL : *Recherches sur le monastère de N.-D. de Bonne-Nouvelle* (1842, in-8 ; extr. *Mém. Soc. sc. et agr. d'Orléans*, IV, 1842).

(1) Com. de Prenouvellon (Loir-et-Cher). Ce domaine, d'un revenu de 7 à 8.000 livres, fut payé 172.000 livres. (Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 291-292.)

Baugency et de Châteaudun des deniers provenant de la vente du collège de Marmoutiers. Le Garde des Sceaux en accorda des lettres d'amortissement, suivant ce qui avoit été promis par le Roi dans le tems de la vente du collège qui étoit une gratification pleine et entière de ces droits et autres qui lui appartiendroient ; elles furent scellées au mois de novembre de la même année 1653.

PLUSIEURS MONASTÈRES OFFERTS A LA CONGRÉGATION. — Pendant qu'on travailloit à l'établissement d'Orléans plusieurs monastères furent offerts à la Congrégation, entre autres Issoire (1), où l'abbé (2) et ses religieux demandaient la réforme ; Saint-Pierre de Chalon-sur-Saône (3), Saint-Etienne de Caen, où le Présidial avoit donné ordre au Procureur du Roi d'informer de la conduite des religieux ; Saint-Quentin en l'Isle (4), où Mr. de Caumartin, père de l'abbé (5), pressoit le P. Général de mettre des religieux ; Silly (6) dans le diocèse de Tours, Pottières, Cornillon ; Saint-Bausile de Nismes où les catholiques de la ville faisoient instance pour avoir des religieux réformez, Saint-Mahé au diocèse de Lehon où le désordre étoit si grand que le prieur étoit détenu dans les prisons et que l'évêque y vouloit mettre des prêtres séculiers si la Congrégation refu-

(1) La fondation de l'abbaye d'Issoire (chef-l. arr. Puy-de-Dôme), sous le vocable de Saint-Austremoine est antérieure au VII^e siècle ; restaurée au X^e siècle par des moines venus de Charroux, elle fut agrégée à la Congrégation de Saint-Maur en 1665. L'église est devenue paroissiale. — Cf. *Gallia Christiana*, II, col. 357-360 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. V, p. 100. Il n'existe aucune monographie sur cette abbaye.

(2) Martial Chanut, aumônier d'Anne d'Autriche et visiteur des Carmels de France, en était abbé de 1651 à 1695.

(3) Abbaye dont la fondation remonte à la fin du VI^e siècle. Cf. *Gallia Christiana*, IV, col. 961-965 ; P. BESNARD : *Recherches historiques sur l'abbaye de Saint-Pierre de Chalon-sur-Saône* (Autun, 1910-1912, in-8).

(4) La fondation de l'abbaye de Saint-Quentin-en-l'Isle (Aisne) remonte au moins aux premières années du VI^e siècle ; elle fut unie à la Congrégation de Saint-Maur en 1669. — Cf. Bibl. Nat., ms. lat. 12692, fol. 1-59, dont fol. 1-43 : « Cœnobii S. Quintini in Insula synopsis historica ex antiquis monasterii ejusdem codicibus, diplomatibus, aliisque authoribus eruta. Anno Dni 1689. » jusqu'en 1667. *Gallia Christiana*, IX, col. 1079-1093 ; CH. DESMAZE : *L'abbaye de Saint-Quentin-en-l'Isle (de l'Ordre de saint Benoît), fondée à Saint-Quentin-en-Vermendois, étude historique* (1875, in-8, 44 p. ; extr. de *Mém. Soc. acad. Saint-Quentin*, 1874, 402-441).

(5) Henri Le Fèvre de Caumartin de Saint-Port, abbé de 1652 à 1693.

(6) Seuilly (cant. et arr. Chinon, Indre-et-Loire), prieuré dépendant d'Esvaux en Limousin (1095), érigé en abbaye vers 1100, uni à la Congrégation de Saint-Maur en 1660. — Cf. *Gallia Christiana*, XIV, col. 309-311 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VIII, p. 34.

soit d'y entrer ; Tresport où les anciens, depuis long tems, avoient offert leur maison aux Supérieurs ; Saint-Georges (1), près de Rouen, Uzerche et Simorre (2). Mais on s'excusa d'accepter ces maisons parce que la peste et les maladies contagieuses avoient beaucoup dépeuplé la Congrégation. C'est ce [927] qui obligea d'établir deux nouveaux noviciats, l'un à Saint-Denys-en-France, l'autre à Saint-Allire de Clermont.

ETABLISSEMENT A PILMI. — Les Supérieurs supplièrent cette année Mr. de La Meilleray, gouverneur de la Bretagne, d'agréer la translation de l'abbaye de Blanche-Couronne en quelque lieu comode d'un faubourg de Nantes : il refusa leur requête, mais il consentit qu'ils s'établissent au prieuré conventuel de Pilmi (3), dépendant de Saint-Jouin, lequel prieuré est éloigné de la ville de Nantes de près d'une lieue.

PROJET AU SUJET DE L'ABBAYE DE NOGENT. — Dans le même tems, le P. prieur de Nogent-sous-Coucy représenta au P. Général la nécessité de transférer son monastère dans Coucy à cause des fréquentes incursions des ennemys qui, depuis peu, l'avoient encore pillé et en avoient brisé les portes ; qu'il y avoit dans le château nouvellement démoli une belle place pour bâtir un monastère et des matéreaux pour se batir peu à peu ; qu'on auroit facilement une cession du Maréchal d'Estrées de la place et des matéreaux que le Roi luy avoit donnez ; que les Grands Vicaires de Laon pendant la vacance du siège approuveroient cette translation ; que Mr. d'Es-

(1) L'abbaye Saint-Georges de Bocheville (canton Duclair, arr. Rouen (Seine-Inférieure), dont la fondation remonte au milieu du XI^e siècle, fut occupée par les bénédictins en 1114. Elle fut unie en 1660 à la Congrégation de Saint-Maur. L'église du XII^e siècle est devenue paroissiale. — Cf. *Gallia Christiana*, XI, col. 267-274 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VII, p. 49-50 ; A. BERNARD : *Monographie de l'église et de l'abbaye de Saint-Georges de Bocheville* (Paris, 1899, in-4°) ; DUBOSQ : *L'abbaye de Saint-Georges de Bocheville* (Rouen, 1912, in-8°).

(2) L'abbaye de Notre-Dame de Simorre (cant. et arr. Lombez, Gers), fondée avant l'année 817, ne fit point partie de la Congrégation de Saint-Maur et fut supprimée par la Commission des Réguliers. — Cf. *Gallia Christiana*, I. col. 1013-1016 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. III, p. 12-13.

(3) Prieuré Saint-Jacques de Pirmil, d'abord dépendance de l'abbaye de Vertou, puis de celle de Saint-Jouin de Marnes ; l'union des deux communautés de Pirmil de et Blanche-Couronne se fit en 1767.

trées nommé à l'évêché de Laon (1) l'agréeroit aussi et que les habitants le souhaitoient ardemment ; que leur seul abbé (2) s'y opposoit, mais que son opposition vu la nécessité n'empêcheroit pas la Cour de ratifier et de confirmer cette translation. Sur cette remontrance le R. P. Général accorda la permission de traiter avec Mr. le Maréchal de la place et des matèreaux.

PROJET POUR LE MAS GARNIER. — Une autre translation que l'on projetta fut celle de l'abbaye du Mas Garnier dans la ville de Verdun (3). On acheta pour cet effet une belle maison dans la ville, dans la persuasion que le chapitre général permettroit et même ordonneroit cette translation. La maison étoit très commode et près de l'église paroissiale dont le chœur appartenoit aux religieux. La principale raison qu'on avoit eu de ne pas s'établir dans la ville c'étoit [928] la crainte d'être obligé de confesser les séculiers ; mais les Pères Récolats qui venoient de s'y établir et qui rendoient ce service au public faisoient alors cesser cet obstacle.

TRANSACTION AVEC LES DAMES DU VAL DE GRACE (4). — Au mois de mai, les Dames du Val de Grâce et les religieux de Compiègne passèrent par devant notaires une transaction par laquelle le titre de l'abbaye de Saint-Corneille demouroit uni au Val de Grace et, par conséquent, éteint. On fit le partage des biens entre les Dames et les religieux ; il fut dit qu'on obtiendrait des lettres patentes qui seroient homologuées au Grand Conseil aux dépens des religieux et que les Dames obtiendroient à leurs frais des Bulles de Rome.

(1) César d'Estrées (fils de François Annibal d'Estrées, marquis de Cœuvres et maréchal de France), avait été nommé à l'évêché de Laon en février 1653 ; créé cardinal en 1671, il résigna son évêché en 1681 et mourut en 1714 ; il fut inhumé à Saint-Germain-des-Prés dont il était abbé commendataire depuis 1704.

(2) Jean de Grasse, de 1649 à 1658 ; on peut dire de lui qu'il mit son monastère et ses dépendances au pillage.

(3) Il s'agit de l'abbaye du Mas-Grenier, située à Verdun (Tarn-et-Garonne) dont les Mauristes avaient pris possession en 1640. Cf. CAM. DAUX : *Les Bénédictins de Saint-Maur au Mas-Grenier 1628-1790* (dans *Bull. Soc. archéol. Tarn-et-Garonne*, X, 1882, p. 49-62).

(4) Cf. *Les Mémoires de Dom Audebert*, p. 264-267 ; 269, donnent de nombreux détails sur ces pourparlers qui furent assez longs.

ARREST POUR EVRON (1). — Le mois suivant, le Parlement rendit en faveur des religieux de l'abbaye d'Evron dans le Maine un arrêt qui intéressoit toute la Congrégation par lequel les provisions des offices claustraux de chambrier et d'aumônier de ce monastère obtenus par dévolut en Cour de Rome sous prétexte de simonie prétendue contractée pour l'union desdits offices furent déclarées nulles et abusives.

MIRACLES ARRIVÉS A ARGENTEUIL, A SAINT-REMI ET A SAINT-MAUR DES FOSSÉS (2). — Dieu fit éclater sa toute-puissance par d'insignes miracles qu'il opéra cette année à Argenteuil, à Saint-Remi de Reims et à Saint-Maur-des-Fossés. Il en fit deux ou trois après Pâques, au prieuré d'Argenteuil, en faveur de personnes qui venoient en pèlerinage à la sainte Robe de Notre-Seigneur dont on dressa les procez verbaux. A Saint-Remi de Reims, Marie Margueritte d'Orléans, fille de feu Henri d'Orléans, marquis de Rothelin, cy devant gouverneur de la ville de Reims, étant demeurée percluse de la moitié de son corps l'espace de 9 ans et ne trouvant plus dans les secours humains de remède à son infirmité s'adressa au Souverain Médecin par les mérites de saint Remi, le jour de sa fête, 13 de janvier. Elle sentit dès lors un petit [929] soulagement qui lui fit espérer le recouvrement entier de sa santé ; le 8 de juillet de cette même année, elle entreprit une neuvaine de messes et de communions. Le 16, qui étoit le dernier jour, pendant la messe elle souffrit des douleurs extraordinaires dans tout le corps qui furent suivies d'une entière et parfaite guérison. Après la messe elle alla présenter elle même sa potence et son bâton sans lesquels elle ne pouvoit marcher, et qui furent suspendus au tombeau de saint Remi. Ce miracle se fit en présence de Mr. de Berieu, de M^{me} la vicomtesse de Lery et des principaux de la ville, qui furent témoins de la maladie et de la guérison. En actions de grâces on chanta une messe solennelle en l'honneur de saint Remi, à laquelle la demoiselle communia avec une autre dame de considération ; elle se tint à genoux durant toute la messe et environ un quart

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 272-275, où l'on trouve un exposé assez étendu de cette affaire qui, assez grave, aurait pu avoir des conséquences regrettables pour la Congrégation. L'arrêt est du 7 juin 1653.

(2) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 278-279.

d'heure après. Depuis, elles s'est faite religieuse à l'abbaye de Chelles et y a porté le nom de M^{me} de saint-Remi. Quoique le miracle arrivé à Saint-Maur-des-Fossés n'ait pas été fait dans un monastère de la Congrégation, on ne fait point de difficulté de le rapporter icy comme ayant été fait par les mérites de saint Maur, patron de la Congrégation, et pendant la messe d'un religieux de la Congrégation. Un femme de Mareuil, village près de Châlons, ayant été fort outragée par des soldats qui lui avoient coupé une mamelle et offensé les nerfs d'une cuisse qui s'étoient retirez et la rendoit impotente, elle se fit conduire à Saint-Maur-des-Fossés par le messenger de Châlons. Le 19 de juillet, Dom Hippolythe Questel (1), religieux de la Congrégation et procureur de Jumièges alla par dévotion à Saint-Maur pour y dire la sainte Messe devant ses saintes reliques. Il y trouva cette femme qui y faisoit une neuvaine commencée depuis trois jours et y célébra la messe à l'autel du saint Patron, où cette femme avoit été apportée et mise [930] devant le marchepied pour l'entendre. A l'élévation elle se trouva mal ; sur la fin de la messe elle fut agitée, de tremblemens de membres qui ne cessèrent que par la guérison soudaine qu'elle reçut. Elle marcha seule dans l'église à la v^{ue} des assistans et l'on en dressa un procez verbal qui fut signé par Dom Hippolythe, à la tête de ceux qui furent témoins du miracle.

VIE ET ÉLOGE DE DOM MAUR BARREZ. — Peu de jours après, mourut à Saint-Sever-de-Rustan, en odeur de sainteté, Dom Maur Barrez, le 5 d'aoust 1655. Il étoit de Messine, dans le diocèse de Comdom et avoit fait profession au séminaire de Saint-Louis de Toulouse, le 2 de février 1625. Il eut besoin de tout son zèle et de toute sa ferveur pour supporter l'austérité et la pauvreté du lieu qui étoit on ne peut plus grande ; mais plus elle étoit extrême, plus elle anima son amour pour la pénitence. Son humilité étoit parfaite et son union continuelle à Dieu l'élevoit jusques à la contemplation. Il fut envoyé par une providence singulière au monastère de Saint-Savin de Tarbes où Dieu vouloit se servir de lui pour le salut de plusieurs qui vivoient auparavant dans une ignorance profonde des mystères de la foi. Dès qu'il fut arrivé, son supérieur, qui connoissoit son zèle et son talent pour la conversion des âmes, lui

(1) Dom (Richard) Hippolyte Questel, originaire de Rouen, profès à Jumièges le 12 août 1634, à l'âge de 22 ans ; il y mourut de même le 3 mars 1678.

ordonna de se disposer à prêcher et à édifier le peuple. Il le fit avec tant de succès que tout le pays changea de face : il étoit aisé de voir que c'étoit l'esprit de Dieu qui agissoit en lui. Quoique d'un pays fort éloigné et dont le langage étoit très différent de celui de Tarbes, il apprit celui cy avec tant de vitesse qu'on eut cru que Dieu le lui avoit appris par infusion. Il eut d'abord beaucoup à travailler, parce que l'ignorance étoit extrême, de même que la brutalité des mœurs, suite ordinaire [931] de l'ignorance. Il fut obligé de faire 4 ou 5 prédications ou catéchismes par jour : il alloit de village en village faisant assembler tous les habitans qu'il instruisoit avec une douceur et une clarté admirables. Autant Dieu lui donna de zèle, autant il donna à ses auditeurs de docilité et d'ardeur pour recevoir ses saintes instructions. Pour que le souvenir des mystères de notre foy s'imprimât plus avant dans leur esprit, Dom Barrez les réduisit en vers dans la langue du pays ; il les apprenoit par cœur et ces saints cantiques leur servoient d'entretien ; il eut même la consolation de les voir prendre la place des chansons profanes.

Tous ces voyages de villages en villages et de bourgs en bourgs furent souvent accompagnés de dangers évidens surtout en hyver ; souvent il se trouva exposé au danger de se perdre dans les neiges ou dans les torrens, à la rencontre des bêtes féroces, et plus encore à celle des malfaiteurs. Dieu l'en délivra par une protection particulière et, s'il permit quelques fois qu'il tombât entre les mains des voleurs, il lui envoya comme inopinément du secours pour l'empêcher d'en être la victime.

Ce qu'il y a de plus admirable dans ses travaux apostoliques c'est que jamais ils ne lui servirent de prétexte pour se relâcher des moindres observances. Il étoit persuadé qu'avant toutes choses il devoit s'acquitter de ce qu'il devoit à Dieu et à la religion par les devoirs de sa profession. Sitôt qu'il étoit rentré dans son monastère, il reprenoit ses exercices réguliers comme s'il n'eut eu autre chose à faire. Sa ferveur n'avoit rien d'outré : son caractère étoit la douceur et jamais on ne le vit contester avec [932] personne. Il étoit ponctuel à l'office divin, assidu à l'oraison et à la lecture des bons livres, particulièrement de l'Ecriture Sainte qu'il sçavoit par cœur presque toute entière.

On peut connoître jusques où ce grand serviteur de Dieu portoit sa charité par la dernière action de sa vie. Ayant appris que la contagion avoit gagné le monastère de Saint-Sever de Rustan et que

ses confrères qui en étoient attaqués avoient besoin de secours, il s'offrit pour aller les assister, s'estimant trop heureux s'il mourait dans un si saint exercice. Dès qu'il en eut obtenu la permission des supérieurs, il vola à Saint-Sever où étant arrivé il fit un sacrifice de sa vie qu'il offrit à Dieu pour le soulagement de ses frères. Il se chargea de l'office d'infirmier et servit les malades avec une charité incroyable tachant toujours d'accompagner les services corporels qu'il leur rendoit de quelques consolations spirituelles et les encourageant par ses paroles toutes de feu à faire un bon usage de leur mal et à le souffrir pour faire hommage à la justice de Dieu. Enfin Dieu voulant couronner la charité de son serviteur permit qu'il fut lui même frappé du mal contagieux. Il l'accepta avec joie comme un présent qui lui venoit de la main du Seigneur, le souffrant avec patience et soumission jusques à ce qu'il plût à Dieu le tirer de ce monde pour le faire jouir de la gloire et de la récompense de tant de travaux qu'il avoit soufferts pour luy.

MONASTÈRES RUINÉS PAR LES GUERRES (1). — Pendant que le Roi pressoit la ville de Bordeaux, le Prince de Condé parut sur les frontières de Picardie avec une grande et puissante armée d'Espagnols. L'armée du Roi campa à Ribemont et ruina de nouveau l'abbaye ; celle du Prince s'avança vers Compiègne et pillà dans sa route les monastères de Laon, de Noyon [933] de Compiègne, de Soissons, de Breteuil et de Corbie, qui n'eurent pas moins à souffrir de l'armée du Roi. La Champagne peu auparavant avoit beaucoup souffert à cause du siège de Rethel, que le Roi reprit. L'abbaye de Saint-Basle fut si maltraitée qu'on n'y recueillit rien cette année. Sur la fin du mois d'aoust, celle de Nogent fut encore pillée deux fois par les gens du Roi.

CAPITULATION DE BORDEAUX. — Enfin Bordeaux ne pouvant plus résister se rendit au Roi par capitulation, et le Prince de Conti en sortit le 2 d'aoust pour se rendre à Pezenas. L'abbaye de Sainte-Croix n'eut pas beaucoup à souffrir pendant le siège, mais après la reddition de la ville il y eut une grande cherté et de violentes maladies. La plus part des religieux de Sainte-Croix et de La Réole tombèrent malades et tous les environs furent infectés de peste. Il y

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 280.

eut des plaintes que l'on forma contre les religieux de Bordeaux pour avoir manqué de fidélité au Roi. Il n'y eut que les Bénédictins et les Feuillans qui se signalèrent par leur attachement à leur souverain. C'est le témoignage qu'en rendit à la Reine Mr. de Béthune, archevêque de Bordeaux (1).

LE P. BRACHET CONSULTÉ SUR L'ABSTINENCE DE LA VIANDE A MONTMARTRE (2). — Mme l'Abbesse de Montmartre (3), âgée de plus de 80 ans, conduite par un docteur de la Mercy, aiant pris la résolution d'ôter de son abbaye l'abstinence de la viande qu'elle y avoit elle même introduite et trouvant ses religieuses opposées à son dessein, pria le P. Brachet de se rendre à Montmartre. Elle luy exposa en présence de son docteur son dessein fondé sur la permission qu'Etienne Poncher (4), évêque de Paris, leur avoit donnée. Le docteur appuya le dessein de l'abbesse et il y eut grande contestation entre lui et le P. Brachet, qui soutint le contraire en faisant voir le peu de [934] solidité des mitigations par celle de Montmartre même, puisque lorsque Mme en fut nommée abbesse il n'y avoit que 20 ou 25 religieuses presque toutes de basse naissance et que depuis que l'abstinence y avoit été introduite elles se trouvoient alors jusques au nombre de 100 ou 120, la plus part filles de qualité qui se portoient bien. Il donna son avis par écrit, le 27 d'aoust 1653, dans lequel après avoir rapporté tout ce qu'on opposoit à l'abstinence de la viande, il déclare qu'après avoir tout examiné et consulté des personnes très éclairées et d'une éminente piété, il décide que les religieuses de Montmartre doivent garder l'abstinence conformément à la Règle de Saint-Benoist et ne peuvent se servir de la dispense accordée par Etienne Poncher. Il ajoute qu'elles ne peuvent recevoir à l'habit ou à la profession, aucune fille qui ne soit dans la volonté de garder l'abstinence. L'abesse consulta encore un Père Feuillant et le Père Léon, carme mitigé qui, en présence de son docteur de la Mercy, soutinrent le sentiment

(1) Henri de Béthune, 1646-1680.

(2) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 282-283.

(3) Marie de Beauvilliers, abbesse de 1598 à 1658.

(4) Etienne de Poncher, évêque de Paris de 1503 à 1519, avait dans des statuts de réforme, autorisé l'usage de la viande trois fois par semaine. Mais en 1917 M^{me} de Beauvilliers, de l'avis de sa communauté, avait présenté une requête à l'évêque de Paris demandant de reprendre l'abstinence, ce qui leur fut accordé en 1620. Les constitutions imprimées depuis, font mention de l'abstinence.

ouvert par le P. Brachet. Elle appella quelques religieuses pour savoir leur sentiment et les trouvant fermes et constantes dans leur première résolution, elle assembla toutes les religieuses qui n'eurent toutes qu'une même volonté pour l'abstinence. Cette unanimité jointe aux raisons du P. Brachet la détermina ; elle déclara à ses religieuses qu'elle entroit dans leur sentiment et qu'elle conserveroit jusques à la mort l'abstinence dans son abbaye.

ARREST CONTRE LES RELIGIEUX QUI SE FONT POURVOIR DE BÉNÉFICES (1). — Quelque tems après la Congrégation obtint un arrest contre un religieux (2) qui, contre la volonté de ses supérieurs, s'étoit fait pourvoir d'un bénéfice. Le chapitre général de 1648 voulant aller au devant de la légèreté de quelques religieux, fondé sur une Bulle du Pape [935] Eugène IV pour le Mont Cassin, fit un décret par lequel il déclara tous les religieux qui se feroient pourvoir de bénéfices hors de la Congrégation, sans la permission des supérieurs seroient privez de ces bénéfices et déclarez inhabiles à tous autres et que s'ils persistoient contre la deffense des supérieurs plus de trois jours il seroient excommuniez *ipso facto*. Cette année 1653, un religieux de Saint Serge d'Angers et qui avoit son oncle abbé régulier d'Asnière (3) se fit pourvoir en Cour de Rome de l'office de prieur claustral de ce monastère. Sur l'avis qu'en eut le R. P. Général il luy ordonna de se défaire de son bénéfice, sous peine, après trois monitions régulières, d'excommunication. Ce religieux appella comme d'abus du décret du chapitre général. Comme l'affaire étoit de conséquence et intéressoit toute la Congrégation, les Supérieurs la poursuivirent devant le Parlement où fut rendu, le 15 de décembre, un arrêt qui déclara qu'il n'y avoit point d'abus. Ce Père se voiant condamné présenta une requête au P. Général, par laquelle, en lui exposant ses infirmités, il supplioit qu'on le laissât à Asnières : ce qui lui fut accordé.

DOM DENYS COMPAGNON ASSASSINÉ. — Nous avons vu combien les guerres avoient été funestes à la Congrégation. En voici une

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 295-296.

(2) Il s'agit de Dom Marc Foyer.

(3) Notre-Dame d'Asnières (com. Cizay, cant. Montreuil-Bellay, arr. Saumur (Maine-et-Loire), prieuré fondé par saint Bernard de Tiron en 1114, érigé en abbaye en 1138, unie au collège de La Flèche en 1747. — Cf. *Gallia Christiana*, XIV, col. 693-695 ; Dom BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VIII, p. 86-87.

nouvelle preuve. Dom Denys Compagnon (1), céliér de Saint-Vincent de Laon étant descendu de la montagne pour vacquer à ses affaires fut rencontré par trois cavaliers de l'armée du Maréchal de Senneterre qui fourageoient dans le pays, lesquels après l'avoir fouillé luy donnèrent trois coups d'épée dont il mourut entre les bras de ceux qui le rapportoient au monastère, le 31 d'octobre [936].

EXERCICES DE DOM LE COMTAT POUR LES SUPÉRIEURS. — Il ne faut pas oublier que cette année Dom Joachim Le Comtat fit imprimer à Rennes, où il étoit prieur, des exercices spirituels de dix jours pour les Supérieurs avec des réflexions (2). Ils ont été fort estimez des personnes spirituelles et depuis ils ont été traduits en latin et imprimez a Salzbouurg (3). On revit aussi cette même année les exercices spirituels pour les religieux de la Congrégation et on les fit imprimer en beaux caractères.

LETTRE D'UN RELIGIEUX DE L'ABBAYE D'AINAY. — Sur la fin de l'année, le P. Général reçut une lettre d'un religieux officier de l'abbaye d'Ainay (4), proche de Lion, dans laquelle étoit une triste peinture de l'observance de cette maison. Souvent l'office divin se faisoit à basse voix, ce religieux s'y trouvoit quelques fois seul avec un novice ; les meilleurs fonds de la maison se vendoient, de même que les prieurez ; l'église étoit découverte et ruinée, les religieux ne portoient ny au chœur, ny dans la ville, d'habit, ny de

(1) Dom (Nicolas) Denys Compagnon avait fait profession à Crespy le 26 mai 1636, âgé de 19 ans.

(2) Sous le titre : *Méditations pour la Retraite des dix jours pour les Supérieurs* (Rennes, Pierre Garnier, 1653, in-4°) ; une autre édition parut à Paris en 1668, in-8.

(3) Traduction en latin par Dom François Mezger, moine de Saint-Pierre de Salzbouurg, sous le titre : *Dioptra politices religiosae, hoc exercitia spiritualia decem dierum...* (Salisburgi, Mayr, 1694, in-12 de 38 fol. et 870 p.)

(4) La fondation de l'abbaye Saint-Martin d'Ainay remonte au moins au v^e siècle. Après les ravages causés par les Huguenots en 1576, l'abbaye ne put se relever ; par ailleurs de puissantes influences s'opposèrent à sa réforme par la Congrégation de Saint-Maur, si bien qu'en 1684 elle fut transformée en collégiale. L'église est devenue paroissiale. — Cf. *Gallia Christiana*, IV, col. 233-241. Voir la bibliographie sur Ainay dans *Abbayes et Prieurés*, t. X, p. 77-80.

N. B. — Il n'est pas sans intérêt de signaler qu'en cette année 1653 furent enfin homologuées sans restrictions, au Grand Conseil, le 3 décembre, les Bulles confirmant l'érection de la Congrégation de Saint-Maur. Il est à noter aussi que le Supérieur général fit distribuer à tous les monastères la Constitution *Cum occasione* condamnant les cinq propositions de Jansénius.

tonsure monastique, ils étoient habillez de soye, enfin ils projettoient de se séculariser : pourquoy cet officier offroit la résignation de son office claustral et d'aller lui même, s'il étoit nécessaire se jetter aux pieds du Roi et de la Reine avec le R. P. Général pour demander à Leurs Majesté l'établissement de la réforme dans l'abbaye d'Aisnay. Nous verrons dans la suite que cette maison autre fois si illustre a été pour toujours enlevée à l'Ordre et, qu'au lieu d'y rétablir l'observance régulière, on en a retranché jusques aux moindres vestiges.

FIN DU PREMIER TOME

[du manuscrit de Dom Martène]

PROCEZ DANS L'ORDRE DE CLUNY AU SUJET DE L'HABIT (1). — Après la désunion de l'Ordre de Cluny et de la Congrégation de Saint-Maur, les Pères de l'Observance de Cluny conservèrent l'habit de la Congrégation, qu'ils avoient commencé à porter depuis qu'ils avoient appelés lesdits Pères de Saint-Maur à Cluny. Sur la fin de l'année précédente, ils attaquèrent le prieur de Saint-Eutrope de Xaintes sur plusieurs chefs, entre autres pour y être rétablis et * pour * (a) que ceux des leurs qui s'y étoient retirés avec le prieur et * avoient * (b) quitté l'habit de la réforme eussent à le reprendre.

L'affaire se poursuivit au Grand Conseil au commencement de cette année ; mais lorsqu'elle étoit presque instruite, les religieux de la Charité qui s'étoient séparés * du corps * (c) de l'Observance de Cluny intervinrent au procès et demandèrent au contraire que généralement ceux de l'Observance eussent à reprendre l'habit de Cluny. Les supérieurs de la Congrégation de Saint-Maur qui auroient souhaité qu'on les distinguât pour l'habit se joignirent aussi dans l'instance ; mais leur intervention fut cause que les Pères de l'Observance s'adressèrent au Cardinal Mazarin (2), dont le

(a) Mis par F., au lieu de : [afin].

(b) Ajouté par F.

(c) Ajouté par F., au lieu de : [de].

N. B. — Plutôt que de commencer un nouveau volume avec le début du tome II du manuscrit de Dom Martène, on a préféré poursuivre jusqu'à l'année 1656 qui peut marquer, avec la reprise sous Mazarin des pourparlers pour l'union de Cluny, une nouvelle période dans le développement historique des Annales de la Congrégation de Saint-Maur.

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 301-302.

(2) Le cardinal de Mazarin venait d'être nommé abbé de Cluny le 21 février 1654 ; il conserva ce bénéfice jusqu'à sa mort, le 9 mars 1661.

prince de Conti venoit d'épouser la nièce (1), et lui avoit laissé tous ses bénéfices (2), lequel, par son autorité, suspendit le jugement de cette affaire qui depuis n'a jamais été reprise.

NOUVELLES PROPOSITIONS AU SUJET DE LA CHARITÉ. — Pendant le cours de l'instance quelques religieux (3) de la Charité firent proposer au prieur des Blancs-Manteaux (4) de renouer l'affaire [2] de la réunion de Cluny, ou du moins d'unir à la Congrégation le monastère de la Charité, qu'ils feroient désunir de l'ordre: Il leur répondit qu'il ne falloit plus penser à la réunion, mais que pour la Charité s'ils avoient le consentement de l'abbé de Cluny et des autres religieux de la Charité pour se séparer de l'Ordre, on pourroit y entendre.

CHAPITRE GÉNÉRAL (5). — Le 7 du mois de may de l'an 1654, on commença le Chapitre général qui se tint à Marmoutier, auquel, après la Messe du Saint Esprit et la déposition de tous les Supé-

(1) Anne-Marie Martinozzi, fille de Jérôme Martinozzi et de Laure-Marguerite Mazzarini. (Cf. DE COSNAC : *Mazarin et Colbert*, p. 411 sq. ; et *Journal d'Olivier Lefèvre d'Ormesson*, t. II, p. 682-683.)

(2) Par ce même *Journal*, ib., p. 683, on sait que cette résignation de bénéfices n'avait pas précisément appauvri le prince de Conti, car il s'était réservé une pension de 200.000 livres. Il avait tenu d'ailleurs à jouer jusqu'à la fin son rôle d'abbé ; ainsi le 24 janvier 1654 il faisait approuver par son conseil les constitutions de l'Etroite Observance, et le lendemain adressait au Supérieur général Dom Antoine de Montfiquet un mandement de convocation du chapitre général pour le 7 février suivant. Sa lettre de démission est datée de Sens, le 13 février. (Arch. Nat. LL. 1334, fol. 283.) Le lendemain une lettre de cachet du roi nommait comme commissaire pour assister à l'élection du nouvel abbé, M. de la Marguerie, premier président au Parlement de Bourgogne qui se chargea de préparer l'élection au gré du Conseil du Roi, en éliminant les religieux de l'Etroite Observance. En dépit de quelques oppositions, Mazarin fut postulé abbé de Cluny par voie d'inspiration. En vertu d'un brevet du roi du 28 février et d'un arrêt du Grand Conseil du 17 avril, Mazarin prit possession le 3 mai suivant ; enfin le 4 juin 1655, Alexandre VII lui adressait des bulles « portant provision en commande de l'abbaye de Cluny ».

(3) Cette proposition venait entre autres de Dom Odilon Bussière et de Dom Ildephonse Belin prieur claustral de La Charité.

(4) Dom Mayeul Hazon.

(5) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 306 sq. — Voir Arch. Nat., L. 814, nos 11 et 9 : Décrets de 1651 confirmés en 1654 ; L. 814, n° 19 : Décrets nouveaux de 1654 ajoutés aux Déclarations et Constitutions ; L. 814, n° 21 ; Résolutions touchant quelques cérémonies ; L. 814, n° 12 et 14, ainsi que LL. 991, fol. 89-90 : Règlements de 1651 confirmés en 1654 (au nombre de 18 et 19) se trouvent aussi Bibl. Nat., ms. fr. 17673 fol. 5 sq. ms. fr. 24151, fol. 114 sq. : Advis pour les prieurs.

rieurs, on procéda à l'élection des Définiteurs. On choisit Dom Jean Harel, Dom Placide de Sarcus, Dom Bernard Audebert, Dom Ignace Philibert, Dom Grégoire de Verthamont, Dom Pierre Béziat, Dom Sylvestre Perreciot, Dom Antoine l'Espinace et Dom Marc Bastide qui eurent pour président Dom Bernard Audebert. Tout s'y passa dans une grande paix et union. Mr. l'évêque de Vannes (1) pria le Chapitre de lui accorder un religieux qui auroit prêché à Redon, pour prêcher l'octave du Saint Sacrement dans sa Cathédrale : ce qui lui fut accordé pour des raisons particulières, quoique l'on eût une très grande répugnance à permettre de prêcher dans les cathédrales, et qu'on l'eût refusé plusieurs fois. On se contentoit alors de faire prêcher les religieux dans les monastères où l'on étoit obligé de le faire.

PLUSIEURS MONASTÈRES OFFERTS AU CHAPITRE. — On offrit à ce Chapitre plusieurs monastères pour y mettre la Réforme : entre autres l'abbaye de Souillac, dans le Quercy, sur le bord de la Dordogne, dont Mr. * l'Evêque * (a) de Rennes (2) étoit abbé et pressoit fort l'introduction de la Congrégation ; celle de Saint-Jouin dans le Poitou, dont le prieur et l'infirmier avoient écrit à Mr. de Servien (3). leur abbé, nommé à l'évêché de Carcassonne [3] pour le prier d'établir la réforme dans son abbaye ; ce qu'il y avoit promis. Le Chapitre députa deux supérieurs pour aller visiter l'état de ces monastères et, sur le rapport qui en fut fait, on convint que l'on pourroit traiter de ces deux abbayes. On accepta aussi celle de Saint-Pierre de Melun suivant le Concordat fait avec Mr. de Troye ; l'introduction n'en avoit été retardée que par l'opposition de Mr. l'archevêque de Sens.

Il y avoit long temps que Mr. l'abbé de Sorrèze (4) pressoit les Supérieurs d'établir la Congrégation au prieuré de Saint-Vigor de

(a) Ajouté par F.

(1) Mgr Charles de Rosmadec de 1648 à 1671.

(2) Mgr Henri de la Mothe-Houdancourt de 1642 à 1662.

(3) François de Servien, abbé de Saint-Jouin-de-Marnes depuis 1646, fut nommé en 1653 à l'évêché de Carcassonne, d'où le 23 mai 1654 il fut transféré à Bayeux.

(4) Cet abbé de Sorèze étoit Dom Barthélemy Robin, religieux de Saint-Corneille de Compiègne ; il étoit prieur de Saint-Vigor de Bayeux, de 1634 à 1654 et mourut en 1656.

Bayeux (1), dépendant de l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon ; pour ôter tout prétexte de refus, il en résigna le titre à un religieux et pressa de nouveau pour qu'on y entrât, s'offrant de contribuer aux ameublemens. Il fut résolu qu'on lui promettoit d'y entrer dans six ans : mais comme il n'y avoit plus qu'un ancien, l'introduction se fit en 1657.

Un peu avant le Chapitre, quelques personnes considérables de la ville de Caen scandalisés de ce qui se passoit sous leurs yeux dans l'abbaye de Saint-Etienne, s'offrirent d'obtenir du Roi et de la Reine un brevet pour réformer cette abbaye ; mais leur offre ne put être acceptée pour lors. Les anciens de Saint-Aubin d'Angers qui souhaitoient voir la réforme établie dans leur monastère s'étant brouillés avec leur abbé au sujet de leur tiers, il les menaça d'introduire la réforme ; ils profitèrent de ces dispositions et, au mois de février 1654, le Parlement confirma le concordat qui avoit été fait dans ces entrefaites avec Mr. l'abbé (2).

ABBAYE DE SAINT-GILLES ET DE SARAMOND. — L'abbaye de Saint-Gilles (3), dans le bas Languedoc, fut sécularisée en 1637. Il y avoit pour lors 80 religieux qui sont aujourd'hui réduits à 15 chanoines. Le prieur et quelques anciens désirans y rétablir la régularité en firent la proposition au P. prieur du Montmajour (4), et l'un et l'autre lui écrivirent au Chapitre général [4] qui ne crut pas devoir refuser, cette proposition. On prit seulement le party de récrire à l'un et à l'autre pour avoir plus de lumières, avant que de s'engager.

(1) La fondation du monastère de Saint-Vigor à Bayeux remonte au ^{vi} siècle ; il fut uni en 1658 à la Congrégation de Saint-Maur. — Cf. Arch. départ. du Calvados, série H, 3 reg. et 3 cart. ; Biblioth. de Caen, ms. 591 : « Abrégé chronologique de l'histoire du monastère de Saint-Vigord le Grand, près Bayeux, ordre de Saint-Benoît, uni à la Congrégation de Saint-Maur, en 1658 » par Dom Pierre-François Boudier ; *Gallia Christiana*, XI, col. 404-406 ; FAUCON : *Essai historique sur le prieuré de Saint-Vigor le Grand* (Bayeux, 1861, in-8).

(2) Galatoire de Marca de 165 à 1689. Cf. Arch. départ., de Maine-et-Loire, série H, 11 et 12, les pièces concernant l'introduction des Mauristes.

(3) De fondation ancienne l'abbaye de Saint-Gilles (chef-lieu cant., arr. Nîmes, (Gard), fut un centre monastique important et un pèlerinage très fréquenté. Sécularisée en 1538, les pourparlers avec les Mauristes n'aboutirent pas. Son église est devenue paroissiale. — Cf. *Gallia Christiana*, VI, col. 480-508 ; *Gallia Christ. novissima* par ALBANÈS, III, 230-233, 353 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. IV, p. 213-125 ; GOIFFON : *Saint-Gilles, son abbaye, sa paroisse, son Grand Prieuré* (Nîmes, 1881, in-8).

(4) Dom Casimir Pourquier.

On offrit aussi l'abbaye de Saramond (1) dans le Diocèse d'Auch, à 8 lieues de Toulouse. Dom Laumer le Grand, procureur de Saint-Denys, écrivit aussy au Chapitre que le grand vicaire du prince de Carignan (2), abbé de la Couture (3), l'avoit sollicité pour la réforme de cette abbaye et pressoit vivement pour dresser un Concordat.

ELECTION DES SUPÉRIEURS. — A la fin du Chapitre on fit l'élection des Supérieurs et on élut le R. P. Dom Jean Harel Supérieur Général, Dom Placide de Sarcus et Dom Benoist Brachet, ses assistants, Dom Anselme des Rousseaux, visiteur de France, Dom Sulvestre Pereciot, visiteur de Chezal Benoist, Dom Mayeul Hazon, visiteur de Bourgogne, Dom Benoist de Jumilhac de Toulouze, Dom Mathieu Jouhaut de Bretagne et Dom Boniface le Tam de Normandie, Dom Bernard Audebert prieur de Saint-Germain-des-Prés et Dom Ignace Philibert prieur de Saint-Denys (4).

OFFICE DE SAINT-MAUR. — On présenta à ce chapitre un office, de Saint-Maur tiré de sa vie, écrite par Fauste et composé par Dom Robert Quatremaire, avec une messe propre. La messe ne passa

(1) Saramon (chef-lieu cant., arr. Auch (Gers), primitivement dépendant de Sorreze, ce monastère ne fit partie d'aucune congrégation et fut supprimé par la Commission des Réguliers. Cf. *Gallia Christiana*, t. I, col. 1016-1018; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. III, p. 12.

(2) Eugène Maurice de Savoie, fils de Thomas, prince de Carignan, de 1651 à 1657.

(3) L'abbaye Saint-Pierre de la Couture fondée dans la ville du Mans par l'évêque Bertrand (586-816), détruite par les Normands et relevée au x^e siècle, fut agrégée en 1657 à la Congrégation de Saint-Maur. L'église est devenue paroissiale et l'abbaye est occupée par la préfecture. — Cf. Bibl. Nat. 12777, p. 929-1126 ; Bibl. Le Mans, ms. 91 bis *Compendium historiæ regalis abbatiæ Sancti Petri de Cultura Cenomanensis* ; *Gallia Christiana*, XIV, 468-483 ; DOM BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. VIII, p. 145-147, où l'on trouvera l'indication d'un certain nombre de pièces concernant l'introduction des Mauristes. *Cartulaire des abbayes de Saint-Pierre de la Couture et de Saint-Pierre de Solesmes*, publié par les Bénédictins de Solesmes (Le Mans, 1881, in-4°).

(4) A ces noms, on peut joindre ceux de Dom Etienne Pradines, comme dépositaire de la Congrégation et de Dom Thomas Le Roy comme dépositaire des monastères. Dom Antoine l'Espinasse avait rempli les fonctions de secrétaire du chapitre avec Dom Placide Roussel, Dom Cyprien Richard, Dom Michel Piron comme témoins co-signataires des actes. Les *Mémoires de Dom Audebert*, p. 309-311, donnent la liste des monastères où auront lieu les cours de philosophie et de théologie, ainsi que les professeurs désignés.

pas à Rome, pour l'office * il y a lieu de croire que c'est * (a) celui qui se chante aujourd'hui (1).

EDITION DE ROBERT PULLUS. — Dom Hugues Mathou (2), religieux de la Congrégation, fit imprimer cette année la théologie du cardinal Robertus Pullus (3), qui vivoit avant le Maître des sentences et celle de Pierre le Poitevin (4) qui étoit à peu près du même temps, et les enrichit de savantes notes. Dom Auseleme Thevart (5), régent au collège de Tyron fit une traduction de l'espagnol des Exercices de Garsias Cisneros (6), laquelle fut très estimée des connoisseurs.

MAISONS OFFERTES A LA CONGRÉGATION. — Sur la fin de juillet 1654, l'abbaye (7) de Saint-Rigaud [5] fut offerte à la Congrégation.

(a) Mis par F., au lieu de : [peut être est-ce].

(1) Les *Mémoires de Dom Audebert*, qui s'arrêtent à la fin de l'année 1654, signalent (p. 306) encore qu'après avoir fait imprimer la Matricule des religieux de chœur, on a fait imprimer aussi celle des frères convers « qui a été achevée sur la fin de cette année ».

(2) Dom (Claude) Hugues Mathoud, né à Mâcon, fit profession à Vendôme le 26 septembre 1639 âgé de 17 ans ; nommé en 1657 administrateur, puis prieur en 1660 et 1666 de Saint-Pierre le Vif à Sens, de Sainte-Colombe de Sens en 1663 ; de Saint-Bénigne de Dijon en 1669, de Saint-Etienne de Caen en 1675 ; il mourut à Saint-Pierre de Châlon le 29 avril 1705. — Cf. DOM TASSIN : *Histoire littéraire*, p. 192-195.

(3) Voici le titre de l'ouvrage : *Roberti Pulli S. R. E. Cardinalis et Cancellarii Theologorum, ut vocant, Scholasticorum antiquissimi, Sententiarum libri VIII. Item Petri Pictaviensis, Academiae Parisiensis olim Cancellarii, sententiarum libri V, nunc primum in lucem editi ac notis et observationibus illustrati*. (Paris, Simon Piget, 1655, in-fol.) Voir dans *Mémoires de Dom Audebert*, p. 315-316, une lettre de Dom Mathoud (24 février 1654) au sujet de cette édition.

(4) Robert Pullus, anglais d'origine, cardinal en 1144, mort vers 1150, succéda à Gilbert de la Porrée dans la chaire de théologie de Paris. (Cf. P. FÉRET : *La Faculté de théologie de Paris...*, t. I, p. 38-42.)

Pierre de Poitiers, successeur de Pierre Comestor en 1169 dans la chaire de théologie de la Faculté de Paris et chancelier de Notre-Dame, mort en 1205. (*Ibidem*, p. 68-72.)

(5) Dom (François) Anselme Thevart, né à Paris, profès à Saint-Remy de Reims le 26 avril 1637 âgé de 19 ans, mort le 18 janvier 1685 à Saint-Denys. — Cf. DOM TASSIN : *Histoire littéraire*, p. 103.

(6) *Exercices spirituels du vénérable Père Dom Garcia de Cisneros, abbé de Montserrat*. (Paris, Simon Piget, 1655, in-12 de 700 p.), que Dom Thevart fit suivre d'une notice biographique.

(7) L'abbaye de Saint-Rigaud (com. de Ligny-en-Brionnais, arr. Charolles, Saône-et-Loire), dont la fondation remonte à l'année 1171, ne fut pas unie à la Congrégation de Saint-Maur, mais supprimée dans le cours du XVIII^e siècle. —

gation par l'entremise du R. Bournon, ancien religieux de Saint-Allire de Clermont. Le 28 de septembre, le prieur de la Réole fut sollicité par un des principaux du Parlement de Bordeaux, d'engager les supérieurs à donner les mains à l'introduction dans l'abbaye d'Userche, où l'on se faisoit fort de faire entrer la Congrégation et au mois de décembre, les religieux de Taloire, dans le diocèse de Genève, demandèrent d'être unis à la Congrégation mais comme ils étoient scitués dans la Savoye on leur répondit que la Congrégation ne s'étendoit pas hors du Roïaume. Ce fut apparemment sur ce refus que cinq ou six religieux de cette maison entrèrent dans la Congrégation et y ont très bien réussi. A l'égard des deux autres abbayes on s'excusa sur ce qu'on n'étoit pas en état alors de faire des entreprises.

CONSPIRATION CONTRE LA CONGRÉGATION (1). — Tandis que Dieu donnoit une bénédiction visible à la Congrégation et la faisoit fleurir par la régularité, le démon suscita certaines personnes auxquelles il inspira le dessein de séculariser une trentaine des principales abbayes du roiaume, en faveur des enfans de noblesse ; ils s'adressèrent à l'abbesse du Val de Grâce (2) et luy offrirent 400.000^{li} pour achever les bâtimens si elle vouloit leur rendre service auprès de la Reine. La vertueuse abbesse répondit qu'elle et ses filles aymeroient mieux demeurer sans bâtimens et sans revenus que de contribuer à un si détestable dessein. Cette réponse ne les déconcerta point : ils dressèrent des mémoires qu'ils firent présenter par Mr. le Duc de Vendosme au Cardinal Mazarin, mais le Ministre lui répondit qu'il ne falloit pas penser à cela du vivant de la Reyne, qu'elle aymoit trop l'Ordre de Saint-Benoist et en particulier la Congrégation de Saint-Maur, pour favoriser une pareille proposition [6].

Cf. *Gallia Christiana*, IV, col. 1173-1176 ; F. CUCHERAT : *Abbaye de Saint Rigaud, dans l'ancien diocèse de Mâcon, ses premiers temps, son esprit, sa fin, ses abbés* (Mâcon, 1853, in-8).

(1) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 303-304, qui apportent quelques précisions. Une première tentative de ce genre avait déjà eu lieu en 1651, de la part de représentants de la noblesse et de certains évêques (cf. plus haut, p. 188) et la Congrégation de Saint-Maur aura à plusieurs reprises dans la suite à se défendre contre des entreprises semblables.

(2) Anne de Compans, ou de Saint-Maur, nommée le 14 février 1650.

MISSION A FÉCAMP. — La Ville et l'Exemption de Fécamp étoient remplis d'hérétiques dont le mélange avec les catholiques étoit capable de corrompre la foi de ceux-ci et d'altérer la pureté de leurs mœurs. Pour aller au devant d'un si grand mal Dom Marc Bastide, qui étoit prieur de l'abbaye ne se contenta pas des visites exactes et régulières qu'il fit dans toutes les paroisses de l'Exemption ; il fit venir de Caen M. de la Place, habile missionnaire et excellent controversiste, et luy donna pouvoir de faire des leçons de controverse et de discuter en public et en particulier contre les hérétiques et leur ministre. Il commença ses exercices dans l'Eglise de l'abbaye le 25 de novembre de cette année et les continua jusques au mois de septembre de l'année suivante. Il défia plusieurs fois le Ministre de Fécamp, mais toujours en vain. Ce faux pasteur fit semblant de mépriser son adversaire, le traita d'homme sans nom et d'inconnu, et dit qu'il ne vouloit entrer en matière qu'avec le prédicateur de l'abbaye qu'il témoigna estimer davantage et regarder comme plus habile dans les controverses. C'étoit Dom Maur Benetot qui, l'ayant appris, s'offrit en chaire et en particulier au combat ; mais le ministre manqua de parole et n'osa se mesurer avec luy. Cependant Dom Benetot ne laissa pas de l'attaquer sur la matière de l'Eucharistie dans deux ou trois sermons de son octave du Saint-Sacrement : il expliqua le mystère et en développa les preuves avec une netteté qui mit ce grand sujet à la portée des personnes les plus simples. Lors la Mission de M. de la Place eut plus de succès pour les catholiques que pour les hérétiques, dont cependant quelques uns firent abjuration. Il confirma les premiers dans leur créance en leur faisant toucher au doigt la fausseté des erreurs des hérétiques, la [7] malice de leurs ministres et l'obstination inexcusable des uns et des autres. Dans le synode de cette année, le P. prieur, fit pour les curés de l'Exemption de nouveaux statuts qu'il ajouta aux anciens, et il pria cette même année le Père Fulgence, supérieur des Missions des pères capucins de Normandie, d'envoyer quelques uns de ses missionnaires à Fécamp ; ils y vinrent et y commencèrent leurs travaux apostoliques par la paroisse de Saint-Vallery-en-Plaine, dépendante de l'abbaye.

DON A SAINT-FIACRE. — A Saint-Fiacre on reçut, le 1^{er} jour de décembre, de Mr. le duc d'Elbeuf (1), un grand cyboire d'argent en

(1) Il s'agit de Charles d'Elbeuf, né en 1596, mort en 1657.

reconnaissance des grâces et faveurs que lui et sa famille avoient reçues de Dieu, par l'intercession du saint Confesseur. L'année suivante, il légua par son testament au même monastère la somme de 1200^{ll} pour faire prier Dieu, pour le repos de son âme et il ordonna que son cœur seroit apporté dans l'église de Saint-Fiacre, mais cette dernière clause de son testament ne fut point exécutée.

PRIÈRES POUR LA PROSPÉRITÉ DES ARMES DU ROY. — A Paris, sur les ordres venus de la cour de faire des prières publiques pour la prospérité des armes du Roi qui se disposoit à aller attaquer les lignes des Espagnols campés devant Arras (1), les grands vicaires firent difficulté d'indiquer les prières de 40 heures, sans l'ordre du Cardinal de Retz, leur archevêque, détenu prisonnier (2), ou sans un ordre de Mr. le Chancelier, on proposa de requérir l'abbaye de Saint-Germain d'indiquer les prières de 40 heures dans son ressort. Le prévost des marchands (3), à qui le chancelier avoit fait cette ouverture en porta la parole au P. Dom Bernard Audebert, prieur de Saint-Germain, qui aussitôt envoya un mandement à toutes les églises et communautés de sa juridiction pour exposer le Saint-Sacrement pendant trois jours, savoir les 17, 18 et 19 du mois d'aoust. Dieu exauça leurs prières et le 25, jour de la fête de saint Louis, l'armée du Roi força les lignes des Espagnols [8], prit leurs canons et leurs bagages et mit la ville à couvert de leurs entreprises. En conséquence le Roi ordonna d'exposer le Saint-Sacrement dans toutes les églises de Paris, en actions de grâces et Mr. la Chancelier en fit avertir le P. Prieur de l'abbaye qui se comporta comme auparavant.

AVIS SUR LES MOYENS DE PARVENIR A LA VIE INTÉRIEURE (4). — Au chapitre général tenu cette année on avoit chargé six capitulans et deux définiteurs de conférer ensemble et d'examiner les moyens de bien élever les religieux de la Congrégation dans la vie intérieure. En conséquence de ces conférences, le P. Dom Mathieu

(1) Cette campagne eut lieu en juillet-août 1654.

(2) Le cardinal de Retz, arrêté le 19 décembre 1652 et enfermé à Vincennes, venait d'être transféré au château de Nantes le 31 mars 1654, d'où il réussit à s'évader le 8 août, de là il passa en Espagne, puis se réfugia à Rome.

(3) Le Fèvre de la Barre.

(4) Cf. *Mémoires de Dom Audebert*, p. 308.

Jouhaut, visiteur de Bretagne, écrivit au P. Dom Bernard Audebert, qui avoit présidé au Chapitre, la lettre suivante (1) :

« *Pax Christi*. Mon Révérend Père. Conformément à l'ordre de V. R., Voicy à peu près et selon qu'il m'en peut souvenir, le résultat de la Conférence que nous eûmes à Marmoutier touchant l'institution et Direction des religieux de la Congrégation depuis le noviciat jusques à l'état de perfection inclusivement.

« Chacun fut d'avis que selon la différence des états, les conduites doivent être différentes, et qu'autre est la conduite des novices, autre celle des jeunes profès, autre celle des étudiants, comme pareillement celle de l'année d'après les études et celle des Anciens profès, sans parler des conduites personnelles dans chaque état, eu égard à la différence des naturels, inclinations, difficultés et progrès auxquels les supérieurs, directeurs et Pères Maitres se doivent accommoder pour conduire aider et promouvoir un chacun selon les propres et particulières dispositions.

« Et pour commencer par la conduite des novices [9], il fut unanimement conclu qu'il seroit bon pour disposer les postulans à l'esprit de la religion avant d'en prendre l'habit de leur faire faire les exercices spirituels de la vie purgative pendant 12 ou 15 jours avec une modération conforme à leur faiblesse, et pour cet effet, les entretenir de méditations de la fin dernière de l'homme, des moiens que Dieu lui a donnés pour s'y acheminer, de la difficulté de se bien servir de ces moiens dans le monde, de l'horreur du péché qui nous détourne de notre fin, particulièrement du péché mortel, de la mort, du jugement, de l'enfer, du paradis, de la confiance en la miséricorde de Dieu, du grand mal des rechutes, de la nécessité de quitter les occasions du péché, de l'obligation de faire son salut, de la résolution efficace qu'il faut avoir de se donner à Dieu et de le servir, du bonheur de la religion, qui nous tire des occasions du péché est nous met en état de ménager facilement et assurément notre salut et de servir Dieu avec perfection.

Le novice doit être entretenu de pareilles méditations et lectures spirituelles pour se maintenir dans le dégoût du monde et croître en l'amour de sa vocation.

« Il sera aussi besoin de l'instruire dans la modestie et honeste

(1) Cette lettre a été publiée par Dom Denis dans la *Revue Mabillon*, année 1909, p. 118-121. L'original en existe encore ajoutée en appendice aux *Mémoires de Dom Audebert*, Bibl. Nat., ms. fr. 17672.

composition du corps, dans la mortification extérieure de la chair et des sens et dans la parfaite pratique de tous les exercices de la religion, de l'encourager à porter sa croix, à se faire violence afin de devenir un généreux soldat de J.-C. et le suivre avec courage et amour, et persévérer jusques à la mort dans les souffrances, et pour cet effet, il est nécessaire de dresser une pratique d'exercices religieux selon l'esprit de la Règle de Saint Benoist qui soit comme le directoire et journal des novices, qui apprenne à bien faire toutes leurs actions : de [10] composer des méditations du mépris du monde, de l'horreur du péché, des 4 fins de l'homme, des excellences de la religion, de la nécessité de porter sa croix pour suivre J.-C. et de la générosité des soldats de la milice chrétienne et religieuse : lesdites méditations pourront servir le matin à la communauté, et celles sur la règle, pour les après midy, sans préjudice aux méditations particulières que les Pères Maitres pourroient donner aux occasions, selon le besoin d'un chacun. Il seroit bon aussi de composer des traitez spirituels sur ces matières et particulièrement de rallier en un corps de livre ce que les SS. Pères en ont écrit ; ce qui sera facile à faire au moien de l'indicule imprimée par le commandement du feu très R. P. Dom Grégoire Tарisse, où se rencontrent quantité de traitez et épîtres sur ces sujets qui peuvent fournir des volumes entiers, comme :

« Le traité de Saint-Anselme, du mépris des choses temporelles et du désir des choses éternelles.

Les vers du même auteur, sur le mépris du monde.

L'opuscule de Pierre Damien, de la vaine gloire du monde et du mépris du siècle.

Le traité de Saint-Bernardin de Sienne, du mépris du monde.

Les deux livres de Rupert, de méditation sur la mort.

Les méditations de Blossius, sur les péchez, le jugement et les peines de l'Enfer.

Les institutions de Cassien.

Hugues de Saint-Victor, de l'instruction des novices.

Le miroir de la discipline de saint Bonaventure et de l'instruction des novices.

Le catéchisme des novices de Benoist Hoefene.

Les sermons de Thomas à Kempis aux novices et aux frères ; son dialogue des novices et le même touchant les exercices du vrai religieux.

Exhortations aux novices et de la profession religieuse de Denys le Chartreux [11].

La XI^e, LXI^e et CXXXVII^e épître de Pierre de Blois.

La X^e et XIV^e de Trithème.

Diverses épîtres de saint Bernard, de Pierre le Vénérable, de Pierre Damien et autres citez dans le même indicule.

« Quant aux jeunes profès, après qu'ils sont morts au monde par la profession, il faut leur apprendre de mourir à eux mesmes par la mortification intérieure et à vivre à J.-C. par la pratique des vertus morales et religieuses et particulièrement de l'humilité, obéissance, pauvreté, amour de la solitude, etc. Pour cet effet, il leur faudra dresser des méditations communes sur ces sujets, pour le matin, aussi bien que des traités spirituels pour leur servir de lecture, outre les traitez des saints Pères sur ces matières et autres qui peuvent leur être propres tels que sont :

Le Manuel des Religieux.

L'Alphabet des Religieux.

Thomas à Kempis de la vie d'un bon Moine et de la Mortification de soi même.

Les homélies de Trithème et ses sermons aux Religieux.

Sainte Bonaventure, de l'avancement des Religieux.

L'Instruction des Religieux ou institution à la vie spirituelle de Humbert.

Saint Laurent Justinien de la perfection du Religieux.

Les Conférences de Cassien.

Des traitez choisis de saint Bernard.

« Pour les étudiants en philosophie, il semble à propos de leur continuer à peu près les mêmes méditations et lectures des jeunes profès, y ajoutant quelques autres traitez des Pères, comme pourroient être :

Sommaire des vertus et des vices et les remèdes des tentations, par Guillaume de Paris.

Questions abrégées et étendues de saint Basile.

« Et autres composées exprès de l'obligation qu'ont les Religieux d'avancer dans la perfection du grand [12] mal de la Lacheté, et de reculer ou de ne pas s'avancer dans la perfection, de la modestie et gravité religieuse, le mal des amitez particulières, du bon emploi

du tems, de l'obligation et des moïens de faire toutes ses actions avec esprit de recueillement, de l'excellence et nécessité de l'oraison, de l'importance des bons discours dans les conversations.

« Pour ce qui regarde les théologiens, on pourroit leur donner des méditations et traitez spirituels des vertus théologales, des grandeurs et perfections de Dieu, des mystères de la religion, du respect et de la révérence avec lesquels il se faut comporter dans le culte de Dieu et de toutes les considérations qui peuvent donner des hauts sentimens de la majesté de Dieu, du grand mal de la négligence et infidélité, à son service, de l'importance des péchez véniels, de la grande pureté et perfection à laquelle oblige la vocation religieuse. Leurs lectures outre ces traitez pourront être de saint Bernard sur les cantiques.

Les œuvres de la considération du même Père.

Les Morales de saint Grégoire.

Saint Laurent Justinien.

Saint Pierre Damien.

Prière de Vénérable.

Pierre de Celle.

Pierre de Blois.

Sans parler des traitez suivans qui pourront leur être communs avec les philosophes, savoir :

Le traité de la Doctrine des Ecoliers de Denys le Chartreux.

L'opuscule 45 de Pierre Damien, de la Sainte Simplicité contre ceux qui s'appliquent trop à l'étude.

La 4^e lettre sur ce qu'il faut rapporter toute l'étude des lettres, à l'avancement spirituel [13].

« L'année de récolection que l'on ordonne aux théologiens après leurs études, pour les renouveler dans l'esprit de leur profession semble devoir être employées aux trois exercices de la vie spirituelle : c'est-à-dire à la vie purgative, illuminative et unitive successivement avec des méditations et lectures conformes à l'état de chacune desdites vies. Lesdites méditations et lectures choisies entre celles des novices, jeunes profès et étudiants en y ajoutant de particulières pour la vie unitive, comme pourroit être de l'oraison, de l'amour de Dieu et du prochain, du paradis, de la pureté intérieure, du dégagement des créatures, de la pureté d'intention ; les lectures de la théologie mystique de saint Denys, de saint Bonaventure, de Richard

de saint Victor et autres traitez appartenants à la vie unitive et parfaite.

« Outre la pratique des exercices religieux qu'il est nécessaire de composer pour l'instruction des novices, il seroit bon de faire un Livre de la perfection religieuse selon l'esprit et la règle de notre Bienheureux Père saint Benoist, et qui fut comme la théorie pour instruire l'entendement et toucher la volonté sur les choses dont l'autre livre contiendrait la pratique au moins en ce qui regarde les exercices extérieurs. Ce livre seroit dans la Congrégation ce qu'Alvarez de Paz et Rodriguez sont parmi les Pères Jésuites et contiendrait toutes les vérités, motifs, moyens, vertus, vices, exercices et enfin tout ce qu'il faut savoir, faire et éviter pour former un parfait Bénédictin. Ce livre seroit d'un peu longue haleine, mais facile à composer quand l'ordre en seroit pris et les divisions faites : toutes les matières qui y seront déduites étant communes et qui ont été traitées par différens auteurs, desquels on pourroit se servir [14]

Voilà ce que j'ay pu présentement écrire à Votre Révérence sur ce sujet. Nos RR. PP. qui ont assisté à cette Conférence pourront suppléer à ce que j'oublie et V. R. pourra ajouter et retrancher, changer et corriger ce qu'elle jugera à propos, n'ayant en outre dessein dans ce Mémoire que de lui obéir en qualité de V. T. S. et T. aff. confrère Fr. Mathieu Jouau. »

SPICILÈGE DE DOM LUC D'ACHERY. — Sur la fin de l'année 1654, Dom Luc d'Achery donna au public le 1^{er} tome du Spicilège qu'il dédia à Mr. Bignon, avocat général au Parlement de Paris. Ce 1^{er} tome commence par un excellent ouvrage de Jonas, évêque d'Orléans, qui a pour titre *de Institutione laicali*, divisé en trois livres qu'il tira d'un manuscrit de l'abbaye de Corbie : ouvrage très utile non seulement aux laïques, mais aussi aux pasteurs. Cet ouvrage est suivi de la Règle des Chanoines écrite par Godegræn (1) évêque de Metz, tirée de partie de la règle de saint Benoist qui étoit très familière à ce grand évêque et qu'il copie presque mot pour mot. Le P. Labbe en a imprimé dans ses conciles un abrégé qu'il prétend être l'ouvrage de Godegrand que Dom Luc a imprimé, interpolé, mais il se trompe, à moins qu'il ne veuille dire que l'interpolation est aussi ancienne que l'auteur : car le manuscrit de Mr. Bigot, sur

(1) Saint Chrodegand, évêque de Metz de 742 à 766.

lequel Dom Luc l'a imprimé, et qui avoit été à l'abbaye de Fécamp a près de 900 ans. Le 3^e ouvrage est de saint Isidore de Séville et a pour titre de *Ordine Creaturarum* : il est tiré d'un manuscrit de Saint-Remy de Reims, qui approche du tems de l'auteur. Ensuite viennent quelques lettres de saint Quirice de Barcelone, de saint Idelfonse de Tolède et d'Idale de Barcelone, trouvées dans un manuscrit de Corbie ; Dom Edmond Martène les a trouvées depuis [15] dans un manuscrit de l'abbaye d'Hardenhausen de l'Ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Paderborn et en a fourni les variantes pour les rendre plus correctes dans l'édition du spicilège in folio. Le 5^e ouvrage est de Ratram, moine de Corbie, qui a pour titre : *De eo quod Christus de Virgine natus est*. Dom Luc l'imprima pour justifier cet auteur de l'injuste censure d'Usserius qui avoit avancé que Ratram, dans son livre de *Nativitate Christi*, enseignoit la même doctrine que dans son livre : *de Corpore et Sanguine domini*, où selon lui il nioit la transsubstantiation dont il ne dit pas un mot dans cet ouvrage ; et à l'égard de son livre *de Corpore et Sanguine domini*, les Centuriateurs de Magdebourg l'ont justifié, Cent. 9, Cap. de Doctrina, où ils parlent ainsi : *transsubstantiationis habet semina Ratramus utiliter enim vocabulis commutationis et conversionis et* Cap. 6 *de ceremoniis et Ritibus Ecclesiae* : *Bertramnus lib. de Corpore et Sanguine ostendit Corpus Domini et Sanguinem super altare seu mensam poni et inde populo distribui*. La 6^e pièce contient une exposition sur le canon de la Messe qu'il donne sous le nom d'Isaac, évêque de Langres ; Dom Luc depuis s'aperçut qu'il s'étoit trompé et dans sa table générale des auteurs qu'il a mise à la fin du dernier tome de son spicilège il déclare que cette pièce est d'Isaac, abbé de l'Etoile (1) : en effet, elle se trouve sous son nom dans un fort beau manuscrit de Marmoutier. Enfin, il termina son 1^{er} volume par les chroniques de Saint-Benigne de Dijon et de Bèze qu'il avoit eues de la bibliothèque du Roy ; mais comme la chronique de Saint-Benigne étoit fort defectueuse, Dom Claude Bretagne (2), religieux de Saint-

(1) Abbaye de l'Etoile (com. Archigny, cant. Vouneuil, arr. Châtellerault Vienne), dont la fondation remonte à l'année 1124.

(2) Dom Claude Bretagne, né à Semur, fit profession à Saint-Jean de Réome le 6 novembre 1644, âgé de 19 ans ; nommé en 1657 administrateur, puis en 1660 prieur de Saint-Médard de Soissons ; on le trouve ensuite prieur de Saint-Corneille de Compiègne en 1663, de Saint-Remy de Reims en 1666, 1669 et 1678, de Saint-Bénigne de Dijon en 1672 et 1675 ; des Blancs-Manteaux en 1681 ; de Saint-Germain-des-Prés, en 1684 et 1687 ; visiteur de Bourgogne en 1690, et de Nor-

Benigne la collationna sur l'original qui étoit entre les mains de Mr. de Castille [16], leur abbé. Ce 1^{er} tome a été suivy de 12 autres qui ont mérité avec justice les louanges et les applaudissements de tous les scavans.

INVENTION DU CORPS DE SAINTE GEORGIE. — Cette même année, on découvrit à Saint-Allire de Clermont le corps de sainte Georgie (1), vierge, qui pour éviter la corruption du siècle, se retira dans une solitude où elle passa ses jours dans les exercices de la pénitence et de la contemplation, A l'occasion de l'invention de ses reliques, un religieux de la Congrégation composa une très belle ode en vers françois.

RÉFORME DE SAINT-MAURIN. — Lorsque la réforme fut introduite à Sainte-Colombe de Sens, elle répandit une si agréable odeur dans tout le pays que Mr. Mathurin, Mangot (1), M^e des Requestes qui en devint abbé conçut un ardent désir de l'introduire aussi dans son abbaye de Saint-Maurin, au diocèse d'Agen. Ses instances obligèrent les supérieurs de céder à son zèle, et dès l'an 1645 il passa un concordat, le 4 d'octobre, avec Dom Hyacinthe Fradet, prieur de Sainte-Croix de Bordeaux, lequel fut ratifié à Paris par le R. P. Tarisse, le 21 du mesme mois ; mais comme on n'avoit pas le consentement des anciens, l'exécution du concordat fut retardée, jusques en 1654. On traita avec eux, le 4 du mois de mars et l'année suivante on prit possession. Cet abbé avoit une telle estime et une si grande confiance dans les prières de ces nouveaux religieux qu'il fonda une Messe basse à perpétuité, tant pour luy que pour le repos des âmes de feu Claude Mangot (2), en son vivant chevalier, garde des Sceaux, de France et de dame Marguerite le Beau, ses père et mère, et pour toute la famille.

mandie en 1693 ; il fut en outre assistant du Supérieur Général en 1681 et 1684 ; il mourut le 24 juillet (le 13 d'après Dom Martène) 1694 à N.-D. de Bonne-Nouvelle de Rouen. Voir sa notice à cette date. — Cf. *Vie des Justes*, t. II, p. 131-132 ; DOM TASSIN : *Histoire littéraire...*, p. 156-158 ; DOM U. BERLIÈRE : *Nouveau Supplément...*, p. 72.

(1) Sainte Géorgie, dont la fête se célèbre le 15 février, vécut vers la fin du v^e siècle. (Cf. *Acta Sanctorum*, Bolland., 15 février, t. II, p. 826.)

(2) Mathurin Mangot, abbé de Sainte-Colombe de Sens, de 1630 à 1656 ; de Saint-Maurin de 1632 à 1658.

(3) Claude Mangot, seigneur de Villeran et de Villarceau avait été garde des sceaux du 25 novembre 1616 au 24 avril 1617.

On trouve dans une lettre de Dom Claude Martin (1) un [17] éloge en peu de mots d'un frère convers mort à Noaillé le 17 janvier 1654. Il s'appelloit fr. Faron Crouillère (2) et avoit fait profession à l'âge de 36 ans au monastère de Saint-Faron ; le témoignage de ce grand homme mérite d'être rapporté « Frère Faron Crouillère étoit un excellent sculpteur, mais je ne l'estime pas tant pour son art que pour sa piété et sa dévotion : parce qu'encore qu'il soit naturellement sans lettres et sans connoissances, Dieu toutes fois lui a communiqué tant de lumières qu'il passe sans peines 4 et 5 heures en oraison : quoiqu'à dire vray sa vie est une continuelle méditation, étant uni à Dieu dans les travaux, d'où vient qu'après avoir fait quelques figures de dévotion, car il n'en entreprend point d'autres, il se prosterne devant pour honorer la personne qu'elle représente. » Ce peu qui est venu par hasard à notre connoissance et l'autorité de Dom Claude Martin font regretter de n'en pas scavoir davantage.

(1) Dom Claude Martin, né à Tours le 2 avril 1619, profès à Vendôme le 3 février 1642, fut nommé en 1654 prieur des Blancs-Manteaux, puis de Saint-Nicaise de Meulan en 1657, de Saint-Corneille de Compiègne en 1658, de Saint-Serge d'Angers en 1660 et 1663, de N.-D. de Bonne-Nouvelle de Rouen en 1666 ; prieur de Saint-Denis en 1675 et 1678 ; il fut 2^e assistant du Supérieur général en 1669, 1672, 1681, 1684, 1687 ; enfin prieur de Marmoutier en 1690 et 1693 ; Député au chapitre général de 1663 il fut pendant près de 30 ans définiteur ; il mourut à Marmoutier le 9 août 1696. Voir sa notice à cette date. — Cf. DOM MARTÈNE : *Histoire de l'abbaye de Marmoutier*, t. II, p. 538-540 ; *Vie des Justes*, t. II, p. 140-141 ; *La vie du vénérable P. Dom Claude Martin, religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, décédé en odeur de sainteté au monastère de Marmoutier le 9 du mois d'août 1696, écrite par un de ses disciples* (Dom Martène). (Tours, 1697, in-8^e et Rouen 1698, in-8^e) ; DOM TASSIN : *Histoire littéraire...*, p. 163-176 (bibliographie) ; H. BREMOND : *Dom Martin et Dom Mariène*, dans *Les Lettres*, 1^{er} nov. 1921, m. 629 sq. ; H. BRÉMOND : *Dom Martin et Dom Mariène*, dans *Histoire littér. du sentiment religieux en France...*, t. VI, p. 177-226. Voir enfin : *Marie de l'Incarnation, ursuline de Tours, fondatrice des ursulines de la Nouvelle-France. Ecrits spirituels et historiques*, publiés par DOM CLAUDE MARTIN de la Congr. de Saint-Maur, réédités par DOM ALBERT JAMET, de la Congr. de France, avec des annotations critiques, des pièces documentaires et une biographie nouvelle, t. I, p. 72-100.

(2) Le frère (Jacques) Faron Crouillère, originaire de Séez, avait fait profession à Saint-Faron de Meaux le 10 février 1629. On montre encore actuellement dans l'église de Nouaillé, un christ monumental sculpté par le fr. Faron.

PERSÉCUTION A MONTMAJOUR. — Après avoir surmonté par la grâce de Dieu toutes les persécutions que le cardinal Bichi avoit suscitées contre les religieux réformez de Montmajour il sembloit qu'ils n'avoient plus qu'à jouir des fruits de la paix, qu'ils s'étoient procurée par leur patience et leur vertu ; mais la Croix étant le partage des justes, il n'est pas étonnant de voir cette année une nouvelle persécution s'élever contre eux. Ce fut de la part des anciens religieux qui entreprirent, le 4 de juin, de les chasser du monastère. Ils n'y opposèrent que la prière et la pénitence, et avec ces armes ils devinrent victorieux des efforts de leurs ennemis. En vain les anciens firent solliciter la ville d'Arles de leur prêter main-forte, elle leur refusa généralement tout ce qui ressenoit la violence [18].

FERRIÈRES CONFIRMÉ A LA CONGRÉGATION. — D'un autre côté les religieux de l'Observance de Cluny, sous l'autorité du cardinal Mazarin leur abbé, remuèrent pour rentrer dans l'abbaye de Ferrières (1). L'affaire fut mise en arbitrage, le 19 de juillet 1655, et on convint préalablement qu'on y feroit revenir cinq religieux de l'Ordre de Cluny pour y vivre en communauté, et que les religieux de Saint-Maur desservant actuellement l'abbaye se réduiroient à

(1) Le chapitre général ouvert à Cluny le 7 mai 1655 avait nommé Dom Philibert de Montet comme prier de Ferrières. On a vu précédemment comment devant l'assignation portée par Dom Placide Desprez, procureur général de Cluny, contre les Mauristes le 1^{er} septembre 1654, Mazarin avait évoqué à lui le procès en sa qualité d'abbé général de Cluny. C'est alors, qu'en son nom, Colbert passa avec les supérieurs de l'Étroite Observance de Cluny, l'abbé de Ferrières, Mgr de Neuchêze, et les supérieurs de Saint-Maur le compromis du 19 juillet, en attendant la décision des arbitres qui reconnut définitivement Ferrières aux Mauristes.

pareille nombre pour vivre chacun sous leurs supérieurs. Le 30 de décembre de la même année, les arbitres rendirent leur sentence par laquelle il fut dit que le monastère de Ferrières sera occupé et desservi par les religieux de la Congrégation de Saint-Maur et qu'ils jouiront des biens et revenus de la manse conventuelle de lad. abbaye suivant et conformément au concordat du 16 décembre 1644, fait entre les anciens religieux et ceux de la Congrégation de Saint-Maur au moien de quoi les religieux de Cluny qui sont a présent dans ladite abbaye de Ferrières seront tenus d'en sortir incessamment et de se retirer dans les monastères de leur Ordre. Cette sentence fut omologuée au Grand Conseil, le 5 janvier 1656, et exécutée dans tous ses points.

LES PÈRES JÉSUITES DEMANDENT L'ABBAYE DE LA COUTURE. — Le 23 de juin 1655, les Pères Jésuites proposèrent au prince de Savoie, père de l'abbé de la Couture de lui donner 200.000^{ll}, de luy abandonner une terre de cette abbaye de 10.000^{ll} de rentes, qu'ils disoient être purement séculier et de faire supprimer le titre de l'abbaye s'il vouloit consentir à l'union de cette abbaye au collège qu'ils vouloient ériger dans la ville de Mans (1). Mais cette proposition n'eut aucun effet, non plus que leur projet d'établir un collège au Mans [19].

INTRODUCTION A SAINT-MARTIN D'AUTUN ET A SAINT-MARTIN DE PONTOISE (2). — Dès l'année 1652 on avoit fait un concordat avec Mr. l'abbé de Saint-Martin d'Autun, et un autre avec Mr. les anciens, par lequel l'introduction de la réforme fut fixée en 1655, elle se fit, en effet, au mois de juillet, de même que celle de Saint-Martin de Pontoise. — Dès l'an 1648, Jean François de Gonty, archevêque de Paris et abbé de ce monastère, avoit fait des tentatives pour y introduire la Congrégation de Saint-Maur et les avoit mesme réitérées plusieurs fois. Les anciens religieux de ce

(1) Il n'est pas sans intérêt de rappeler que l'année précédente cette abbaye avait été proposée aux Mauristes et que les négociations se poursuivaient toujours dans ce sens. (Voir plus haut, p. 261.)

(2) Cf. Bibl. Mazarine, ms. 3368, « Histoire de l'abbaye de Pontoise », par Dom Racine ; Bibl. Pontoise, ms. 16-18, « *Historia regalis monasterii Sancti Martini supra Vionam. prope et extra-muros Pontis Isarae in Vilcassino Franciæ*, » en 1670, par Dom Estiennot.

monastère avoient été obligés de soutenir un long procez contre ce prélat qui refusoit de leur donner le tiers des revenus. Il y fut condamné par un arrest du Grand Conseil, et, pour en éviter l'exécution, il entreprit l'union de son abbaye à la Congrégation ; il en fit la demande aux Supérieurs qui députèrent Dom Benoist Brachet, assistant du R. P. Général et Dom Sébastien Du Buse, dépositaire des monastères, pour faire la visite des lieux et entendre les propositions du Sgr. abbé. Quoiqu'elles parussent peu avantageuses, on ne laissa pas de consentir à l'union parce qu'en cette considération l'archevêque témoigna vouloir rétablir la régularité et introduire la réforme à Saint-Maur-des-Fossez, promettant même de se dépouiller de la collation des prébendes qui dépendoient de cette abbaye sécularisée. Dans cette espérance, on dressa le concordat qui fut signé par le prélat et les deux religieux députez, le 7 de décembre 1648.

L'opposition juridique de Mrs. les anciens arrêta l'effet de ce 1^{er} traité et on entreprit d'en faire un particulier avec eux. Quatre le signèrent en 1651 et furent bientôt suivis d'un 5^e ; il restoit encore quatre [20] religieux qui s'opposèrent à ce concordat et en appelèrent comme d'abus au Parlement de Paris. L'affaire traînant en longueur, le Sgr. archevêque n'eut pas le mérite d'une bonne œuvre dans laquelle on soupçonnoit qu'il avoit trop d'attention à ses intérêts personnels, il mourut le 21 de mars 1654.

MYLORD MONTAIGU ABBÉ DE PONTOISE. — L'abbaye après sa mort fut mise en économat et confiée aux soins de Mr. Robert de Pugne, prêtre anglois. Le roi y nomma peu après Mr. Gautier de Montagu (1), issu d'une famille très illustre en Angleterre. Il étoit fils de mylord Henri de Montagu, comte de Mancestre, vicomte de Mandeville et baron de Kinbalton. Ce pieux abbé avoit d'abord embrassé avec les erreurs des Anglicans la profession des armes ; mais la Providence le tira de tous ces écueils en lui ménageant un azile en France. Il y embrassa la religion catholique et l'état ecclésiastique. Son mérite le fit élever successivement à plusieurs dignitez considérables. La Reine mère d'Angleterre le choisit pour son aumonier, le Roi très chrétien le fit entrer dans ses conseils d'Etat. S. A. R. M^{me} la duchesse d'Orléans le fit son premier aumônier, sa

(1) Gauthier de Montaigu, abbé de 1654 à 1671.

Majesté lui donna l'abbaye de Nanteuil en Poitou (1) et enfin celle de Saint-Martin de Pontoise, en 1654.

A peine milord de Montagu se vit abbé de ce monastère qu'il songea à y rétablir la discipline régulière. Il arrêta les oppositions des 4 anciens religieux dont nous avons parlé par un ordre du Roi qu'il fit adresser au S^r Dépugne économe. Sa Majesté marquoit dans sa lettre [21] que ses intentions étoient que la Congrégation de Saint-Maur fût établie dans cette abbaye. Le Parlement donna un arrêt le 26 de juin portant commission au S^r prévost et garde de la ville de Pontoise de faire cette introduction.

Dès le 1^{er} de juillet 1655 on procéda à l'exécution de l'ordre du Roi et de l'arrêt de la cour de Parlement. Mr. du Faye, prévost et garde, se transporta le lundi à sept heures du matin à l'abbaye, accompagné de l'avocat et du procureur du Roi. Mr. le grand vicaire de Pontoise s'y trouva aussi à la même heure avec les Pères Brachet et Dubusc, nommé prieur, et dix autres religieux qui devoient former la nouvelle communauté. La lecture de la lettre de cachet et l'arrêt aiant été faite aux religieux assemblés dans le cloître, les 4 opposans renouvelèrent leur protestation. Mrs. les officiers décidèrent que sans y avoir égard, il seroit procédé à l'exécution des ordres du Roi et de la Cour. Les réformés furent mis en possession de l'église où ils chantèrent la grande Messe et les petites heures de l'office divin, mais on trouva plus de difficultés pour prendre possession du dortoir, les 4 opposants s'y étoient barricadés résolus de ne point céder. Après plusieurs remontrances, sommations et interpellations Mr. le prévost et garde ordonna que les portes seroient ouvertes de force et les meubles transportez dans les logements destinés à ces 4 religieux. L'on remarqua en cette occasion le zèle ardent de Mrs. les Magistrats [22] de Pontoise pour l'établissement de la réforme dans cette abbaye ; ils soutinrent sans prendre aucune nourriture les fatigues de cette journée et ne prirent leur repas que vers les sept heures du soir, lorsque tout fut finy par un pro-

(1) L'abbaye de Notre-Dame de Nanteuil-en-Vallée (cant. et arr. Ruffec, Charente), dont la fondation remonte vers l'année 780, détruite par les Normands, fut reconstituée à la fin du x^e siècle. Ravagée par les Anglais et restaurée dans le courant du xv^e siècle, elle fit partie de la Congrégation des Exempts jusqu'en 1770. A cette date, elle fut unie au séminaire de Poitiers.— Cf. *Gallia Christiana*, II, col. 1292-1295 ; Dom BESSE : *Abbayes et Prieurés*, t. III, p. 230-231 ; A. R. D. U. : *L'abbaye bénédictine de Nanteuil-en-Vallée* (Angoulême, 1891, in-8°).

cez verbal dans lequel ils insérèrent les raisons d'opposition des 4 anciens et les deffenses produites au contraire.

ETAT DE LA MAISON. — Les bâtimens de la maison se sentoient de la décadence de la régularité : le dortoir n'étoit pas habitable : il falloit relever le plancher, les chambres qui s'y trouvoient des deux côtés en ôtoient le jour, il n'y avoit aucun logement pour les hôtes, le cloître étoit un mauvais apprenti sans plafond, l'on n'y pouvoit marcher à l'abry des injures du temps, le chapitre très humide et très enfoncé avoit besoin d'être rehaussé et pavé à neuf, Les piliers boutans du réfectoir tomboient en ruine. L'entrée du monastère étoit affreuse et mal placée, il n'étoit pas alors question de bibliothèque : le peu de livres qui se trouvoient alors dans la maison ne demandoit pas de vaisseau particulier. Les métairies de la campagne n'étoient pas en meilleur état ; l'une n'étoit plus habitée depuis dix ans faute de logemens, l'autre étoit sans clôture et toutes avoient besoin de réparations pressantes.

L'édifice de l'église demandoit pareillement beaucoup de dépenses : le clocher qui est sur la croisée se trouvoit notablement endommagé ; la plus part des fenêtres avoient été bouchées pour épargner l'entretien des vitraux. Le toit de la nef ouvert en plusieurs endroits et les collatéraux sans lambri exposoient les religieux a de grandes incommoditez ; des monceaux de terre et d'immondices accumulés depuis longtems au dehors dégradoint toutes les murailles ; les chapelles [23] dénués de tout n'offroient aux yeux qu'une malpropreté choquante ; à peine se voioit-on le plein jour dans le réduit étroit et humide qui servoit alors de sacristie Les châsses ou étoient renfermées les saintes Reliques n'étoient pour la plupart que de bois et tomboient en pourriture. Quoique l'office divin s'y fût toujours conservé avec exactitude il ne pouvoit se faire avec la décence convenable : le peu d'ornemens qu'on y avoit étoient dans un état pitoiable, soit par pauvreté de la part des religieux qui n'avoient que des pensions alimentaires, soit par indifférence de la part des abbez. Tout ce qui regarde le culte de Dieu y avoit été extrêmement négligé.

Il n'étoit pas possible de subvenir à tous les besoins en même temps. On commença par assurer à la communauté et aux hôtes un logement et successivement on travailla, tant au dedans qu'au dehors, à tout ce qui étoit le plus urgent. Dans la suite des temps on a perfectionné ce qui étoit commencé et l'on est venu à bout de faire

de cette maison un des plus beaux et des plus commodés monastères de la Congrégation.

PRIEURÉ DE SAINT-FIACRE ÉTEINT. — Cette même année le Pape Alexandre VII éteignit et unit à la communauté le titre du prieuré de Saint-Fiacre, avec tous les droits et revenus sur la résignation et démission de Dom Augustin de Broize qui en étoit titulaire et du consentement de Dominique Seguier, évêque de Meaux (1), de l'abbé et de la communauté de Saint-Faron. La Bulle (2) fut fulminée par l'official de Meaux et l'union fut confirmée par lettres patentes du Roi, homologuées au Parlement.

OUVRAGE DE DOM HUGUES MATHOULD. — Dom Hugues Mathoud, voyant l'approbation que le public donnoit à son *Pullus* et encouragé par les louanges de Mr. de Launoi et de Mr. de Sainte Beuve, résolut d'entreprendre un ouvrage qui avoit pour [24] titre : *Hierarchia Benedictina* : c'est ce que nous aprenons d'une lettre qu'il écrivit cette année à Dom Luc d'Achery. Nous ne savons pas s'il acheva cet ouvrage, ny ce qu'il contenoit : à moins que ce ne soit un ouvrage assez gros qu'il composa contre les Chanoines Réguliers qui vouloient faire passer les Bénédictins pour incapables des fonctions ecclésiastiques. Cet ouvrage est entier et se conserve en l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés (3).

ANCIEN HABIT DES BÉNÉDICTINS. — Vers ce tems là, Dom Luc d'Achery consulta Dom Claude Chantelou, retiré à Levrières pour rétablir sa santé, et lui demanda s'il n'avoit point vu quelque ancienne figure de saint Benoist. Dom Claude luy répondit que ce qu'il avoit vû de plus ancien étoit à Saint-Aubin d'Angers dans la chapelle de Saint-Girard, où l'on voit les principales actions de sa vie, en peinture, peut être de 300 ans, où le froc est comme celui de

(1) De 1637 à 1659.

(2) Cf. Bibl. Nat. ms. lat. 12789, fol. 229-230^o où l'on trouve avec la copie de cette bulle des détails sur les négociations.

(3) Dom Tassin qui très souvent répète les données des *Histoire de la Congrégation* en les complétant, n'ajoute pas grand'chose ici aux indications plutôt vagues et même contradictoires de Dom Martène ; il dit seulement que « c'est sans doute le gros manuscrit où il traite de l'antiquité des Chanoines Réguliers... On le conserve manuscrit dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés » (*Histoire littér.*, p. 194).

Cluny l'ancien. Il cite une autre figure d'ancien moine très remarquable : elle est dans le cloître de Mont-Majour, ciselée en pierre ; le froc y est sans plis. les manches un peu étroites quoique un peu plus larges par l'extrémité qui aboutit à la main, le capuchon pointu à la façon de celui des Chartreux et autres fois de Cluny, comme on le voit dans les titres de Saint-Martin-des-Champs. Il renvoie aussy aux antiquitez de Fulde où il s'en trouve de fort notables. Un ancien rituel d'Aniane, ajoute-t-il, contenant les formes de vêtir et de recevoir à la profession les novices représente fort naïvement en miniature, l'habit des novices et des profès. On y voit des religieux sans froc et d'autres avec des frocs fort semblables à ceux d'aujourd'hui sinon [25], qu'à la façon des Célestins, la robe est blanche, le scapulaire et les frocs noirs. Les novices pour distinction ont une chappe semblable * à celles * (a) que portent à présent les frères convers ; ce livre est d'environ * l'an * (b) 1240, comme font foi les armes de l'abbé qui y sont figurées.

(a) Ajouté par F.

(b) *Idem.*

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR	p. 1
-------------------------------------	------

LIVRE TROISIÈME

**De la séparation de Cluny et de Saint-Maur
à la nouvelle tentative d'union
sous Mazarin, abbé de Cluny
(1645-1645)**

**I. LES DERNIÈRES ANNÉES DU GÉNÉRALAT DE DOM TARRISSE.
DIFFICULTÉS INTÉRIEURES.
DÉVELOPPEMENT DE LA CONGRÉGATION (1645-1647.)**

Oppositions à la Congrégation de Saint-Maur, à Marmoutier ; graves difficultés à Montmajour ; hostilité du cardinal Bichi ; conséquences de la séparation entre Cluny et Saint-Maur. — Chapitre général à Vendôme (1645). Dom Tarrisse obligé d'accepter encore le généralat. — Nouvelles intrigues de Dom Faron de Challus. — Introduction de la réforme mauriste à Breteuil, Saint-Pourçain, Bonneval, Saint-Jean-de-Laon. — Décès et éloge de Dom Maur Tassin. — Réparations dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. — Suite de l'affaire de Dom Faron (1646. — Introduction de la réforme au prieuré d'Argenteuil et à l'abbaye de Lyre. — Affaire de Saint-Maur-des-Fossés. — Concordats passés pour les abbayes de Saint-Gildas-des-Bois, Saint-Thibéry, Rebais, Nogent-sous-Coucy, Saint-Jacut, Saint-Sever de Rustang, Molesme, Saint-Seine, Corbigny, Saint-Martin de Pontoise, Uzerche, etc. — Sécularisation de l'abbaye de Maillezais. Les Mauristes sont dépouillés de l'abbaye de Saint-Méen. — Décès et éloges de Dom Cyprien Le Clerc, de Dom Nicolas Dupuy. — Fin de l'affaire de Faron de Challus (1647). Difficultés soulevées par plusieurs évêques au sujet de l'exemption. — Introduction de la réforme mauriste à Saint-Crépin de Soissons, à Nogent-sous-Coucy. Affaire de Saint-Maur-des-Fossés. Monastères offerts à la Congrégation. — Mort et éloges de Dom Thomas du Four ; de Dom Gérard des Alleux ; de Dom Placide Vallée et du Fr. Bernard Raimond p. 1-76

II. MORT DE DOM TARRISSE.

ELECTION DE DOM JEAN HAREL COMME SUPÉRIEUR GÉNÉRAL (1648).

Introduction de la réforme mauriste à Molesme, Saint-Seine, Corbigny et Saint-Nicaise de Meulant. — Chapitre général à Vendôme (1648) : Dom Jean Harel élu supérieur général. Projet d'établissement à Orléans. — Mort de Dom Grégoire Tarrisse (25 sept. 1648) ; sa notice. Affaires de Saint-Maur-des-Fossés ; de Saint-Victor de Marseille ; de Lérins.

..... p. 77-130

III. NOUVELLES RÉFORMES : FÉCAMP, SAINT-BÉNIGNE DE DIJON, SAINT-PÈRE DE MELUN, etc. (1649-1651.)

Affaire de Saint-Maur-des-Fossés (1649). — Guerre civile ; le siège de Paris. — Fin de l'affaire de Dom Faron. — Mort de Dom Pierre Lucas et troubles dans l'Ordre de Cluny. — Monastères offerts à la Congrégation ; religieux étrangers demandant leur admission ; religieuses demandant des visiteurs mauristes. — Mort de Dom Sébastien Contat. — Introduction de la réforme dans l'abbaye de Fécamp (1650). — Rétablissement des mauristes à Saint-Savin (dioc. de Poitiers) ; leur introduction à Saint-Père de Chartres, à l'abbaye des Préaux et à Montolieu. — Monastères offerts à la Congrégation. Echange avec les bénédictins anglais de Saint-Malo. Les Mauristes abandonnent Saint-Eutrope de Saintes et Saint-Etienne de Nevers aux Clunisiens. — Ravages de la guerre et de la peste en Normandie, Picardie et Champagne. — Décès de Dom Innocent Chappelot, Dom Fulgence Alexandre, Dom Gabriel Coutard. — Polémiques concernant l'auteur de l'Imitation. — Troubles dans l'Ordre de Cluny (1651). — Chapitre général de la Congrégation de Saint-Maur à Marmoutier. — Sécularisation de l'abbaye de Maillezais. Monastères offerts aux Mauristes ; leur introduction à Ambronay, à Saint-Bénigne de Dijon ; opposition de l'archevêque de Sens à leur entrée dans l'abbaye Saint-Père de Melun. — Prétentions de plusieurs évêques et de membres de la noblesse aux bénéfices de la Congrégation. — Union de la mense abbatiale de Saint-Corneille de Compiègne à l'abbaye du Val de Grâce. — Ouvrages littéraires. — Mort de Dom Bernard Jevardac, de Dom Jean Huynes, du Fr. Antoine Vernadet, de Dom Firmin Rainsant ; leurs notices p. 131-205

IV. RÉPERCUSSIONS DES TROUBLES DE LA FRONDE SUR LES MONASTÈRES DE LA CONGRÉGATION, SIÈGE DE SAINT-DENYS. — ON OFFRE AUX MAURISTES DE NOMBREUX ÉTABLISSEMENTS. LEUR INTRODUCTION A SAINT-MAURIN, A SAINT-MARTIN D'AUTUN ET A SAINT-MARTIN DE PONTOISE (1652-1655).

Guerre civile : le siège de Saint-Denys (1652) ; prise de l'abbaye par l'armée des princes ; sa reprise par les troupes royales ; dégâts matériels, maladies

des religieux. Décès de Dom Maur Dupont ; sa notice. — Pillage de diverses abbayes. — Négociations en vue d'introduire les Mauristes à Saint-Martin d'Autun et à Saint-Pierre-le-Montier. — Mort de Dom Jean Navarre, de Dom Marcellin Ferry, de Dom Barnabé Courtin ; leur notice. — (1653) Conditions d'admission des religieux clunisiens dans la Congrégation de Saint-Maur. — Suites du projet d'établissement des Mauristes à Orléans. — Monastères offerts à la Congrégation. — Transaction avec les religieux du Val de Grâce et les religieux de Saint-Corneille de Compiègne. — Décès et éloge de Dom Maur Barrès. — Monastères ruinés par les guerres. — Arrêt contre les religieux se faisant pourvoir de bénéfices. — Mazarin, abbé de Cluny (1654). — Chapitre général de la Congrégation de Saint-Maur à Marmoutier. Monastères offerts aux Mauristes ; jalousies dont ils sont l'objet. Mission à Fécamp. — Avis de Dom Mathieu Jouault sur les moyens de parvenir à la vie intérieure. — Tome I^{er} du Spicilège de Dom Luc d'Achery. — Réforme de l'abbaye de Saint-Maurin. — Oppositions des anciens religieux de Montmajour (1655). — L'abbaye de Ferrières est confirmée aux Mauristes ; leur introduction à Saint-Martin d'Autun et à Saint-Martin de Pontoise p. 206-279

LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES CONSACRÉES AUX RELIGIEUX

Dom Fulgence ALEXANDRE († 1650)	162	Dom Nicolas DU PUY († 1646)	50-51
Dom Maur BARRÈS († 1653).	250-252	Dom Marcellin FERRY († 1652)	238-241
Dom Innocent CHAPPELOT († 1650)	161-162	Dom Jean HUYNES († 1651)	197-198
Dom Denys COMPAGNON († 1653)	254-255	Dom Bernard JEVARDAC († 1651)	193-197
Dom Sébastien CONTAT (1649) 141-142		Dom Cyprien LE CLERC († 1646)	49-50
Dom Barnabé COURTIN († 1653) 242-243		Dom Jean NAVARRE († 1652)	237-238
Dom Gabriel COUTARD († 1650) 162-163		Fr. Bernard RAIMOND († 1647)	75
Fr. Faron CROULIÈRE († 1654) 273		Dom Firmin RAINSAINT († 1651)	200-204
Dom Gérard DES ALLEUX († 1647)	73-74	Dom Grégoire TARRISSE († 1648)	85-126
Dom Thomas DU FOUR († 1647) 68-73		Dom Maur TASSIN († 1645)	29-32
Dom Maur DUPONT († 1652) 223-226		Dom Placide VALLÉE († 1647)	74-75
Fr. Hydulphe DU PUY († 1648) 126-127		Fr. Antoine VERNADET († 1651)	198-200

LISTE ALPHABÉTIQUE DES MONASTÈRES AGRÈGÉS OU EN INSTANCE D'UNION A LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR (1745-1655)

AMBRONAY, 178-183.
ARGENTEUIL, 36-37.
BONNEVAL, 28.
BRETEUIL, 24-27.
CLUNY, 16-17 ; 135-136 ; 166-170 ;
257-258.
CORBIGNY, 43 ; 62-63 ; 78.
FÉCAMP, 144-148 ; 264.
FERRIÈRES, 235-236 ; 243-244 ; 274-
275.
LÉRINS, 130.
LES PRÉAUX, 153-154.
LYRE, 37.
MARMOUTIER, 1-7.
MOLESME, 43 ; 62-63 ; 77-78.
MAS-GRENIER, 38 ; 248.
MONTMAJOUR, 7-16 ; 274.
MONTOLIEU, 154.
NOGENT-SOUS-COUCY, 40 ; 62 ; 247-
248.
ORLÉANS, 81-82 ; 138-139 ; 244-246.
REBAIS, 40.
SAINT-BÉNIGNE DE DIJON, 183-186.
SAINT-CORNEILLE DE COMPIÈGNE,
189-190 ; 236 ; 248.
SAINT-CRÉPIN DE SOISSONS, 60-62.
SAINT-DENYS, 207-223.
SAINT-EUTROPE DE SAINTES, 67-68.
SAINT-FIACRE-EN-BRIE, 279.

SAINT-GILDAS DE RHYUS, 138.
SAINT-GILDAS-DES-BOIS, 39.
SAINT-JACUT, 41.
SAINT-JEAN DE LAON, 28-29.
SAINT-MALO, 157-158.
SAINT-MARTIN D'AUTUN, 233-234 ;
275-279.
SAINT-MARTIN DE PONTOISE, 43 ;
275.
SAINT-MATHIEU (Finistère), 79-80.
SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS, 38-39 ;
43 ; 63-64 ; 127-128 ; 131-133.
SAINT-MAURIN, 272.
SAINT-MÉEN, 45-48.
SAINT-NICAISE DE MEULAN, 78-79.
SAINT-PÉ DE GÈNERÈS, 154.
SAINT-PÈRE DE CHARTRES, 151-152.
SAINT-PÈRE DE MELUN, 186-187.
SAINT-PIERRE-LE-MOUTIER, 234-235
SAINT-POURÇAIN, 27.
SAINT-SAVIN (dioc. Poitiers), 148-
151.
SAINT-SEINE, 43 ; 62-63 ; 78.
SAINT-SEVER DE RUSTANG, 41.
SAINT-THIBÉRY, 40.
SAINT-VICTOR DE MARSEILLE, 128-
129.
SAINTE-LIVRADE, 152-153.

29709

